

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
À MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
Cic. De Nat. Deor.*



JANVIER 1788.

TOME LXXIV.



A PARIS,

Chez CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins,
N^o 32.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1788.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N^o I.

AVANT-PROPOS.

Le plan d'après lequel sont rédigées les
observations contenues dans les différens
Véros du département des hôpitaux
civils, a suffisamment été développé
dans les trois années précédentes, pour
être généralement connu.

A ij

4. A V A N T - P R O P O S.

Quoique les Journaux semblent être destinés à recueillir & à annoncer les choses *extraordinaires*, on a vu qu'on s'étoit plus occupé de rassembler & d'unir entre elles des observations communes que d'en rechercher de nouvelles. Les faits extraordinaires nous font connoître les écarts de la nature, mais les observations journalières apprennent à bien saisir sa marche constante, sur laquelle il est si important de ne pas se méprendre. Les phénomènes du premier genre sont plus piquans qu'utiles; les autres cachent sous une apparence simple & peu saillante une instruction précieuse.

En s'occupant principalement des observations rares, on s'expose, dans les sciences physiques, à un autre danger, c'est de fasciner les yeux des observateurs, en les disposant à voir du merveilleux dans les choses les plus simples. En s'attachant au contraire à examiner sous toutes les faces les objets que l'habitude nous rend familiers, nous découvrons en eux des propriétés qui nous avoient échappé, & un ordre de lois & de rapports que nous étions éloignés de pressentir. Ainsi nous étendons nos connoissances, en les rendant plus certaines; car on ne doit regarder comme *connoiss*

sances que les vérités qui sont liées entre elles & se prêtent un mutuel appui, que celles dont la chaîne non interrompue est en même temps facile à saisir.

L'homme est de glace aux vérités, il est de feu pour les mensonges. C'est dire avec autant d'élégance que de philosophie : L'homme qui a tant de peine à se soumettre à la raison, qu'il regarde comme un joug, a la plus grande propension à croire au merveilleux qui flatte son esprit; c'est pour cela que toute découverte nouvelle, qui a pour objet le traitement des maladies, est accueillie, quelque absurde que soit la base sur laquelle elle est appuyée. Souvent quelques mois suffisent pour voir naître & mourir la réputation que l'on accorde à *ces arcanes*, que l'adresse ou l'enthousiasme mettent en vogue; mais un objet succède à l'autre, une idole est renversée, le culte n'est jamais détruit. Sans parler de tous ceux que l'on peut appeler peuple dans toutes les classes de citoyens, combien de gens d'esprit, combien de médecins même ont de la peine à se défendre de cette disposition secrète, qu'ont tous les hommes à accorder de grandes & de générales propriétés à un seul médicament,

ou à une seule méthode de traitement. Le quinquina, le camphre, la ciguë, l'arnica & d'autres substances médica- menteuses, n'ont-elles pas été entre les mains de plusieurs médecins, des panacées, des remèdes universels?

Ce défaut est si près d'être celui des meilleurs observateurs, que le plus sage d'entre eux parmi les médecins modernes, *Sydenham*, s'accuse de n'avoir pu l'éviter (a).

Les idées exclusives, les opinions tranchantes ont encore un air de hardiesse qui entraîne & qui subjugue. Les médecins systématiques qui ont adopté une méthode active & turbulente qu'ils emploient indistinctement dans toutes les maladies, sont sûrs de trouver les sectateurs les plus chauds, & l'on voit

(a) Il raconte avec candeur qu'enthousiasmé de l'efficacité du sirop de Nerprun dans l'hydropisie, il voulut se servir de ce remède dans tous les cas qui se présentoient; qu'il l'ordonna à une dame hydropique, dont la maladie empirait tous les jours; que lassée de ce remède, dont elle éprouvoit de si mauvais effets, elle le congédia, & qu'elle appela un autre médecin, qui, suivant une route tout opposée, vint à bout de la guérir à force de temps & d'attention. (*Encyclopédie*, au mot OBSERVATEUR.)

de même applaudir à ceux qui , soit faute de connoître les ressources de l'art , soit pour favoriser la pusillanimité des malades , réduisent la médecine à une expectation purement contemplative.

En admettant , suivant les vrais principes de la médecine , une marche alternativement active & expectante , & en travaillant à déterminer par l'observation quand l'une ou l'autre doit avoir la préférence , on suit une route plus difficile , mais qui est tracée par la nature.

C'est pour faire connoître les écueils qui se rencontrent sur cette route , & enseigner les moyens de les éviter , qu'*Hippocrate* a rassemblé , & mis en ordre les faits qui avoient été observés ; & c'est dans la même vue que les médecins ont toujours continué de rechercher & de réunir des observations.

Il seroit depuis long-temps inutile de travailler à des recueils de ce genre , si l'on eût trouvé plusieurs médecins semblables à *Hippocrate* ; mais le plus grand nombre des observateurs ont eu des qualités bien opposées à la bonne foi & à la simplicité pleine de génie qui caractérisent les écrits de ce grand homme.

D'un côté , des médecins attentifs & pleins de zèle se sont voués à l'observa-

8 AVANT-PROPOS.

tion, sans avoir cette finesse d'organes, & cette habitude nécessaire pour voir les objets sous leur véritable point de vue. D'un autre côté, des hommes faits pour avancer la science, ont donné des observations illusoires, parce qu'au lieu de peindre la nature, ils ont défigurée les objets en obéissant à la préoccupation qui les déguisoit à leurs yeux. Ainsi le défaut de lumière, & l'esprit de système ont réduit presque à rien une multitude d'observations.

Mais s'il est si difficile de faire & de rassembler des observations, comment se flatter que celles que nous présentons puissent avoir les conditions propres à fixer l'attention ? De tous les défauts celui qui est le plus dangereux pour les observateurs est l'esprit de système & de préoccupation, & nous avons prouvé dans un autre endroit que les médecins des hôpitaux y étoient peu exposés (a). Mais sont-ils donc à l'abri de tout reproche ? On peut dire, sans doute, que leurs observations, ainsi que celles de beaucoup d'autres, sont tantôt

(a) Voyez le discours préliminaire mis à la tête du premier numéro des observations des hôpitaux civils, en 1785.

trop concises & tantôt trop diffuses ; que les unes n'offrent pas un résultat assez précis , & que les conséquences que l'on peut tirer des autres sont trop communes.

Nous répondrons d'abord , que si les observations qui paroissent communes confirment d'anciennes vérités , & ramènent ainsi aux vrais principes de la médecine , elles ont une utilité qui n'est pas équivoque. Secondement, que la manière dont sont présentées les observations des hôpitaux civils est propre à faire disparaître les défauts qu'on peut y rencontrer. En rapprochant ces observations les unes des autres , & en les classant suivant leur analogie , elles se servent réciproquement de supplément ou de critique. Chacune d'elles peut avoir des irrégularités , mais les unes & les autres doivent être considérées comme des parties qui servent à composer un même tableau.

Ce tableau doit être instructif ; car, soit par l'ensemble qu'il présente, soit par les lacunes qu'il laisse apercevoir , il détermine nécessairement à réfléchir & à méditer sur les principes de l'art de guérir.

Pour rendre ces méditations plus faciles & plus fécondes , nous avons joint

des réflexions sur les questions qui nous ont paru les plus importantes, & l'on a dû sentir, plus d'une fois, en lisant ces réflexions, que les observations qui les précédoient, quoique simples & communes en apparence, n'avoient pas été insérées sans dessein, & placées sans utilité.

En 1785, ces réflexions ont porté sur les *fièvres aiguës, sur les fièvres malignes, sur les principales maladies des nourrices & des enfans, sur les différentes espèces de folie & sur la rage*. En 1786, les principaux articles sur lesquels nous nous soyons arrêtés, sont *la fièvre puerpérale, les fièvres vermineuses, les fièvres intermittentes, la fièvre miliaire, & quelques maladies chirurgicales fort intéressantes*. Dans l'année 1787, nos remarques ont eu pour objet, *l'histoire des hôpitaux civils en France, & la mortalité des hôpitaux, les maladies vénériennes & scrophuleuses, les affections nerveuses, la nature & les causes du calcul humain, ainsi que les différens lithontriptiques, & l'électricité médicale*.

Nous n'oublierons pas de parler ici des topographies; peut-être ont-elles paru plus d'une fois sèches & monotones aux lecteurs étrangers aux hôpitaux; mais ceux qui connoissent les maisons,

de charité, n'ignorent pas que les détails les plus simples & les moins piquans en apparence, sont souvent les élémens de la bienfaisance & de l'utilité publique. Un illustre Ecoſſois, membre du parlement d'Angleterre, *M. Howard*, s'est rendu infiniment recommandable, en consacrant son temps & sa fortune à recueillir avec une exactitude minutieuse la description d'un grand nombre d'hôpitaux & de maisons de force.

C'est sans doute une noble & généreuse entreprise que de tracer les moyens de faire régner l'ordre & la salubrité dans les prisons; mais cette entreprise demande beaucoup de connoissance, & de plus elle ne peut être exécutée qu'avec le secours du Gouvernement & l'aide du temps, sans lequel on ne peut opérer rien de stable & d'utile; il faudroit analyser une infinité d'objets de législation, d'administration & de police, qui ne sont pas les mêmes dans les différens pays; il faudroit connoître sous tous les rapports les soins relatifs à la salubrité qui varient suivant le local, la saison ou le climat; enfin, il seroit nécessaire de réunir au talent de bien observer, l'art de persuader, & de faire concourir au même but les esprits les plus contraires.

On sent assez que les remarques du voyageur philosophe que nous venons de citer, ne peuvent, quelques importantes qu'elles soient, réunir toutes ces conditions ; mais l'intérêt qu'elles inspirent est propre à faire naître de grandes idées & à exciter aux actes d'humanité & de bienfaisance, particulièrement dans un pays où, comme en Angleterre, les maisons de charité, & plusieurs maisons de force, sont tout-à-fait abandonnées au soin des citoyens.

Le gouvernement François s'est toujours occupé des maisons de charité, comme nous l'avons fait voir l'année dernière ; mais c'est sur-tout depuis dix ans, que les hôpitaux, ainsi que les maisons de force, ont fixé son attention. Les travaux qui ont été faits pour leur amélioration, ne se sont point bornés à la considération des objets extérieurs, & de ces vertus & de ces vices qui fixent d'abord les regards ; mais ils ont eu pour objets les causes intérieures & cachées, qui partout sont la source du désordre. Il en est résulté des lumières dont on a promptement fait une utile application. Non-seulement on a connu le mal, mais on a su y porter remède, & les différentes administrations se sont empressées de re-

cueillir les principes qui leur ont été présentés. Déjà les hôpitaux & les maisons de force de Paris, les hôpitaux de Lyon & ceux de plusieurs autres villes, ont éprouvé les changemens les plus remarquables ; & c'est pour accélérer une révolution aussi avantageuse, que l'on a regardé comme important de rassembler tout ce qui peut avoir rapport à la salubrité des maisons de ce genre.

Nous avons d'abord pris la résolution de placer les topographies par généralité, & nous avons en conséquence inféré dans les deux premières années un assez grand nombre de topographies des hôpitaux de la généralité de Paris. Le desir de faire connoître les travaux de MM. les médecins nos correspondans des différentes provinces, nous a fait renoncer à ce plan, & nous publierons désormais ces différens tableaux en prenant indistinctement dans les différentes généralités, ceux qui nous auront été plus anciennement envoyés.

Les dépôts de mendicité étant devenus depuis quelques années des maisons dirigées, soit du côté du travail, soit du côté de la salubrité, comme les meilleurs hôpitaux du royaume, nous donnerons successivement la description

de quelques-uns des établissemens de ce genre , avec des détails très-circonstanciés sur leur régime , & notamment sur les infirmeries qui y sont établies , & sur les maladies qui y règnent habituellement.

Le gouvernement fait toujours distribuer , chaque année , à MM. les officiers de santé des hôpitaux civils & des dépôts qui correspondent avec le département , un volume composé des vingt-quatre feuilles , qui forment les douze numéros des observations des hôpitaux civils.

MM. les Médecins & Chirurgiens des hôpitaux civils & des dépôts de mendicité , qui voudront continuer ou commencer cette correspondance , mettront sous l'enveloppe intérieure : A M. COLOMBIER , conseiller d'Etat , inspecteur général des hôpitaux civils , & maisons de force du royaume , rue du Roi-de-Sicile ; & sur l'enveloppe extérieure : A M. CHAUMONT DE LA MILLIÈRE , intendant des Finances , rue Saint-Marc , à Paris.

MM. les autres correspondans du Journal de médecine continueront comme ci-devant à mettre sur l'enveloppe intérieure , pour le Journal de médecine ; & sur l'enveloppe extérieure : A M. CHAUMONT DE LA MILLIÈRE , intendant des Finances , rue Saint-Marc , à Paris.

T O P O G R A P H I E
DE LA VILLE ET DE L'HÔPITAL
DE LUÇON EN BAS-POITOU.

*Par M. BOUQUET, médecin de l'hôpital
de cette ville.*

LA ville de Luçon, située à sept lieues nord de la Rochelle, vingt sud de Nantes, & quatre-vingt-quinze sud-ouest de Paris, est à 16 degrés 29' 26" de longitude, & à 46 degrés 27' 14" de latitude. Elle a été érigée en évêché suffragant de Bordeaux en 1317, par Jean XXII. Le pays environnant est très-plat, & l'on n'y voit que des plaines & des marais.

Les marais comprennent toute la partie qui s'étend du sud-est à l'ouest. Ceux qui sont placés du sud à l'ouest sont appelés *marais desséchés*, & effectivement ils méritent presque toujours ce nom : il arrive cependant dans certaines années que les grandes pluies d'automne & d'hiver ramollissent & inondent ce terrain. Toute cette partie est bordée par des *aubrayes*. Ces *aubrayes* sont des plan-

rations de chênes, d'ormeaux, de frênes, de saulés, de peupliers blancs & noirs, au milieu desquels il croît beaucoup de ronces, d'épines & d'autres arbrisseaux *de mauvaise espèce*. Ces bois sont toujours humides, même dans les plus grandes séchereffes; & pour qu'ils ne soient pas entièrement inondés en hiver, on y pratique des fossés qui sont éloignés les uns des autres de quinze ou vingt pieds au plus. *Ces aubrayes* se détruisent journellement; on ne travaille pas à les renouveler, à cause de leur peu de produit, & l'on gagne à en faire des prairies. Immédiatement après le défrichement, le bénéfice n'est pas sensible, parce que le foin se trouve rempli de joncs, de roseaux & de ronces; mais par la suite la récolte devient plus abondante & de meilleure qualité.

Du sud au sud-est, sont placés les marais qui ne sont point encore entièrement desséchés, & qu'on appelle *les marais mouillés*. Ils sont l'égout de la rivière de Niort & de Fontenay. Les canaux qui conduisent au canal de Luçon & de-là à la mer n'étant pas assez grands pour contenir dans toutes les saisons l'eau de ces deux rivières, il arrive que pendant l'hiver l'excédant de ces eaux se répand

dans les marais voisins. L'inondation est si considérable dans les années pluvieuses, que ces marais ne se dessèchent qu'au mois de juin, & quelquefois au mois de juillet. Les foins qu'on y ramasse sont de mauvaise qualité, & ne se récoltent que très-tard. *Des aubrayes* séparent, comme de l'autre côté, ces marais d'avec la plaine.

La partie du sud est formée de prairies, de pacages & de terres labourables. Les pacages fournissent de bons foins, de bons pâturages, qui servent à nourrir & à élever une grande quantité de bestiaux. Quand les années ne sont ni trop pluvieuses, ni trop sèches, les terres labourables produisent beaucoup, tant en froment qu'en orge, fèves, & *Baillarges*. On y sème du lin; mais on y cultive fort peu d'autres grains.

Cette partie est coupée par le canal de Luçon, qui conduit à la mer qui se trouve à deux lieues ou environ. Ce canal sert pour le commerce qui se fait entre Luçon & Marans, aujourd'hui *Atigre*. Le blé, le vin, le bois à brûler, le bois de construction, forment la matière de ce commerce, qui est peu considérable.

Luçon est borné du côté de l'ouest, du nord & du nord-ouest, par une plaine

qui contient de bonnes & de mauvaises terres. On a planté dans les mauvaises terres des vignes qui fournissent environ mille ou douze cents barriques de vin, année commune. La qualité de ce vin est assez bonne quand l'année a été favorable à la vigne, & que les raisins on pu acquérir de la maturité.

Les bonnes terres sont celles qui avoisinent les *Aubrayes*. On y cultive toutes sortes de grains, mais la principale récolte est en froment, orge & *Baillarge*. Les paroisses circonvoisines suppléent aux comestibles, en fournissant à Luçon des légumes, de la volaille & du gibier, qui est fort commun dans ce canton. On voit sur-tout abonder en hiver les oiseaux de rivière, tels que Pluviers, vaneaux, farcelles, oies & canards sauvages.

Il se tient à Luçon deux marchés par semaine, le mercredi & le samedi. Le bocage nous fournit toutes sortes de fruits, quoiqu'il y ait peu de maisons qui n'aient un petit jardin.

La ville de Luçon contient environ cinq mille habitans; la cathédrale est au centre de la ville, & plus basse que le sol de sept à huit pieds. Il n'y a qu'une seule église paroissiale, qui est située à une des extrémités de la ville, & au

nord, entre deux cimetières qui, à tous égards, seroient bien mieux placés ailleurs. Il y a trois maisons religieuses, les Capucins, les Ursulines & les dames de l'Union chrétienne, & un séminaire dirigé par MM. *de St. Lazare*.

Le chapitre de Luçon est très riche, & fait beaucoup de charités; ce qui, en en rendant le peuple paresseux, contribue à entretenir la mendicité, qui est très-grande à Luçon.

Il y a dans la ville environ cinquante à soixante maisons de noblesse, peu de bourgeois, quelques marchands, & beaucoup d'ouvriers, tels que des manœuvres, des journaliers, des métayers.

La pierre dont on se sert pour paver les rues est une espèce de pierre calcaire, qui est très friable, & qui, suivant la saison, forme ou de la boue ou de la poussière. Les rues sont d'autant plus humides pendant l'hiver, qu'elles n'ont point d'égout, & qu'elles ne sont jamais nettoyées. Des fumiers qui sont placés à la porte de plusieurs métairies, qu'on trouve dans la ville même, & les immondices des boucheries, contribuent encore à rendre les rues mal-propres & l'air insalubre.

L'eau dont on fait usage pour boisson

est très-mauvaise ; il y a peu de puits qui aient des sources ; ces eaux sont les plus pures, quoiqu'elles contiennent beaucoup de sélénite ; dans les chaleurs de l'été elles sont souvent plus ou moins vaseuses , & quelquefois elles manquent tout-à-fait. Dans ces circonstances les pauvres sont obligés de boire de l'eau des fossés , qui est infectée par les végétaux & par les insectes qui s'y sont putréfiés.

Les personnes riches & aisées ont des alimens salubres ; le pain & la viande sont de très-bonne qualité ; le vin n'est pas mauvais. Les artisans ne vivent pas aussi bien , mais le peuple n'a d'autre nourriture que du pain d'orge , avec des coquillages, & quelques mauvais poissons qu'il tire des eaux bourbeuses & vaseuses des marais.

Ce genre de nourriture , joint à l'humidité naturelle du sol , fait régner habituellement dans la classe du peuple de Luçon & des environs, une affection scorbutique. Les cabaretiers ou fermiers qui sont en état de se procurer du vin , en prennent avec excès , ce qui leur donne des obstructions au foie , qui sont suivies d'hydropisie. Ces maladies , qui ne sont pas incurables de leur nature , le deviennent chez ces malades par l'opiniâtreté

avec laquelle ils persistent dans le mauvais régime qui a été la première cause de leur mal.

Quoique Luçon renferme plusieurs causes d'insalubrité, on y voit cependant beaucoup de septuagénaires, & quelques octogénaires. Depuis dix-huit ans que j'habite cette ville, il est mort dix-huit ou vingt personnes qui avoient plus de 90 ans.

Les épidémies y sont rares. Je n'y ai vu régner la petite vérole & la vérolette, que deux années. La rougeole pourprée, la fièvre miliaire y ont paru quelquefois. La dysenterie est une maladie plus commune à Luçon, mais elle n'a été qu'une fois générale & meurtrière. La mortalité n'eut pas lieu sur les habitans de la ville, mais sur ceux des environs.

Quant aux maladies intercurrentes, voici en général l'ordre dans lequel elles se succèdent à Luçon.

Les fièvres automnales sont rarement des sinoques simples ; tantôt elles sont intermittentes, tantôt elles sont rémittentes. Le plus souvent elles sont putrides & vermineuses. Dans leur invasion, ces fièvres présentent souvent des accidens inflammatoires ; mais il faut être réservé sur la saignée ; il ne faut pas l'être moins

sur l'usage du quinquina , qui entraîne presque toujours après lui la bouffissure la cachexie & l'hydropisie.

Ces fièvres sont si particulières à ce pays , qu'elles ne manquent jamais de saisir les personnes qui viennent s'y établir. Je ne crois pas avoir vu un seul nouveau venu qui n'en ait été atteint. Ces fièvres commencent souvent avant le mois d'août , & continuent jusques vers le milieu du mois de novembre.

Les fièvres hivernales ne sont pas bien considérables ; elles sont ordinairement jointes aux rhumes , aux catarrhes & aux affections rhumatisantes. Rarement les maladies de cette constitution sont meurtrières.

Les fièvres printannières sont ici , comme par-tout ailleurs , plus ou moins inflammatoires , & l'expérience m'a appris que c'étoit la seule saison où l'on pouvoit placer la saignée avec succès. On voit aussi à cette époque des affections de poitrine de différente nature. Tels sont des catarrhes simples, des catarrhes inflammatoires , & des fièvres péri-pneumoniques. Dans ces dernières, la saignée , placée indiscrètement , peut avoir les suites les plus fâcheuses. On a eu lieu sur-tout de s'en apercevoir en 1784.

Les fièvres æstivales sont inflammatoires, putrides, & presque toujours bilieuses ou vermineuses; elles sont rémittentes, & souvent accompagnées d'une éruption erysipélateuse, pétéchiale ou miliaire. Ces maladies sont ici très opiniâtres, les convalescences sont longues, accompagnées de bouffissure & de cachexie, & il y a des rechutes qui sont quelquefois mortelles. Ces suites fâcheuses ont lieu sur-tout chez les malades qui, dans les commencemens de la maladie, ont négligé les remèdes, ou auxquels on a fait prendre le quinquina avant d'avoir insisté sur les moyens propres à nettoyer les premières voies.

L'hôpital de Luçon est destiné à recevoir des malades & à servir d'asyle aux enfans orphelins. Il est situé à une des extrémités de la ville, du côté du sud. L'emplacement de cet hôpital forme un quarré long d'une étendue considérable. Les bâtimens sont disposés en équerre, & règnent le long d'une très-grande cour, qui est divisée en deux par une galerie longue & peu large, où l'on trouve la buanderie, la boulangerie & le bûcher. Derrière cette cour se trouvent des jardins, un bois & le cimetière.

L'entrée de l'hôpital est au nord. A

gauche, on voit la chapelle, à l'extrémité de laquelle se trouve une grande salle, qui, placée à l'angle de l'équerre, forme le commencement du deuxième corps du bâtiment. Cette salle a soixante-deux pieds de long, sur vingt-quatre de large, & vingt pieds de hauteur. Elle est éclairée par neuf grandes croisées de chaque côté, ayant chacune neuf pieds de hauteur sur quatre de large, dont six sont à l'ouest & trois à l'est.

Elle est divisée en deux parties par une cloison de six pieds d'élévation. L'une contient douze lits; c'est la salle des hommes; l'autre, destinée aux femmes, en renferme dix. Les lits sont très-propres, & on change deux fois de rideaux chaque année. Il n'y a ni poêle, ni cheminée, mais les salles sont échauffées en hiver par des rechauds pleins de braise. Derrière les salles sont plusieurs petites pièces destinées à servir de chauffoir & de décharge; on y a placé aussi les lieux d'aisance. La cuisine se trouve à l'extrémité des salles, & n'en est séparée que par un corridor. Au bout de ce corps de logis & parallèlement à la chapelle, il y a une salle pour les enfans du sexe masculin. Ce dortoir est éclairé par quatre croisées qui ont la même hauteur que celles de la
grande

grande salle. On y trouve douze lits & trois ou quatre berceaux.

A droite en entrant , on va à l'apothicarie. Le réfectoire est voisin ; & près du réfectoire , on trouve un escalier qui conduit au logement des sœurs.

On arrive ensuite dans la salle des enfans du sexe féminin ; elle a quatre-vingt-dix pieds de long sur dix-huit de large & dix de hauteur. Il y a sept croisées, quatre au nord & trois au sud. On y place habituellement vingt-quatre lits. Elle est située entre deux petites pièces, dont l'une sert de laboratoire , & l'autre de supplément.

Les filles sont occupées à filer, ou à d'autres travaux lucratifs. Les garçons travaillent aux jardins, dont le produit est très-avantageux à la maison. Il y a constamment à la charge de l'hôpital soixante-douze à soixante-quinze enfans des deux sexes , y compris ceux qui sont en nourrice. Ces enfans sont les uns des enfans trouvés, les autres des orphelins.

Les garçons sont toujours couchés deux à deux ; les filles le sont souvent de même, & même les enfans nouvellement arrivés de nourrice, sont placés deux à deux dans les berceaux.

Les lits des malades ne sont jamais to-

talement remplis ; & le plus souvent, ils ne le sont que par des grabataires , ou des infirmes. Néanmoins le médecin & le chirurgien font une visite par jour , & deux lorsque le cas l'exige.

Le service de la maison se fait avec la plus grande régularité. Les sœurs sont au nombre de huit ; elles se lèvent à quatre heures du matin en été , & à cinq en hiver ; deux sont occupées à la lingerie , une à la cuisine , une à la salle des malades ; deux surveillent & dirigent les salles des enfans , une autre a l'intendance de l'apothicairerie ; & la supérieure préside à tous les offices.

Quoique l'hôpital soit très-vaste , il pourroit encore offrir plus de place pour les malades. Au-dessus du local qu'ils occupent aujourd'hui , il y a des greniers de la même dimension , & l'on pourroit , au moyen de quelques cloisons , y pratiquer une salle pour les femmes malades , une deuxième pour les femmes en couche , & une troisième pour les maladies contagieuses.

La partie de la salle du rez-de-chauffée où sont placées aujourd'hui les femmes , serviroit alors pour les soldats & pour les passagers qui viennent chercher un asyle dans cet hôpital. On laisseroit tou-

jours subsister la division à hauteur d'appui qui partage cette salle d'en-bas , soit pour ne pas confondre les bourgeois avec les militaires ou passagers, soit parce que les maladies des uns sont des maladies aiguës , & les maladies des autres , des affections chroniques.

Depuis vingt ans , il s'est fait à Luçon un autre établissement , c'est celui d'une maison de charité destinée à porter du secours aux pauvres malades dans leurs maisons. Quatre sœurs de la charité, dites *Dames de S. Laurent* , distribuent des bouillons , des tisanes , des remèdes à ces pauvres malades , & remplissent auprès d'eux l'office de chirurgien.

Plusieurs de ces malades auroient cependant plus d'avantage à venir à l'hôpital , où ils trouveroient réunis tous les différens secours dont ils ont besoin : la division des charités dans l'état où elle est aujourd'hui , a des inconveniens qui n'auroient pas lieu , si les deux administrations étoient réunies , & que leurs opérations fussent concertées de manière à se prêter un secours mutuel.

Pour donner au nouvel établissement plus de consistance , on y a joint un atelier de charité. On a pour cet effet construit un bâtiment très-vaste où l'on oc-

cupe les pauvres à la filature du coton. Cet atelier a été formé par la contribution des habitans , & l'on en espère beaucoup davantage.

R É F L E X I O N S.

En considérant le tableau de la vie humaine & le sort différent qui échoit en partage à des hommes qui naissent tous avec les mêmes droits , on a voulu trouver dans la somme du bonheur dont ils jouissent individuellement une égalité propre à rétablir l'équilibre entre les uns & les autres. Un des moyens que certains philosophes ont cherché à mettre en avant pour prouver cette compensation , c'est que , si l'homme pauvre & indigent est privé de toutes les douceurs de la vie , il jouit d'une santé plus ferme & plus robuste que l'homme qui est placé par le hasard au sein de l'abondance.

Cet argument, condamnable d'abord, en ce qu'il est propre à endurcir le riche, en diminuant la commisération que la nature a placée dans le cœur de tous les hommes , est au nombre de ces sophismes que la médecine aime à réfuter.

Par-tout où les médecins ont considéré l'action de l'air & des alimens sur les hommes, ils ont observé que les pau-

vres en éprouvoient toutes les impressions fâcheuses, mais que les gens aisés savoient s'y soustraire. Dans les armées les soldats sont moissonnés par les fièvres, les dyffenteries, tandis que les officiers en sont rarement attaqués. Dans les vaisseaux le matelot ou le pauvre passager est presque toujours infecté de scorbut, qui atteint foiblement, ou plus tard, ceux qui sont mieux nourris & mieux soignés. Dans les campagnes le manouvrier, le moissonneur est en proie à mille infirmités que ne connoît pas le laboureur aisé, ou le cultivateur qui fait valoir son patrimoine.

A la vérité, en traversant les villages, on y voit des enfans du premier âge dont la figure annonce la force & la santé; mais interrogez leurs pères, & vous verrez que l'enfant qui a fixé vos regards est un individu heureux échappé à la maladie & au marasme qui a fait périr le plus grand nombre de ses frères. Attendez que cet enfant soit parvenu à l'âge de la jeunesse; déjà vous apercevez son teint flétri & ses traits altérés par la fatigue excessive, qu'il cherche en vain à réparer par une nourriture mal saine & trop peu abondante; en suivant ainsi de lustre en lustre, celui qui est condamné à

porter la fatigue du jour & l'inclémence de la saison, vous verrez les infirmités s'établir long-temps avant l'âge, & les rides de la vieillesse paroître sur son visage avant cinquante ans.

Dans les villes, vous trouverez la même différence entre le citoyen des classes supérieures & le citadin du bas-étage, & cette différence sera d'autant plus marquée, que les villes seront plus grandes ou plus insalubres.

M. *Bouquet* en donne la preuve dans sa topographie. Il y a à Luçon de mauvaise eau, mais les gens aisés n'en usent que lorsqu'elle est limpide & purifiée, & ils la corrigent avec du vin, tandis que les plus pauvres boivent l'eau bourbeuse & fangeuse des marais. Il y a des boucheries, mais elles sont placées sans doute, comme par-tout ailleurs, dans les rues habitées par les pauvres. Les fumiers qui infectent l'air ne sont pas à la porte des bourgeois de la première classe. Les habitations que ceux-ci occupent, plus élevées au dessus du sol, sont à l'abri de l'humidité des rues boueuses. Si la constitution du pays est humide, les légumes, les fruits, la bonne viande & le vin dont usent les personnes aisées, corrigent pour elles cette influence, tandis que

chez les gens du peuple les coquillages & le mauvais poisson qui lui servent d'aliment la rendent encore plus fâcheuse.

Une des principales causes qui engendre & entretient continuellement la disposition scorbutique qui afflige les pauvres habitans de Luçon, c'est sans contredit l'usage des mauvaises eaux. Cette source d'insalubrité trop commune & trop peu remarquée, mérite bien que nous nous y arrêtions quelques instans.

La physique & la chimie enseignent les moyens de purifier l'eau corrompue. L'ébullition de l'eau & son exposition à l'air, l'agitation forte qui brise les molécules constituantes de ce fluide, la filtration à travers le sable, l'argile ou des pierres poreuses, la précipitation des parties terreuses par le moyen d'un alcali, l'addition des acides pour empêcher sa corruption : voilà les moyens que l'on peut mettre en usage pour purifier l'eau ; mais les plus simples d'entre eux, tels que l'ébullition, l'agitation, la filtration, sont encore trop compliqués pour être pratiqués par le peuple, & il est des cas où ils ne réussiroient pas.

Il est étonnant que dans tant d'endroits de la France où l'on boit de mauvaise eau, & où l'on est exposé à en man-

quer tout-à-fait dans les chaleurs de l'été, on n'ait pas songé à recevoir l'eau du ciel, & à la garder dans des citernes construites de manière à conserver à l'eau ses bonnes qualités.

Les Asiatiques, qui n'ont souvent d'autre eau que celle de la pluie, ont l'art de la recueillir & de la maintenir dans sa pureté. La nécessité leur a appris ce moyen, comme elle a enseigné aux Russes & aux autres peuples du Nord celui de chauffer les appartemens.

Dans plusieurs endroits de la Flandre où le voisinage de la mer rend les eaux saumâtres, on trouve dans chaque maison des citernes, qui sont des espèces de caveaux où l'eau va se déposer après avoir été filtrée à travers le sable.

En Hollande, ces citernes y sont construites avec le plus grand luxe, & c'est là où la propreté de cette nation ne paroît pas minutieuse. M. *de la Hire*, dans les Mémoires de l'Académie des sciences pour l'année 1703, a donné des moyens simples pour construire des citernes qui fourniroient une eau pure & salubre dans la quantité que l'on desireroit.

Ils consistent à recevoir & à rassembler avec économie & propreté autant d'eau de pluie que le local peut le per-

mettre, à la diriger sur un amas de sable au travers duquel elle se purifie, & à la faire descendre ensuite dans un réservoir où elle ne soit point exposée au contact de l'atmosphère (a).

Chaque ville, chaque bourg, chaque village qui n'est pas muni d'une source salubre & intarissable, devrait avoir des citernes publiques construites sur ces principes, destinées particulièrement à venir au secours des pauvres.

M. *Bouquet* met au nombre des causes qui entretiennent la misère dans la petite ville de Luçon, les aumônes qui soutiennent la paresse & l'indolence des pauvres. Il est certain que rien n'est plus propre à dégrader l'homme sain & robuste, que des charités mal entendues qui l'empêchent d'user de ses forces, & de donner à son ame l'énergie capable de réveiller son existence.

Mais heureusement l'atelier de charité qui vient de s'établir dans cette ville annonce que les inconvéniens attachés

(a) M. *de la Hire* demandoit que l'intérieur du réservoir fût revêtu en plomb. Il paroît que ce métal n'est pas sans danger. M. *Macquart*, dans son Manuel sur les propriétés de l'eau, rapporte un fait qui prouve que l'eau dissout le plomb, & peut aussi quelquefois produire des accidens.

à la prodigalité des aumônes, indiscretement distribuées, vont cesser.

Offrir des travaux aux pauvres de tout sexe & de tout âge ; répartir avec une juste mesure ces travaux à l'enfance, à l'âge mur & à la vieillesse ; mettre à profit les efforts imparfaits des infirmes ; partager l'ouvrage de manière qu'il soit plus abondant & plus lucratif dans la mauvaise saison ; exciter l'émulation par des encouragemens relatifs aux différentes circonstances, & diriger tous les travaux de manière à ce qu'ils favorisent la santé ; voilà les principes fondamentaux sur lesquels doit reposer une maison de travail.

Si l'atelier de charité de Luçon n'est pas encore arrivé au point de perfection où il doit parvenir, c'est un malheur qu'il partage avec tous les établissemens naissans ; mais il est toujours fort honorable pour une ville peu riche de donner un si bon exemple.

M. *Bouquet* a touché plusieurs des principaux points relatifs aux secours à donner aux pauvres malades, & cela n'est point étonnant ; car les idées qui sont aujourd'hui dans la bouche de tout le monde, doivent être dans le cœur de tous les médecins.

Est-il plus avantageux de secourir les malades chez eux que dans les maisons publiques où la charité a cherché à réunir tous les secours dont ils ont besoin ? C'est une question à laquelle on ne peut s'empêcher de songer en lisant un des derniers articles des réflexions de M. *Bouquet*, & sur laquelle on a lieu d'attendre de nous quelque développement.

Rien de plus respectable & plus touchant que les motifs sur lesquels on a voulu établir la supériorité des distributions dans les maisons, & des soins particuliers pour les malades indigens, sur les secours qui les attendent dans les hôpitaux. Le pauvre qui reste dans son humble asyle, dit on, n'a à redouter que sa maladie, & n'est point exposé à respirer un air contagieux & mortel, comme celui qui est transporté dans les hôpitaux. Il n'éprouve pas la séparation déchirante qui l'arrache à sa famille, mais il reste entouré de sa femme, de ses enfans, de ses amis, de ses voisins qui lui prodiguent les soins & les consolations dont il a besoin. Si des mains charitables font parvenir jusqu'à lui quelques secours, il en est une portion dont il ne peut jouir sans la partager, & une autre qui, inutile pour son soutien, se détourne

sur les personnes qui le servent. Enfin, le malade qui n'a souffert aucune humiliation, aucune contrariété, effuie une maladie moins grave, moins compliquée, & une convalescence beaucoup plus sûre & plus prompte.

Il est évident que si les malades indigens pouvoient être aussi bien traités en recevant les secours de la charité chez eux, qu'en allant les chercher dans les hôpitaux, il y auroit un grand avantage à ne pas les déplacer; mais c'est une question de fait qu'on ne peut résoudre, quand on ne connoît les misères de l'humanité que par spéculation.

Voici ce que pourroient dire à cet égard les personnes qui, par devoir ou par inclination, ont étudié chez les pauvres même, la nature & les causes de leur maladie, & les ressources qu'ils peuvent trouver dans les personnes qui les entourent.

On ne peut douter que l'air des hôpitaux n'ait été plus d'une fois contagieux; mais l'attention avec laquelle on veille aujourd'hui à la salubrité de ces maisons, rend ce malheur beaucoup plus rare: au contraire, la malpropreté, le mauvais air & le méphitisme des chambres habitées par les pauvres, sont presque tou-

jours portés à l'extrême, & l'on ne peut espérer que ce mal puisse jamais diminuer.

C'est là que les miasmes morbifiques se concentrent & acquièrent de jour en jour des qualités plus délétères. Quel est le médecin qui n'a pas observé cent fois avec quelle facilité les maladies les plus simples se compliquent au milieu d'une atmosphère si impure, & avec quelle rapidité la contagion fait passer la maladie d'un individu à un autre. Comment cette contagion ne feroit-elle pas les plus grands progrès, lorsqu'il n'y a qu'un lit pour toute une famille, lorsqu'un même vase sert pour le malade, & pour tous ceux qui vivent avec lui ?

On vante les soins que ce malade reçoit de sa famille, & de tous ceux qui, liés à lui par des rapports plus ou moins rapprochés, s'empressent de lui être utiles. Mais ce ne sont pas seulement des soins qu'il faut aux malades, il leur faut des soins éclairés. Qui pourroit se flatter de vaincre les préjugés du peuple & de le diriger sur la manière d'administrer aux malades les boissons, les médicamens, les alimens ? Les gens de cette classe, par leurs vertus comme par leur faiblesse, ressemblent aux enfans ; ce n'est

pas par la persuasion, c'est par l'autorité qu'il faut travailler à leur bien.

Des philosophes, des littérateurs pleins de sensibilité, ont cru répondre à cette objection, en disant que les remèdes étoient des secours peu importans dans les maladies des gens du peuple.

Rousseau a dit : « Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un chirurgien, ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leur maladie ; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez vous autres quand vous avez la fièvre ; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin. Presque toutes leurs maladies viennent de misère & d'épuisement : leur meilleure tisane est dans votre cave ; leur apothicaire doit être votre boucher ».

Mais cette pensée qui intéresse & touche, en fixant l'attention sur l'inégale distribution des biens, & sur la peine & la misère qui abrègent les jours des pauvres, est fautive & dangereuse dans l'application qu'on peut en faire aux maladies des gens du peuple. La misère & l'épuisement sont souvent, à la vérité, la première cause des maladies des pau-

vres ; mais cette cause a introduit dans les humeurs une corruption semblable à celle qu'y feroit naître un poison ; elle a porté le trouble & le désordre dans toutes les fonctions. Consultons l'histoire des maladies populaires, nous y trouverons des fièvres putrides-malignes, des fièvres vermineuses, des dyssenteries, des érysipèles, & d'autres maladies produites par de mauvais levains existans dans les premières voies, ou passés dans les humeurs, & pour lesquelles l'expérience de tous les siècles a appris qu'il falloit employer d'autres moyens qu'une nourriture abondante. L'histoire des épidémies, qui de jour en jour devient plus lumineuse & plus instructive, a confirmé mille fois que le plus grand nombre de ceux qui en ont été la victime, sont ceux qui, pour ranimer leurs forces, ont eu recours aux alimens, & sur-tout à la viande & au vin.

Enfin, on peut le dire sans manquer au respect, que l'indigence & le malheur doivent inspirer. Les pauvres qui montrent quelquefois des traits de sensibilité & de dévouement admirables, sont le plus souvent hors d'état de soutenir les épreuves auxquelles les mettoient des maladies qui exigent des soins suivis &

attentifs. La détresse absolue à le malheureux inconvénient de resserrer, d'anéantir même les facultés morales, & elle réduit presque toujours l'homme à une sorte d'instinct physique, qui ne s'étend guère au-delà des soins nécessaires à la conservation. Eh ! qui n'a pas senti que, pour persévérer dans l'habitude de la vertu, on a besoin d'être appuyé sur des motifs, qui communément ne sont pas à la portée de la dernière classe des citoyens ?

Quant à l'humiliation que l'on reproche aux hôpitaux, on ne voit pas que les malades aient moins de sacrifices à faire pour être admis aux distributions particulières. Dans un hôpital, les malades sont soumis à des lois auxquelles obéissent ceux qui les servent ; dans les distributions particulières, ils sont exposés souvent à souffrir de la volonté & des caprices de la personne qui en est chargée : dans ce dernier cas, il est bien difficile de faire des lois positives, & encore plus de surveiller leur exécution.

Il est aisé de régler un hôpital de manière à ce qu'on n'y reçoive que de véritables malades ; il est impossible d'empêcher que les distributions particulières ne s'étendent souvent à des pauvres paresseux & effrontés qui simuleront une

maladie , & déroberont le secours après lequel l'indigent honteux & timide soupire inutilement.

Nous ne dirons rien de l'impossibilité de porter tous les secours dans des maisons particulières , & du peu d'économie qu'entraîneroit un pareil projet ; il est généralement reconnu aujourd'hui que les hôpitaux sont nécessaires , & que c'est le seul endroit où le Gouvernement puisse réunir les conditions les plus favorables pour secourir les malades indigens.

Il n'est que trois espèces de malades auxquels on peut aller porter des secours par des distributions particulières : ce sont les enfans , les vieillards & les femmes en couches qui ne sont point frappées de maladies : mais la répartition des aumônes qui leur sont accordées ne doit point être arbitraire ; elle doit être arrêtée par l'administration qui préside à l'atelier de charité , & fixée sur le rapport de différens commissaires qui auront pris connoissance par eux-mêmes de l'état d'infirmité & de détresse des individus.

On ne peut, au reste, qu'applaudir aux vues de M. *Bouquet* sur l'amélioration de l'hôpital de Luçon ; c'est un grand défaut dans un hôpital, qu'il n'y ait presque point de séparation entre les

hommes & les femmes. Nous avons déjà prouvé plusieurs fois combien il étoit intéressant que les militaires fussent séparés des bourgeois, & qu'il y eût des salles particulières, soit pour les militaires, soit pour les femmes en couches.

S U I T E

DES OBSERVATIONS CHIRURGICALES

Inférées dans le n^o. 12 de l'année 1787.

*Hernie inguinale avec gangrène ; par M.
COLOMBIER , chirurgien adjoint de
l'hôtel-dieu de Soissons.*

La femme d'un vigneron des environs de Soissons, âgée de vingt-deux ans, & accouchée depuis quinze jours, essaya de faire son lit ; elle sentit en remuant un matelas une douleur vive à la région inguinale du côté gauche. Cette douleur se calma au bout de quelques instans ; mais il resta dans cet endroit un point fixe & douloureux, qui au bout d'un mois augmenta, & continua ensuite à revenir plus fort de jour en jour.

C'est quinze jours après cette augmentation de symptômes, & le 26 décembre

1780, que je vis la malade pour la première fois. Il y avoit des douleurs lancinantes, fixes & continues à l'aîne. Le poulx étoit fébrile, la peau sèche, la tête pesante; la bouche étoit mauvaise, la langue chargée; quelquefois la malade éprouvoit des nausées, mais sans vomissement.

Tous ces signes démontroient assez que la cause de tous ces accidens étoit une hernie. En visitant toute l'étendue de l'abdomen, je trouvai à la partie supérieure de l'aîne gauche une dureté profonde qui sembloit avoir son siège dans l'intérieur. Je la pris d'abord pour une tumeur inflammatoire, occasionnée par le déchirement de quelques parties internes, soit du péritoine, soit des muscles. Je saignai la malade du bras, & je lui prescrivis un régime antiphlogistique: quelques jours après j'eus recours aux moyens les plus propres à procurer la liberté du ventre sans causer d'irritation; mais tous ces secours furent infructueux. La fièvre augmenta ainsi que les douleurs. Aux nausées succédèrent des vomissemens légers; les pulsations de la tumeur devinrent plus sensibles, & elle prit avec la plus grande rapidité un accroissement considérable. Son volume étoit

de six pouces de long , sur quatre pouces de large. Malgré les cataplasmes émolliens & maturatifs dont je fis usage, cette tumeur conservoit sa dureté, & elle resta dans cet état pendant plus d'un mois.

Dans les premiers jours de février, la partie inférieure de la tumeur commença à s'élever en pointe ; & peu de jours après, le volume parut moins considérable. Je commençai pour lors à sentir de la fluctuation. A cette époque la fièvre parut moins aiguë, mais les vomissemens devinrent de jour en jour plus fréquens & plus considérables, & la malade vomit le cinquième les matières fécales.

J'examinai encore la tumeur avec beaucoup d'attention ; la peau du centre étoit blanche & très-mince en forme de pointe ; la fluctuation étoit très-sensible, mais la compression n'étoit pas douloureuse ; la circonférence étoit très-dure. Ces signes, & sur-tout le vomissement des matières fécales, me ramenèrent à ma première idée sur l'existence de la hernie.

Je me déterminai aussitôt à ouvrir cette tumeur, & je fis cette opération avec toute la circonspection que la circonstance prescrivoit.

La pellicule qui formoit l'enveloppée de la tumeur ne fut pas plutôt ouverte, qu'il en sortit de l'air, avec deux cuillerées de matière, & qu'elle s'affaissa. Je ne doutai pas que l'intestin n'eût été ouvert : je sondai cependant la plaie sans qu'il me fût possible dans ce premier instant de rien découvrir ; mais ayant dilaté l'ouverture d'environ quatre pouces, je distinguai un trou rond qui pénéroit dans la capacité du bas-ventre : je ne voulus pas pousser la dilatation plus loin, ni essayer de sonder plus profondément, dans la crainte de détruire l'adhésion de l'intestin. En faisant les pansemens les plus simples, c'est-à-dire, en abandonnant la plaie à la nature, il se forma un anus artificiel qui, diminuant peu à peu de diamètre, se changea en fistule ; & cette fistule, après avoir subsisté quelque tems, finit enfin par disparaître.

R E M A R Q U E.

Cette observation est un nouvel exemple de ces hernies par engouement qui sont plus effrayantes que dangereuses : celle-ci, à ce qu'il paroît, a commencé par être épiploïque, la dureté de la tumeur, la résistance & les accidens légers

qui survinrent d'abord, le prouvent. Elle est devenue ensuite une hernie composée, c'est-à-dire, épiploïque & intestinale, par le pincement d'une petite portion d'intestin : alors les vomissemens sont survenus, l'inflammation s'est établie, l'intestin gangrené & distendu par les vents & les matières stercorales, s'est crevé. Les excréments se sont épanchés sous les tégumens, & l'opération qui a été faite avant qu'il y eût un long séjour de la matière épanchée dans le sac herniaire, a empêché qu'il y eût une plus grande surface d'intestin gangrenée.

M. *Colombier* a sagement fait de ne pas détruire les adhérences qu'il a observées en fondant la malade. Ces adhérences ont l'avantage de maintenir l'intestin dans la même situation, & c'est par leur moyen que la partie du canal, qui a été gangrenée & ouverte, correspond toujours au bord de la plaie. M. *Louis*, dans son Mémoire sur la cure des hernies avec gangrène, n'approuve pas la dilatation de l'anneau ; & les raisons sur lesquelles il s'appuie sont trop importantes pour que nous nous dispensions de les insérer ici : « On met obstacle aux heureuses dispositions de la nature, & l'on s'abuse, lorsqu'on croit remplir un

précepte de chirurgie en dilatant l'anneau dans les cas où l'intestin gangrené a contracté des adhérences. La dilatation n'est recommandée en général, dans l'opération de la hernie, que pour faciliter la réduction des parties étranglées. Dans la hernie avec pourriture & adhérence, il n'y a point de réduction à faire, & il n'y a plus d'étranglement; la crevasse de l'intestin a ôté la disproportion qu'il y avoit entre le diamètre de l'anneau & le volume que les parties avoient acquis; & la liberté de l'excrétion des matières fécales que la pourriture a procurée, fait cesser tous les accidens qui dépendent de l'étranglement. Dans quelles vues pourroit-on croire la dilatation de l'anneau nécessaire? La gangrène n'a-t-elle pas fait assez de désordres, qui rendront la cure d'autant plus difficile, que la déperdition de la substance aura été plus grande? Une incision peut détruire imprudemment un point d'adhérence essentiel, & donner lieu à l'épanchement des matières stercorales dans la cavité du ventre; il peut au moins en résulter une moindre résistance à l'écoulement des matières par la plaie, & par conséquent une plus grande difficulté du rétablissement de leur passage par la voie natu-

relle ; ce qui est plus favorable à la guérison radicale ». *Mémoire de M. Louis sur la cure des hernies avec gangrène, troisième volume de l'Acad. de chirurgie, pag. 157.*

Hernie inguinale étranglée, & suivie de gangrène ; par M. BONNOT, chirurgien de l'hôpital de Toulon-sur-Arroux.

Un homme de la paroisse de Dampierre, qui portoit depuis long-temps une hernie considérable, sans jamais avoir songé à la contenir par un bandage, fut frappé tout-à-coup de tous les accidens qui annoncent l'étranglement des hernies. On appliqua sur la tumeur des cataplasmes émolliens & maturatifs, qui favorisèrent son ouverture, par laquelle on vit sortir les matières excrémentitielles.

C'est dans cet état que le malade fut soumis à mes soins. Je trouvai le sac herniaire ouvert & gangrené, & je fis sortir par l'ouverture de l'intestin une demi-écuellée de gruau d'orge que cet homme venoit de manger. Le pouls étoit petit, ferré, intermittent, les douleurs avoient cessé depuis que la gangrène étoit survenue, & la mort paroissoit prochaine.

Après avoir animé la plaie & soutenu

les

les forces du malade , je remis au lendemain l'opération , que je pratiquai de la manière suivante :

1°. Je dilatai l'anneau , je détruisis une partie de l'épiploon qui étoit gangrenée , & je mondifiai la plaie.

2°. Je réduisis l'intestin dans l'abdomen sans faire aucune ligature ni à l'épiploon , ni à l'intestin. Je crus devoir m'écarter en cela du précepte que donnent des praticiens du premier mérite ; l'opération finie , j'assujettis la partie malade par un bandage convenable.

Je fus deux jours sans lever l'appareil. Je craignois le troisième de trouver mon malade dans un état désespéré ; mais ma surprise fut fort agréable de le voir dans une situation tout-à-fait satisfaisante : la plaie étoit belle ; le poulx avoit de la force & du développement , & déjà les excréments commençoient à reprendre leur cours naturel.

Les espérances que je conçus dès-lors se sont réalisées , & ce malade a guéri après trois mois de soins assidus.

Les moyens , que j'ai mis en usage pendant le cours de ce traitement , ont été fort simples. J'ai long-temps tenu le malade à une diète sévère. J'ai fait de

fréquentes embrocations d'huile rosat sur l'abdomen, & j'ai pansé avec le digestif ordinaire. Cette observation présente, comme l'on voit, un de ces cas dans lesquels la nature seconde puissamment le secours de l'art.

La guérison étant finie, j'ai cru devoir engager le malade à porter constamment par la suite un bandage contentif, pour suppléer à la foible résistance que pouvoient faire les tégumens.

R E M A R Q U E.

Dans cette observation, comme dans la précédente, il y a lieu de croire que l'intestin n'avoit été pincé que dans une portion peu étendue de son diamètre; & c'est encore une de ces hernies, comme dit M. *Louis*, dont les suites sont le moins dangereuses, & qui ne demandent du chirurgien que des attentions qui ne s'écartent point des règles connues. Quoiqu'il se soit évacué par l'ouverture de l'intestin une grande quantité de matière alimentaire, il paroît que le cours naturel des voies de la digestion n'a jamais été totalement interrompu.

Sans doute il y avoit dans ce cas, comme dans le précédent, une adhé-

rence plus ou moins voisine de la portion gangrenée de l'intestin avec l'ouverture extérieure. Nous ne répéterons point, sur la dilatation pratiquée par M. *Bonnot*, les réflexions que nous venons de faire à la suite de l'observation précédente ; mais nous remarquerons qu'en abandonnant à la nature le soin de réparer la solution de continuité produite à l'intestin, ainsi qu'en n'emportant la portion gangrenée de l'épiploon que jusqu'à deux lignes de la partie saine, il s'est conduit suivant les principes qui sont aujourd'hui le plus généralement adoptés.

D'après l'issue d'une assez grande quantité de matière alimentaire qui est sortie par l'ouverture de l'intestin chez le malade de M. *Bonnot*, on pourroit croire qu'il faut pendant long-temps tenir les malades de cette espèce à une diète sévère & très-ténue. C'est une erreur : les intestins, ainsi que l'estomac, lorsqu'ils ne sont pas distendus jusqu'à un certain point par la masse alimentaire, se resserrent, & cette diminution dans le diamètre du canal intestinal, fait que les premiers alimens font sur la partie nouvellement réunie un effort qui peut rompre la cicatrice.

Pour suppléer aux détails qui man-

quent à ces deux observations, & répandre plus de lumière sur une maladie chirurgicale qui est assez commune, & qui a lieu particulièrement sur les pauvres des villes & des campagnes, nous finirons par transcrire quelques préceptes tirés d'un ouvrage des plus recommandables, dont tout le monde désire la continuation.

« Lorsque l'intestin gangrené est adhérent, les soins se bornent à l'ouvrir, s'il n'est pas percé; à agrandir son ouverture, si celle que la pourriture a faite ne permet pas un libre écoulement des matières; à emporter les lambeaux des tégumens & du sac putréfiés, ou seulement à nettoyer la partie sphacelée de toutes les matières putrides & des corps étrangers, & à panser avec la charpie imbibée d'esprit de térébenthine, puis avec des plumaceaux enduits de digestif animé & couverts de compresses soutenues par un bandage peu serré, si les parties atteintes de pourriture, & détachées, laissent à découvert le fond de l'ulcère, & si les matières en sortent librement. Dans tous ces cas, on ne doit pas toucher aux parties saines voisines; & comme l'étranglement est cessé, & qu'il n'y a ni réduction à faire, ni réunion à

tenter, on n'incisera point le bord de l'ouverture herniaire, parce qu'on peut détruire un point d'adhérence essentiel, & donner lieu à l'épanchement des matières dans le ventre, ou diminuer la résistance à leur écoulement par la plaie, & rendre plus difficile le rétablissement de leur passage par la voie naturelle.»

« On pansera fréquemment suivant l'abondance des matières qui, sortant entièrement par la plaie, inondent l'appareil, & dont le séjour peut causer l'inflammation & l'excoriation des parties voisines. On donnera quelques verres de boissons laxatives pour dégorger le canal intestinal, & tous les jours des lavemens pour entretenir la liberté des voies inférieures; on réitérera même de temps en temps l'usage des minoratifs pour empêcher les matières de s'amasser au dessus de l'ouverture intestinale, & d'y former un engouement, dont les symptômes plus ou moins fâcheux ne disparaissent qu'après la sortie de ces matières. Par ces moyens, le malade, qui est ordinairement bientôt soulagé, n'éprouve point d'autres incommodités que celles qui dépendent de la plaie. Après l'avoir nourri de bouillon jusqu'après la chute des escars, & la plaie détergée, on lui permettra un

usage modéré d'alimens solides & faciles à digérer, pour s'opposer au rétrécissement du canal intestinal, & l'on examinera attentivement les cas où il faut conserver l'ouverture contre-nature par laquelle les matières s'écoulent, & ceux où l'on doit employer tous ses soins pour ramener ces matières à leur route naturelle & obtenir une consolidation parfaite. » *Traité des maladies chirurgicales, & des opérations qui leur conviennent; par MM. CHOPART & DESAULT, tome ij, pag. 295.*

OBSERVATION

Sur une fièvre rémittente-maligne; par M. BAUME, docteur de la Faculté de Montpellier, agrégé au collège de médecine de Nîmes, médecin de l'hospice de charité de cette ville, associé régnicole de la Société royale de médecine de Paris, correspondant de l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Dijon, & de la Société royale des sciences de Montpellier.

Si l'observation que je vais rapporter ne présente pas de vue nouvelle, elle

confirme du moins le traitement qui est propre aux fièvres rémittentes malignes ; elle servira de guide aux jeunes praticiens qui y trouveront le précepte de ne pas désespérer trop tôt des malades les plus gravement attaqués ; & elle prouvera que , faute de varier l'administration des remèdes , on perd quelquefois le fruit d'une méthode avantageuse.

M. *Gandin* , après quelques mois de séjour dans Saint-Gilles , tomba malade sur la fin de septembre dernier. Ce ne fut d'abord qu'une fièvre intermittente , à laquelle M. *Soliman* , médecin de St. Gilles , opposa avec beaucoup de sagacité les secours convenables. Après quelques jours de répit , la fièvre se réveilla avec une nouvelle intensité ; & comme M. *Gandin* étoit d'une complexion humorale , la maladie prit plutôt la forme d'une fièvre putride-bilieuse rémittente bénigne , que la marche d'une simple fièvre d'accès. Cette seconde maladie fut combattue avec les moyens que les indications exigèrent successivement , & le malade parut entrer dans la convalescence , que le médecin voulut affermir par l'usage d'un vin de quinquina ; mais après deux ou trois jours , M. *Gandin* fut attaqué plus vivement que la pre-

mière fois ; la fièvre parut avec ce cortège de signes qui indiquent la malignité ; & je fus appelé pour voir le malade le 30 octobre , & consulter avec M. *Soliman* , recommandable par sa modestie , ses talens , & les plus précieuses qualités du cœur.

Je trouvai le malade dans la rémission. Je profitai de ces momens lucides pour ranimer sa confiance. M. *Gandin* étoit dans la force de l'âge , & il en avoit toute la vigueur. Son caractère étoit vif , & depuis quelque temps , il se voyoit tracassé pour repousser des intérêts contraires à ceux qui étoient devenus l'objet de sa mission. J'appris qu'il avoit éprouvé de vives sollicitudes ; que , pendant sa maladie , & au moment d'entrer en convalescence , on lui avoit signifié des actes qui l'avoient indigné. Je fus qu'il avoit beaucoup travaillé pendant la saison précédente , soit pour le renouvellement des baux , soit pour soutenir les procès qu'on lui avoit suscités. Je vis que M. *Gandin* étoit logé dans le château , bâti hors la ville , à très-peu de distance du grand bassin du magnifique canal que la province fait creuser d'Aigues-Mortes à Beaucaire ; & l'on m'instruisit qu'il avoit pris des alimens mal-sains

pendant une partie de l'été & de l'automne.

Une heure après mon arrivée, & environ sur les cinq heures du soir, le redoublement débuta par un grand refroidissement des extrémités; l'affaïffement fut aussitôt des plus considérables. Le malade étoit dans le *coma somnolentum*; lorsqu'on le tiroit de cet état & qu'on l'interrogeoit, il lui étoit impossible d'avoir une idée & de préférer deux mots de suite; le retour du sommeil venoit les interrompre. La langue étoit très-humide, un peu sale, & tremblante lorsqu'elle étoit hors de la bouche; l'haleine très-fétide: la boisson descendoit dans l'estomac avec bruit & même avec difficulté, quoique le malade ne s'en plaignît pas; on eût dit entendre quelque chose qui tomboit dans un gouffre. Le ventre étoit bouffé, empâté; le pouls étoit peu fréquent, petit, & avoit de la mollesse. La chaleur de la peau étoit presque ordinaire.

Tels furent les symptômes de ce paroxysme dont les précédens avoient paru moins graves. Les vésicatoires avoient été appliqués la veille aux deux jambes, & le pouls n'en avoit été que très-peu relevé. Pour parer aux accidens qui me-

naçoient, il fut convenu d'administrer le camphre à des doses assez hautes, suspendu dans une liqueur mucilagineuse, & de l'administrer en potion, en lavement & même en embrocations sur le ventre; de donner de deux en deux heures l'extrait de quinquina, d'aciduler les bouillons & les tisanes, de tenir ouvertes les fenêtres percées au nord, & de faire régner la plus grande propreté autour du malade.

Il-y avoit dans les premières voies un trop grand appareil de putridité, & l'inertie des excrétoires avoit trop permis les congestions humorales, pour méconnoître la nécessité d'évacuer pendant la rémission suivante. L'avis de M. *Soliman* & le mien étant unanimes, nous donnâmes une médecine en deux verres, sans discontinuer d'intercaler l'extrait de quinquina & le loock camphré aux heures requises. Nous obtînmes des selles séreuses ou bourbeuses, & la rémission parut plus nette. Je quittai le malade à la fin de cette journée pour me rendre à Nîmes. Nous avons concerté le plan ultérieur du traitement, & j'avois promis d'entretenir avec M. *Soliman* une correspondance fort exacte.

Les quatre redoublemens qui suivirent,

furent infiniment plus orageux. Les rémissions se raccourcirent ; l'affaiffement fut au comble ; le malade ne pouvoit presque plus avaler ; les soubresauts des tendons furent de la partie ; l'odeur devint plus fétide ; le ventre se météorisa de plus en plus , il survint une diarrhée colliquative ; les excréments sortoient involontairement , & le malade étoit dans la plus profonde apathie. Tous ces symptômes , qui s'étoient établis malgré l'application d'un troisième vésicatoire à la nuque , malgré les potions chargées d'extrait de quinquina , de serpenteaire de Virginie , & de camphre , malgré les décoctions de quinquina rendues laxatives , malgré les sinapismes aux pieds & les frictions stimulantes sur le cou , malgré le musc , & , suivant le précepte de Quarin , malgré la teinture de castoreum & l'extrait volatil de corne de cerf , enfin malgré les boissons froides & l'air frais , tous ces symptômes , dis-je , annonçoient la fin du malade sans doute. Il restoit une dernière ressource à tenter , & c'étoit l'unique , dans un temps où le malade n'avaloit plus. Cette ressource étoit le quinquina donné en lavement , & les fomentations d'eau froide

faites sur le bas-ventre. Ces secours furent décisifs, & arrachèrent au tombeau un malade que la férocity d'une fièvre maligne paroissoit y avoir destiné. Chaque lavement contenoit six gros de quinquina. Les redoublemens furent emportés, & avec eux le retour périodique des symptômes qui ne pouvoient manquer de devenir bientôt funestes.

Le passage aussi rapide de l'agonie à la convalescence, fit naître quelques soupçons sur la nature de la maladie dont je viens d'exposer le tableau; chez cette partie du public qui est assez présomptueuse pour s'ériger en juge sur des matières qu'elle ne peut connoître; assez injuste pour vouloir déprimer des médecins recommandables du moins par leur zèle & l'intégrité de leurs mœurs; & assez inconséquente pour transmettre des propos qui répandent le mensonge & la calomnie. Hommes injustes! Jusques à quand chercherez-vous à ravir la consolation de celui dont toutes les vues sont dirigées vers votre bien, lorsqu'après la guérison d'une maladie grave, il recueille en silence les fruits de son étude & de l'observation? Pour des médecins & pour tous ceux qui cultivent l'art de guérir, la

maladie de M. *Gandin* ne peut être un problème. Les causes antécédente, accessoire & prochaine, la transmutation des formes primitives de la fièvre ; les symptômes ; & je dirai plus la terminaison tranchante de la maladie, tout annoncent la fièvre la plus dangereuse, une fièvre rémittente maligne.

En disant que les opérations du canal de navigation creusé aux portes mêmes de S. Gilles, ont desséché une grande surface de terrains submergés, & donné lieu à de grands remuemens d'une terre humide, grasse & même *tourbeuse*, on prévoit que l'atmosphère a été surchargée pendant quelques années d'une substance délétère & de miasmes marécageux qui ont produit la longue épidémie de fièvres intermittentes ou rémittentes, que les médecins ont eu à traiter dans les environs. Cette cause, qui a été funeste à plusieurs individus, a été la cause prochaine de la maladie de M. *Gandin*. Et dans quelle circonstance a-t-elle agi sur lui ? Au moment où il étoit en proie depuis quelque temps à ces cruelles sollicitudes que jettent dans une ame sensible & droite ces odieuses imputations & ces chicanes affreuses qui sont une source quelquefois interminable de procès &

peut-être de diffamation (si toutefois les méchans pouvoient diffamer l'honnête-homme); au moment où, trompé par ces appétits bizarres qui annoncent un commencement de désordre dans l'économie animale, M. *Gandin* s'étoit adonné depuis quelques mois à un régime contraire au maintien de la santé. Cependant il avoit éludé long-temps, par la force de sa complexion, l'activité des miasmes délétères auxquels des causes occasionnelles prêtoient un puissant appui; & lorsqu'il succombe, la marche du mal prouve encore combien sa constitution étoit essentiellement vigoureuse.

La malignité dans les fièvres rémittentes s'annonce par l'intensité des symptômes graves & multipliés, que chaque redoublement ramène avec une furie qui s'accroît d'un paroxysme à l'autre. Dans la maladie qui fait le sujet de cette observation, par la fâcheuse influence de la matière fébrile, le principe de vie avoit perdu de plus en plus son pouvoir; les sens s'étoient émoussés; les humeurs étoient décomposées, les excrétiions s'étoient perverties; enfin la complication de spasme & d'atonie; les stases & les inflammations; & les désordres du système nerveux s'étoient tel-

lement accrus, que le lien de la vie étoit près de se rompre au milieu de ces troubles qui augmentoient de toutes parts. L'art, on peut le dire contre tous les détracteurs, a fait ici une espèce de miracle. Et si les symptômes périlleux qui ont caractérisé cette maladie obligent de la classer parmi les malignes, la guérison inattendue & presque subite, opérée par le quinquina, doit la faire ranger parmi les rémittentes, puisqu'il est reconnu que la cause immédiate de ces maladies est un miasme contre lequel le quinquina agit d'autant plus sûrement qu'on le fait prendre à haute dose & tant que le génie rémittent domine sur les accidens secondaires.

O B S E R V A T I O N

S U R

L E S E F F E T S D U P O L Y G A L A

Dans deux cas de pulmonie ;

P A R L E M Ê M E.

Madame *Londez*, âgée de 50 ans,
habitant le village nommé *les-Auxberds*,

à deux petites lieues de Nîmes, éprouva en 1786, au commencement de l'automne ; une fièvre cararrhale très-vive, qui, malgré des secours méthodiques, dégénéra en fièvre lente causée par la suppuration du poulmon. Les symptômes de la pulmonie étoient très-marqués. La malade touffoit vivement, sur-tout aux approches du sommeil & le matin ; elle crachoit une matière qui sembloit contenir du pus ; elle se plaignoit d'une douleur fixe à l'un des côtés & entre les épaules ; elle ne pouvoit faire une inspiration complète, ni se coucher sur le côté gauche sans réveiller une toux importune & même douloureuse. La fièvre lente ne quittoit point. La malade suoit beaucoup de la poitrine après avoir dormi ; elle étoit affoiblie par un cours de ventre, qui n'avoit cependant encore rien de colliquatif ; elle avoit peu d'appétit ; après ses repas ses joues se coloroient & la paume des mains devenoit chaude ; enfin chaque jour étoit marqué par un paroxysme, & la maigreur continuoît à faire des progrès.

Tel étoit depuis près de deux mois l'état de la malade au moment où je fus appelé pour la voir. Le pronostic devoit être douteux ; mais comme il y

avoit toute apparence que les seules glandes bronchiques du poumon étoient affectées & que cette espèce de phthisie est curable lorsqu'on s'y prend à temps, je conçus quelque espoir. Pour remplir mes vues, j'avois besoin d'un résolutif énergique qui détruisît l'engorgement muqueux du poumon & de ses glandes bronchiques, qui pût déterger les ulcères superficiels qui s'étoient probablement formés dans les parties intéressées, & qui relevât l'action tonique de l'organe important de la respiration. Je trouvai ce remède efficace dans le polygala, donné en décoction chaque jour à la dose de six gros, dans deux bouillons faits avec les grenouilles, la carotte jaune, & quelques plantes adoucissantes. Ce remède seul, dont l'administration fut abandonnée aux soins judicieux de M. Boue, chirurgien de Bernix, continué pendant vingt-deux jours, termina sans retour cette maladie grave.

Belète Barthe, fille de 18 ans, après s'être, pour ainsi dire, épuisée à chanter dans des concerts spirituels, se plaignit d'enrouement, de douleur à la poitrine, de toux & d'oppression. Quelques mois se passèrent, & la malade cracha abondamment du pus fétide. Cette expectoration

diminua, mais les symptômes de fièvre hectique, de déperissement, au lieu de disparaître, prirent de jour en jour une nouvelle intensité. Enfin la malade fut contrainte de tenir le lit & d'y rester presque assise, souvent la tête penchée en avant. Malgré cela, la difficulté de respirer étoit extrême, du moins par intervalles, & surtout lorsqu'il falloit prendre quelque chose. Les sueurs ruisseloient fréquemment de toutes parts, & *Belète* se voyoit réduite à l'état le plus fâcheux, lorsqu'elle rendit par la bouche avec une étonnante profusion le pus sanieux d'une énorme vomique. Cette évacuation ne rendit point sa situation meilleure : la fièvre lente, avec tout l'appareil de la suppuration, tourmentoit encore la malade, & les apparences ne permettoient pas de penser que sa dernière heure fût éloignée. Je fus appelé en ce moment, & j'eus recours au polygala qu'on n'avoit pas mis en usage ; je le fis prendre, tantôt bouilli, à la dose d'une demi-once dans une pinte d'eau édulcorée avec du miel, tantôt réduit en poudre & en électuaire, avec suffisante quantité de miel. Ce remède surpassa nos espérances : d'abord il parut animer l'expectoration, & donner une certaine force au jeu de la

poitrine : peu à peu les crachats s'épaissirent , & les principaux symptômes s'amendèrent. La malade désira les alimens ; elle expectora ensuite une humeur blanche , épaisse , opaque & sans odeur. La fièvre disparut , les forces revinrent ; & au bout de sept semaines , la convalescence fut décidée. L'usage du polygala fut alors remplacé par celui du lait d'ânesse qui a complètement remis la malade , à la grande surprise de tous ceux qui avoient connu sa situation.

Ces deux observations constatent les vertus détersives de la racine de polygala , & d'autant mieux que , ce remède ayant été donné seul , rien n'a pu affoiblir ou faire prendre le change sur son action. Dans l'un & l'autre cas , ce médicament précieux a fait preuve de ses propriétés éminentes , en favorisant le cours des principales excrétions , & surtout en donnant aux organes de la respiration affoiblis & engoués , cette force dont ils avoient besoin pour réagir sur les congestions , & pour déterger les portions abreuvées de pus , & ulcérées. Des médecins habiles , parmi lesquels on compte *Bouyart* , *Haller* , *Cranz* , *Sarcone* , *Gleditsch* , *Collin* , *Coste* , *Stoll* , *Murray* , & tant d'autres , ont employé

le polygala avec des succès qui n'ont point été équivoques. Ils nous ont appris que ce puissant remède avoit de précieux effets toutes les fois que les solides étoient trop tendus & qu'on avoit à combattre des engorgemens squirrheux, ou des inflammations lentes; mais qu'il réussissoit pleinement dans les cas d'embarras muqueux ou pituiteux des organes, dans les congestions ou infiltrations féreuses, enfin dans les ulcères internes abreuvés & accompagnés plutôt de relâchement que de crispation, quels que soient d'ailleurs les symptômes qui constituent ces divers états. Ainsi donc le polygala peut rendre, & rend en effet des services importans dans l'asthme humoral, dans la phthisie pituiteuse, dans les catarrhes invétérés, dans la vomique, dans la pulmonie des glandes bronchiques, &c.

Je dis pulmonie des glandes bronchiques, parce qu'il est important de distinguer cette espèce de phthisie, qu'on peut guérir dans le plus grand nombre de cas, même lorsque la maladie a fait un certain progrès, de l'espèce dans laquelle les glandes lymphatiques ou glandes des vaisseaux absorbans du poumon sont affectées, & constituent cette espèce de phthisie pul-

monaire incurable, du moins pour l'ordinaire, au moment où le médecin la reconnoît par ses signes pathognomoniques. Il y a entre la phthisie des glandes bronchiques & la phthisie des glandes lymphatiques du poumon, une différence majeure que j'exposerai dans un autre temps. M. *Portal*, médecin de Paris, l'a saisie avec beaucoup de sagacité, & a consigné ses observations dans deux Mémoires imprimés parmi ceux de l'Académie royale des sciences pour les années 1780 & 1781.

OBSERVATIONS

Sur les vertus du magistère de bismuth sur trois sujets attaqués d'une douleur chronique de l'estomac ; par le même.

Le Journal de médecine anglois annonça les propriétés du magistère de bismuth contre la douleur chronique de l'estomac, dans le temps où je traitois, sans apparence de succès, depuis quelques jours, M. *Roux* le fils, âgé de trente-quatre ans, négociant de cette ville,

affligé depuis plus d'un an de cette maladie chagrinante, malgré la suite des remèdes qu'il avoit faits pour s'en délivrer, par les conseils de M. *Fey*, l'un des médecins de Nîmes. Je prescrivis le magistère de bismuth; & voici quels furent les effets. La douleur de l'estomac, qui se faisoit sentir presque continuellement, mais qui augmentoit d'une manière cruelle après le repas, diminua d'abord sensiblement, & peu à peu elle se dissipa sans retour, de manière qu'au bout de quinze jours, le malade qui avoit désespéré de guérir, vint me remercier. Depuis quinze mois sa santé continue à être parfaite.

Mademoiselle *A...* âgée de 20 ans, fille aînée d'un avocat, après l'effet d'une assez forte dose d'ipécacuanha, se plaignit amèrement d'une sensation douloureuse dans l'estomac, laquelle résista à toutes sortes de remèdes pratiqués pendant le printemps, l'été & l'automne de 1785, & qui par fois étoit si vive, que la malade se disoit atteinte de la cardialgie la plus atroce. Ce spasme augmentoit toujours après le repas, & amenoit souvent le hoquet, les nausées, le vomissement, & même des tremblemens de tout le corps. Enfin ces crampes cruelles qui avoient éludé l'action des secours

le plus ingénieusement combinés, & dont les effets avoient été un amaigrissement remarquable, cessèrent comme d'elles-mêmes pendant l'hiver suivant, soit que la série des médicamens administrés avec constance, eût insensiblement opéré ce changement salutaire, soit que les froids de la saison eussent corrigé cette habitude vicieuse, en portant sur la peau des impressions qui réagirent sur l'estomac de la manière la plus favorable; mais au commencement de l'été suivant, l'estomac commença à ressentir des impressions douloureuses. Les crampes, qui étoient revenues, augmentoient chaque jour. Je fus consulté, & je proposai le magistère de bismuth, qui d'abord arrêta les progrès de la maladie, & rendit la santé au bout d'environ cinq semaines. Cet été dernier l'estomac menaça de souffrir encore; mais quinze jours d'usage du magistère étouffèrent les principes d'un mal qui avoit procuré ci-devant des souffrances cruelles.

M. *Faure*, âgé d'environ trente-cinq ans, vint me consulter au milieu du printemps dernier pour une douleur chronique de l'estomac & une pesanteur douloureuse de la tête. Comme ce malade, dans ses occupations journalières, ap-

72 VERTUS DU MAGIST. DE BISM.

puyoit la région épigastrique contre les bords d'une table, je lui recommandai d'éviter cette pression habituelle, de faire usage des lavemens rafraîchissans ; si ces moyens ne le soulageoient point, de se purger avec quelques minoratifs, & d'appliquer sur l'épigastre un écusson composé avec des drogues stomachiques, calmantes & antispasmodiques. Ce traitement qui fut employé, emporta tous les symptômes, à l'exception d'une douleur rongéante de l'estomac. Je conseillai le magistère de bismuth, & il remplit notre attente.

Le bismuth a complètement réussi sur les trois sujets dont je viens de parler dans ces observations, & mérite le titre d'antispasmodique contre les symptômes qui dépendent de l'irritabilité vicieuse de l'estomac, titre que lui a si justement décerné M. *Odier*, médecin de Genève. C'est un hommage qu'il faut rendre à la vérité, & je me fais un devoir de ne le pas différer davantage. Si les nouveaux essais auxquels je soumettrai ce remède, me font connoître quelques circonstances qui puissent perfectionner son administration, j'aurai soin de le publier. Il me reste à ajouter ici que mes malades ont toujours commencé
par

DOULEUR CHRON. DE L'ESTOM. 73

par prendre un grain de magistère quatre ou cinq fois par jour ; ils augmentoient tous les deux jours chaque dose d'un grain , au point de prendre six grains à la fois ; ils n'ont point outre-passé cette dose. Ma manière de donner le bismuth est de le réduire en tablettes , à l'aide du sucre & du mucilage de gomme adragant ; chaque tablette contient un grain de magistère.

PERTE SPERMATIQUE

INVOLONTAIRE ET HABITUELLE,
GUÉRIE.

Le Mémoire à consulter inséré dans le cahier de septembre 1786, a inspiré un vif intérêt à plusieurs de nos correspondans ; leurs avis & leurs réflexions nous ont procuré des connoissances plus exactes sur les causes & sur la curation des pollutions nocturnes involontaires & habituelles. On lira avec satisfaction la lettre de M. Taranget , par laquelle il nous apprend le succès d'un remède proposé par M. Gallot. Son effet pouvoit paroître équivoque ; mais il a été des plus heureux. Il faut terminer cet article par les obser-

Tome LXXIV. D

74 PERTE SPERMATIQUE,
*vations & les remarques de MM. Mazars
de Cazelles & Laudun. Les moyens que
ces médecins proposent, offrent des res-
sources à tenter dans les cas où le remède
dont nous publions avec plaisir l'effica-
cité, ne seroit point admissible.*

*LETTRE adressée par M. GALLOT,
docteur en médecine, à l'Editeur de ce
journal, au sujet de celle de M. PAN-
VILLIER, D. M. insérée dans le
cahier de juin 1787.*

MONSIEUR,

J'ai lu avec intérêt la lettre de M. Panvillier; les réflexions de ce médecin sont judicieuses, heureusement présentées, & je ne peux qu'y applaudir; je m'arrêterai seulement à ce qu'il dit au sujet de ma réponse de janvier, que le mariage que je proposois comme le secours sur lequel on pouvoit le plus compter, lui paroissoit, au contraire, très-propre à entretenir la direction habituelle & vicieuse que la nature avoit contractée vers les organes de la génération. Cette opinion n'a pas été particulière à M. Panvillier,

car plusieurs de mes confrères, dont les noms feroient loi en médecine, ont pensé comme lui, & me l'ont mandé. Je leur ai répondu que leurs raisons étoient très-bonnes; mais que ma manière opposée de voir les choses, pouvoit être, comme la leur, susceptible d'être démontrée vraie, par le raisonnement; que la mienne avoit encore pour appui l'observation & l'expérience, & qu'apparemment leur démonstration à eux, n'étoit que spécieuse. Le défaut de temps m'avoit empêché d'entrer, à ce sujet, dans quelques détails; & ce sont ces détails que je crois devoir vous offrir aujourd'hui.

En réfléchissant aux procédés & aux méthodes de quelques médecins, il m'a paru qu'on cherchoit quelquefois beaucoup trop loin les causes des maladies, & qu'en les multipliant on multiplioit, sans besoin les moyens curatifs. Pour m'en tenir au cas présent, je dis que dans le malade pour lequel on a consulté, je n'ai vu qu'un homme sensible, dans qui l'application à l'étude, la sagesse, la vertu même, avoient forcé la nature à une aberration vicieuse, dont les infirmités étoient une suite, & point du tout la cause. J'ai donc cru qu'en rappe-

lant la nature frustrée à sa destination ; l'habitude défordonnée , sagement divertie , se perdrait enfin tout-à-fait. L'expérience venoit me confirmer dans mon sentiment. J'ai vu , & tous les praticiens ont vu comme moi , des jeunes gens livrés sans frein à des désordres honteux & destructeurs , ne devoir leur rétablissement qu'à une union bien assortie. On a vu , & M. *Panvillier* dit l'avoir observé lui-même , on a vu le mariage guérir sans retour des pollutions nocturnes ; quand le cœur est content , quand la nature est satisfaite dans des plaisirs avoués par lui , & dirigés par la raison , il est bien rare que l'excrétion séminale ait des inconvéniens réels. Ainsi les secours moraux sont quelquefois plus nécessaire qu'on ne le pense , dans le traitement des maladies ; cette branche de l'art de guérir , n'a encore été guère que pressentie , & peut-être est-elle chargée de fruits précieux.

Enfin , non par vanité , mais pour me disculper de l'accusation d'avoir mal vu dans le cas exposé , permettez moi , Monsieur , de joindre ici une lettre de M. *Taranget* , qui , depuis celle de M. *Panvillier* , a été connu pour l'auteur des réponses à l'anonyme ; cette lettre , en

devenant une pièce justificative , apprendra en même temps aux personnes qui se sont intéressées au sort du consultant, l'état satisfaisant dans lequel il se trouve.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Saint-Maurice-le-Girard , en bas Poitou.

Ce 3 septembre 1787.

*LETTRE DE M. TARANGET, A
M. GALLOT.*

M O N S I E U R ,

Puisque la lettre de M. *Panvillier* a révélé l'anonyme sous lequel je m'étais caché par égard pour mon malade, objet de la consultation , je puis donc aujourd'hui tout révéler moi-même , & avouer le premier Mémoire, ainsi que mes *réponses à l'anonyme*. Si j'ai laissé croire que mon malade étoit l'auteur de l'exposé de ses maux , c'étoit pour intéresser plus sûrement à son sort les hommes éclairés qui pouvoient lui apporter quelque soulagement , & je n'ai pas cru devoir épargner même une ruse qui pouvoit lui être avantageuse. Vous avez eu la bonté , Monsieur , de vous occuper de cette double dissertation. Il est temps que je vous félicite de la ju-

steffe de votre coup d'œil , & de la vérité de vos conjectures. Rappelez-vous, Monsieur, que vous avez dit : « Les avantages d'un mariage bien assorti seroient aussi grands pour le physique que pour le moral ; le vœu de la nature se remplissant une fois , il y auroit tout lieu d'espérer que l'habitude vicieuse se perdrait d'elle-même. . . »

Eh bien , Monsieur , ce que vous avez cru pouvoir espérer , s'est vérifié. Un mariage inattendu , contracté dans le moment même où le jeune homme se disposoit à adopter votre méthode , comme la plus simple , & par conséquent la plus vraie , vient d'en faire un nouvel être. Il est comme ressuscité de l'état de langueur & de dépérissement qui ne faisoit que croître de jour en jour pendant son célibat. Sans se permettre ce qu'on peut appeler des excès , il met dans ses plaisirs partagés plus d'ardeur que son état ne sembloit devoir autoriser ; & cependant sa physionomie plus avivée , est l'expression brillante du contentement ; les yeux ont repris leur premier éclat , & semblent refléter le bonheur ; son sommeil doux & paisible , n'est plus troublé par des fantômes , ni souillé par des images obscènes ; son appétit

devient égal, & il peut s'y livrer impunément ; les fourmillemens ont tout-à-fait disparu , si vous en exceptez ceux qu'il ressent quand il s'applique trop long-temps à l'étude. En un mot, la santé est en tout si différente , qu'il a peine lui-même à concevoir la métamorphose qu'il éprouve.

Cette observation que je vous donne comme irréfragable , pourroit être confirmée par le témoignage public. Il n'est personne qui ne s'aperçoive de son changement avantageux , & tout le monde s'accorde à l'en féliciter. Ainsi, Monsieur, s'est vérifié le présage que vous aviez consigné dans notre Journal ; & je me hâte de vous en faire part ; car il n'est pas douteux que vous ne soyez très-envieux de connoître le résultat des moyens employés. Celui qui a été mis en usage , réunit tous les titres qu'il faut pour le rendre cher ; mais son effet ne me paroît pas moins étonnant, & c'est, selon moi, un grand mérite de l'avoir pressenti. Ce nouveau trait ajouté à tous ceux qui vous ont fait croire d'avance à celui-ci, contribuera , bien médité , à fournir des matériaux à une médecine morale, pour l'exécution de laquelle vous formez des vœux. Cette branche de l'art

80 PERTE SPERMATIQUE, GUERIE.

de guérir, plus précieuse & plus vraie que le rameau des *Hespérides*, n'a pas comme lui un dragon qui en interdit l'approche, & quand cela seroit, nous avons plus d'un *Hercule* digne de terrasser le monstre, & d'ajouter encore cette conquête à toutes celles dont notre siècle peut s'honorer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Douay, le 20 août 1787.

OBSERVATION

Sur des pollutions involontaires & habituelles, guéries par l'électricité; ou Supplément à la troisième réponse du Mémoire à consulter du Journal de médecine du mois de septembre 1786, sur une perte spermatique involontaire & habituelle; par M. MAZARS DE CAZELLES, docteur en l'université de médecine de Montpellier, médecin à Toulouse.

L'état du malade pour lequel je reprends la plume, est peint dans le Mé-

moire dont je viens de parler, avec des couleurs si propres à émouvoir, que je croirois manquer à l'intérêt de l'humanité & aux devoirs de ma profession, si je ne me hâtois de lui confirmer par un nouvel exemple, l'efficacité du moyen que je lui ai proposé dans ma consultation du mois de janvier 1787.

Le langage des faits a été celui dont je me piquai le plus de faire usage : je ne lui en tiendrai point d'autre aujourd'hui. C'est le premier, si ce n'est pas le seul auquel on doive croire en médecine.

Convaincu de cette vérité, & peu ému de tout ce que la magie du raisonnement pourroit opposer à mes principes, je ne lui présenterai donc que le tableau qu'a tracé de sa propre main le jeune homme qui fait le sujet de l'observation que j'ai annoncée. Il s'en seroit, vraisemblablement dispensé, s'il n'avoit cru devoir consacrer à sa nouvelle existence le souvenir du traitement auquel il doit son retour à la santé.

Écoutez-le parler, je ne changerai rien à ses expressions.

« Je suis né de parens très-sains ; j'ai été allaité par ma mère ; je suis âgé de

vingt-un ans; j'en avois quinze lorsque je me livrai à la masturbation. Je la réitérois chaque jour, ce qui me causa au bout de six à sept mois une grande foiblesse dans les jambes & dans les reins, accompagnée d'une petite douleur dans le côté gauche du bas-ventre lorsque je faisois quelque chose de pénible. Comme je ne connoissois pas la cause de mon mal, je crus être poitrinaire, & je consultai pour cette maladie. On m'ordonna de me faire saigner, de prendre le lait de vache le matin, & les bouillons de poumon de veau deux heures avant le souper. Je le fis & cela ne m'apporta aucun soulagement; au contraire, je devenois chaque jour plus foible, triste & mélancolique; je ne réitérois cependant l'acte pour lors, que deux ou trois fois la semaine; mais malgré cette diminution de mes égaremens, je m'affoiblis de plus en plus, quoique je mangeasse beaucoup; j'étois couvert de sueur à l'exercice le moins fatigant; j'étois devenu pâle, maigre & voûté; je sentoís dans tout le côté gauche, au-dessous du cœur, une espèce de gêne douloureuse que je ne fais point exprimer, & dans la poitrine, une douleur du même côté, avec démangeaisons dans

le teton, lassitude & douleur des bras des jambes & des reins. Tout cela me rendoit bien chagrin, d'autant que je me voyois hors d'état de suivre le commerce pour lequel j'étois mis en apprentissage.

« Enfin, à l'âge de dix-huit ans, je fus assez heureux pour soupçonner que l'habitude à laquelle je m'abandonnois, fût la cause de mon mal; je la quittai tout-à-fait; je n'en fus guère plus soulagé; il me vint dans la nuit des pollutions qui, dans le commencement, ne m'arrivoient qu'une ou deux fois la semaine; ensuite elles devinrent journalières, & me mirent dans un état encore plus triste que le précédent. Mes digestions se faisoient avec peine, avec production de rapports aigres, & finissoient par me laisser la sensation d'un plomb sur l'estomac. Mon sommeil étoit agité & troublé parfois, par des songes lascifs, & tantôt par les songes les plus pénibles & les plus inquiétans. Je n'en pouvois plus le matin en me levant : l'accablement où je me trouvois me jetoit dans l'impossibilité de me livrer à aucun travail de toute la journée; mes yeux étoient couverts de nuages, & j'avois une toux jusque vers les huit à neuf heures, qui

me causoit de la douleur entre les deux épaules , & que je ne pouvois calmer qu'avec du lait ».

« Deux ans se passèrent dans cet état de misère , de souffrance & de pollutions. Je consultai M. *Mazars* ; je glissai légèrement sur l'origine de ma situation , que j'avois honte de révéler. Il m'ordonna de continuer le lait , mais de le couper avec la décoction de demi-once de quinquina , ce que je fis pendant deux mois. Il me prescrivit ensuite les bains-frais en me couchant (les bains froids du siège) , & le matin des bouillons-amers , dont j'ai oublié la composition. Après cela il me fit prendre le soir , indépendamment du bain ordinaire , du sirop de nymphaea , des pilules de cynoglossa , &c. Je continuai ces différens remèdes pendant un an. Ils ne firent que me soulager & rendre les pertes un peu moins fréquentes ».

« C'étoit beaucoup , mais j'étois si loin d'être guéri , & si impatient de l'être entièrement , que je revins à M. *Mazars*. Ma confession fut plus longue qu'elle ne l'avoit été la première fois. Il ne s'y tint pas entièrement. Il me questionna avec beaucoup de soin , tant sur ce qui avoit précédé ma maladie , que sur les

heures, les circonstances & les occasions auxquelles mes pollutions arrivoient. Lorsqu'il se fut bien instruit de tout, & que je l'eus assuré que mes pertes n'avoient lieu qu'à mon insu, lorsque je dormois, lorsque mon sommeil étoit le moins agité; qu'elles s'opéroient pour l'ordinaire sans que j'en fusse averti par aucune sensation, & moins encore par le réveil; que je ne m'en apercevois que par les impressions que j'en trouvois le matin sur mon linge; il me conseilla l'électrisation sur le périnée comme le seul moyen dont j'avois à attendre mon rétablissement, & il me fit abandonner tous les autres remèdes, à l'exception du bain froid ».

« Le premier jour je fus électrisé par étincelles à travers la culotte; je n'eus point de perte ».

« L'électrisation ne me fut administrée dans les suites que par frictions & par étincelles, moitié d'une façon, & moitié de l'autre, ce qui fut exécuté le deuxième, le troisième, le quatrième & le cinquième jour. A cette époque j'eus une émission des plus abondantes. M. *Mazars* fit abandonner totalement les étincelles, & je ne fus plus électrisé que par friction, ce qui n'empêcha pas que huit jours après je

n'éprouvassé une seconde pollution; mais comme c'étoit le calme le plus long que ces pertes eussent mis depuis long-temps entr'elles, j'en conçus pour l'avenir les espérances les plus consolantes ».

Elles se sont si bien trouvée fondées en effet, que depuis j'ai passé quinze nuits sans pollutions; que celle qui m'est survenue la seizième nuit n'a consisté qu'en bien peu de chose; qu'elle n'a été suivie d'aucune espèce d'abattement; qu'il y a un mois que je n'en ai pas eu; que mon sommeil est des plus doux, que je ne touffe plus, que mes douleurs se sont évanouies; que mes forces sont presque entièrement revenues; que j'ai repris ma gaieté, mon agilité, que mon teint est celui de la santé, & que je me trouve entièrement rétabli; ce que je dois à l'électricité ».

« La durée des séances n'alloit pas au-delà de neuf à dix minutes. Je n'y ai été soumis qu'une fois par jour, & cela seulement pendant deux mois. »

Voilà, me dira-t-on peut-être, un fait qui n'a pour appui que quelques autres faits épars, & en trop petit nombre pour faire preuve en médecine. Un fait où il est question d'une maladie dont on ne peut identifier la cause avec

celle qui a déterminé la perte spermatique dont il s'agit dans le Mémoire à consulter ; un fait dont on ne peut conclure que l'électricité qui a triomphé dans un cas , triomphera aussi dans l'autre ; un fait d'ailleurs trop récent pour qu'on puisse y statuer, & dont on n'auroit dû se prévaloir qu'après que le temps en auroit assuré la valeur.

A tout cela je répondrai que quoique les causes prédisposantes des deux maladies ne soient pas les mêmes , on ne peut être divisé sur le but du traitement , la cessation de la perte ; que la cure de celle dont on vient de lire le détail, & qu'on auroit lu beaucoup plutôt, si une erreur dans l'envoi du mémoire ne s'y fût opposée, date aujourd'hui de près de trois mois ; que quand elle ne devroit pas s'étendre au-delà , que quelque pollution en dût de loin en loin interrompre la durée , elle feroit d'un si grand poids , que ces sortes de maladies ont presque toujours été l'écueil des soins des plus grands maîtres , de *Boerhaave* , de *Van-Swieten* , singulièrement de *Haller* , à qui il est échappé de dire dans ses notes sur les prélections académiques de *Boerhaave* , §. 776, *sapè vidi , nunquam curare potui* ; que celle pour la-

quelle on consulte, est de nature à ne devoir pas permettre qu'on perde en discussions un temps qu'il est très-probable qu'on emploiera plus utilement, si non à guérir, du moins à soulager; que si les derniers conseils que le malade a reçus ne lui ont pas été plus favorables que ceux qu'il avoit suivis antérieurement, il seroit bien difficile de ne pas croire, quand même son état ne seroit pas entièrement le produit du relâchement des organes sexuels, situés entre la vessie & le rectum, que la semence & les autres liqueurs recrementielles qui y dérivent ou qui s'y séparent, seroient obligées de se répandre au-dehors dans le moment où presque tous les ressorts sont dans l'inertie (pendant le sommeil), pour n'avoir pu rentrer dans le torrent de la circulation, pour en avoir été empêchées, soit à raison de la flaccidité des vaisseaux inhalans qui les y conduisent quand le besoin n'en dispose pas autrement, soit à raison de l'engorgement de ces vaisseaux par des matières obstruantes; il seroit, dis-je, bien difficile de ne pas croire qu'il ne reste au malade d'autre parti rationnel à prendre, que de s'accoutumer à traîner jusqu'au tombeau l'amer-

tume de son existence, ou de se soumettre à l'électrisation, sans trop s'occuper des nuages que quelques physiciens ont cru pouvoir répandre sur la nature du fluide électrique & sur la marche & les effets de ce fluide, lorsqu'on le fait pénétrer dans le corps.

A quoi j'ajoute, que s'il en vient à ce dernier moyen & qu'il y apporte les ménagemens que j'ai indiqués dans ma consultation, ou telles autres modifications que les indications prises des changemens produits par l'électricité, ou des circonstances particulières de la maladie, pourront offrir à la sagesse & à l'intelligence du médecin qui conduira le traitement, il peut jouir par anticipation, de la certitude que si l'électricité ne le soulage point, ou ne le guérit pas, elle sera du moins pour lui d'une absolue *innocuité*. Considération d'un prix si rare, qu'on seroit peut-être bien en peine d'en dire autant de tout autre remède à opposer à la maladie, & plus encore de rester dans l'indétermination lorsqu'on aura réfléchi que dans des cas aussi délicats, où l'incertitude des causes peut semer quelque doute sur le choix du médicament, la raison s'accorde à

dire, avec *Van-Swieten* (a) : *Neque videtur semper anxie disputandum quomodo & per quas vias remedia applicata agunt, modo constet profuisse.*

R É F L E X I O N S

Sur les causes & le traitement des pollutions nocturnes involontaires & habituelles. voyez Journal de médecine, cahier de septembre 1786); par M. J. DE LAUDUN fils, docteur en médecine au Ludovicée de Montpellier, médecin à Tarascon en Provence.

J'ai lu avec le plus grand empressement tout ce qui a été inséré dans le Journal de Médecine au sujet du jeune homme attaqué d'une perte spermatique habituelle ; son état m'avoit sensiblement touché , j'avois même mis la main à la plume , pour lui faire connoître les moyens simples dont l'expérience nous a démontré l'efficacité ;

(a) *VAN-SWIETEN* comment. in aph. *BOERH.* cap. de vuln. capit.

mais pour présenter mes idées sur la nature de son affection, il me manquoit de savoir à quel âge il avoit trouvé chez lui les marques essentielles de la puberté, & si les fautes dont les leçons de son médecin le corrigèrent à l'âge de douze ans, avoient été fréquemment répétées avant la confiance qu'il lui en fit. Les remarques insérées dans le Journal de novembre 1786 m'arrêtèrent; l'anonyme qui les propoisoit, me parut avoir des idées analogues aux miennes, & une expérience plus multipliée sur le genre de maladie pour laquelle on avoit consulté; je me condamnai au silence en croyant notre méthode de traitement beaucoup plus généralement employée. La réponse de ce médecin, insérée dans le cahier de mai dernier, n'ayant pas été entièrement conforme à mes vues, je me détermine à proposer mon opinion (a) sur le caractère des pollutions involontaires.

Tous les détails bien circonstanciés (b) dans le Mémoire à consulter, me

(a) Nous avons reçu le manuscrit de M. *Lak-*
dun en juin.

(b) Journal de septembre 1786, pag. 429;
& janvier 1787, pag. 79.

démontrent originairement une sensibilité excessive, & la disposition la plus prochaine aux maladies nerveuses ; les accidens survenus prouvent que cette disposition originaire a été bien cruellement développée.

Pour donner la clarté nécessaire à mes idées sur la cause des pollutions involontaires & habituelles, il me faut commencer par rappeler quelques notions physiologiques.

Dans l'état naturel & sain, l'émission de la semence ne peut se faire sans l'érection des corps caverneux, à laquelle participent également les parties internes de la génération, proportionnellement à la force & à l'activité de l'érection des parties externes. Dans ce temps la semence n'est versée par les canaux déférens (a),

(a) D'après les assertions de M. *Hunter* (Journal de février 1787, pag. 271), les ouvertures des canaux déférens sont dans le bulbe de l'urètre ; puisqu'il dit que *la semence est chassée par degrés le long des canaux déférens dans le bulbe* ; j'ai donc cru pouvoir dire que la semence est versée dans le principe membraneux, pour fluer tout de suite dans le bulbe, & s'y accumuler jusqu'au moment de l'éjaculation, &c. Tout le monde sera sans doute aujourd'hui persuadé de ce point physiologique.

dans le principe membraneux de l'urètre , où ces conduits s'insèrent après leur réunion avec ceux des vésicules séminales , que par une érection de ces organes sécrétoires de la semence , & à raison d'une titillation déterminée par l'imagination , ou malheureusement par des manœuvres trop connues. Ces manœuvres funestes, plus ou moins souvent répétées dans un âge impubère , produisent une plus grande irritabilité dans les organes sécrétoires de la semence que dans les excrétoires qui en sont moins susceptibles ; les premiers entrent alors en érection par des causes qui seroient trop foibles dans l'état de santé pour la déterminer ; & quoique l'érection des parties externes ne soit plus proportionnée à celle des parties internes , l'émission se fait néanmoins , dès que l'érection intérieure a porté la semence dans le bulbe de l'urètre. De ces titillations répétées , il résulte également une foiblesse dans la sensibilité des parties sexuelles ; il y a enfin une disproportion vicieuse entre la sensibilité & l'irritabilité de ces organes , dont l'harmonie des forces motrices & sensitives constitue l'état sain.

Je conviens que les symptômes des

affections nerveuses sont plus susceptibles d'explications ingénieuses que lumineuses & satisfaisantes : aussi l'on a dit (a), « que dans ces maladies on doit se » borner à bien reconnoître leurs causes » éloignées, à classer avec ordre & méthode les différens phénomènes qui » s'y font remarquer, & à découvrir » sur-tout les moyens les plus propres » à les guérir ». J'observerai seulement que le phénomène le plus difficile à expliquer, touchant la multiplicité des pollutions pendant le sommeil de la nuit (b), ne me paroît pas un motif propre à faire rejeter l'idée d'état convulsif, comme cause de leur renouvellement. Personne n'ignore que le stimulus le plus énergique pour déterminer la disposition à l'acte vénérien, part de l'imagination : or, s'il existe une disposition nerveuse morbifique dans les organes, capable de réveiller des idées voluptueuses, doit-on être étonné que cette disposition ait

(a) Journal d'avril 1787, pag. 13.

(b) On n'a pas dit si lorsque le malade se livroit au sommeil pendant le jour, il n'étoit pas sujet à essuyer les mêmes pertes; les malades que j'ai vus, avoient également les pollutions pendant le sommeil du jour,

plus de pouvoir sur l'imagination, quand elle n'est pas distraite par les objets externes ?

L'indication la plus urgente est sans doute de diminuer la fréquence des émissions ; on y parviendra en travaillant à rétablir la proportion harmonique naturelle, qui doit exister entre les forces motrices & sensitives des parties de la génération, par une combinaison judicieuse des remèdes antispasmodiques & des toniques ; parmi les antispasmodiques applicables aux cas de pollutions, je n'en connois pas de plus efficace que l'usage du camphre (a), pris en pilules, en potions, en lavemens, en injections. Presque avec ce seul remède, mon père,

(a) Nous avons lu avec la plus grande satisfaction les Mémoires & les Observations de la Société (*) royale de médecine sur l'utilité du camphre donné à haute dose ; ainsi que mon père l'emploie depuis long-temps avec la plus grande efficacité dans toutes les maladies convulsives, inflammatoires, malignes, gangréneuses, &c. dans le croup des enfans, d'après l'autorité d'*Hoffman* (**).

(*) Pour les années 1782 & 83.

(**) Voyez sa Dissertation de *usu camphoræ interno securissimo & præstantissimo*.

mon frère & moi (a), nous avons guéri en peu de temps les malades qui nous ont consultés avant que l'habitude des émissions spermatiques eût déterminé des symptômes de la phthisie dorsale. Je ne peux rien établir de positif sur la dose à laquelle le consultant pourra en obtenir du soulagement. Nous commençons ordinairement par prescrire deux grains, que nous faisons répéter dans la journée, selon la nécessité; nous n'avons pas craint de doser ce remède successivement jusqu'à douze grains & plus, en une seule prise, à prendre le soir avant que le malade aille se coucher; il nous a paru néanmoins qu'il étoit plus utile d'en rapprocher les prises que d'en augmenter les doses (b); l'une & l'autre méthode peut être employée sans inconvénient, pourvu qu'on n'oublie pas, comme cela est nécessaire, ainsi que nous le dirons bientôt, de corriger l'action débilitante & camphre, sur les fibres

(a) Autorisés aujourd'hui par les observations de MM. *De Lassone* & *Hallé*, nous serions beaucoup moins timides.

(b) *Tiffot* conseille aussi l'usage du camphre dans les pollutions : *J'ai vu*, dit-il, *de bons effets de ce remède. Onanisme*, sect. xj, page 244. . . nerveuses

nerveuses de l'estomac, en l'associant à de légers toniques. Il faut beaucoup moins d'attention pour l'emploi de ce remède en lavemens & en injections. Je suppose qu'on connoît les procédés pharmaceutiques de le dissoudre complètement dans les liquides, par le moyen des gommés, du sucre & d'autres substances analogues.

La liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, bien faite, est encore un antispasmodique & un calmant utile, dans l'insomnie & dans les pollutions involontaires; il convient de le donner plusieurs fois dans le jour; avec ces deux remèdes, nous procurons ordinairement le sommeil léger & salutaire, dont nos malades ont besoin; nous nous sommes toujours repentis d'avoir permis des narcotiques, même l'opium gommeux, du moins celui de nos pharmacies provinciales; la partie résineuse irritante de l'opium, détermine souvent, pendant un sommeil trop profond, cette irritabilité des parties génitales, à laquelle succède la pollution (a).

(a) Les observations de M. *Hallé* (Mémoires de la Société, 1782 & 1783, pag. 73 & suiv.)

Un moyen mécanique, (que le malade a peut-être déjà employé) & qui n'est sujet à aucun des inconvéniens, dont auroit été suivi, je pense, l'usage de la *boule officieuse* proposé par un anonyme, a souvent éloigné miraculeusement les pollutions, toutes les fois qu'elles étoient accompagnées d'une petite érection. Nous prescrivons le soir au malade, de se faire à la verge une ligature lâche, & pourtant assez forte, pour que l'érection survenant dans le sommeil, rende la ligature un peu douloureuse, & qu'en éveillant le malade, & l'avertissant de l'éjaculation qui pourroit suivre, il se décide à quitter subitement le lit.

La même vue de calmer l'irritation convulsive des parties génitales, & celle d'augmenter la transpiration, aux dépens des urines, comme l'a très-judi-

me font présumer que je peux bien m'être trop facilement déterminé à abandonner l'opium; en le donnant uni avec le camphre, comme l'a si utilement fait cet habile médecin, j'en aurois pu obtenir les plus heureux effets dans les cas où une insomnie opiniâtre, en tourmentant cruellement le malade, me laissoit dans la triste alternative de le laisser souffrir, ou de lui déterminer une pollution.

cieusement observé l'anonyme (a), me porte à exhorter le malade à reprendre l'usage des bains tièdes & la diète blanche, à laquelle il se fera vraisemblablement soumis d'après les avis de MM. *Galot* (b) & *Juffi*.

L'usage du camphre, après l'avoir continué un certain temps, ou d'abord, si le malade ne pouvoit pas en supporter les doses nécessaires, doit être accompagné de l'emploi des toniques, propres à rappeler les forces sensitives des parties de la génération; l'habitude de coucher sur un lit dur, les frictions sèches, un bain local, ou une douche d'eau froide sur le pubis (c), sont des moyens propres à remplir cette indication.

Les bains froids, les toniques, les martiaux, le quinquina à plus haute dose, & les nervins, auxquels le malade ne doit pas renoncer, lui seront beaucoup plus avantageux, quand l'irritabilité des nerfs aura été calmée; ils deviendront même nécessaires pour remédier enfin complètement à l'état d'atonie, & pour rétablir

(a) Journal de mai 1787, pag. 260.

(b) Journal de novembre 1786, pag. 286.

(c) Nous conseillons toujours d'insister d'au-

les forces sensitives des organes de la génération ; ces remèdes deviendront d'autant plus indispensables, que l'usage continué du camphre, diminue singulièrement la sensibilité des organes de la génération. Un jeune homme à qui, pour des pollutions invétérées, j'avois administré le camphre pendant trois mois, quoique allié avec les toniques dont j'ai parlé, n'a recouvré une virilité médiocre que six mois après, & n'a cru que sa semence étoit devenue prolifique qu'après deux ans d'attention & de régime ; il est vrai que, rebuté par le goût détestable & nauséabond du camphre qu'il avoit été obligé d'avalier pour arrêter la fréquence des émissions, il a constamment refusé de se soumettre à ceux qui auroient pu hâter le retour de sa virilité. Ce même jeune homme se livrant aujourd'hui avec modération aux plaisirs amoureux, remplit très bien cette fonction.

Quoique les médecins qui ont donné leurs conseils aient presque tout dit sur le régime, je ne crois pas inutile de faire

tant plus sur ces derniers moyens, que l'érection des parties externes est moindre pendant les pollutions.

remarquer qu'il est très-important de boire peu avant de se livrer au sommeil ; il faut aussi éviter , non-seulement tous les remèdes , mais les alimens qui , portant les humeurs sur les voies urinaires , doivent être regardés comme aphrodisiaques.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1787.

La colonne du mercure dans le baromètre , du premier au quinze , s'est abaissée pendant douze jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 4 lignes ; elle s'est élevée trois jours de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes. Du seize au trente , elle s'est soutenue pendant onze jours de 28 pouces à 28 pouces 5 lignes , & s'est abaissée quatre jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes. De 28 pouces 5 lignes , la colonne de mercure s'est abaissée à 27 pouces 4 lignes , d'où résulte

une différence, pendant ce mois, de 13 lignes.

Le thermomètre du premier au quinze a marqué au matin, de 2 à 9, dont 5, 6, 8 quatre fois; à midi, de 5 à 13, dont dix fois 5; au soir, de 3 à 10, dont 5, 6, 8 quatre fois.

Du seize au trente au matin, de 2 au dessous de 0 à 2 au dessus, dont quatre fois au dessous de 0, 1 & 2 au dessus; à midi de 2 à 6, dont 5 cinq fois, 1 & 6 trois fois; au soir, de 1 au dessous de 0 à 6, dont 1 au dessous de 0 six fois. Le degré de la plus grande chaleur a marqué 13, de la moindre 2 au dessous de 0; ce qui, pour le mois, établit une différence de 15 degrés.

Du premier au quinze, les vents ont soufflé neuf jours S., S-O. & O.; & six jours N., E., N-E., N-O. Les vents S. & O. ont été violens & orageux.

Du seize au trente, six jours E., six

MALADIES RÉGN. A PARIS. 103
jours N., N-E., & trois jours S-O & O.

Le ciel a été couvert cinq jours, clair un jour, & variable neuf jours; il y a eu quinze fois de la pluie, dont trois fois abondante, & tout le 13; deux fois de brouillard épais & puant du premier au quinze. Du seize au trente, le ciel a été clair six jours, couvert deux jours, & variable sept jours; il y a eu sept fois de la pluie, dont deux fois abondante, & trois fois de brouillard; il y a eu sept jours de gelée.

L'hygromètre a marqué au matin d' $1\frac{1}{2}$ au dessous de 0, à 2 au dessus; au soir d' $\frac{1}{2}$ à 3 au dessus de 0. Du seize au trente au matin il a marqué d' $\frac{1}{2}$ au dessous de 0 à 2 au dessus; au soir, de 1 à 2 au dessus de 0.

La température de ce mois a été très-pluvieuse & douce du premier au quinze, où elle s'est refroidie par N. & le froid s'est, graduellement augmenté jusqu'à

la fin du mois. La glace a présenté deux pouces d'épaisseur dans le bassin des Tuileries ; mais l'atmosphère est restée humide par E. , ce qui a rendu le froid plus sensible & piquant.

Cette constitution a entretenu les dévoiemens & les dyssenteries pendant la première quinzaine, auxquels ont succédé les affections catarrhales qui avoient été suspendues. Les synoques simples ont été très-nombreuses, & leur marche a été rapide & sans complication ; elles se sont terminées par une heureuse issue. Les fièvres aiguës ont conservé leur caractère inflammatoire. Les fièvres malignes & putrides ont été funestes ; il s'est fait de fréquens transports à la tête, & elles ont été fréquemment accompagnées d'éruptions, ou compliquées de pourpre & du millet ; il en est succombé près de la moitié. La petite-vérole, la coqueluche & les fièvres rouges, ont attaqué

beaucoup d'enfans ; la petite-vérole en général a été bénigne , ainsi que les fièvres rouges. Les fièvres intermittentes ont été très-rares ; il ne reste de cette classe que des fièvres quartes. Les affections rhumatisantes ont été nombreuses, & la plupart inflammatoires , mais régulières. Il y a eu beaucoup de goutte vague , & les gouteux ont été tourmentés. Il s'est présenté des fluxions de poitrine bilieuses ; elles ont été longues , & la convalescence difficile , parce que la crise bilieuse n'a été que partielle : quelques-unes ont dégénéré en fièvre bilieuse-putride.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

N O V E M B R E 1787.

(Nota. Ce signe 0- indique les degr. de froid au dessous de zéro.)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A sept heures du mat.	A midi	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Degr.	Degr.	Degr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	9, ³ / ₄	12, ¹ / ₄	8,	27	9, ¹ / ₄	27	9, ¹ / ₄	27	9, ¹ / ₄
2	7, ¹ / ₄	10, ¹ / ₄	9,	27	8, ¹ / ₄	27	6, ¹ / ₄	27	4, ¹ / ₄
3	7, ¹ / ₄	10,	5, ¹ / ₂	27	6, ¹ / ₄	27	8, ¹ / ₄	28	¹ / ₄
4	3, ¹ / ₂	6, ¹ / ₂	6,	28	1, ¹ / ₄	28	2,	28	
5	5, ¹ / ₄	9,	5,	27	10,	27	11, ¹ / ₄	28	1,
6	5, ¹ / ₄	10,	5,	28		28		27	11, ¹ / ₄
7	6, ¹ / ₄	8, ¹ / ₂	6, ¹ / ₄	27	11, ¹ / ₄	27	11, ¹ / ₄	27	11, ¹ / ₄
8	6, ¹ / ₄	10,	10,	27	11, ¹ / ₄	27	10,	27	8,
9	8, ¹ / ₄	11, ¹ / ₄	8,	27	8,	27	10,	27	11, ¹ / ₂
10	6, ¹ / ₄	10, ¹ / ₄	8,	28		28		27	10,
11	8, ¹ / ₄	13, ¹ / ₄	10, ¹ / ₄	27	8, ¹ / ₄	27	7, ¹ / ₄	27	6, ¹ / ₂
12	8, ¹ / ₄	12,	8,	27	9,	27	9,	27	8, ¹ / ₄
13	6, ¹ / ₄	7,	6, ¹ / ₂	27	6, ¹ / ₄	27	6,	27	9, ¹ / ₂
14	5, ¹ / ₄	8,	6,	27	10,	27	10,	27	10, ¹ / ₂
15	2, ¹ / ₄	5, ¹ / ₄	3,	27	11, ¹ / ₄	27	11, ¹ / ₄	28	
16	2, ¹ / ₄	5,	2, ¹ / ₄	28	1,	28	1, ¹ / ₄	28	2,
17	0-0	5,	2, ¹ / ₄	28	1, ¹ / ₄	28	1,	28	
18	2, ¹ / ₄	5, ¹ / ₂	2,	27	10, ¹ / ₄	27	10, ¹ / ₄	27	11,
19	1,	5,	3,	28		28		27	8, ¹ / ₄
20	1, ¹ / ₂	5,	4,	27	8, ¹ / ₄	27	8, ¹ / ₄	27	10,
21	1,	4, ¹ / ₄	1,	28	1,	28	1, ¹ / ₄	28	2, ¹ / ₂
22	1, ¹ / ₄	6,	6, ¹ / ₄	28	1, ¹ / ₄	28	1,	27	11, ¹ / ₄
23	2,	6, ¹ / ₄	4,	27	11,	27	11,	27	10, ¹ / ₄
24	2,	6,	2, ¹ / ₄	27	11,	27	11,	23	
25	0-0	4,	0-	28	2, ¹ / ₄	28	2,	28	3, ¹ / ₂
26	0- ¹ / ₄	2, ¹ / ₄	0-1	28	4,	28	4,	28	4, ¹ / ₂
27	0-2	2,	0-1	28	4,	28	4,	28	4, ¹ / ₂
28	0-2	1, ¹ / ₄	0-1	28	4,	28	4,	28	4, ¹ / ₂
29	0-2	1, ¹ / ₄	0-1	28	5,	28	5,	28	5, ¹ / ₄
30	0-2	1,	0-1	28	5,	28	5,	28	5,

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>A 7 heures du mat.</i>	<i>A midi.</i>	<i>A 9 heures du soir.</i>
1	S-O. clair en pa.	S.O.f.u.p.p.&n.	Cl.& da.l'ap. m.
2	S-O. <i>dern. quar.</i> à 10 h. 14' <i>mat.</i>	S. couvert.	Couv. gra. pluie après-midi.
3	N-O. pluie.	N. pluie.	Cl.co.da.apr.m.
4	N. clair.	N. clair.	Couvert.
5	N-O.pl.& la nuit.	O. un peu de fol.	Clair.
6	S-O. couv.	S. fol. & nua. v.	Cl.pl.apr.m.cal.
7	S-O. pluie.	O. pluie.	Co. plui. apr.m.
8	S. pluie.	S. couvert.	Couv. grand ve.
9	S. clair, vent. <i>nouv. lune.</i>	O. fol. & nuag. calme.	Cl. en pa. <i>nou. lu.</i> à 9 h. 51' <i>soir.</i>
10	S. clair en part.	S. couvert.	Clair en partie.
11	S. clair en part.	S. clair.	Cl. pl. à 6 h. v.
12	S. clair.	S. clair.	Clair.
13	N.pl.& pen.la n.	N-O. pluie,	Co.& pl.apr.m.
14	E. brouil. hum.	N-E. couvert.	Couvert.
15	N. clair.	N. co.& da. la m.	Cou & l'apt.m.
16	N. brouil. élevé.	N. couvert.	Clair.
17	N. clair.	N. clair.	Clair.
18	N. couv. <i>lun. p q.</i> à 3 h. 16' <i>mat.</i>	N. couv.	Cl. forte averse après-midi.
19	N-E. cla. en par.	N-E. clair en pa.	Petite pluie.
20	N-E.c.enp.pl.l.n.	N. clair en parti	Couv. pet. plui.
21	N. clair.	N. clair en parti.	Clair.
22	S-O. petite plu.	S-O. couv.	C.u.p.d.pl,ap.m.
23	O. clair en part.	O. clair en part.	Couv.
24	E. pluie.	E. soleil & nua.	Clair.
25	E. clair. <i>plein lun.</i> à 4 h. 35' <i>mat.</i>	E. couvert.	Clair, brouillard après-midi.
26	S-O. brouillard.	O. brouillard.	Cl.dep. mid.&d.
27	E. clair.	E. clair.	Clair.
28	E. clair.	E. clair.	Clair.
29	E. clair.	E. clair.	Clair.
30	E. clair.	E. clair.	Cl. bro.dep. 4 h.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chaleur.	$13 \frac{1}{2}$ deg.	le 11
Moindre deg. de chaleur.	$0-2 \frac{1}{2}$	le 29 & 30
Chaleur moyenne...	$6 \frac{3}{4}$ deg.	
Plus grande élévation du	pouc. lig.	
Mercure...	28	$\frac{3}{4}$.
Moindre élév. du Mercure...	27	$4 \frac{1}{4}$.
Elévation moyenne.....	27	11
Nombre de jours de Beau	11	
de Couvert..	9	
de Nuages..	3	
de Vent....	3	
de Brouillard	5	
de Pluie....	11	
Le vent a soufflé du N.....	7 fois.	
N-E.....	2	
N-O.....	2	
S.....	5	
S-O.....	6	
E.....	7	
O.....	1	

TEMPÉRATURE ; elle a été très-pluvieuse & chaude jusqu'au 18, où le froid a commencé à se faire sentir ; il est devenu plus fort les derniers jours du mois. Les eaux de la Seine ont été fort troubles & hautes.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de novembre 1787;
par M. BOUCHER, médecin.*

Le temps est resté constamment à la pluie jusqu'au 15 de ce mois ; les pluies ont été même copieuses & presque continues durant neuf à dix jours ; & il y a eu encore après le quinze quelques jours de pluie. Elles ont empêché d'achever la remise des terres labourables, & dans celles qui étoient ensemencées, le grain pourrissoit ; une grande abondance de limaçons en détruisoit une partie, ainsi que les colzats, dont la plantation se fait depuis la mi-septembre, jusqu'à la mi-novembre.

Enfin le vent s'étant fixé, après le 24 du mois, au nord & à l'est, on a eu lieu d'espérer un temps plus favorable. La gelée a succédé aux pluies ; le 25 & le 26 la liqueur du thermomètre a été observée le matin au terme de la congélation ; le 27 & le 28 elle étoit descendue à 2 degrés & demi au dessous de ce terme ; & le 29 & le 30, à 3 degrés. Depuis le 15 jusqu'au 25, elle avoit été observée, les matins, à peu de distance du terme de la congélation.

Dans les derniers jours du mois, le mercure, dans le baromètre, a été observé au terme de 28 pouces 4 & 5 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 10 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce terme.

110. OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

La différence entre ces deux termes est de 1 degré $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 1 ligne.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

4 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une très grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de novembre 1787.

Il n'y a pas eu ce mois plus de maladies aiguës que dans le mois précédent, quelques familles dans le peuple ont été néanmoins infectées de la fièvre putride maligne: plusieurs de ceux qui en ont été attaqués, se sont réfugiés dans nos hôpitaux de charité, où les secours de tout genre qui leur ont été administrés avec la plus grande exactitude, n'ont pas peu contribué à les sauver, quoiqu'ils eussent essuyé les symptômes les plus alarmans.

Nous avons vu encore dans ces mêmes hôpitaux des personnes attaquées de pleuro-pneumonie & de rhumatismes inflammatoires. La maladie, dans l'un & l'autre cas, étoit souvent compliquée d'amas saburreux dans les premières voies.

Les rhumes & les fièvres catarrheuses étoient communes. C'étoit l'effet du froid humide qui

a eu lieu presque tout le mois & dans tout le cours du précédent. Les fièvres intermittentes, tierces & quartes, ne l'étoient pas moins. C'étoit, dans la plupart de ceux qui s'en trouvoient attaqués, des récidives ou la continuation des fièvres de ce genre, qui s'étoient développées vers la fin de l'été.

L'épidémie de certains cantons de la campagne, dont nous avons fait ci-devant mention, étoit presque éteinte à la fin de ce mois ; & l'on avoit lieu d'espérer qu'elle n'auroit point de retour, si les vents continuoient à souffler du nord & de l'est.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Transactions of the american philosophical Society, &c. C'est-à-dire, *Transactions de la Société philosophique américaine de Philadelphie, pour favoriser les connoissances utiles, Vol. II; in-4°. A Philadelphie; & se trouve à Londres, chez Dilly, 1786.*

1. On lit à la tête de ce volume les statuts & réglemens de cette Société, ainsi que la chartre d'incorporation passée dans l'assemblée des *Freemen* de la république de Pensylvanie. Nous apprenons ensuite que M. J. H. Magellan de Londres a fait un fonds de deux cents guinées

dont les intérêts doivent servir à un prix que la Société distribuera aux auteurs des plus utiles découvertes en l'art de la navigation, l'histoire naturelle, &c. Ce volume contient divers articles d'histoire naturelle, de médecine, & de météorologie, dont nous allons présenter une notice.

I. HISTOIRE NATURELLE.

1°. *Description des montagnes blanches en New-Hampshire.*

Le rocher qui compose ces montagnes, est en quelques endroits du quartz, en d'autres du schiste; vers le sommet c'est une pierre d'un gris foncé, qui à sa cassure présente des morceaux de talc. Aux endroits nus de ces montagnes, les pierres sont couvertes d'une mousse courte & grise, tandis que sur le sommet cette mousse est d'une couleur jaune. La plaine qui se trouve à la plus haute pointe, nourrit des plantes hivernales & de la mousse, semblables à celles que produisent les terrains vagues & secs. Ces immenses hauteurs, élevées à plus de 9000 pieds au-dessus du niveau de la mer, abondent en eaux qui se précipitent en un grand nombre de cascades, & donnent naissance aux trois fleuves les plus considérables de la nouvelle Angleterre. On n'y trouve pas le moindre vestige de pierre calcaire. On dit qu'il y a sur ces montagnes un endroit où l'aiguille aimantée se dérange en passant. Il y a d'ailleurs une source d'eau minéralisée, dont le goût a quelque chose de savonneux, & qui est couverte d'une écume épaisse.

2°. *Relation sur un ver vivant dans l'œil d'un cheval; par F. HOPKINSON, écuyer.*

« J'ai examiné, dit l'auteur, cet œil avec

toute l'attention dont je suis capable, n'étant pas du tout disposé à ajouter foi au bruit public, m'attendant plutôt à découvrir quelque supercherie, ou quelque preuve d'un préjugé vulgaire. Mais quelle fut ma surprise lorsque je vis très-distinctement un ver réellement vivant dans le bulbe de l'œil de ce cheval ! Ce ver est d'une couleur d'un blanc clair, de la forme & du volume d'un fuscau très-fin à dentelles. Il paroît avoir deux pouces & demi à trois pouces de longueur ; mais il n'est pas possible de s'assurer de cette dimension, parce qu'on ne voit jamais toute sa longueur à la fois, mais seulement cette portion qui paroît à travers la prunelle fort dilatée. Ce ver a un mouvement vif vermiculaire continu : quelquefois il se retire si avant dans l'œil, qu'il est tout-à-fait invisible ; d'autres fois il approche de l'iris au point qu'on peut voir très-distinctement la portion qui se trouve derrière son ouverture. »

3°. *Serpent vivant dans l'œil d'un cheval en vie ; par JEAN MORGAI, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres.*

Cette relation s'accorde parfaitement avec la précédente. L'auteur fait espérer des détails ultérieurs & plus circonstanciés lorsqu'il aura disséqué cet œil.

4°. *Relation concernant une anguille électrique ou la torpille de Surinam ; par GUILLAUME BRYANT, écuyer.*

On regrette que l'observateur n'ait pas donné une description détaillée de cet animal, qui par sa force électrique se rapporte au *gymnotus electricus*.

« Je me crois, en quelque façon autorisé, dit M. *Bryant*, de conjecturer que ce poisson a le pouvoir de donner la commotion quand il le veut, & avec tel degré de force qu'il lui plaît; comme aussi que cette vertu lui sert d'arme défensive contre ses ennemis. Car j'ai souvent observé que la première fois qu'on s'en saisit, la commotion est supportable; & que dès le moment qu'il s'aperçoit qu'il est retenu, il donne des chocs beaucoup plus violens. Je l'ai appris à mes dépens un jour que je le saisis par le milieu de son corps & le fortis en partie de l'eau; j'essuyai alors une commotion si vive, qu'elle excita une forte contraction des muscles fléchisseurs de mes doigts; ce qui m'empêchoit de le lâcher promptement, & que, faisant des efforts pour dégager ma main, je le jetai par terre. Le reprenant ensuite une seconde fois, afin de le remettre dans le tonneau, je fus encore plus affecté que la première fois, & cela non-seulement dans la main & le bras, mais même par tout mon corps. La partie antérieure de la tête & la partie postérieure des jambes souffrirent principalement, & de la même manière que si j'avois reçu le choc d'une bouteille très-chargée dans les expériences électriques (a). »

5°. *Observation sur le numbfish (poisson*

(a) On peut consulter sur cette anguille, BARBERE, *Hist. de la France équinoxiale*, pag. 169. FIRMIN, *description de Surinam*, tom. ij, p. 261; & suiv. BAJON, *Mémoires sur Calenne*, imprimés en 1777 & 1778. Cette anguille est le sujet du Mémoire ix, tom. ij, pag. 287. Il contient beaucoup d'expériences. *Note de M. J. G. E.*

*engourdisant) ou anguille torporifique ; par
HENRI COLLINS FLAGG.*

Cet article ne nous instruit , pas plus que le précédent , des caractères spécifiques du poisson dont il est question. A l'égard de ses propriétés électriques , l'auteur remarque qu'il y a des constitutions sur lesquelles il n'a aucun effet. Une personne attaquée de fièvre étique a pu le manier impunément , bien que sa force électrique ou engourdisante ait été singulièrement forte.

« L'anguille que je me suis procurée , dit M. Flagg , sortit du tonneau , & j'eus beaucoup de peine de l'y remettre , à cause des chocs réitérés que je reçus à travers un ais de sapin , long de 18 pouces , à l'aide duquel j'essayai de le lever. Les douleurs vives que j'en ressentis durèrent un temps considérable. Je crois que l'engourdissement occasionné par l'attouchement de cette anguille dure plus long-temps que celui qui suit une commotion électrique de la même force , & une personne de beaucoup de sens & de véracité m'a assuré qu'un nègre dont les camarades s'étoient moqués de ce qu'il craignoit cette anguille , voulant donner une preuve de son courage , l'a saisie des deux mains , & a porté depuis ce temps une paralysie parfaite des deux bras. » Notre auteur promet de répéter ses expériences & d'y en ajouter de nouvelles. Nous souhaitons qu'il y joigne une description exacte , tant de l'extérieur que de l'intérieur de ce poisson (a).

(a) M. *Bejon* , dans le *Mémoire ix* , que nous avons cité , ne laisse rien à désirer à ces deux égards.
Note de M. J. G. E.

6°. *Observations sur les voyages annuels des harengs ; par M JEAN GILPIN.*

D'après les observations de l'auteur , on trouve ces poissons au mois de juin à l'est de l'Atlantique , ou plutôt dans la mer du nord vers les îles de Sherland , d'où ils se rendent aux îles d'Orkney : là , ils se forment en divers corps qui font le tour des îles britanniques & se rejoignent ensuite de nouveau : au mois de septembre ils partent de ces parages , & dirigent leur route vers le sud-ouest , en traversant l'Atlantique. Ils arrivent aux rades de la Géorgie & de la Caroline vers la fin de janvier , & à celles de la Virginie environ vers le mois de février. Ils longent ces rivages en tirant vers l'est , se partagent en plusieurs détachemens , & entrent dans toutes les baies , criques , & même tous les petits courans d'eau pour y frayer : la quantité qui s'y jette est immense : à la fin d'avril les vieux harengs retournent à la mer , vont du côté du nord & arrivent au Newfoundland au mois de mai : en quittant de nouveau ces rivages , ils reprennent une direction au nord à travers l'océan atlantique. M. Gilpin a observé que leur arrivée plus ou moins hâtive dans les rivières de l'Amérique dépend de la chaleur , ou du froid de la saison ; que si un petit nombre de beaux jours les invite à y entrer , & qu'ensuite le froid reprenne , ils suspendent leur voyage , & attendent le retour du temps doux. Toutes ces observations conduisent M. Gilpin à conclure qu'ils aiment particulièrement un certain degré de chaleur , & qu'ils cherchent à se le procurer par le changement de latitude en raison de la distance du Soleil. Ainsi on les trouve dans la Manche au

mois de septembre, d'où ils s'éloignent aussitôt que la chaleur du soleil est trop foible: ils se portent alors dans un climat qui leur convient mieux. La chaleur leur devient-elle insupportable dans le nouveau monde au mois de mai, ils se rendent dans les mers du nord, qui sont plus froides, & changeant ainsi tour à tour de séjour, ils parviennent à jouir régulièrement d'une température favorable à leur constitution.

7°. *Relation de quelques expériences sur le magnétisme; par le docteur RITTENHOUSE.*

L'auteur suppose que les particules magnétiques sont une partie constitutive nécessaire du fer, bien qu'elles ne fassent qu'une petite portion de la totalité; que ces particules ont chacune un pôle nord & un pôle sud; qu'elles conservent leur *polarité* lors même que le métal est fondu ou travaillé. Dans un morceau de fer ces particules magnétiques sont logées irrégulièrement avec leurs pôles tournés dans toutes les directions possibles; ce qui fait qu'elles détruisent réciproquement leur vertu. M. Rittenhouse pense qu'en communiquant le magnétisme à une barre de fer, on ne fait autre chose que d'arranger ces particules dans la disposition requise, & que la durée de cet arrangement dépend de la qualité & de la situation du fer. Suivant lui, il y a une certaine force répandue dans toute l'étendue de l'espace, qui agit sur ces particules magnétiques en portant un de leurs pôles dans une certaine direction vers l'axe de la terre, & l'autre dans une direction contraire. Il pense que cette direction est la même que celle de l'aiguille aimantée. Mais

sans nous arrêter davantage à ces hypothèses ; rapportons l'expérience qui leur sert de base.

« Nous primes une baguette douce d'acier, qui ne laissoit point apercevoir le moindre indice de magnétisme, & la tenant dans la direction de l'aiguille aimantée, nous frappâmes plusieurs coups vifs avec un marteau sur une des extrémités : l'exposant ensuite sur un verre de montre, elle se plaça dans la direction de l'aiguille aimantée : l'extrémité qui avoit été tenue en-bas, étoit devenue pôle-septentrional, quelle que fût l'extrémité qui avoit été choisie pour cet effet. En tournant l'extrémité servant de pôle méridional en-bas, & la frappant ensuite, le magnétisme fut détruit ou renversé ; & c'étoit une chose curieuse à remarquer avec quelle exactitude il falloit compasser la force & le nombre des coups pour détruire précisément le magnétisme communiqué précédemment, sans lui en donner un nouveau dans une direction contraire. En tenant la baguette directement en travers de la ligne de l'aiguille aimantée, pendant qu'on la frappoit avec le marteau, elle ne manifesta aucun signe de magnétisme ; mais, en la tenant dans toute autre direction l'extrémité qui approchoit le plus du pôle septentrional de l'aiguille aimantée affecta constamment la direction de ce pôle. Ne paroîtra-t-il pas s'ensuivre de ces circonstances, que pendant la percussion des coups, & lorsque les particules magnétiques de la baguette étoient dégagées de la matière environnante, la force active désignée plus haut s'est emparée d'elles, & les a arrangées régulièrement ; qu'étant ensuite retenue dans cet arrangement, la baguette a conservé sa force magnétique » ?

8°. *Description de la grotte de Swatara ; par le révérend PIERRE MILLER.*

Cette grotte est d'une étendue & d'une hauteur considérable ; de nombreux piliers de stalactite en soutiennent la voûte.

9°. *Expériences & observations sur les eaux appelées communément swet springs (sources douces) ; par J. MADDISON, écuyer.*

Ces eaux jouissent d'une grande célébrité dans la consommation & autres maladies provenant d'atonie ou débilité universelle. Dans ce mémoire, M. Maddefon rapporte un petit nombre d'expériences tentées avec ces eaux, & il conclut, en conséquence des effets de diverses solutions métalliques, que leurs principes constitutifs sont une très-petite quantité de terre combinée avec l'acide gazeux, qui y domine.

II. MÉDECINE.

1°. *Art de faire des préparations anatomiques par corrosion ; par J. MORGAN, docteur en médecine.*

Il n'y a rien de nouveau dans cet article.

2°. *Description d'une jeune négresse-pie, où tachetée de blanc & de noir, comme aussi d'un garçon mulâtre également barriolé ; par le même.*

Ces deux individus à taches offrent un sujet rare à la curiosité des physiologistes qui cherchent à connoître ces causes des différentes couleurs de la peau humaine. La fille dont on lit ici la description, porte plusieurs taches blanches, larges & d'une figure irrégulière, sur un fond noir ; une partie de ses cheveux est également

blanche, bien qu'ils soient laineux comme les autres. Elle est d'un père & d'une mère noirs. Le mulâtre couvert de taches pareilles doit son origine à une mère noire & à un père blanc.

3°. *Deux cœurs trouvés dans un perdreau ;*
par M. D'ABOVILLE.

On s'est aperçu trop tard de cette singularité. Un chien avoit déjà mangé le reste des entrailles, & on n'a fait aucune autre recherche anatomique.

4°. *Recherches sur les causes de l'augmentation des fièvres bilieuses & intermittentes en Pensylvanie ;*
par BENJAMIN RUSH, docteur en médecine.

On a observé que depuis quelques temps les maladies sont devenues plus fréquentes en Pensylvanie qu'elles ne l'étoient autrefois. Les fièvres qui régnoient principalement, il y a quelques années, sur les bords des rivières, & dans les endroits marécageux, se trouvent à présent également sur les hauteurs & dans les lieux sablonneux. Le docteur *Rush* attribue ce changement dans la salubrité du climat : 1°. à l'établissement des étangs de moulins, « il y avoit des contrées entières, dit-il, dans lesquelles on ne connoissoit pas les fièvres intermittentes, jusqu'à ce qu'on eût arrêté les eaux pour former des étangs : 2°. à la destruction des forêts : 3°. aux quantités inégales de pluie. Les préceptes prophylactiques que l'auteur indique contre les fièvres bilieuses & intermittentes, sont conformes à l'observation. Des habitations placées dans les lieux secs, des appartemens bien aérés, dans lesquels on dissipe l'humidité par des feux fréquens & vifs, des vêtemens chauds

chauds, des alimens de bonne qualité, &c. Voilà les principaux moyens préservatifs que l'auteur recommande.

5°. *Observations sur la cause & la cure du tetanos ; par le même.*

Le docteur *Rush* croit que la disposition au tetanos tient au relâchement causé par la chaleur, le travail excessif, les veilles, les marches forcées & les fatigues de toute espèce : que c'est par ces raisons que, conformément à son expérience, le tetanos survient plus souvent aux blessures reçues dans les batailles qu'aux plaies faites dans toute autre occasion ; & que cette maladie est le plus à craindre par le temps chaud & humide.

La laxité de la fibre étant, selon l'auteur, la cause du tetanos, il faut pour le prévenir ou le combattre, avoir exclusivement recours aux remèdes propres à corriger cet état & à rétablir le ton naturel de tout le système. Le quinquina & le vin généreux conviennent donc pour cet objet. L'opération des vésicatoires est plus compliquée. L'auteur convient qu'ils sont sédatifs & antispasmodiques dans les fièvres ; mais il pense que dans l'état particulier d'irritation qui a lieu dans le tetanos, ils n'agissent que comme stimulans.

La méthode curative de cette maladie consiste non-seulement à rétablir le ton du système, mais encore à y introduire une diathèse inflammatoire. De même qu'une diathèse inflammatoire générale dispose à l'inflammation locale, celle-ci dispose à son tour à la diathèse inflammatoire générale. Les blessures, par cette raison, sont moins disposées en été à s'enflammer qu'en

hïyer ; & l'on remarque toujours que dans les plaies accompagnées de tetanos il n'y a pas la moindre apparence d'inflammation. Un éclat de bois enfoncé sous l'ongle n'occasionne point de convulsions , si la douleur , l'inflammation & la suppuration surviennent à l'accident. Notre auteur assure qu'on n'a jamais vu survenir le tetanos à une blessure qu'on a pansée assez à temps avec l'esprit de terébentine , & observe que ce topique n'agit qu'en excitant la douleur & l'inflammation dans les plaies , & dans les piqûres des parties nerveuses & tendineuses.

Cette théorie est confirmée par plusieurs observations que l'auteur rapporte. On y voit que le rétablissement du ton & l'inflammation topique excitée par l'usage des stimulans , ont constamment réussi.

6°. Sur la poudre anticancéreuse de feu le docteur HUGUES MARTIN ; par le même.

Feu M. Martin possédoit un secret qui guérissoit parfaitement les ulcères cancéreux : c'étoit une poudre caustique qui détruisoit radicalement le cancer. Le possesseur de ce spécifique est mort en 1784 , & n'ayant laissé à personne la connoissance de ce remède il est perdu pour la postérité.

7°. Sur les vertus antiseptiques de l'acide végétal combiné avec le sel marin ; par GUILLAUME WIGHT, docteur en médecine.

L'auteur nous apprend que le jus de limon , uni au sel marin , a été donné avec succès dans la dysenterie , le diabète , les fièvres rémittentes , les coliques , & les maux de gorge gangréneux. Il ne rapporte que les faits tels

qu'il les a observés, sans y joindre ni remarques, ni réflexions.

3°. *Histoire médicinale du cortex ruber, ou quinquina rouge; par JEAN MORGAN, docteur en médecine.*

La description que M. Morgan donne ici de l'arbre désigné par lui sous le nom de *Chinchina caribæa sanctæ Lucæ*, est trop défectueuse pour faire distinguer cette espèce des autres du même genre. Quant à l'exposé des propriétés médicales du quinquina rouge, il en a déjà été trop souvent question dans ce Journal pour nous y arrêter encore.

III. MÉTÉOROLOGIE.

1°. *Proposition d'un nouvel hygromètre; par B. FRANKLIN.*

L'hygromètre que M. Franklin recommande ici, est composé d'une pièce de bois de Mahagonie à fins grains, d'environ une ligne d'épaisseur, & de la largeur d'à peu-près deux pouces; il faut la fixer de manière à pouvoir mesurer sa contraction & sa dilatation, causées par la sécheresse & par l'humidité, à l'aide de divisions sensibles, qu'indiquera une main ou index mobile sur une échelle graduée. Le docteur Franklin a été engagé à recommander cette espèce d'hygromètre, parce qu'il a remarqué dans ses voyages que le couvercle d'une boîte faite de ce bois étoit très-sensible aux altérations de l'air.

2°. *Théorie de l'éclair & des orages; par ANDRÉ OLIVER, écuyer.*

On a généralement supposé que les charges
F ij

électriques qui forment les éclairs pendant un orage , sont accumulées dans les vapeurs qui composent les nuages , & que ces vapeurs surchargées , par une raison quelconque , de matière électrique , ou privées de la quantité naturelle de ce fluide , déchargent leur excédent , ou reçoivent le supplément nécessaire , de la terre , ou de quelque nuage voisin , par des explosions successives jusqu'à ce que l'équilibre soit entièrement rétabli entre eux. *M. Oliver* prétend au contraire que les charges ne résident pas dans les nuages , ni dans les vapeurs dont ils sont composés , mais dans l'air qui les soutient. Il prouve par diverses expériences que la faculté électrique de l'air est diminuée par la condensation , & augmentée par la chaleur : d'où il s'ensuit que les différentes couches de l'atmosphère auront des électricités différentes , si , par des courans contraires de l'air qui ont souvent lieu dans différentes hauteurs de l'atmosphère , ces régions se trouvent par hasard l'une au-dessus de l'autre , ou l'une à côté de l'autre. Ce que les revêtemens métalliques des verrés font dans nos expériences physiques , les nuages le font à l'égard des différentes régions électriques de l'air , dont l'équilibre peut se rétablir au moyen des décharges spontanées à travers l'air pur placé entre les nuages. Cette théorie est étayée par des expériences , dont les unes sont propres à l'auteur , & les autres empruntées de ses prédécesseurs.

M. Oliver considère ensuite de quelle manière les nuages se forment , & sont adaptés aux grands objets dans l'économie de la nature , en même temps qu'il présente quelques remarques

curieuses sur l'évaporation, & sur les diverses causes des courans atmosphériques.

3°. *Expériences sur l'évaporation, & observations météorologiques faites à Bradford dans la nouvelle Angleterre ; par le révérend SAM. WILLIAM, docteur en médecine.*

Ces expériences sur l'évaporation sont faites dans la vue de connoître la quantité d'humide évaporé d'une surface donnée pendant un temps prescrit. M. *William* reconnoît lui-même leur insuffisance, & l'incertitude de leurs résultats. Ses observations météorologiques présentent un Journal des variations du baromètre, du thermomètre, des vents, des pluies, &c. pendant l'année 1772.

4°. *Observations météorologiques ; par J. MADDISON, écuyer.*

Ces observations s'étendent depuis le 3 juillet 1777 jusqu'au 17 août 1778. M. *Maddison* les a accompagnées de remarques. Le phénomène le plus singulier rapporté dans ce Journal est que les variations barométriques pendant cet intervalle n'ont pas passé un pouce & un dixième de pouce.

Observations on the diseases incident to seamen, &c. C'est-à-dire, *Observations sur les maladies auxquelles les marins sont sujets ; par M. GILBERT BLANE, docteur en médecine ; grand in-8°. de 502 pages, outre la dédicace & la pré-*

face, ensemble de quatorze pages, & quinze pages pour la table. A Londres & Edimbourg, chez Murrey & Creech, 1785.

2. L'auteur, premier médecin de la flotte sous les ordres de lord *Rodney*, a fait les campagnes de 1780 jusqu'à la paix conclue au mois d'avril de 1783. Cette flotte étoit régulièrement composée de 20 à 30 vaisseaux de ligne; ainsi il a eu occasion de s'instruire de ce qui peut regarder les affections des marins.

Le journal de M. *Blane* forme la première section, qui occupe presque la moitié de l'ouvrage.

Il expose dans la *seconde* les causes qui dans les flottes produisent les maladies les plus communes, & indique les moyens propres à les prévenir. Il y traite principalement de l'air, des alimens tant solides que liquides, des vêtemens, de l'exercice, comme causes d'insalubrité dans les vaisseaux; il propose en même temps les moyens capables de diminuer ou d'effacer les impressions fâcheuses de ces causes.

La *troisième* est réservée aux maladies qui ravagent les flottes considérables dans les climats chauds. Les plus fréquentes sont les fièvres, les dysenteries & le scorbut.

La fièvre contagieuse des vaisseaux ressemble aux fièvres des hôpitaux & des prisons; on y rencontre souvent des pétéchie. Les secours qui ont le mieux réussi à l'auteur contre ces fièvres, sont les diaphorétiques administrés à la suite des évacuations convenables des premières voies. Parmi ces remèdes, ceux auxquels il a donné

sa préférence, est l'esprit de Mindererus uni au vin émétique & à l'opium; mais ils ne convenoit qu'au commencement. Lorsque la maladie avoit fait des progrès, il falloit avoir recours aux vésicatoires, au quinquina, au vin associé à l'opium & au camphre.

M. *Blanc* a constaté par sa propre expérience l'utilité des mercuriaux dans les affections bilieuses. Il assure que dans les fièvres rémittentes de cette espèce, si fréquentes dans les pays chauds, il ne connoît point de cathartique plus efficace que le calomèlas donné à la dose de cinq ou de dix grains. Il a observé que la fièvre jaune n'attaque ordinairement que les personnes nouvellement arrivées des régions tempérées, & il range parmi les symptômes les plus favorables de cette maladie dangereuse, un flux abondant d'urine, qui se soutient durant plusieurs jours consécutifs, & dont la quantité est de quatre à cinq livres dans les vingt-quatre heures. L'objet le plus essentiel dans le traitement de cette maladie, est de parvenir à faire supporter le quinquina. L'estomac des malades s'y refuse ordinairement. Pour calmer l'irritabilité de ce viscère, qui en est la cause, rien n'est plus efficace qu'un vésicatoire appliqué à la région épigastrique; l'opium administré intérieurement ou employé en topique, n'a que rarement réussi.

Les fièvres intermittentes opiniâtres sont beaucoup plus fréquentes aux Indes occidentales qu'en Europe; & le quinquina y manque assez souvent son effet. Dans ces cas, l'auteur a quelquefois vu réussir les fleurs de zinc données à la dose de deux grains trois fois par jour, ou bien le vitriol blanc. Le docteur *Hughes Saunders* assure que les fièvres rebelles à l'écorce du Pérou

cèdent à un mélange de deux onces de teinture vineuse de rhubarbe & de six gros de teinture de séné, donné 7 à 8 heures avant le retour du paroxysme.

Les dyssenteries chroniques sont très-communes aux Indes occidentales ; & l'ouverture des cadavres a prouvé qu'elles sont régulièrement compliquées d'ulcères aux gros intestins. L'opium ne convient point dans ces maladies ; mais les bains tièdes, les fomentations émollientes, les vésicatoires sur le bas-ventre, y font de la plus grande efficacité, comme *M. Blane* l'a éprouvé sur lui-même.

Une observation qu'il tient du docteur *Gordon*, médecin dans la Caroline méridionale, c'est que le simarouba administré sous la forme d'une décoction très-légère (par exemple d'un scrupule de cette écorce sur deux livres d'eau), agissoit plus efficacement que lorsqu'on l'emploie de toute autre manière.

M. Blane s'est convaincu par une expérience constante, que rien n'est si salutaire dans le scorbut que l'usage des oranges & des citrons frais : le jus exprimé de ces fruits est même le meilleur mondificatif dont on puisse se servir pour panser les ulcères scorbutiques.

Après les combats du mois d'avril de 1782 ; on a compté 810 blessés sur les vaisseaux. Il en est mort 354, dont 16 ont été enlevés par le trismus. L'auteur observe que l'opium & le bain tiède au 93° degré du thermomètre de Fahrenheit l'ont emporté sur tous les autres moyens curatifs qu'on a tentés contre ce resserrement des mâchoires.

Cette courte notice peut suffire pour donner une idée de cet ouvrage intéressant qui doit

être regardé comme un livre nécessaire aux médecins de vaisseaux.

• Versuch eines kurzen medicinischen practischer unterrichts, &c. C'est-à-dire , *Essai d'instruction médico-pratique, sur l'épidémie qui a régné en 1786 dans le département supérieur d'Heidelberg, en faveur des chirurgiens de la campagne, & à l'usage de tous les citoyens de cette contrée. A Heidelberg, chez Weifs, 1787; in-8° de 116 pages, sans la préface & le catalogue des formules.*

3. L'auteur de cet essai est M. George-Philippe Becker, médecin du département supérieur de Heidelberg. La maladie décrite est une fièvre bilieuse pituiteuse ou muqueuse, qui par le mauvais traitement se changeoit en fièvre putride-nerveuse & en un état soporeux, suivi de la mort des malades. M. Becker expose le diagnostic & le pronostic assez en détail; les méthodes prophylactiques & curatives sont celles qu'ont suivies Wagler dans la *maladie muqueuse*, Vandenbosch dans la *constitution épidémique vermineuse*, & Burser de Kanisfeld dans les *fièvres*. On peut cependant reprocher à l'auteur d'avoir écrit d'un style diffus, obscur, verbeux, et d'avoir fait entrer dans son ouvrage des théories & des hypothèses stériles.



Dissertation & observations sur le tétanos, publiées par le Cercle des Philadelphes, au Cap-François, avec cette épigraphe :

La médecine a pris naissance de l'observation :
c'est l'observation qui la conduit au degré de
perfection, & c'est par le défaut d'observa-
tion qu'elle n'est quelquefois qu'un verbiage
vide de sens. *Traité de l'expérience, par ZIM-
MERMANN, liv. iij, chap. iij.*

*Au Cap-François, chez Dufour de
Rians, imprimeur breveté du roi, 1786,
avec approbation & permission : in-8°. de 104 pages (a).*

4. Les maladies spasmodiques forment une classe très-variée, qui présente au médecin les phénomènes les plus surprenans. On connoît les causes qui les produisent ; mais l'ignorance où nous sommes du principe qui forme en nous la faculté qui nous fait agir & sentir, nous rend inconnu le mécanisme qui les établit. L'observation seule est la règle de conduite qui peut en déterminer la cure.

On connoît à Saint-Domingue trois espèces de spasme.

Le tétanos, proprement dit, dans lequel tous

(a) Extrait communiqué par M. Simons, D. M.

les muscles sont dans une contraction tonique qui les soustrait à l'empire de la volonté.

L'*opisthotonos* est l'espèce la plus commune. Pendant sa durée, les muscles postérieurs de la tête, du cou et du dos, sont dans une contraction tonique & douloureuse qui jette le corps en arrière.

L'*emprosthotonos* produit le même effet dans les muscles antérieurs qui font plier le corps en avant, sans qu'il puisse être redressé. C'est la plus rare.

Le spasme attaque plus souvent les hommes que les femmes, les enfans que les adultes, les jeunes gens & les hommes faits que les vieillards, les nègres que les blancs.

On range parmi les causes externes de ces maladies, le froid subit, une chaleur trop considérable, une contusion, une blessure, une brûlure; parmi les internes, les vers, le virus vérolique, & en général toutes les autres dispositions morbifiques qui peuvent agacer & irriter les nerfs.

Quelques-uns croient que la cause du tétanos considéré comme une maladie qui affecte plus particulièrement les pays chauds, réside dans l'air, & que cet élément se charge d'un principe salin, analogue à l'acide marin. Les observateurs à qui nous devons cet ouvrage intéressant, ajoutent que, pour assigner cette disposition de l'air comme cause de la maladie dont ils s'occupent, il est encore nécessaire d'appuyer cette doctrine sur une plus grande quantité d'observations capables de déterminer un jugement invariable; que cependant il est probable que la cause la plus générale est le

froid humide qui dans ces climats succède rapidement à la chaleur habituelle.

Cette maladie a des effets plus meurtriers chez les enfans. Le symptôme qui la décèle parmi les nouveau-nés, est l'impossibilité de prendre le sein. En cet état, la mâchoire est ouverte ou fermée suivant la direction des contractions musculaires. Tous les muscles du malade sont tendus & courbent les membres en différens sens. Le cœur est agité par des contractions spasmodiques; la respiration est gênée & fréquente; la moindre pression sur le ventre augmente ces symptômes. La déglutition cesse bientôt, & les enfans périssent du trois au neuf de l'irvasion.

On l'attribue le plus souvent aux nourrices, aux accoucheuses principalement, & aux négresses. L'irritation qu'elles occasionnent par le tiraillement du cordon ombilical du nouveau-né, produit ce funeste effet. Souvent encore, c'est l'amitié maternelle, ou la vengeance de la tyrannie qu'elles éprouvent dans l'esclavage, qui détermine ces femmes coupables à cet acte inhumain. Elles veulent, en faisant mourir un nouveau-né, arracher une victime aux maîtres barbares qui ne voient qu'un accroissement de fortune dans l'enfant de leur esclave dont la nature leur fait présent.

Une inspection sévère est le seul moyen de prévenir le crime & d'arrêter ses effets.

L'ouvrage dont nous présentons la notice ne laisse rien à désirer sur toutes les variétés, les accidens, les symptômes qui accompagnent & suivent cette funeste maladie. Pour les indiquer, il faudroit rapporter la plus grande partie de la dissertation.

Les prognostics à tirer des symptômes indiqués sont très-judicieusement assis, puisqu'ils ont pour base l'observation. Il en résulte que, généralement, on doit estimer le danger du *tétanos* par la violence de l'attaque. Celui qui se forme en peu d'heures, fait périr le malade en vingt-quatre heures; tandis que lorsqu'il se manifeste avec lenteur, les malades meurent vers le neuvième ou le onzième jour; & quelquefois même ils périssent ou ne guérissent qu'après avoir vu leurs souffrances se prolonger pendant une année.

On trouvera dans cette dissertation tous les signes qui indiquent la crainte du danger, l'incertitude, ou l'espoir qu'on peut former relativement aux suites de cette maladie. Les autorités des anciens, les découvertes des modernes, viennent également à l'appui de la doctrine qui y est établie.

Comme il résulte de la théorie & des observations déduites dans cet ouvrage, que les causes qui produisent les différentes espèces de spasme sont infiniment variées & diffèrent essentiellement entre elles, il en résulte aussi que c'est toujours en ayant égard à toutes ces différences, qu'il faut assigner le traitement à suivre pour y remédier. Ainsi il ne peut y avoir un remède unique, un spécifique pour tous les cas.

Parmi ceux que les circonstances ont indiqués, il en est deux principaux dont les succès ont paru plus généraux, & qui méritent par conséquent d'être spécialement distingués. Ce sont l'opium & le mercure.

A l'exception des cas de pléthore ou d'une abondance particulière de saburre dans les premières voies, qui rendroient son usage dange-

reux, l'opium paroît satisfaire à la plupart des indications du spasme. C'est au praticien à en déterminer les doses selon la constitution du sujet qu'il a à traiter.

Le mercure administré en frictions, & poussé jusqu'à la salivation, semble encore plus souverainement l'antidote de cette cruelle maladie.

Mais la combinaison de ces deux moyens présente sans contredit les plus grands avantages.

Les auteurs de cette dissertation ne prétendent point déterminer comment le mercure peut être utile dans le traitement du spasme. Ils s'en rapportent à l'expérience qui a fixé leur opinion. Cependant ils ajoutent que l'opium & le mercure, bien qu'ils paroissent tous deux d'une nature très-différente, se rapprochent par leurs effets. Ces deux substances sont également calmantes, dissolvantes; elles ont la propriété d'atténuer les humeurs & d'agir par un principe septique d'une nature inconnue. Elles disposent à la cachexie, au scorbut, à la putréfaction, & on a vu, dans certaines maladies, l'opium substitué au mercure produire des effets semblables. Ne peut-on pas, disent-ils, présumer que c'est un âcre hétérogène qui produit le tétanos? Si la cause matérielle est une humeur excrémentitielle qu'il faut assimiler ou dont il faut tempérer l'action jusqu'à ce que la nature ait pu s'en débarrasser par une voie d'excrétion, on conçoit aisément pourquoi les délayans, le mercure, l'opium, & les purgatifs ensuite, peuvent être utiles dans le traitement de cette maladie.

Après avoir indiqué ces moyens curatifs, les auteurs résument, & assurent qu'après avoir le plus souvent, dans cette maladie, employé le

mercure jusqu'à ce que la salivation ait paru ; ils ont mis en usage les bains , les laxatifs , les gargarismes adoucissans , les boissons-délayantes , sans négliger l'opium ; & qu'ils attribuent les succès qu'ils ont obtenus , à l'usage de ces différens moyens administrés conjointement & successivement dans un ordre convenable & suivant les indications déduites des symptômes de la maladie.

La modestie des auteurs ne leur permet pas de donner le traitement qu'ils indiquent comme une méthode invariable. Ils engagent les médecins à observer , comme ils l'ont fait eux-mêmes , à étudier la marche de la nature & de la maladie ; & ils font des vœux pour que d'autres parviennent à perfectionner l'ouvrage dont ils n'ont fait que l'ébauche.

Cette manière circonspecte de présenter une doctrine établie sur l'examen de tous les ouvrages de ceux qui s'en sont occupés avant eux , sur la marche même & les différens symptômes d'une maladie qui a été suivie dans tous ses progrès , & sur l'observation attentive des effets produits par les remèdes qu'on a employés pour en triompher , doivent inspirer la plus grande confiance pour la théorie & la pratique indiquée dans la *Dissertation sur le tétanos*.

Les observations qui forment la seconde partie de l'ouvrage , viennent à l'appui des principes sur lesquels est fondée la première. Dans chacune d'elles on reconnoît le praticien exercé , qui travaille avec zèle au progrès de son art , & qui ne laisse échapper aucun des moyens que lui en offre l'exercice pour rendre à l'humanité souffrante les services qu'elle a droit d'en attendre.

C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire ces observations, qui, par les détails qu'elles contiennent, perdroient trop à être analysées.

Nous terminerons cette notice par l'extrait de la délibération prise par le cercle des Philadelphes, à la Séance du 25 septembre 1786, relativement à cet ouvrage.

« Le cercle, après avoir entendu la lecture de la *Dissertation & des observations sur le tétanos*, qui lui ont été présentées par M. *Arthaud* (médecin du roi au cap, & son président) a arrêté qu'il en feroit adressé copie à MM. les administrateurs, & qu'ils seroient priés d'en ordonner l'impression, afin de pouvoir répandre plus facilement cet ouvrage, & le faire passer au ministre de la marine & à la Société royale de médecine, dont les vues doivent être secondées par toutes les personnes de l'art, mais principalement par les médecins & par les chirurgiens des colonies ».

D. PH. BRUCKMANNI, D. M., &c.

Enarratio choreæ S. Viti, & epilepsiæ, quæ per fontes medicatos & thermas embsenses curatæ sunt. *Petit in-8°.*
de 40 pag. A Francfort sur le Mein,
1786.

5. Ces eaux célèbres depuis plusieurs siècles ont trouvé un nouveau panégyriste en M. *Bruckmann*. Il commence par se plaindre de deux choses dont nous n'examinerons pas les motifs ; 1°. qu'on publie trop d'observations de médecine ; 2°. que les malades se fassent accom-

pagner aux eaux par leurs médecins, & que d'autres s'y rendent d'eux-mêmes, tandis qu'il y en a de nommés par le souverain. Il entre ensuite dans le détail des deux observations annoncées dans le titre. Le sujet de la première est une demoiselle que l'usage des eaux d'Embs a délivrée d'une foule d'accidens spasmodiques auxquels M. *Bruckmann* a donné le nom de danse de Saint-Gui, quoique, d'après l'exposé des symptômes, on puisse donner à sa maladie plusieurs autres noms. Parmi les remèdes qu'on avoit administrés à la jeune personne avant l'usage des eaux d'Embs, les fleurs de zinc & l'huile essentielle de menthe poivrée ont eu un effet plus marqué.

Le sujet de la 2^e. observation est encore une jeune personne du sexe. Les règles s'étoient supprimées à la suite d'une frayeur; & dans le temps qu'elle fut amenée aux eaux d'Embs, elle étoit sujette à des convulsions dont les retours se manifestoient tous les soirs à neuf heures, pour ne se terminer qu'à onze; après quoi la malade tomboit en apparence dans un profond sommeil, pendant lequel elle disoit avec une éloquence dont elle étoit incapable durant la veille, tout ce qu'elle avoit fait ou pensé. L'écoulement menstruel ayant été rétabli, cette maladie cessa.

Cette brochure ne contribuera vraisemblablement pas beaucoup, ni à la réforme des abus contre lesquels l'auteur s'élève, ni à l'augmentation de la célébrité des eaux d'Embs, ni aux progrès de l'art de guérir.



Differtatio medica de hydrophobiæ natura et causis : *Differtation de médecine sur les causes & la nature de la rage ; par FRÉDÉRIC SCHARFUS, docteur en médecine. A Jena, chez Stranckman, 1787. In-4°. de 15 pag.*

6. Cette differtation ne contient rien de neuf, ni quant à la description de cette cruelle maladie, ni quant à sa curation.

Manuel pour le service des malades, ou Précis des connoissances nécessaires aux personnes chargées du soin des malades, femmes en couches, enfans nouveau-nés, &c. Par M. CARRERE, conseiller-médecin ordinaire du Roi, professeur royal émérite en médecine, censeur royal, &c. &c. ; nouvelle édition. A Paris, chez Lami, libraire, quai des Augustins, 1787.

7. Cette nouvelle édition de l'ouvrage de M. Carrère, prouve que le public en a senti l'utilité, & confirme le jugement favorable que nous en avons porté dans le mois de janvier de cette année.



An inquiry into the present state of medical surgery, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur l'état actuel de la chirurgie médicale, Vol. II; par THOMAS KIRKLAND, docteur en médecine : in-8°.*
A Londres, chez Danson, 1787.

8. Le premier volume de cet ouvrage a paru en 1785. Nous l'avons annoncé tom. lxxvj de ce Journal, pag. 518.

Ce deuxième volume traite des abcès & de la gangrène des différentes parties, & des espèces différentes, considérées comme maladies particulières. Aux doctrines des plus habiles maîtres, M. *Kirkland* a joint ses propres lumières, & les résultats d'une pratique aussi heureuse que bien combinée de la chirurgie.

En parlant des abcès critiques, il indique la meilleure méthode de les amener à maturité, Il rappelle ensuite que M. *Acrell* a observé dans quelques fièvres de camps, que les malades attaqués d'abcès, mourroient lorsqu'on les ouvroit dans l'état même de maturité; tandis que ces malades reprenoient des forces, & marchaient à grands pas vers la convalescence, quand on leur donnoit un purgatif actif, au lieu d'évacuer le pus par une ouverture faite à la peau. Les gens de l'art ont fait peu d'attention au Mémoire que M. *Acrell* a publié sur ce sujet. M. *Kirkland* conseille de hâter la suppuration des apostèmes critiques, & suppose que la matière purulente sera absorbée sans accident, si elle ne peut pas se faire jour, ou qu'il y ait du danger de pra-

tiquer l'ouverture. Il pense que le pus de bonne qualité, quand même il rentreroit dans la masse des humeurs, n'exciteroit jamais de trouble, & qu'il n'y a que le pus âcre qui est nuisible. Il est d'ailleurs persuadé que la matière des abcès qui disparaissent, si elle est de bonne qualité, ne se mêle pas aux humeurs, mais passe par les selles ou par les urines. Il semble croire que l'art a en son pouvoir des moyens très-aisés d'opérer l'absorption de la matière purulente, & qu'il n'y a que peu de danger à déterminer cette absorption. Cependant sa méthode de traiter les abcès qui se forment ou qui sont déjà parvenus en maturité, paroît conforme à la saine chirurgie, & ses remarques de détail sont claires, en même temps qu'exactes.

Dans l'article gangrène, M. *Kirkland* décrit d'abord la gangrène inflammatoire, & la gangrène putride, & ensuite la gangrène emphysemateuse, tant locale qu'universelle. Telle est la description qu'il donne de cette dernière.

« Lorsqu'elle (la gangrène emphysemateuse) est une suite de la violence externe, dit M. *Kirkland*, la lymphe qui est stagnante aux environs de la partie blessée, enflamme promptement & corrode les vaisseaux qui la contiennent; alors il se forme sur le champ des bulles d'air, dans la membrane adipeuse & dans les autres membranes: ces bulles d'air, en augmentant l'inflammation, prennent de l'accroissement, & s'étendent rapidement sur tout le membre, & sur tout le corps dès qu'il se forme la moindre obstruction. Leur siège ne se borne point à la membrane cellulaire externe, comme dans la gangrène locale; mais il s'établit dans les plus petites fibres musculaires, & produit ainsi un emphyème

gangréneux universel. Dans cet état des choses il survient souvent de la fièvre, accompagnée de délire, d'abattement excessif, & fréquemment d'un regard singulièrement hagard. Le pouls est, ou vif, enfoncé, foible, vacillant; ou bien vif, inégal, dur. Le degré, & d'irritabilité contre-naturelle, & de la disposition vicieuse des fluides, hâte beaucoup les progrès de la maladie. Les bulles d'air courent quelquefois, comme un feu ardent, de cellules en cellules, & la scène se termine souvent avec une rapidité qui ne permet point de donner de secours au malade.»

Quelque mérite qu'aient les observations sur le sphacèle, nous nous contenterons de rapporter le passage suivant : « Un jeune homme très-sobre, entre vingt & trente ans, fut attaqué de la jaunisse la plus opiniâtre que j'aie jamais rencontrée; ses excréments étoient de couleur de cendre, & son foie paroissoit avoir acquis un volume considérable. Il lui survint une ascite; ses jambes s'enflèrent & devinrent si froides, que les applications chaudes ne purent les réchauffer; un sphacèle parfait s'étendoit dans la peau & dans le tissu muqueux du gras des jambes. On scarifia les parties mortes, on appliqua des topiques appropriés, & l'on ordonna une teinture de quinquina, à 28 onces, dans laquelle on fit ajouter demi-once de tartre régénéré. Le malade devoit en prendre quatre cuillerées toutes les trois ou quatre heures. Ce remède lui fit rendre plusieurs pots d'une urine chargée de bile; & cette évacuation ne discontinua point tant qu'il y eut de l'eau épanchée dans la capacité du bas-ventre; & bien que l'écoulement qui se fit par les jambes ait vraisemblablement contribué à épuiser l'amas des eaux,

il n'en est pas moins probable que la maladie du foie n'a cédé qu'à ce remède ; car la jaunisse se dissipa , les ulcères aux jambes se cicatrisèrent de la manière ordinaire , & le malade , contre toute attente , obtint , non pas une guérison passagère , mais permanente & radicale. Depuis ce temps j'ai reconnu par plusieurs autres faits que ce médicament est un puissant désobstruant. Je l'ai encore prescrit avec le même succès contre la jaunisse & contre l'hydropisie ; mais il faut se rappeler ce que j'ai dit sur la différence des remèdes qu'il convient d'administrer dans cette maladie , selon les différens états de l'irritabilité qui l'accompagne ; car je fais que ce remède ne réussit pas toujours à vider les eaux des hydropiques. »

Ce que dit M. *Kirkland* à l'égard de l'amputation des membres gangrénés , mérite d'être médité profondément. Il y cherche à renouveler la méthode de *Celse* , d'après laquelle on fait l'incision dans le vif , & sa propre expérience l'a convaincu de l'utilité de cette pratique.

L'auteur est entré dans des détails très-satisfaisans sur les tumeurs & sur les ulcères écrouelleux. Il voudroit qu'on réservât ces noms aux engorgemens glanduleux durs & inégaux au toucher. Ce qu'il dit des abcès séroso-purulens , des tumeurs blanches , & de l'amputation , dépose en faveur de sa candeur & de ses connoissances profondes. Nous ne doutons pas que les lecteurs éclairés & impartiaux ne mettent cette nouvelle production de M. *Kirkland* au rang des ouvrages distingués de nos auteurs modernes.



Médecine vétérinaire ; par M. VITET, doct. & professeur en médecine ; Tom. II, contenant l'exposition des maladies du cheval, du bœuf, de la brebis, &c. (Voyez Journ de médec. tom. lxxij, pag. 322, cahier de novembre 1787).

10. Ce second volume de 834 pages de discours, & vingt-six pour le titre & la table, a pour épigraphe :

La nécessité a établi la médecine, & l'expérience l'a perfectionnée. BAGLIVI.

M. Vitet a adopté, dans l'exposition des maladies des animaux, l'ordre nosologique de *Sauvages*. Il les divise en six classes ; 1°. les maladies superficielles ; 2°. les fébriles ; 3°. les inflammatoires ; 4°. les spasmodiques ; 5°. les maladies de foiblesse ; & 6°. les évacuatoires. Le système nosologique de *Sauvages* est connu de tous les médecins, & nous ne ferons aucune observation à ce sujet ; nous pensons seulement que s'il en faut un, ce n'est pas celui qui convient le mieux à une pathologie aussi peu avancée & aussi peu connue que l'est encore celle des animaux, sur-tout lorsqu'elle n'est pas rédigée par quiconque fait, de l'art vétérinaire, son unique occupation : aussi les élèves destinés à l'étudier ne pourront-ils que prendre de fausses idées dans celles de M. Vitet, en voyant dans la classe des maladies superficielles la *pléthore*, le *marasme*, les *hydropisies*, la *fortraiture*, la *jaunisse*, le *clavreau*, le *charbon*, &c

toutes les *épiéoties* ; en retrouvant la *foitraiture* & l'*apoplexie* dans la classe des maladies de foiblesse ; la *gris-fon ure*, qui est une inflammation, dans les maladies évacuatoires ; &c. &c.

D'un autre côté, les praticiens seront surpris de voir le *vertigo* & le *tournoiment* dans la classe des maladies inflammatoires : ce sont de véritables affections convulsives que les signes de l'inflammation n'accompagnent quelquefois que lorsqu'elles sont symptomatiques ; ce qu'il est essentiel de distinguer. Dans les ouvertures d'animaux morts à la suite des maladies de la tête, qu'on soupçonnoit être inflammatoires, on n'observe aucun engorgement ni dans le sinus, ni dans les vaisseaux sanguins du cerveau, mais seulement beaucoup d'humeur aqueuse dans les ventricules ; il est rare que les membranes du cerveau soient enflammées (pag 582, 589, 590), on trouve souvent aussi des obstructions dans les plexus choroïdes, ou des points d'irritation locale dans le système pituitaire (a). Les mêmes praticiens seront persuadés que M. *Vitet* n'a jamais suivi de chevaux fortraits ou fourbus ; qu'il n'a jamais vu les défordres vraiment inflammatoires que ces maladies produisent dans toute l'économie

(a) M. *César*, ancien chef des hôpitaux de l'école royale vétérinaire de Paris, & qui exerce l'art vétérinaire dans cette ville avec distinction, conserve des plexus choroïdes tres-volumineux & ossifiés, qu'il a trouvés à l'ouverture du cerveau d'un cheval mort du vertige. — Les convulsions & le tournoiment des moutons sont souvent occasionnés par la présence des vers dans les sinus frontaux. Voyez *Traité des maladies vermineuses dans les animaux*, par M. CHABERT, 1782, article v, p. 9, articles xxj, xxi, pages 37 & 38.

animale, & la dernière dans les pieds en particulier, puisqu'il la place avec les maladies spasmodiques, & l'autre avec celles de foiblesse, &c.

En parcourant ce volume, on est étonné de la quantité de maladies dont parle M. Vitet ; mais cet étonnement cesse lorsqu'on voit que plusieurs de ces prétendues maladies, qu'il lui a plu de classer, ne sont que des fonctions ou des actions naturelles, telles que le priapisme voluptueux, l'ébrouement, le baillement, le tremblement par le plaisir, par la peur, ou par la colère, &c. ; que quelques-unes, comme la fève, les barbes, sont des excroissances naturelles, & nullement malades (a) ; qu'un très-grand nombre ne sont que les symptômes d'autres maladies, telles que l'hydropisie farcineuse, l'emphyseme, le météorisme, l'ensflure des jambes, l'échymose, l'inflammation de la membrane pituitaire par la gourme & par la morve, plusieurs genres de dégoût, &c. ; que d'autres se trouvent rappelées dans différentes classes, telles que le météorisme, l'ischurie & la fortriture ; que quelques-unes, qui ne sont que la suite l'une de l'autre, qui reconnoissent les mêmes causes, & dont les symptômes génériques sont les mêmes, comme toutes les maladies cutanées des extrémités, se trouvent placées à des distances fort éloignées, & forment autant de genres particuliers.

Il en est cependant encore plusieurs très-communes parmi les chevaux, que M. Vitet a oubliées, ou dont il n'a pas cru devoir faire mention

(a) Voyez dans le *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique*, le mot ACCROISSEMENT DU PALAIS, page 94.

particulièrement ; & sous leur nom trivial ; telles sont entre autres l'*immobilité*, le *cornage* & les *eaux aux jambes*.

Ceux qui sont versés dans la lecture des auteurs vétérinaires reconnoîtront aisément les sources où M. *Vitet* a puisé. Les ouvrages de MM. *Lafosse* pour les maladies des chevaux, celui d'*Hastfer* pour les maladies des moutons, *la Maison rustique* pour celles des autres animaux domestiques ; sont les principales. Lorsqu'elles lui ont manqué, il a eu recours à ceux qui lui ont paru les plus propres à remplir son objet, & la différence est quelquefois bien sensible à saisir, soit dans l'exposition de la maladie, soit dans son traitement ; il en est plusieurs néanmoins qu'il seroit difficile ou impossible de trouver dans les auteurs ; & comme M. *Vitet* n'exerce pas la médecine vétérinaire, il y a tout lieu de présumer qu'il ne les a point observées lui-même, & qu'il ne les a imaginées que par analogie ; il le dit même expressément (page 190), en parlant du *renversement de la vessie*, maladie qui n'a jamais été vue par aucun vétérinaire : telles sont encore quelques genres de fièvres qu'il décrit, &c.

C'est sur-tout lorsqu'il s'agit de quelque opération particulière à pratiquer, que l'on désireroit rencontrer le praticien ; & cette partie si importante de la vétérinaire, sur laquelle les renseignemens que l'on a fournis à M. *Vitet* sont insuffisans, manque presque entièrement dans son ouvrage, où est dispersée sans indication.

L'histoire qu'il fait (pag. 74 & suivantes) des différentes méthodes employées pour pratiquer l'opération de la taille dans le cheval, est, comme l'a observé M. *Lafosse*, un véritable roman, dont M. *Vitet* a pris les matériaux dans la chirurgie

humaine, & qu'il a adaptés à sa manière à celle des animaux (a).

A l'occasion de la pléthore il s'étend sur la saignée, & il y a adapté aussi toutes les idées de la chirurgie humaine sur la dérivation, l'évacuation & la révulsion. Il regarde la piqure d'outré en outré, & la ligature de la jugulaire, comme mortelles, & la saignée en pince comme dangereuse, inutile & difficile, (pag. 16, 18.)

« La veine jugulaire est-elle piquée de part en part, dit M. Vitet, le sang s'échappe continuellement dans le tissu cellulaire des tégumens qui recouvrent le col, & souvent l'animal meurt, plutôt suffoqué par la compression du sang sur la trachée-artère, que privé du sang capable de faire mouvoir le cœur & les artères ».

L'homme le plus robuste ne peut pas, en comprimant la trachée vers l'endroit où l'on saigne ordinairement, resserrer ce canal au

(a) A l'époque où M. Vitet écrivoit sa *médecine vétérinaire*, aucun hippiatre n'avoit encore parlé de la pierre dans la vessie, & de l'opération propre à l'extraire; c'est dans le *Cours d'hippiatrique* de M. LAFOSSE, imprimé en 1772, p. 305, que l'on trouve d'abord quelques détails à cet égard; mais M. Lafosse n'avoit encore pratiqué cette opération que pour faire des expériences, & dans son *Dictionnaire d'hippiatrique*, qui parut en 1775, on trouve au mot TAILLE, l'observation détaillée d'une double extraction de la pierre de la vessie, faite par M. Del, chirurgien à Châlons en Champagne, à un cheval de M. M. les Gardes du Corps.—M. Bourgelat en a dit aussi quelque chose dans sa *Lettre sur les calculs*, écrite à M. de Voltaire, imprimée en 1778, & déjà ci-devant citée dans la Notice du premier volume, page 329 de ce Journal, tome lxxij, cahier de novembre 1787.

point d'empêcher entièrement la respiration ; comment seroit-il donc possible qu'un fluide épanché dans le tissu cellulaire, & dont la résistance, telle qu'elle soit, ne peut pas être mise en parallèle avec la force que nous venons d'indiquer, pût comprimer cette même trachée au point d'occasionner la suffocation ? La trachéotomie ne seroit-elle pas d'ailleurs alors un moyen aussi certain que prompt de remédier à cette même suffocation ? Mais voici ce qui arrive dans ce cas que *M. Vitet* n'a pas été à même d'observer, & dont aucun auteur n'avoit parlé : un maréchal ignorant ou brutal, craignant de manquer le vaisseau, frappe un coup violent sur l'instrument, & traverse non-seulement la jugulaire de part en part, mais aussi le canal aérien le long duquel elle chemine ; le sang y pénètre aussitôt par l'ouverture du vaisseau qui y répond ; de-là, la toux, la sortie du sang par le nez & par la bouche, l'oppression, la suffocation & la mort, si l'on n'y remédie pas promptement par la ligature de la veine, qui, quoi qu'en dise *M. Vitet*, est le seul moyen à mettre en usage en pareil cas, & est très-rarement accompagnée, ou suivie d'accidens.

Comme personne n'avoit parlé de l'ouverture de la carotide, accident qui arrive plus fréquemment & par les mêmes causes que celle de la trachée-artère, *M. Vitet* a aussi négligé d'en faire mention, &c. &c.

Souvent à la suite du *trombus* ou *mal de saignée*, la jugulaire est obstruée & détruite, soit par la suppuration, soit par l'opération qu'exige cette maladie. Plusieurs cordes de farcin, placées le long de l'encolure & directement sur ce vaisseau, en exigent souvent aussi la ligature lors

de leur extirpation. Nous avons eu occasion de voir fréquemment ces accidens ; nous avons suivi les animaux long-temps après leur guérison & la destruction du vaisseau, & nous n'avons pas eu lieu d'observer, comme le dit M. Vitet, qu'ils mouroient quelque temps après comme apoplectiques, (page 16). Il y a même plus ; nous avons communiqué dans le temps, à la Société royale de médecine une observation sur une jument qui a eu à la fois deux trombus, un de chaque côté de l'encolure, qui ont exigé l'opération, & dans lesquels les jugulaires ont été entièrement détruites dans l'étendue d'un pied & demi ; la jument a survécu plusieurs années à cette double perte, & elle a même fait le service très-fatigant de M. le Comte du Nord pendant son séjour à Paris.

Quant à la saignée en pince, elle n'a réellement aucun des inconvéniens que lui reproche M. Vitet, & il n'est point de garçon maréchal qui ne la pratique *cito, tuto & jucunde* (a).

Quoi qu'il en soit de toutes ces observations & d'une foule d'autres semblables qu'il est inutile de multiplier, M. Vitet a réuni dans ce volume les principes généraux de l'art de guérir, qui sont les mêmes pour tous les animaux domestiques ; il a renfermé sous un même point de vue ce qui a été écrit sur leurs maladies ; il a tracé sur-tout un tableau des épidémies depuis 1711 jusqu'en 1763, & avant

(a) Voyez au surplus l'excellent *Mémoire sur la saignée des animaux*, par M. CHABERT ; il a été imprimé dans le *Journal d'agriculture*, février & mars 1779, & méritoit bien d'être publié séparément.

que MM. *Pauet & Vicq-d'Azyr* se soient occupés de cet objet. Il a joint, le plus souvent, au nom scientifique & nosologique, le nom trivial donné à la maladie par les auteurs ou par les maréchaux ; il en a dégagé la description de ce fatras d'erreurs & d'inutilités dont ils les surchargent ; il en a réduit le traitement, lorsqu'il lui a paru absurde ou ridicule, à des loix simples, fondées sur l'analogie ; & quoique celui qu'il a substitué ne convienne quelquefois pas à la maladie, il n'entraîne pas au moins les inconvéniens qui accompagnent souvent le premier. Aussi ce volume est-il le plus recherché & le plus lu ; il est le plus étendu de tous ceux qui ont paru jusqu'à présent sur cet objet, & il peut tenir lieu aux vétérinaires d'une foule d'ouvrages anciens, & d'une histoire complète des maladies des animaux, dont la rédaction, peut-être encore éloignée, ne peut & ne doit être que le fruit de l'expérience & de l'observation.

Anlei-tung zar verbesserung der pferdezucht, &c. C'est-à-dire, *Instruction pour l'amélioration des races de chevaux, soit dans tout un pays, soit dans un endroit particulier, avec des avis pour les ferrer, les marquer, les hongrer, les angloiser ; un supplément sur le traitement de quelques-unes de leurs maladies, & un traité sur les mulets ; par JEAN-GEORGE HARTMANN, conseiller de la chambre des*

rentes de S. A. S. monseigneur le duc régnant de Wirtemberg, membre de l'Académie des arts de Wirtemberg, des Sociétés de physique & d'économie de Zurich & de Berne : seconde édition considérablement augmentée, & enrichie de deux planches gravées en taille-douce. A Tubinge, chez Jean-George Cotta, 1786.

10. Cet ouvrage est in-8°, de 420 pages, précédées de huit feuilles pour le titre, l'épître dédicatoire à son père, datée de Stutgard, 1786, la table, & un avis sur les mesures & les poids du Wirtemberg, comparés avec ceux de Paris.

La première édition parut à Stutgard, chez Jean-Benoît Mezler, en 1777, in-8°. de 302 pages, & cinq feuilles pour le titre, la table, l'errata, &c., avec cette épigraphe commune aux deux éditions :

*Fortes, creantur fortibus & bonis ;
Est in juvenis, est in equis, patrum
Virtus.*

HORAT. lib. iv, oda 4, vers. 29.

Elle est divisée en dix chapitres, sans y comprendre le traité des mulets, & les réglemens des haras dans le duché de Wirtemberg que l'auteur a ajoutés à la fin. Il a augmenté la seconde édition de six chapitres nouveaux, d'un journal de la naissance des poulains, & de deux gravures qui représentent la manière d'abattre un

cheval pour le hongrer. Cette manière n'est pas en usage en France ; nous aurons occasion de la pratiquer , & nous pourrons en apprécier l'utilité ou les inconvéniens.

Le traité des mulets se trouve également placé à la fin , & en forme de supplément, dans cette édition. L'auteur a supprimé ou refondu dans le corps de l'ouvrage , & principalement dans le chapitre 16, les réglemens & les ordonnances concernant les haras. Ce qu'il dit des maladies des chevaux & de leur traitement , occupe le chapitre 15.

Nous ne nous étendrons pas davantage aujourd'hui sur cet ouvrage , parce que nous nous proposons d'en donner une notice plus étendue lors de la publication de la traduction françoise qu'on imprime actuellement à Paris.

L'auteur, comme presque tous les savans d'Allemagne , paroît avoir beaucoup d'érudition , & il la prodigue même quelquefois ; il ne cite cependant aucun des écrits publiés en assez grand nombre , & si infructueusement , en France sur cet objet , depuis une vingtaine d'années.

Anleitung für die landwirth zur verbesserung der viehzucht; c'est-à-dire:
Instruction aux économes du pays pour l'entretien & l'amélioration des bestiaux;
 par JOACHIM-CHRÉTIEN BERG ,
 avec cette épigraphe en allemand :

La prospérité n'accompagne jamais la paresse ,
 mais bien le travail assidu.

MAGAZ. Für den versch.

A Berlin & à Stralsund, chez Gottlieb-Auguste Lang, 1781. In-8°.

11. Cet ouvrage (de 340 pages de discours & 44 pour le titre, l'avis au lecteur, daté de Berlin, décembre 1780, l'errata, la table des matières & un avertissement qui contient le plan de l'auteur), est divisé en sept sections subdivisées en 277 paragraphes. Tout ce qui concerne les soins, la nourriture, l'entretien & l'amélioration, des bestiaux y est traité avec beaucoup de détail & *ex professo*.

Ce que nous avons en françois sur cet objet, est épars dans nos journaux, dans nos livres d'agriculture & d'économie, & dans quelques-uns de nos traités de vétérinaire; mais nous n'en avons aucun qui en traite particulièrement, & il seroit bien à désirer qu'on traduisit en notre langue celui que nous annonçons aujourd'hui, & qui n'est pas susceptible d'extrait. Le *Journal économique* contient beaucoup de bonnes choses à ce sujet.

Sammlung der vorzüglichsten Schriften aus der thierarzneykunst; erster band : *Collection des principaux écrits qui concernent l'art vétérinaire; par JEAN KNOBLOCH, docteur en médecine, & professeur de l'art vétérinaire à Prague, 1785, Tome premier, de 451 pag.; 1786, Tome second, de 443*

pages. *A Prague, chez Diesbach & Rosenmuller;*

12. Ce Recueil est composé d'extraits des principaux ouvrages qui ont paru sur la médecine vétérinaire; de traductions de Mémoires choisis, d'observations précieuses, consignées dans les Journaux & ouvrages périodiques; de dissertations qui n'avoient pas encore été publiées, de réimpressions d'opuscules rares, de descriptions anatomiques des différentes parties des animaux, de descriptions botaniques des plantes qui leur conviennent, de préceptes sur la manière de les nourrir & de les élever; de l'histoire des maladies du bétail de la Bohême; de la physiognomonie des animaux domestiques; des additions à l'histoire naturelle des oiseaux, & de leurs maladies; d'une réfutation des préjugés des praticiens vétérinaires; d'une indication des opérations & traitemens ordinaires; de nouvelles inventions d'instrumens & d'opérations; d'une promulgation des édits modernes; de l'énumération des livres nouveaux qui concernent l'art vétérinaire; d'une bibliothèque des auteurs qui ont mal écrit sur cet art, & enfin de divers mélanges. Le premier volume contient les pièces suivantes; 1°. un discours inaugural de M. *Knobloch*, sur les avantages de l'art vétérinaire; 2°. *Ramazini*, sur une maladie des bœufs du territoire de Padoue; 3°. relation de la manière d'élever les animaux à cornes, de les faire paître, & d'en tirer avantage dans le territoire de Nuremberg; 4°. description du taon qui se trouve sur le bœuf & sur la renne; 5°. dénomination technique des parties extérieures du

cheval ; 6°. du coq & de la poule , traduction de *M. de Buffon* ; 7°. de la morve des chevaux ; traduction du cours d'hippiatrique de *la Fosse* ; 8°. édits en faveur de l'art vétérinaire ; 9°. de la dentition des chevaux , traduction de *la Fosse* ; 10°. réfutation du préjugé qui concerne le traitement des parotides des chevaux , par *M. Weber*, professeur de l'art vétérinaire à *Dresde* ; 11°. des extraits de livres ; 12°. bibliothèque des écrits de peu de conséquence sur la médecine vétérinaire ; 13°. énumération des livres qui ont paru en 1783 sur cet art.

Le second volume renferme, 1°. *Cothenius*, sur la nécessité d'une étude particulière de l'art vétérinaire, tiré du tome 24 des Mémoires de l'Académie royale de Berlin ; 2°. extrait de *Lancisi*, sur les maladies des bœufs ; 3°. observations sur l'histoire des animaux domestiques de *Pennant* ; 4°. *Sagar*, sur une maladie des moutons ; 5°. continuation des lettres périodiques de *M. Bucholz* ; 6°. des vers des chevaux ; 7°. observations météorologiques faites à Prague, en 1783, par *M. Strund* ; 8°. pourquoi les chevaux ne peuvent vomir, question de *M. Le Monnier*, extraite des Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris ; 9°. de l'esquinancie des porcs, article de l'Encyclopédie de *Kranitz* ; 10°. extrait du traité de *Falk*, sur les maladies des animaux ; 11°. extraits des leçons de *Camper*, sur la mort des animaux ; 12°. continuation des édits ; 13°. énumération des livres vétérinaires qui ont paru en 1785 ; 14°. explication des figures.



Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain, par M. CRUIKSHANK; ouvrage orné de planches gravées en taille-douce, & traduit de l'anglois par M. PETIT-RADEL, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & ancien chirurgien-major du roi aux Indes orientales. A Paris, chez Froullé, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1787; vol. in-8°. de 406 pag. Prix broché, 4 liv. 10 sous; rel. 5 liv. 10 sous.

13. L'auteur de ce traité a été un des disciples du docteur *Hunter*, à qui l'opinion générale paroît attribuer le mérite d'avoir le premier considéré les vaisseaux lactés & les vaisseaux lymphatiques comme des branches d'un même système de vaisseaux, destinés à l'absorption; M. *Cruikshank* dit que cette découverte lui a été disputée, & il expose très-bien le manège ordinaire de l'envie, au sujet des nouvelles vérités. Elle commence par les nier, elle soutient ensuite que les anciens les ont connues, & elle finit par dire qu'elles sont inutiles. On ne fera pas vraisemblablement cette dernière imputation à la découverte de M. *Hunter*. Mais il y a un écueil à éviter; c'est cette prévention qui a souvent fait regarder un nouveau point de vo-

étrine sur l'économie animale, comme un centre auquel on doit tout rapporter; & qui en a fait quelquefois la base de systèmes très-dangereux. C'est ce qui est arrivé à la découverte de la circulation du sang; & on peut, sans préjugé, dire qu'elle a donné lieu à des hypothèses qui ont retardé les progrès de la médecine. Cependant la connoissance du système absorbant présente des vues d'utilité plus manifestes que celles que fournit la découverte de la circulation du sang; & lorsqu'on ne se laissera pas trop emporter par l'esprit d'hypothèse, la connoissance des vaisseaux absorbans pourra prêter à la médecine des lumières plus sûres que celles qu'elle avoit sur la nature de certaines maladies; & la conduire à des méthodes de traitement plus justes & plus heureuses.

Le système des vaisseaux lymphatiques présenté dans son ensemble, comme il l'est dans l'ouvrage de M. *Cruikshank*, est une des plus intéressantes & des plus précieuses connoissances dont la médecine moderne ait été enrichie. On n'avoit avant le docteur *Hunter* que des notions vagues & éparées des différentes parties qui composent ce système, & des idées incertaines sur ses usages; on n'est parvenu que par degré à cette connoissance. *Eustachi* avoit découvert le tronc du système absorbant, c'est-à-dire le canal thorachique; mais cette découverte isolée ne put pas le conduire bien loin. *Aselli*, après lui, découvrit les vaisseaux lactés dans les animaux, & assura que le chyle dans l'homme suivoit la même route. *Rudbeck* suédois, & *Joliffe* anglois, aperçurent ensuite les vaisseaux lymphatiques; on en a attribué la découverte à *Bartholin*, anatomiste danois, parce

qu'il publia un traité sur cette matière, & qu'il jouissoit d'une plus grande célébrité que *Rudbeck* & *Joliffe*. Mais les auteurs de ces découvertes partielles n'avoient point pensé que les vaisseaux lactés & les vaisseaux lymphatiques fussent les branches d'un tronc commun, qui est le canal thorachique, & qu'ils ne font qu'un même genre de vaisseaux, destinés à absorber les fluides des surfaces du corps, & à les porter dans la masse du sang; ce que *M. Cruikshank* démontre.

Son ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, il expose les idées des anciens sur l'absorption du corps humain, les expériences faites par les modernes, pour démontrer l'absorption veineuse des anciens, celles qui font voir que les veines n'absorbent pas, la description des vaisseaux lactés & des vaisseaux lymphatiques, leur composition, leur nature, leurs fonctions, les glandes qu'ils traversent, leurs ramifications, leurs anastomoses, enfin leur terminaison dans le canal thorachique. Suivant *M. Cruikshank*, il n'y a pas de fluide dans le corps qu'ils ne puissent absorber, selon les circonstances, quoique le chyle & la lymphe soient ceux dont ils se chargent ordinairement. Leur fonction sur-tout, est de reprendre les fluides versés dans les différentes cavités du corps; fonction sans laquelle ces fluides s'y accumuleroient, & formeroient des hydropisies. *M. Hewson* avoit fait voir que ce fluide des cavités du corps étoit le même que la partie coagulable du sang. *M. Cruikshank* prétend que les expériences qui avoient porté *M. Hewson* à le regarder comme tel, l'avoient induit en erreur & que le fluide qu'on trouve dans le péricarde,

dans les ventricules du cerveau, &c. n'est point de la même nature que la lymphe coagulable.

Hippocrate & Galien avoient crû que les veines absorbent l'air de l'atmosphère, & *M. Cruikshank* soutient qu'elles n'absorbent rien. Cette dernière opinion ne nous paroît pas suffisamment prouvée. Le changement de couleur que le sang éprouve en traversant les poumons pendant la respiration, donne lieu de croire qu'il s'y fait une absorption d'air, & il est probable que cette absorption s'opère par les extrémités veineuses. Les observations microscopiques, faites sur la circulation, par *M. l'abbé Fontana*, semblent prouver que tout le sang des artères ne passe point dans les veines par un canal continu, mais qu'une grande partie, pour parvenir à ces derniers vaisseaux, traverse les cellules de la substance que *Stahl* appelle *poruse*, & d'autres *cellulaire*, où le mouvement du sang est soutenu par le ton qui anime cette substance. Il est vraisemblable que les extrémités veineuses y prennent le sang par une force de succion ou d'absorption, lorsque des causes affoiblissantes détruisent cette force, comme dans les contusions, dans le scorbut; le sang y devient stagnant & s'y manifeste par des échymoses, qui ne disparaissent que lorsque ces parties ont repris leur ressort.

La seconde partie de l'ouvrage de *M. Cruikshank* est destinée à l'exposition des différentes glandes des vaisseaux absorbans. L'usage de ces glandes est plus obscur que celui des vaisseaux absorbans, & *M. Cruikshank* ne craint pas d'avouer son ignorance sur cela; avec, qui sans contredire l'honneur plus que la fausse science dont il auroit pu chercher à se parer. Il n'en a point

trouvé dans la tortue , dans les poissons , & n'en a trouvé que deux sur le cou de quelques oiseaux. Il ignore, dit-il , pourquoi il y en a un si grand nombre dans l'homme. Il termine son livre par ce passage de *Galien*, sur *l'usage des parties* : « Il est un point jusqu'où nous pouvons » porter nos recherches ; si nous allons plus loin , » nous serons bientôt convaincus de notre in- » capacité, aussi-bien que de la puissance mer- » veilleuse de celui qui nous a formés ». Cela est vrai , mais cette vérité ne doit pas nous empêcher de continuer nos recherches & nos efforts pour tâcher de lever le voile qui couvre la nature. L'étonnement ne doit pas produire l'inaction.

Usum phosphori urinarii internum medicum à nuperis opprobriis , &c. *De l'usage interne du phosphore en médecine, justifié contre les attaques modernes; par CHARLES TIETZ de Frachenberg en Silésie, docteur en médecine. A Utrecht, chez Winter, in-4°. de 28 p. 1786.*

14. Cette dissertation est composée de trois parties. Dans la première , M. *Tietz* rapporte l'opinion de quelques médecins modernes sur les vertus & les propriétés du phosphore urinaire contre plusieurs maladies. Dans la seconde, il expose plusieurs observations qui en fournissent la preuve. Dans la dernière , il combat les

auteurs qui prétendent que le phosphore est pernicieux en médecine.

Plusieurs médecins anglois & allemands vantent l'efficacité du phosphore d'urine, contre l'épilepsie, la goutte & les maladies aiguës, tant en liniment, que pris intérieurement; on en a conclu qu'il étoit nervin, bézoardique, analeptique, anodyn, antiarthritique, lithontriptique. D'autres l'ont employé avec succès contre la manie, la mélancolie, le spasme, l'épilepsie, l'apoplexie, les coliques, la paralysie, la péripneumonie, la rougeole, le rhumatisme, l'ophthalmie, les fièvres continues & exanthémateuses, les vers, spécialement contre les ascarides, la rage.

Parmi les observations rapportées dans la seconde partie, nous choisirons la suivante.

Un soldat vétérán étoit sujet depuis trois ans à de violens accès d'épilepsie. On lui fit prendre quatre doses de phosphore, de deux grains chacune, & de deux jours l'un, dans de l'oximel. Dès le second jour, ce médicament lui ouvrit le ventre; à la troisième prise, le malade eut un vomissement, qui fut suivi de diarrhée; les déjections alvines étoient luisantes. L'épilepsie ne revint plus.

Malgré les grands éloges qu'on donne au phosphore urinaire comme remède, nous croyons que son usage intérieur doit être encore confirmé par d'ultérieures expériences. Il seroit à souhaiter qu'on les répétât sur ceux qui sont attaqués d'épilepsie, maladie contre laquelle la médecine nous offre si peu de secours.



FRANCISCI TAVARES, M. D., &c.
de pharmacologia libellus academicis
prælectionibus accommodatus: *Élé-
mens de pharmacie à l'usage des leçons
académiques ; par M. FRANÇOIS
TAVARES, docteur & professeur en
médecine de l'université de Coimbra.
A Coimbra, chez Aillaud, 1786. Petite
in-8^o. de 299 pag.*

15. Ce traité élémentaire est dédié à la reine
Marie première de Portugal. Il est divisé en trois
parties. L'auteur, après avoir prouvé dans ses
prolégomènes que les connoissances pharmaceu-
tiques sont nécessaires au médecin, parle dans
la première partie, des vaisseaux, instrumens,
poids, mesures, caractères ; de la manière de
recueillir, de sécher & de conserver les racines,
feuilles, écorces, fleurs & semences : il décrit
dans la seconde les opérations & les prépara-
tions ; & dans la troisième, les compositions of-
ficinales, sirops, conserves, onguens, électuai-
res, emplâtres, &c.

On peut juger, par ce traité, de l'état actuel
des sciences médicales en Portugal.

*Traité des affinités chimiques, ou attra-
ctions électives ; traduit du latin sur la
dernière édition de BERGMAN, au-*

gumenté d'un supplément & de notes ; avec des planches. A Paris , chez Buifson , libraire , à l'hôtel de Mesgrigny , rue des Poitevins , n°. 13 , 1788. Prix 5 liv. broché , 6 liv. relié , & 3. liv. 10 f. broché , franc de port par la poste.

16. Cet ouvrage est un des plus propres à mettre les lecteurs au fait de l'état actuel de la chimie , parce que le traducteur en présentant les principes du célèbre Bergman , a cru devoir donner une idée des modifications que les chimistes françois y ont apportées. Il y oppose les faits & les raisonnemens sur lesquels ils ont fondé leur nouvelle nomenclature chimique ; il en a du moins extrait les plus frappans , pour mettre le lecteur à portée de juger. Il n'a point touché au corps de l'ouvrage de Bergman. Il a renfermé dans le supplément & dans les notes , les connoissances ultérieures qu'on a acquises , & qui ne s'accordent point avec les principes de Bergman.

Ce chimiste fait une distinction entre l'attraction qui s'exerce à de grandes distances , & que Newton a démontrée , & l'attraction qui a lieu entre les corps voisins à la surface de la terre. Il appelle celle-ci *attraction prochaine* , parce qu'elle n'agit que sur de petites molécules , & qu'elle s'étend à peine au-delà du contact. Il croit cependant que ces deux sortes d'attractions ne diffèrent que par les circonstances , parce que la figure & la situation entrent comme élémens dans la dernière , & en modifient les loix , & qu'elles ne sont pour rien dans l'attraction qui agit à

de grandes distances. Il distingue aussi plusieurs espèces d'*attractions prochaines*, & ne fait mention que des principales. Lorsque des substances homogènes tendent à se réunir, il n'en résulte qu'une augmentation de masse, sans que la nature de la substance éprouve aucun changement, & il appelle cet effet, *attraction d'agrégation*. Mais si des substances hétérogènes mêlées ensemble, & abandonnées à elles-mêmes, forment de nouvelles combinaisons, le changement qu'elles subissent, affecte moins leur masse que leur qualité, & c'est ce qu'il appelle *attraction de composition*. Si son action se borne à réunir simplement deux ou plusieurs substances, c'est l'*attraction de dissolution* ou de *fusion*, selon qu'elle est faite par la voie humide ou par la voie sèche. L'attraction de composition se divise en *attraction élective simple*, & en *attraction double*. La première a lieu, lorsque de trois substances simples qui s'attirent mutuellement, deux se combinent à l'exclusion de la troisième; & la dernière, lorsque deux composés, formés seulement de deux principes prochains, viennent à changer réciproquement leurs principes, lorsqu'ils sont mêlés ensemble. C'est de ces deux dernières attractions que M. Bergman s'est principalement occupé dans son ouvrage.

Toutes les opérations de la chimie se réduisant à l'analyse ou à la synthèse, & l'une & l'autre étant fondées sur les attractions, il est évident que l'étude de ces dernières est la base de la chimie. Que ces attractions suivent un ordre constant ou non, la connoissance n'en est pas moins importante. Si elles sont constantes, elles sont une règle sûre pour dévoiler les secrets de la nature. L'ordre de ces attractions souffre-t-il

des exceptions ? il est nécessaire de connoître ces exceptions & la raison qui y donne lieu. M. Bergman pense que les loix des attractions chimiques ne sont pas constantes, & qu'elles sont subordonnées à certaines conditions. En effet, selon ce chimiste, la différence de chaleur change souvent les attractions électives; une attraction double y peut occasionner des irrégularités apparentes; le changement qui s'opère successivement dans les substances peut produire le même effet; la solubilité donne lieu aussi à des anomalies apparentes, ainsi que la combinaison de trois substances; il en est de même d'un excès de l'un ou de l'autre des principes prochains. M. Bergman enseigne la manière de déterminer, malgré ces difficultés, les attractions électives simples, & fait voir la nécessité d'une nouvelle table des attractions. Bien loin de faire aux auteurs de celles qui existent déjà, des reproches sur l'insuffisance de leur travail, il ne se flatte pas que le sien soit parfait. Il est persuadé qu'il faudroit plus de trente mille expériences exactes pour un certain degré de perfection à la foible esquisse qu'il présente.

Il a fait entrer dans sa table plusieurs substances nouvellement connues, & dont on ignore encore l'origine & la composition, telles que les acides fluorique, arsenical, du tartre, du sucre & de l'oseille; parmi les terres, la magnésie & la terre pesante; & parmi les métaux, la platine, le nickel, la manganèse & la sidérite. Cette table est composée de cinquante-neuf colonnes, au commencement desquelles sont placées autant de substances; & c'est à ces substances que se rapportent toutes celles qui sui-

vent au-dessous ; de manière qu'elles sont censées avoir d'autant plus d'affinité avec la substance qui est à leur tête, qu'elles en sont plus près.

Le supplément & les notes qui suivent l'ouvrage de M. Bergman, ne peuvent qu'ajouter beaucoup aux lumières qu'on en peut tirer. Mais, en s'instruisant, on se convaincra que les chimistes sont encore bien loin d'être d'accord entre eux, & que la chimie, qui est une science de faits, est peut-être la plus éloignée de toutes, de cette unanimité qui est nécessaire pour produire la certitude.

Physicalische chemische versuche und beobachtungen : *Expériences & observations physico-chimiques ; par SIGISBERT FR. HERMSTADT ; première partie. A. Berlin, chez Wieveg, 1787. In-8°. de 310 pag.*

17. Ce premier volume d'un traité très-savant est divisé en huit sections.

La première a pour objet la fermentation & ses effets, d'après les expériences de Bergman, Scheele & Priestley.

La seconde traite de la formation de l'éther & de la dulcification des acides. M. Hermstadt examine les théories de Macquer, de Wiegleb & de Scheele, & il montre que l'éther ne peut avoir lieu, si l'huile de tartre est réunie avec un acide fort. Il prouve que lorsque l'huile de tartre est détruite par l'acide, il en résulte de l'acide de tartre, lequel passe par le feu à l'état d'un vinaigre

particulier , & forme de cette manière un véritable æther.

On trouve dans la troisième section, des recherches analytiques sur la nature de l'acide salin déphlogistiqué.

Dans la quatrième, des expériences & des observations sur la formation du principe acide dans le règne végétal, & sur les causes des changemens opérés par les acides minéraux.

La cinquième roule sur l'origine & la formation de l'air vital ; M. *Hermstadt* réfute ici le sentiment de *Watt*.

La sixième contient des réflexions sur la production de l'air fixe par l'air vital, & sur son union avec les corps phlogistiqués.

La septième est spécialement destinée à la décomposition du sucre de lait.

La huitième renferme des observations sur le nouvel acide découvert dans la pomme.

Varias essentiam nervinam bestucheffianam conficiendi methodos exponens, &c. Dissertation dans laquelle sont exposées différentes manières de préparer l'essence nervine de BÊTUCHEF ; par FRÉD. GUILLAUME MEIR, de Königsberg en Prusse, docteur en médecine. A Utrecht, chez Winter, 1786 ; in-4°. de 34 pag.

18. Cette dissertation contient deux chapitres, sous-divisés chacun en plusieurs sections.

On donne dans le premier chapitre la des-

cription de l'essence jaune, & dans le second celle de l'essence blanche. M. *Alexis*, comte de *Besluchef*, maréchal des champs, chevalier de l'ordre de l'empire Russe, étoit dépositaire depuis long-temps d'une essence tonique qu'il falloit exécuter avec beaucoup de soin & de sagacité, & qui demandoit des travaux pénibles pendant quatre mois. Ce médicament célèbre étoit vanté comme une panacée universelle, sur-tout pour calmer le mouvement du sang, & en prévenir la putréfaction : il pouvoit en conséquence servir de préservatif & de remède contre le scorbut & les maladies provenant de la coagulation des humeurs, contre la gravelle, &c. M. *Model*, apothicaire impérial, savant chimiste, préparoit cette essence; mais comme il étoit persuadé qu'un médecin sage ne peut conseiller un remède, à moins qu'il n'en connoisse en même temps les parties constituant,es, il faisoit entendre clairement que le fer & l'esprit de sel dulcifié en étoit la base. Long-temps avant que le comte de *Besluchef* ait confié à M. *Model* les procédés pour obtenir son essence, un autre chimiste préparoit ce remède; mais il s'échappa de Copenhague pour aller à Hambourg, où il vendit le secret de ces gouttes au général *de la Motte*. Telle est l'histoire de l'essence d'or, dont la formule se trouve dans les *Elémens de Pharmacie* de M. *Baumé*.

Quoique ces gouttes ne soient plus tant vantées, nous allons cependant donner la formule par laquelle M. *Meir* obtient la *teinture nervine tonique jaune*.

Prenez, Des pyrites de soufre commun, ou, à leur défaut, du soufre jaune, six livres.
Du mercure sublimé corrosif, douze liv.
Broyez

Broyez exactement & long-temps ces deux ingrédients dans un mortier de jaspe ; lorsque le mélange sera parfait , divisez-le en deux parties égales, que vous mettrez chacune, sublimer dans un alambic de verre , en répétant six à huit fois la même sublimation. Après quoi prenez la masse qui résulte de ces sublimations, mettez-la dans un grand vaisseau de verre ; versez par-dessus le triple de son poids d'eau très-pure ; faites bouillir le tout en remuant continuellement ; filtrez cette décoction chaude par le papier gris ; peu de temps après il se formera une cristallisation saline. Répétez cette opération avec la même quantité d'eau ; mettez cette liqueur filtrée pour la seconde fois, & contenant tout le sel, dans une retorte de verre ; faites-la distiller à un feu lent jusqu'à siccité, en augmentant le feu par degré ; vous obtenez par-là une espèce de sel de mars en cristaux de couleur obscure, qui s'attache par la sublimation au col de la cornue ; en exposant ce sel à l'humidité de l'air, il tombe en déliquescence.

Pesez trois gros de ce *liquamen* ; jetez-les dans douze onces d'esprit de vin rectifié ; après quelques temps ce mélange devient rouge : exposez-le ensuite au soleil dans un flacon bien fermé ; il deviendra peu à peu très-limpide & blanc : en le laissant derechef au soleil, en y ajoutant un peu d'or ou quelques substances qui teignent en jaune, vous obtenez alors l'essence *solaire*.

Nous ne décrirons pas les procédés qu'il faut employer pour faire la *liqueur nervine blanche* ; nous renvoyons à la Dissert. de M. Meir.



Saggio di naturali esperienze sopra la decomposizione dell' acqua in aria, &c. C'est-à-dire , *Essai d'expériences naturelles sur la décomposition de l'eau en air ; par le docteur FERDINAND GIORGI ; in-8°. de 150 pag. A Florence , chez Tolani , 1785.*

19. Malgré les expériences de MM. *Cavendish* , *Lavoisier* , *Meusnier* , &c. relatives à la composition & à la décomposition de l'eau , l'auteur pense que l'on n'est nullement en droit de conclure que ce liquide soit un composé d'air déphlogistiqué & d'air inflammable : il assure que ce dernier ne provient que des substances métalliques & des matières inflammables , ou des luts extrêmement échauffés & en contact avec les vapeurs aqueuses ; il ajoute que lorsqu'on écarte ces substances dans les expériences , ou qu'on ne pousse la chaleur qu'à un seul degré au dessus de celle de l'eau bouillante , on n'obtient pas un vestige d'air inflammable , bien que toute l'eau se convertisse peu-à-peu en un air à la vérité un peu plus pur que l'air atmosphérique , mais toutefois imprégné d'une odeur particulière. Cette doctrine est le résultat des nombreuses expériences que M. *Giorgi* a faites en présence de plusieurs témoins , et de quelques-unes qui ont été exécutées en société avec M. le docteur *Cioni*. Il ne s'est servi pour ces expériences que d'eau privée d'air à l'aide de la

distillation & de l'ébullition. Il a fait usage d'un tube , à l'une des extrémités duquel il avoit fait souder un entonnoir armé d'un robinet , & à l'autre extrémité un serpentín qui traversoit un réfrigérant & se terminoit dans un vaisseau imperméable , pourvu de deux conducteurs , dont l'un destiné à conduire les vapeurs concentrées de l'eau , & l'autre à introduire les vapeurs aériformes permanentes à travers l'eau , sous une cloche de verre. C'est au moyen de l'entonnoir qu'il fait passer l'eau goutte à goutte dans le tuyau convenablement échauffé. Lorsqu'on emploie à ces expériences des cylindres de fer , leur intérieur souffre quelque altération , même à une chaleur d'un seul degré au dessus de celle de l'eau bouillante , sans qu'on obtienne pour cela de l'air inflammable. Si l'expérience dure assez longtemps , on trouve , à l'intérieur de ces tubes de fer , une couche mince , composée 1°. d'une chaux brune tirant sur le rouge , que l'aimant n'attire pas , & que l'acide vitriolique ni l'eau forte ne dissolvent point ; 2°. des cristaux très-petits , brillans comme l'acier , que les mêmes acides n'attaquent pas non plus , ou très-peu , mais que l'aimant attire. M. *Giorgi* croit que ces cristaux sont formés de la substance du fer , laquelle , privée d'une grande partie de son phlogistique , s'est saturée de vapeurs aqueuses. Deux gros & demi de la chaux brunâtre , exposés à un feu violent , ont donné vingt-deux pouces cubes d'air fixe. Six onces d'eau traitée de cette manière ont fourni 75 3/4 pouces cubes d'air.

Si aux tubes de fer on substitue des cylindres de cuivre , les vapeurs aqueuses qui les traversent les attaquent également. L'air qui en résulte dans ce cas est plus pur , pourvu qu'on ne les échauffe

pas jusqu'à rougir ; car alors le phlogistique de cuivre se mêle à l'air, & le rend méphitique. En général, plus les tubes de cuivre, aussi bien que ceux de fer, sont échauffés, & quant aux derniers plus le fer qu'on y a employé pour tout cet effet est doux, & plus l'air qui passe est impur.

L'auteur a fait revêtir de cuivre & souder avec de l'argent, des tuyaux de verre tant blanc que vert. Cette précaution n'a pas empêché que presque toujours le verre ne se soit fendu. Cependant, malgré l'imperfection de cet appareil, six onces d'eau ont donné dans l'espace de trois heures six cents dix pouces cubes d'air, & l'eau qui s'est rassemblée de nouveau a été très-limpide & d'une odeur très-foible.

Les résultats ont été les mêmes lorsque M. Giorgi a employé des tuyaux de porcelaine armés de la même manière.

L'auteur conclut de ces expériences, 1°. que l'eau est un composé d'air pur & d'un autre air qu'il ne connoît pas ; 2°. que le feu pur peut, aussi bien que le phlogistique, communiquer une élasticité permanente aux fluides ; 3°. que la matière électrique contribue peut-être au changement de l'eau en air.

Aperçu & doutes sur la météorologie appliquée à la médecine; par M. M. F. B. RAMEL le fils, docteur en médecine, de l'Académie des belles-lettres d'Arras, & correspondant de la Société royale de médecine de Paris. A Aix, de l'impri-

merie de la veuve d'Augustin Adibert, imprimeur du roi, du clergé & de l'université, rue Plate-Forme, 1787. In-12 de 113 pag.

20. « L'homme ne vit-il que de l'air ? dit M. Ramel. Non sans doute. L'air ne sauroit donc être le seul artisan de ses douleurs & de ses infirmités. . . . Mais d'où vient que l'on attribue si exclusivement & si généralement à ce fluide la production de toutes les maladies qui ont quelque affinité, quelque ressemblance dans leurs symptômes, quelque uniformité dans leur marche & quelque universalité ? Ce médecin rejette, sur ce point de doctrine, l'opinion d'Hippocrate & de tous les médecins qui l'ont suivi. Ses objections contre l'application de la météorologie à la médecine, & contre le système qui attribue aux influences de l'air & des saisons les maladies qui dans certains temps de l'année se montrent avec des caractères communs & uniformes, sont certainement de la plus grande force, & méritent l'attention de tous ceux qui cultivent la médecine. Mais, en prouvant que les observations météorologiques n'ont pas été jusqu'à présent d'une grande utilité, M. Ramel ne nous paroît point prouver assez que ce genre d'observations, perfectionné, & dirigé sous certains points de vue, ne peut point absolument être utile un jour. Sa critique nous fait voir qu'il y a sans doute, dans la constitution de l'air, des choses qui nous sont encore inconnues, soit par rapport à elles-mêmes, soit par rapport à la manière dont elles modifient notre corps, mais sans nous convaincre que l'air n'a aucun

rapport avec les maladies qui règnent dans les diverses saisons. Faire dépendre ces maladies de la qualité des alimens, c'est avancer un principe qui est encore bien plus difficile à prouver que celui qu'on réfute. Dire qu'elles tiennent à un mauvais régime, aux passions, c'est perdre de vue ce caractère d'uniformité qu'ont les maladies des saisons, & que le régime & les passions ne peuvent leur donner. Ainsi, quoique l'auteur de cette dissertation discute avec beaucoup de force & de profondeur les objets qui en font la matière, son opinion sur l'inutilité absolue des observations météorologiques, nous paroît trop positive & trop tranchante. Il nous semble qu'il auroit dû la modifier, & au lieu de conseiller d'abandonner ce genre d'observation, indiquer un moyen de le perfectionner.

Mémoire & instruction sur la culture, l'usage & les avantages de la racine de difette; par M. L'abbé DE COMMERELL, correspondant de la Société royale des sciences & arts de Metz, & de la Société d'agriculture de Paris; troisième édition. Prix 24 sous, franc de port par la poste. A Paris, chez Buisson, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n°. 13, 1787. In-8°. de 47 pag.

21. La racine de difette, qu'on a ainsi appelée

parce qu'elle peut servir de ressource pour les hommes & pour les bestiaux, lorsque la récolte & les fourrages manquent, mais que quelques-uns ont confondue avec le *turneps* ou gros navet, ne doit, selon M. l'abbé de Commerell, être mise ni dans la classe des navets, ni dans celle des carottes. Il dit que, quoique par son extérieur & par sa graine elle ressemble assez à la betterave, elle lui est supérieure à tous égards & paroît former une espèce distincte. Quoi qu'il en soit, sa culture en est facile. On la plante en plein champ & sur les jachères; elle réussit dans toutes les terres, & sur-tout dans celles qui sont humides & légères. Elle résiste aux intempéries des saisons, aux insectes, & n'appauvrit point le sol qui la nourrit. M. l'abbé de Commerell indique le temps & la manière de la semer, de la transporter, de la cultiver, & d'en récolter les feuilles qui se succèdent sans cesse avec la plus grande abondance, & qui sont si utiles sur-tout pour les bêtes à cornes. Il rapporte aussi, à la fin de son Mémoire, des observations qu'il a faites sur différens autres objets d'agriculture, & qui prouvent avec quel zèle louable & avec quel succès M. l'abbé de Commerell s'occupe de l'utilité publique.

Explication du système botanique du chevalier Von LINNÉ, pour servir d'introduction à l'étude de la botanique : ouvrage dans lequel on donne, 1°. un précis des ouvrages élémentaires de cet auteur; 2°. on examine si son système

est le plus solidement établi, si l'auteur a été fondé à rejeter toutes les parties de la fleur, & forcé de préférer les organes sexuels ; 3°. on désigne les ouvrages élémentaires & nécessaires, avec la meilleure manière de s'en servir ; 4°. on donne une explication de plusieurs mots techniques : par M. GOUAN, conseiller, médecin du Roi, professeur royal de médecine au Ludovicée de Montpellier, associé ordinaire de la Société royale des sciences de cette ville ; associé honoraire de celle de Florence, associé étranger de celle de Naples, membre des Académies de Toulouse, Liège & Boulogne. A Montpellier, chez Picot, 1787. In-8° de 72 pages, avec figures.

22. A la sollicitation des étudiants en médecine, M. Gouan a fait imprimer cet écrit instructif ; 1°. parce que les ouvrages de Linné ne deviennent malheureusement que trop rares ; 2°. parce qu'il a paru, depuis quelques années, plusieurs ouvrages, dans lesquels les auteurs se sont éloignés du vrai sens de Linné ; 3°. parce que l'on a insinué que ses ouvrages sont difficiles à entendre, & que par-là on a rebuté un grand nombre d'amateurs. Il est donc question

de les détromper , & il est d'une nécessité indispensable de reprendre tous ces détails pour le bien de la science , & l'avantage des personnes qui s'adonnent à la botanique.

M. *Gouan* , qui a fait une étude très-approfondie de la doctrine de *Linneé* , passe en revue ses principaux ouvrages , les explique , les commente , & les rend propres aux étudiants & aux amateurs. Il divise ses explications en quatre chapitres.

Dans le premier , M. *Gouan* examine si *Linneé* a dû rejeter la méthode naturelle , celle des fleurs , des fruits , des semences , & s'il a été forcé de donner la préférence aux *organes sexuels* , pour en faire la base de son système.

Le second chapitre offre l'examen & l'analyse du système de *Linneé*.

« Après avoir donné , dit M. *Gouan* , des loix vraies & précises de la nature des choses ; après avoir décrit les caractères naturels , essentiels , factices ou artificiels , & démontré l'insuffisance des uns , l'utilité des autres , ainsi que leur nécessité , *Linneé* n'a pu éviter d'en faire la base d'une méthode qui peut faciliter la connoissance des genres & des espèces. Ayant donc prouvé que les fleurs sont les parties essentielles de la plante , & ayant considéré avec fondement leurs organes sexuels , comme les parties essentielles de la reproduction , comme les plus constantes dans toutes les espèces , *Linneé* a dû y découvrir & y reconnoître mieux que tout autre les signes propres à caractériser les classes & à limiter les genres ; mais il ne s'est pas contenté de les apprécier , il a voulu les rendre palpables , sensibles , les fixer par des attributs invariables ;

ou, ce qui revient au même, il a déterminé les attributs qui devoient faire le caractère distinctif des classes & des genres. Les sexes seuls lui ont fourni les divisions & les sous-divisions de sa méthode, qui a mérité le nom de système, parce qu'elle est fondée sur des principes plus précis, plus fixes & plus absolus.

« Le nombre, la proportion, l'insertion, la situation, la connexion des sexes, sont les attributs qu'il a employés d'après ce premier principe. Si nous démontrons, continue M. *Gouan*, qu'il ne s'en est jamais écarté, nous forcerons ses adversaires à convenir que cette méthode est, comme nous l'avons avancé, la plus conforme à ses principes, la plus solide & la plus constante, puisqu'elle porte sur des caractères certains, & qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait été adoptée par toute l'Europe savante. »

« Pour estimer comme il faut ce système, nous examinerons d'abord le plan général, ensuite nous entrerons dans le détail de chaque classe, pour voir si les exceptions que présentent certaines espèces par rapport aux ordres & aux genres, sont, comme on l'a prétendu, des vices ou des imperfections de cette méthode; ou, s'il est possible, interprétons *Linné*, afin de le justifier aux yeux de ceux qui l'ont attaqué ».

Servons-nous de l'interprétation savante, courte & précise de M. *Gouan*; elle suffira pour donner une idée du système sexuel à nos lecteurs.

« La division générale & première de ce système, dit M. *Gouan*, porte sur deux considérations fondamentales: les deux sexes sont apparens, visibles, leurs noces sont connues, publiques, ce qui donne lieu aux vingt-trois pré-

mières classes ; ou bien les sexes sont peu apparens, cachés, invisibles en tout ou en partie, & leurs noces cachées, c'est la vingt - quatrième classe, sous le nom de *cryptogamie* ».

« Les vingt-trois premières classes sont établies sur un des attributs déjà mentionnés ; le nombre, la proportion, la situation, la connexion, & si rigoureusement, qu'un d'eux exclut tous les autres, & forme seul le caractère essentiel de la classe ».

« De ces vingt-trois classes, les onze premières sont fondées sur le nombre des étamines, depuis une jusqu'à douze. Dans une fleur hermaphrodite l'insertion, la proportion des étamines, ne sont comptées ici pour rien, avec d'autant plus de raison, qu'on voit dans plusieurs classes nombre de plantes à fleurs hermaphrodites manquer de calice ou de pétale, & dont les étamines sont insérées ou au réceptacle ou à une des parties de la fleur au défaut de l'autre, & réciproquement ».

« La douzième & la treizième classe exigent un nombre indéfini d'étamines dans une fleur hermaphrodite ; la treizième sur-tout au-delà de douze. Dans la douzième, *Linné* a eu égard à l'insertion des étamines sur le calice ; ainsi il est bon d'observer par quel caractère elles l'occupent. Mais dans la treizième, l'insertion au réceptacle forme un caractère décidé ; & sans cette heureuse distinction, il en seroit résulté une classe très-nombreuse & très-difficile ».

« La quatorzième & la quinzième sont établies sur un autre attribut ; savoir, la proportion ou grandeur relative des étamines ; tantôt deux longues & deux plus petites ou plus courtes (quar-

torzième classe), ou bien quatre longues & deux courtes, diamétralement opposées l'une à l'autre (quinzième classe), & toujours dans une fleur hermaphrodite ».

« La connexion des étamines entre elles, tantôt par leurs filamens, tantôt par leurs anthères ou par leur adhérence à la partie femelle, ou pistil, est l'autre attribut qui a servi à *Linné* pour former plusieurs classes, sous les noms de *Monadelphie*, *Diadelphie*, *Polyadelphie*, *Singénésie*, & *Gynandrie* ».

« La vingt-unième & la vingt-deuxième renferment les plantes dont les fleurs ne sont pas hermaphrodites, mais d'un seul sexe, c'est-à-dire, des étamines ou des pistils séparés & situés dans un ou deux individus; & de cet attribut, pris de la situation différente, ou séparation, il en résulte les deux classes connues sous le titre de *Monoecie* & *Dioecie* ».

« Dans la vingt-troisième classe, intitulée *Polygamie*, dénomination qui la caractérise parfaitement, sont des plantes en quelque sorte privilégiées, puisqu'elles ont non-seulement des fleurs hermaphrodites sur un même individu, mais en outre des fleurs unisexuelles, mâles ou femelles, sur ce même individu; & tantôt des fleurs, ou mâles ou femelles, sur des individus distincts de celui qui est hermaphrodite & à fleurs unisexuelles ».

Indépendamment de cette excellente explication, *M. Gouan* analyse encore chacune de ces classes en particulier; il en démontre en maître les beautés & les aberrations. Le chapitre troisième traite de l'application du système de *Linné*; c'est ici qu'il fait remarquer plus particulièrement les diverses aberrations que chaque genre com-

porte. Il faut lire les savantes observations de M. Gouan dans son ouvrage ; elles instruiront & le botaniste éclairé & le commençant. Il est question dans le dernier chapitre de quelques mots techniques que les Lexicographes botanistes françois n'avoient pas bien expliqués. Voici ce qu'il dit des arbres.

« *Pontedera* distingua les arbres, des arbrustes & des arbrisseaux, par les seuls bourgeons, sans avoir égard ni à la grandeur ni à leur durée. Linné sentit toute l'importance d'une distinction qui semble dictée par la nature, & il a forcé presque tous les botanistes à adopter, comme lui, la distinction de *Pontedera*, puisque l'on voit des arbres nains, rampans, & des arbrustes qui par leur grandeur & leur élévation leur disputent ce titre. On regarde donc comme arbres ceux qui ont des bourgeons ; tous les autres sont arbrustes ou arbrisseaux. Sans cette distinction très-naturelle, on seroit souvent embarrassé ».

Sur les plantes hybrides, mulâtres ou métives.
 « Quelques botanistes, avant Linné, ont confondu ces espèces avec les fleurs polygames, & quelques auteurs modernes ont suivi l'exemple de ceux qui ont précédé Linné ; mais on est convenu d'appeler *hybrides*, terme employé par Horace pour désigner la même chose, les plantes provenues de deux espèces différentes.

Des feuilles embriquées. « Feuilles embriquées, tuilées, des feuilles qui se couvrent les unes les autres comme les tuiles d'un toit, ou des écailles d'un calice, ainsi que dans les chardons. Ce n'est donc pas la feuille dont les plis moins avancés représentent les tuiles d'un toit ; car dans tout ceci, il n'est nullement question des plis d'une

feuille, ni d'une feuille seule, mais de plusieurs feuilles à recouvrement.

Feuille lyrée. « Linné a donné une excellente définition de cette espèce de feuille ; *feuille coupée transversalement en pièces, de manière que les supérieures soient plus grandes, & les pièces d'en-bas plus écartées* ».

Fleur semidigine. « Telle est une fleur dont le style est fendu en deux par contraste avec ceux des fleurs et plantes d'un même genre. Linné n'a pas expliqué ce mot, parce qu'il a cru qu'il lui suffisoit de citer un genre, et d'avoir des yeux pour reconnoître ce caractère ; c'est pour la même raison qu'il n'a pas expliqué le mot *Semidecandrique* ».

Les conclusions de M. Gouan, sont, 1°. que la méthode naturelle est bien éloignée de sa perfection, impraticable malgré les fragmens donnés il y a trente ans par Linné, & nonobstant les améliorations que quelques savans ont cru y apporter ; 2°. que Linné n'a pu ni dû en aucune manière employer, pour une méthode, les calices, les corolles, les fruits, les semences ; 3°. que par conséquent ce n'est point par esprit d'innovation qu'il s'est servi des organes sexuels, mais qu'il a été forcé de leur donner la préférence, parce qu'ils sont les parties essentielles à la fleur, à la propagation, & les seules qui pouvoient fournir des caractères plus vrais, des considérations plus solides ; 4°. que son système est le plus constant, le plus uniforme, puisque les classes, les ordres & les genres sont toujours établis sur les conditions fondamentales du système ; & le plus facile dans la pratique ; 5°. que les caractères naturels des genres sont immuables,

& d'autant plus utiles, qu'ils peuvent être adaptés à toutes les méthodes possibles; que les caractères essentiels sont une découverte inappréciable; qui offre les plus grandes ressources, les plus propres à abréger la recherche des genres & des espèces, en ce qu'ils présentent le plus grand rapport, la plus grande affinité, & tout à-la-fois la différence essentielle.

Il faut avoir le courage de M. Gouan pour prendre la défense de *Linné* dans un temps où ses détracteurs sont nombreux.

JOAN.-ANTONII SCOPOLI, phil. & med.
doct. cæsareæ regiæque Majest. in re
metallica à consiliis in archigymnasio
ticinen. publ. botanices & chemiæ
professoris, variarum Societatum lit-
terarium sodalis, fundamenta botanica
prælectionibus publicis accommodata.
*A Vienne, chez Wappler; & se trouve
à Strasbourg chez Amand Kœnig, &
dans la librairie académique, 1786.
In-8° de 180 pages, avec dix plan-
ches. Prix 3 liv.*

23. Ces élémens, rédigés pour faciliter aux jeunes gens l'étude de la botanique, contiennent en sept parties tout ce qu'il est essentiel de savoir.

La première traite de l'anatomie des plantes; M. Scopoli y fait connoître les racines, troncs, feuilles, fleurs, fruits, adminicules.

Il s'agit dans la *seconde*, de la classification des plantes; c'est cette division qui constitue les systèmes. Les classes sont naturelles ou artificielles, composées d'ordres, de genres & d'espèces. M. Scopoli donne l'explication de plusieurs méthodes & systèmes de botanique, ainsi que l'institution de plusieurs familles.

La *troisième* partie est destinée aux genres. Il s'y trouve d'excellentes choses relatives aux dénominations.

La *quatrième* regarde les espèces; c'est de celles-ci que naissent les mulâtres & les variétés.

* La carotte cultivée forme une espèce. Cette plante a communément sa racine jaune, mais aussi quelquefois il se trouve qu'elle est blanche ou rougeâtre; de même la rave a la racine ou blanche ou noire, ou longue ou ronde; quantité de fleurs ont des couleurs variées; toutes ces différences ne constituent pas l'espèce; ce sont simplement des variétés qui sont l'objet de la *cinquième* partie.

Dans la *sixième* sont exposées les vertus des plantes; si elles sont âcres, astringentes, salubres, suspectes, inertes; si elles abondent en alkali fixe, &c. La famille des graminées offre, dans ses feuilles, une agréable nourriture aux bestiaux. Plusieurs espèces fournissent des graines que les oiseaux mangent, tandis que les fromentacées sont le principal aliment de l'homme. Les liliacées sont la plupart visqueuses & vénéneuses: telles sont l'ellébore blanc, la fritillaire, les narcisses, les jacinthes & autres. Les ombellifères sont aromatiques; les unes sont es-

culentes, tandis que d'autres sont délétères. Plusieurs végétaux fournissent des succédanés au froment pour la panification. Ainsi dans le Mexique, les habitans de cette contrée, font du pain avec la graine du grand tournesol ; En Dalécarlie, avec l'écorce de pin sauvage ; en Ecosse, avec les feuilles du trefle des prés ; en Islande, avec le lichen qui porte le nom de ce pays ; en Etrurie, avec la poise de terre (*helianthus tuberosus*) ; en Irlande, avec les pommes de terre ; en Espagne, avec la racine de gaïac. Plusieurs plantes ont la faculté de détruire & de faire fuir les insectes : M. Scopoli nomme contre les teignes le millet, l'hépatique des bois & le piment ; contre les poux de l'espèce humaine, la poudre du fruit de fusain, de l'aconit bleu & de la staphisaigre ; pour détruire les poux du bétail, la décoction du napel suffit ; contre ceux des porcs, la décoction de licopode ; pour chasser les grillons domestiques, il suffit de brûler de la racine de nénuphar & de l'écorce de peuplier ; contre les mouches, le musle de veau & une espèce de champignon que Linné nomme *agaricus muscarius* ; contre les cousins, la fumée d'énule & d'amadou ; les punaises disparaissent avec la christophoriënne, le chanvre, le piment, l'huile de tabac & la fumée de poivre d'Espagne.

La septième & dernière partie renferme les caractères spécifiques des plantes officinales très-en usage & leurs propriétés médicinales. Au nom individuel & à la phrase botanique de Linné, sont joints la dénomination officinale, la partie qui est pharmaceutique, l'ordre, le genre, la classe naturelle & artificielle, enfin les vertus de la plante.

L'aloës des boutiques, ce purgatif par excellence est, selon le professeur de Pavie, le suc épaissi de l'*aloë perfoliata*, qui est l'aloës officinal de Forskal.

La fleur de nénuphar blanc est rafraîchissante; l'usage de cette plante aquatique a toujours paru suspect à M. Scopoli.

La racine d'eupatoire est purgative & émétique; celle de béroïne est cathartique.

Les tiges de la douce amère, sont atténuantes & tempérantes, comme la fausse pareille.

Le lierre terrestre est nuisible aux chevaux.

Le bouillon blanc endort les poissons.

M. Scopoli juge inutile les eaux distillées de scabieuse, de scorfonère, de chicorée, de bourrache & de tormentille; il devoit donc proscrire aussi celles de mauve, de pavot rouge, d'ortie, de pariétaire, de laitue, de fumeterre, d'oseille, de nénuphar, d'armoïse & de dent de lion; toutes plantes inodores qu'il tolère.

Amerikanische gewächse nach LINNEISCHER ordnung : *Plantes américaines rangées d'après le système de LINNÉ, première moitié de la seconde Centurie, contenant la planche 101 jusqu'à la 150. A Nuremberg, chez Raspe; & se trouve à Strasbourg dans la librairie académique, 1786. Prix de chaque cahier 16 liv.*

24. Ces plantes appartiennent à la sixième, huitième & neuvième classe du chevalier de

Liné. Les planches qui nous ont paru représentées avec le plus d'exactitude, sont l'éphémère articulée; la fleur du sang, ou la tulipe du Cap; les pancraces d'Illyrie, d'Amboine & des rivages; le lis narcisse de la Caroline; le sapotiller; la bursère à gomme; l'onagre à huit valves; l'arbre vénéneux ailé; la parkinson à aiguillon; la heister ponceau; les pourpiers triangulaires & étendus.

Medicinischer briefwechsel, &c. C'est-à-dire, *Correspondance médicale, publiée par une société de médecins; seconde partie. A Halle, chez Gebauer, 1787. In-8°. de 98 pages.*

25. M. Grunwald a annoncé dans le tome lxx de ce Journal, page 555, la première partie de ce Recueil périodique. Comme la seconde vient de nous parvenir, nous allons indiquer les articles qu'elle contient.

1°. Biographie de M. Metzger, par lui-même.

2°. Continuation & Supplément du n°. 5. de la première partie, sur le mérite des professeurs de Kœnigsberg, par le même.

3°. Etat de la médecine dans la Prusse orientale, par le même.

4°. De l'effet particulier de l'eau de Sinnberg sur ceux dans lesquels il reste du mercure; par M. Zwierlein.

5°. Annonce de M. Hufly.

6°. Sur les variétés de l'espèce humaine; par M. Metzger.

188 HISTOIRE LITTÉRAIRE.

7°. Demande du docteur *Rolfinck*, accordée par le duc *Wilhelm*.

8°. Ecole de Chirurgie de Paris.

9°. Portraits de Vienne.

10°. Abolition des dissertations inaugurales dans les universités d'Autriche.

11°. Institut médico-chirurgical, à Saint-Petersbourg.

12°. Essai de Règlement pour la médecine des pauvres.

13°. Tableau des naissances, mariages & morts dans la principauté de Nassau-Usingen, dans les années 1781-1784.

14°. Tableau des naissances, mariages & morts dans le district d'Orlamunde.

15°. Suppression du directorat & établissement du proto-médecin dans les universités d'Autriche.

16°. Plan d'études médicales.

17°. Lettre écrite de Burgsteinfurt, en Westphalie.

18°. Réflexions.

19°. Nouvelles de médecine.

20°. Découvertes.

21°. Morts & promotions.

Index musæi LINKIANI: Catalogue du cabinet de M. LINK, trois volumes, 1783, 1787. A Leipzick, chez Beygang. In-8°.

26. Le premier volume de cette belle col-

lection, qui parut en 1783, renferme le règne animal ; il est de 279 pages ; le second en contient 328, & le troisième 260. C'est à Leipzig qu'on voit ce cabinet très-riche. M. *Link*, qui en est le possesseur, se fait un plaisir de le montrer aux amateurs. Il a été commencé depuis plus d'un siècle, par les ancêtres de M. *Link*, qui l'a lui-même très-augmenté.

Chaque volume contient un des trois règnes de la nature ; les substances sont rangées dans l'ordre systématique de *Linne*, avec quelques exceptions, comme à l'égard des étoiles marines. L'on y a joint la liste d'une matière médicale bien complète, ainsi que celle des livres d'histoire naturelle, formant une bibliothèque qui fait partie de ce cabinet. L'on y voit des livres fort rares.

A N N O N C E.

M. *de Necker*, botaniste de l'électeur Palatin, membre ordinaire de l'Académie électorale des sciences de Manheim, &c. travaille depuis fort long-temps à deux ouvrages de botanique.

Le premier traitera philosophiquement cette science en général, suivant les vrais principes du *système naturel* que M. *de Necker* se flatte d'avoir solidement approfondi & amplement développé, en faisant voir une certaine gradation dans les formes des parties des végétaux ; ce qui constitue proprement les *genres*, les *espèces* & les *variétés* de ces corps organisés.

Le second, orné de planches gravées, sera destiné aux genres & aux espèces de toutes les

plantes connues, avec leurs caractères diagnostics, généraux & particuliers. Ces espèces ayant été confondues avec la plupart des variétés, ne doivent point, par cette raison, être aussi nombreuses qu'on l'a cru jusqu'à présent. L'histoire naturelle du *tuffilage* & du *petasite* que M. de Necker a donnée en 1780 dans les Mémoires de l'Académie électorale palatine de Manheim, est une preuve évidente qu'il savoit déjà que les espèces végétales ne sont pas si divisées en variété.

Les deux ouvrages que nous annonçons paroîtront ensemble dans le courant de l'année prochaine, en faveur des commençans & des botanophiles, avec le secours desquels, & en suivant les moyens simples qu'on y indique, ils apprendront à connoître cette vaste science avec la plus grande facilité.

Pour se les procurer, on peut s'adresser à Strasbourg, à la librairie académique.

M. de Necker est avantageusement connu des botanistes par son excellente histoire des Moutilles, & par sa *Flore Belgique*.

N^{os} 1, 2, 5, 8, 19, M. GRUNWALD.

3, 6, 12, 14, 15, 17, 18, 22, 23, 24,
25, 26, M. WILLEMET.

4, M. SIMONS.

7, 13, 16, 20, 21, M. ROUSSEL.

9, 10, 11, M. HUZARD.



Fautes à corriger dans le cahier de novembre 1787.

Page 323, ligne 5, M. Gottlieb Heuze, lisez Henze.

Page 324, ligne 7, ERLEBEN, lisez ERXLEBEN.

Idem, ligne 15, M. l'abbé Rosier en donna, lisez en donna.

Page 327, ligne 7 de la deuxième note, effacez le tiret ~.

Page 335, ligne 13, la paroisse de Massé, lisez de Massi.

T A B L E.

OBSERVATIONS faites dans le département des
hôpitaux civils, année 1788, n° 1. Avant-propos.

Page 3

Topographie de la ville & de l'hôpital de Luçon en
Bas-Poitou, par M. Bouquet, méd. 15

Suite des Observations chirurgicales, insérées dans le
numéro 12 de l'année 1787. Hernie inguinale avec
gangrène. Par M. Colombier, chir. 42

Hernie inguinale étranglée, &c. Par M. Bonnot,
chirurgien, 48

Observation sur une fièvre rémittente-maligne. Par
M. Bume, méd. 54

Observation sur les effets du polygala, &c. Par le
même, 63

Observ. sur les vertus du magistère de bismuth, &c.
Par le même, 69

Perte spermatique involontaire & habituelle, guérie. 73

Lettre adressée par M. Gallot, méd. à l'Editeur de ce
journal, au sujet de celle de M. Pauvillier, méd. 74

Lettre de M. Tarauget, à M. Gallot, 77

Observation sur des pollutions involontaires & habi-
tuelles, guéries par l'électricité, &c. Par M. Mazars
de Cazelles, méd. 80

<i>Réflexions sur les causes & le traitement des pollutions nocturnes involontaires & habituelles, Par M. Laudan, méd.</i>	90
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1787,</i>	101
<i>Observations météorologiques,</i>	106
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	109
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	110

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie.</i>	111
<i>Médecine,</i>	125
<i>Chirurgie,</i>	139
<i>Vétérinaire,</i>	143
<i>Anatomie,</i>	156
<i>Matière médicale,</i>	160
<i>Pharmacie,</i>	162
<i>Chimie,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Physique,</i>	170
<i>Météorologie,</i>	172
<i>Histoire naturelle,</i>	175
<i>Botanique,</i>	176
<i>Histoire littéraire,</i>	188
<i>Annouce,</i>	189

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de janvier 1788. A Paris, ce 24 décembre 1787.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1788.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 2.

*Topographie de la ville & de l'hôpital
de Granville ; par M. FOLLAIN,
médecin de l'hôpital de cette ville.*

GRANVILLE est une petite ville maritime de France dans la basse Normandie, avec un port. Elle est située à cinq lieues d'Avranches, six de Coutances,
Tome LXXIV. I

& soixante-quatorze au nord-ouest de Paris. Sa longitude est de 15 degrés 59 minutes, & sa latitude de 48 degrés 50 minutes.

Cette ville est assise sur un rocher qui s'avance dans la mer. La partie la plus faillante du rocher n'est point encore bâtie, & retient le nom de *roc* ; les maisons qui forment la ville sont placées sur l'autre partie du rocher du côté de la terre, & elles dominent sur la plaine. D'après des opérations faites avec beaucoup d'exaétitude, on estime que la ville est élevée du côté de la mer de 80 pieds au-dessus des moyennes eaux, & du côté de la terre de 40 pieds au-dessus de la plaine.

Dans les hautes marées, & sur-tout dans celles des équinoxes, ce rocher se trouve presque entouré par la mer, parce qu'alors il ne tient au continent que par une langue de terre du côté de l'est. Pendant le reste de l'année, la mer, en se retirant, laisse un très-beau sable, qui ne donne aucunes mauvaises exhalaisons.

La partie du rocher sur laquelle la ville est bâtie, s'étend du nord est au sud-ouest, & présente une forme ovale ; elle n'a pas plus d'un quart de lieue de cir-

conférence. Elle est fortifiée par un simple rempart qui en fait le tour. Du côté du nord-est qui domine sur la terre, il y a une petite fortification assez régulière; c'est une courtine flanquée de deux bastions avec un chemin couvert en avant.

Cette partie du rocher étant fort inégale, la ville n'est pas, à beaucoup près, régulière; elle est percée dans sa longueur par deux grandes rues, qui s'étendent du nord-est au sud-ouest: celles qui la traversent dans sa largeur sont beaucoup plus petites. Les maisons en général ont deux, & souvent trois étages, non compris le rez-de-chaussée: elles sont propres & solidement bâties en pierres de taille. Les appartemens, à raison de la grande population, sont presque tous très-petits, mais ils sont bien aérés.

Granville a quatre portes: la principale, qui est au midi, établit la communication entre la ville & le faubourg. La seconde porte est au nord-est, sous les fortifications. La troisième, placée au sud-sud-ouest, conduit au port. La quatrième, voisine des casernes, mène à cette partie du rocher qui n'est point encore bâtie, & qui sert d'esplanade. On ferme ces portes tous les soirs, à l'exce-

ption de celle qui sert de communication avec le *roc*.

Au-dessous de la ville du côté du midi, vers le milieu de la pente du rocher, on a construit une rue qu'on appelle *les faubourgs*, parce qu'elle est à peu de distance de la ville. Cette rue n'est séparée de la ville que par un *escarpement* assez considérable, qui diminue à mesure qu'on s'approche de la porte. Cet *escarpement* est devenu agréable par des jardins que le Commandant de la ville y a fait établir.

Le port est au midi & au bas du rocher. La place n'est pas au milieu de la ville; elle est petite, & forme un carré long. Il n'y a qu'une seule église qui est à l'extrémité de la ville, du côté de l'ouest. Le cimetière tient à l'église; mais comme il y a peu de maisons qui l'avoisinent, & que d'ailleurs il est dans un quartier élevé, on ne s'est jamais aperçu qu'il s'en élevât des exhalaisons malsaisantes.

Les casernes sont bâties à l'extrémité de la ville sur le bord de la mer, & touchent au commencement du *roc*. Ce bâtiment est entre deux cours très-spacieuses; dont l'une est à l'est, & l'autre à l'ouest. Cette caserne, bâtie toute en pierres de taille, contient quatre étages,

y compris le rez-de-chaussée, & peut loger facilement un bataillon.

On vient de construire une autre caserne en face de la première, à l'extrémité de la dernière cour. Les dimensions sont à-peu-près les mêmes dans l'une & dans l'autre. A côté de la seconde caserne, on trouve un pavillon qui servira à loger l'Etat-major.

On n'a pas oublié d'y creuser une très-belle citerne, qui étoit d'autant plus nécessaire, que dans les temps de sécheresse, le soldat étoit obligé d'aller chercher à plus d'un quart de lieue l'eau dont il avoit besoin.

Il y a quatre latrines publiques, deux pour les hommes, & deux autres pour les femmes; elles sont placées du côté du nord dans l'épaisseur du mur. Les immondices descendent dans des rigoles pratiquées dans le roc, & sont emportées par la mer qui vient à chaque marée battre le pied du rocher.

On ne ressent à Granville d'autres vapeurs que celles qui s'élèvent du port où l'on brûle du goudron, du brai; mais ces vapeurs n'ont rien que de salubre & de bienfaisant.

Ainsi l'on ne trouve à Granville aucune des causes qui, dans d'autres places

maritimes, altèrent la pureté de l'air. Quoique les maisons soient très-rapprochées & les appartemens petits, l'élévation de la ville, la direction de la grande rue y entretiennent un grand courant d'air : cet air est si vif, qu'il est contraire aux personnes qui ont les poumons foibles ou malades. On y voit des phthifiques, mais ce sont les étrangers sur-tout qui sont le plus exposés à avoir la poitrine affectée à Granville.

A proprement parler, il n'est aucun vent qui domine particulièrement sur cette ville ; cependant celui du midi y souffle le plus souvent, & on lui doit les pluies qui sont assez abondantes dans ce canton. En général, les saisons s'y font ressentir avec l'influence qui leur est propre. On observe en tout temps une grande variation dans le baromètre & dans le thermomètre, & la température y est communément plus froide que chaude.

L'eau dont on se sert pour boisson est celle que fournissent quelques fontaines qui sont creusées au pied d'un vallon, qui est un peu éloigné de la ville. Il y a une autre fontaine qui est plus près des murs ; elle est creusée du côté du midi vers le milieu de la pente du rocher, mais l'eau

qu'elle donne est souvent jaunâtre. Toutes ces sources ont cela de commun, qu'elles tarissent dans les temps de sécheresse.

Le peuple de la ville depuis quelques années se nourrit de pain de froment, qui est assez bon, mais celui du paysan des environs est fait avec l'orge & le seigle. Dans les campagnes on mange beaucoup de fruits, de légumes & de laitage. Dans plusieurs cantons, on fait grand usage de bouillie faite avec le lait & la farine de blé noir appelé *sarrafin*.

On trouve à Granville de quoi fournir à toutes les nécessités de la vie. Le bœuf, & sur-tout le mouton, y sont de la meilleure qualité. Le porc y est très-commun; il y a beaucoup de volaille; le poisson de mer y abonde, mais le gibier & le poisson d'eau douce y sont rares.

Autrefois on ne faisoit usage d'autre boisson que du cidre, la bière y étant presque inconnue, & le vin très-cher; mais les pommes ayant manqué depuis trois ans, le vin y est devenu fort commun, ainsi que l'eau-de-vie, dont malheureusement on abuse.

Les Granvillois sont d'une taille moyenne, mais d'une constitution forte. Ils sont très-agiles & très-industrieux. Leur tem-

pérament est sanguin ; ils ont un esprit très-pénétrant , un jugement sûr , mais leur caractère est méfiant.

Les femmes, plus brunes que blondes, & d'une taille moyenne, sont douées d'un tempérament sanguin. Elles sont réglées entre quatorze & seize ans, & cessent de l'être entre quarante-cinq & cinquante. Elles sont fécondes, & accouchent facilement.

La pêche de la morue & celle des huîtres occupent continuellement les habitans de Granville. Les huîtres sont, pendant une partie de l'année, une branche de commerce assez considérable pour le peuple. Celui de la morue est plus important. En temps de paix, il sort tous les ans du port de Granville plus de cent navires destinés pour Terre-Neuve ; & comme l'on a besoin de bras pour cette pêche, tous les habitans, pour ainsi dire, prennent le parti de la navigation ; de sorte que pendant l'été, lorsque tous ces pêcheurs sont en mer, il n'y a presque point d'hommes à Granville ; cependant la population y est considérable ; l'absence & le retour régulier des maris n'en seroient-ils pas une des principales causes. N'est-il pas permis de croire encore que l'usage du poisson peut y contribuer ?

L'hôpital de Granville est un établissement qui est dû à la bienfaisance des habitans, & dont les revenus sont très-bornés. Il est situé à l'extrémité des faubourgs, & bâti au pied d'un monticule sur le bord de la mer, à un demi-quart de lieue de la ville. Cette exposition de l'hôpital n'est pas des plus salubres, car le voisinage de la mer qui vient battre ses murs, est propre à entretenir dans l'atmosphère une humidité qui n'est pas favorable aux malades.

Pour se rendre de la ville à l'hôpital, on passe sur un pont jeté sur une petite rivière qui prend sa source à plus de quatre lieues, &, dans cet espace, fait tourner plus de vingt moulins. La position de cette rivière, est vraisemblablement ce qui a déterminé à placer cet hôpital dans l'endroit où il est; car autrement on auroit été fort embarrassé pour fournir aux besoins de cette maison dans les temps de sécheresse, pendant lesquels on voit toujours tarir une citerne & une fontaine qui sont placées dans une des cours.

Le principal bâtiment est entre deux petites cours, dont l'une au nord, & l'autre au midi. On y trouve quatre salles, qui servoient autrefois à recevoir les ma-

lades de la ville, mais qui sont occupées maintenant par les soldats. Les deux cours servent de promenade aux convalescens.

Les malades bourgeois ont été portés dans un autre corps-de-logis à l'extrémité d'une des cours, & qui étoit ci-devant presque abandonné.

On a trouvé le moyen d'y disposer quatre salles. La première, nommée *S. Côme*, est au rez-de-chaussée, & contient huit lits; elle est destinée aux blessés. La seconde, dite *de S. Denis*, est placée sur celle des blessés; c'est la salle des fiévreux, dans laquelle il y a de même huit lits. La troisième, qui est sur le réfectoire, est affectée aux malades atteints de la dysenterie. Cette salle est de la même dimension que les deux premières, & remplie par le même nombre de lits. La quatrième, beaucoup plus considérable que les trois autres, est occupée par les convalescens. On y voit dix-huit lits. Lorsque le nombre des malades excède celui des places, on couche sur des lits de fangle ceux qui sont arrivés les derniers. Toutes les salles sont percées dans leur longueur par des fenêtres opposées, placées au midi & au nord.

Cet hôpital est régi par quatre admi-

nistrateurs qu'on nomme tous les trois ans : une demoiselle , à qui on donne le nom de supérieure , gouverne la maison sous leurs ordres.

Les maladies les plus communes à Granville sont les rhumes , les affections rhumatisantes & les diarrhées. On y voit aussi , mais moins fréquemment , des fièvres putrides qui sont souvent vermineuses , des péripneumonies & des dyssenteries. La petite-vérole y paroît à-peu-près tous les sept ans , & c'est la seule maladie épidémique qui pénètre dans la ville. Nous en eûmes un exemple frappant en 1779 ; car , tandis que la dyssenterie ravageoit les campagnes voisines , à peine y eut-il sept à huit personnes qui en furent atteintes dans l'intérieur de la ville.

R É F L E X I O N S.

La topographie de Granville offre le tableau d'une ville dont la situation est agréable , & d'un peuple qui trouve son bonheur dans une médiocre aisance & dans une santé robuste.

Le sort des habitans des côtes maritimes est en général beaucoup plus satisfaisant que celui des habitans des campagnes , même les plus fécondes. Dans

les plus belles provinces du royaume , on n'apperçoit que trop encore des traces de langueur & de stagnation , qui font l'effet du défaut de lumières & d'émulation. Stérile imitateur de l'industrie bornée de ses aïeux , & malgré la liberté dont il jouit, attaché à la glèbe par une infinité d'entraves , le payfan végète en général avec timidité. Rien ne vient aggrandir ses idées & élever son courage , & il meurt sans savoir tirer parti de ce qui l'entoure, soit pour la conservation de sa santé , soit pour le soutien de sa famille. L'habitant des côtes , éclairé par la communication que la mer lui donne avec tout l'univers, a dès son enfance les yeux frappés de tout ce qui peut allumer l'imagination , exciter l'industrie , & donner à l'esprit un caractère de liberté & de hardiesse propres à développer les facultés de l'homme. Le marin est adroit, lesté , exercé à tous les genres de travaux, & susceptible d'éprouver tour à tour les vicissitudes du chaud & du froid , de la disette & de l'abondance. L'homme des champs est pesant & gauche ; son esprit & ses organes se prêtent difficilement aux choses qu'on veut lui enseigner , & il n'a pas moins de peine à se faire aux changemens de régime lors-

que les circonstances le forcent à s'y soumettre.

Ces différences ont des causes physiques qui sont aussi sensibles que les causes morales.

L'atmosphère, au milieu de laquelle vit le paysan dans une chaumière malsaine, & dans un village souvent entouré de sources d'insalubrité, n'est pas à comparer à l'air que l'on respire sur les bords de la mer, ou même dans le cours de la navigation. Les alimens dont usent habituellement les habitans des campagnes sont bien inférieurs à ceux qui sont familiers aux plus pauvres matelots. En effet, il n'y a point de comparaison à faire entre un pain grossier, quelques légumes secs, du fromage à moitié putréfié, ou quelques morceaux de lard qui servent d'aliment aux pauvres cultivateurs, avec le pain plus ou moins blanc, le biscuit, le beurre, les coquillages, les poissons de différente nature & le bœuf salé, qui forment la nourriture des pêcheurs & des matelots. Les boissons fermentées, si nécessaires pour le soutien de la santé des hommes voués au travail, sont souvent méconnues dans l'intérieur des terres, tandis qu'en suivant les côtes de l'océan & de la méditerranée, on

trouve presque par-tout l'usage de ces boissons salutaires-établi. Dans nos campagnes , les agriculteurs passent les deux tiers de l'année à un travail fatigant , & vivent dans une sorte d'inaction pendant l'hiver ; les habitans des côtes ont toujours de quoi entretenir leur santé par les travaux de la pêche & ceux du commerce. Enfin , si l'air est plus froid sur les bords de la mer , on y jouit d'une température plus constante & plus égale qui met à l'abri d'un grand nombre de maladies qui règnent dans le continent.

Ce n'est pas que toutes les côtes maritimes soient également salubres ; il est un grand nombre de causes qui peuvent rendre leur séjour mal sain & dangereux.

Heureusement pour les habitans de Granville ces causes n'existent point sur leur sol ; la mer y dépose un sable pur. Le roc sur lequel cette ville est bâtie est élevé ; il n'y a point dans les environs d'eaux stagnantes ; les latrines , qui dans plusieurs ports de mer sont des sources d'infection , y sont placées & construites de manière à ne répandre aucune vapeur malfaisante ; enfin , la ville est bien percée dans toutes ses dimensions , & les rues sont balayées par un courant d'air très-rapide.

Mais ce qui contribue encore d'une manière très-remarquable à la bonne constitution des habitans de Granville, c'est que pendant toutes les saisons de l'année, ils vaquent à des travaux variés & également propres à entretenir leur santé, & à leur procurer de l'aisance. Alternativement occupés à la pêche de la morue, ou à celle des huîtres, ils sont dans un mouvement & dans une agitation qui leur permettent à peine de s'apercevoir de la différence des saisons. Il y a peu de ports où l'on n'ait appris par expérience jusqu'à quel point cette continuité de travaux est nécessaire pour entretenir la santé des marins. C'est après les désarmemens; c'est dans l'intervalle qui s'écoule entre les travaux relatifs à la guerre, à la pêche & au commerce, que les matelots sont le plus exposés à éprouver des maladies; & quand ces repos sont longs, ces maladies deviennent plus graves, & quelquefois épidémiques.

Suivant M. *Follain*, l'air que l'on respire à Granville est vif, & nuit aux poitrines délicates. C'est une vérité constante & prouvée, que l'air le plus vif & le plus pur, en apparence, n'est pas celui qui est le plus propre à entretenir la vie. Il n'est pas encore étonnant que cet air

soit plus nuisible aux étrangers qu'aux habitans de Granville qui y sont acclimatés. Mais on pourroit peut-être rappeler à cette occasion les observations des anciens, renouvelée par les médecins anglois sur l'efficacité des voyages de mer dans la phthisie; & à en juger d'après ces observations, on pourroit présumer qu'un grand nombre des habitans de Granville trouvent dans leurs courses maritimes un préservatif contre la maladie à laquelle les dispose l'air qui souffle sur leur roc.

On ne peut qu'approuver le jugement de M. *Follain* sur les inconvéniens qui peuvent résulter dans plusieurs circonstances de la position actuelle de l'hôpital. Le trop grand voisinage de la mer doit y porter des exhalaisons nuisibles, sur-tout aux blessés & aux scorbutiques. Dans des salles qui sont situées aussi peu favorablement que celles de l'hôpital de Granville, on ne doit rien omettre pour corriger les mauvaises qualités que l'air peut y contracter; & comme c'est principalement par l'humidité froide qu'il peut être dangereux, il paroîtroit nécessaire d'y établir des poëles, & de les disposer de manière à y entretenir pendant la mauvaise saison une température mo-

dérée, & à donner une plus grande mobilité au fluide atmosphérique.

*REMARQUES & OBSERVATIONS
sur l'effet des calmans dans la jaunisse; par M. DE CHAUX père,
médecin de l'hôpital de Dijon.*

Nous n'entreprendrons point de développer ici les différentes causes qui peuvent donner lieu à l'ictère, & de suivre les divers accidens qui accompagnent cette maladie dans les différentes circonstances; notre objet est seulement de fixer l'attention des médecins sur un moyen de guérir cette maladie, que nous avons employé avec succès.

Quelles que soient les causes qui donnent lieu à la naissance de la jaunisse, on peut les réduire à deux; celles qui obstruent entièrement le canal cholédoque, & qui s'opposent par conséquent au passage de la bile dans l'intestin, & celles qui occasionnent un resserrement, une contraction spasmodique dans les vaisseaux sécrétoires du foie; c'est principalement de celle qui est produite par cette cause dont nous allons nous occuper.

Le resserrement spasmodique est si propre à produire la jaunisse, qu'il suffit qu'il existe dans l'estomac ou dans les autres organes voisins du foie pour la faire naître. Ainsi l'émétique, les purgatifs, les poisons, l'affection hypocondriaque & hystérique, lui donnent quelquefois naissance. Les affections de l'ame, dont l'effet est de produire un resserrement général, sont suivies assez souvent de l'épanchement de la bile dans le tissu cellulaire.

Il y a plus ; quand même il y auroit une cause évidente & palpable de la jaunisse, telle que des obstructions ou des calculs biliaires, il est certain qu'elle ne seroit qu'une cause éloignée, dont l'effet seroit de produire un resserrement ou un spasme qui s'oppose à l'évacuation de la bile.

Ce spasme est regardé par bien des médecins comme la cause prochaine d'un grand nombre de maladies, & même de celles qui, par leur caractère, paroissent en être le plus éloignées. Ainsi la fièvre, qui est la plus fréquente de toutes les maladies, paroît dépendre d'un spasme des petits vaisseaux produit par une cause quelconque qui irrite le cœur & les artères ; & l'on peut dire qu'elle ne

cesse que quand l'irritation est apaisée & le spasme détruit.

D'après ces principes, nous avons regardé le spasme comme la cause prochaine de l'ictère, & nous avons cru devoir employer pour le combattre, les calmans pris dans la classe des narcotiques. L'expérience nous a appris à les regarder non-seulement comme un secours momentané, nécessaire dans le cas de douleur vive, comme il y en a dans la colique hépatique, mais même comme un remède essentiel dans l'absence des douleurs, parce que dans tous ces cas il y a toujours un spasme sourd qui suspend le cours des sécrétions, & particulièrement celui de la bile.

Un homme âgé de soixante ans, éprouva, dans le cours de l'été de l'année 1783, une fièvre aiguë qui, après avoir duré pendant trente jours, dégénéra en fièvre intermittente irrégulière; cette seconde maladie fut accompagnée d'une jaunisse habituelle, & on sentoit à la région du foie une partie plus élevée, accompagnée d'empâtement. On avoit inutilement employé, pour guérir ce malade, les décoctions de plantes favoronneuses, les suc d'herbes, les eaux de Vals coupées avec l'eau de veau, & tous

les moyens propres à fondre les obstructions sans procurer d'irritation. Ces remèdes , quelque doux & appropriés qu'ils parussent , ne le soulagèrent pas ; son état devint même si fâcheux , qu'il ne pouvoit se coucher sur le côté , & qu'il passoit toutes les nuits dans une insomnie cruelle.

Je conseillai le sirop de pavor à la dose d'une demi-once , & j'insistai sur la nécessité de donner ce remède , malgré la répugnance du malade , & les avis de plusieurs personnes qui craignoient qu'il n'augmentât l'engorgement , & ne déterminât l'affaïssement. Ce calmant ne tarda pas à produire quelques effets sensibles. Le malade éprouva d'abord plus de tranquillité pendant la nuit , & même pendant le jour. J'en augmentai la dose , que je poussai jusqu'à plus d'une once. J'y substituai même le sirop de Karabé. Le malade s'en trouva de mieux en mieux. Indépendamment du sommeil qui revint , les sécrétions s'exécutèrent avec plus d'aisance ; les urines devinrent plus abondantes , plus colorées & plus chargées de ce récrément bilieux qui nageoit dans le sang. Une circonstance particulière qui doit être remarquée , c'est que le somnifère , au lieu de resserrer le ventre ,

rendit les déjections beaucoup plus fréquentes ; les matières, qui jusques-là avoient été peu colorées, reprirent une teinte de bile. Quelque temps après, lorsque le sommeil étoit déjà rétabli dans son intégrité, s'il survenoit un peu de constipation, il suffisoit, pour la dissiper, que le malade reprît un peu de son calmant.

Il y a sans doute des précautions à prendre avant & pendant l'administration du sirop de pavot, sur-tout s'il est question d'obstructions anciennes, soit dans le foie immédiatement, soit dans les viscères du bas-ventre. On doit encore, avant de faire usage de ce remède, examiner s'il existe de mauvais levains dans les premières voies, & s'occuper des moyens propres à les chasser.

Une preuve de l'efficacité des calmans pour combattre la jaunisse, c'est qu'ils sont très-efficaces dans les coliques hépatiques. J'ai vu une garde-malade sujette à ces coliques, à qui je fis prendre dans un violent accès une once de sirop diacode ; & l'effet en fut si prompt & si heureux, qu'après un sommeil tranquille, elle rendit cinq pierres biliaires plus ou moins grosses. Une dame qui étoit depuis très-long-temps affectée de jaunisse, &

qui prenoit tous les soirs un calmant que je lui avois prescrit pour appaiser les douleurs & lui procurer du sommeil, rendoit tous les matins de petites pierres biliaires. Etant morte à la suite d'un flux sanguin par les selles, qui fut subit & considérable, nous trouvâmes à l'ouverture du corps le foie squirrheux, la vésicule du fiel remplie de petits graviers bilieux, & un vide presque total dans les vaisseaux sanguins.

M. *Heberden*, qui a donné un Mémoire très-savant sur les pierres de la vésicule du fiel, assure qu'il ne faut pas compter sur les dissolvans les plus vantés, qu'il a essayé de faire fondre les pierres de la vésicule dans les menstrues les plus actifs sans pouvoir y parvenir, & même sans les entamer. D'ailleurs, quel moyen de faire parvenir ce dissolvant à des régions si éloignées du centre de la circulation? On pourroit ajouter aux difficultés proposées par M. *Heberden*, celle qui résulte de l'obscurité du diagnostic de la maladie même. Il est bien difficile d'assigner un signe caractéristique de la présence de ces pierres. On a vu des malades en avoir les symptômes sans que la pierre existât, tandis que l'on a trouvé des calculs de cette espèce dans le ca-

davre de plusieurs personnes chez lesquelles on n'avoit aucun motif de les soupçonner. Une femme qui n'avoit jamais eu la jaunisse, & n'avoit éprouvé aucune atteinte de colique, étant morte d'une péripneumonie, j'assistai à l'ouverture de son corps, & je fus témoin qu'on trouva dans la vésicule du fiel cinq pierres grosses comme des avelines. Une autre femme morte à la suite d'une hernie, avoit aussi dans la vésicule biliaire le même nombre de calculs, sans jamais avoir éprouvé aucun accident analogue à cette maladie.

Les calmans, sans détruire la cause des calculs, en facilitent l'excrétion. Pendant qu'on en fait usage, on ne doit point négliger d'employer les délayans savonneux, comme le petit-lait, & les autres remèdes légèrement fondans & apéritifs.

La dose à laquelle on doit donner le calmant, est difficile à déterminer d'une manière générale; elle doit être proportionnée à la disposition dans laquelle se trouve le malade; mais la quantité que l'on emploie doit être suffisante pour déterminer le sommeil, ou au moins pour procurer une grande tranquillité.

Il est sans doute très-difficile d'expli-

quer l'action des calmans pour guérir la jaunisse, & pour faciliter la sortie des pierres biliaires. On peut cependant reconnoître dans ces remèdes deux propriétés. La première est de relâcher, & la seconde, de fondre & d'atténuer jusqu'à un certain point l'humeur ténace qui forme les engorgemens.

Le relâchement s'est fait connoître dans le premier malade dont j'ai rapporté l'histoire, par un changement des plus notables dans l'état de la peau, des reins & du canal intestinal. La peau, qui étoit sèche & aride comme elle l'est toujours dans la jaunisse, & où le malade éprouvoit un prurit désagréable, ne tarda pas à être humectée d'une légère moiteur qui, l'affouplissant, & dilatant les pores, permit aux parties bilieuses de s'échapper plus librement par cet organe. Les urines, jusqu'alors peu abondantes & peu colorées, devinrent chargées d'une quantité de ce récrement. Enfin, les purgatifs les plus simples qui avoient irrité sans procurer d'évacuation louable, produisirent des déjections abondantes & d'une nature favorable. C'est en diminuant la force tonique que l'opium est si efficace dans les hernies étranglées, dans la gangrène, dans les lésions

à

à la tête & dans les rétentions d'urine.

L'action fondante des calmans est établie sur l'expérience. On sait qu'il se forme souvent à la suite des fièvres soit aiguës, soit intermittentes, une sorte de concrétion muqueuse dans les canaux excrétoires. Plusieurs médecins ont employé l'opium dans ces cas. *Lind* faisoit quelquefois usage, dans ces circonstances, du sirop diacode & du laudanum liquide. Les anciens faisoient grand cas de l'opium dans les fièvres intermittentes. *Pringle* les guérissoit en donnant un grain d'opium avant l'accès. J'ai souvent employé ces différens calmans dans certains cas de fièvre intermittente dans mon hôpital, soit en unissant des bols de quinquina avec du sirop de pavot, soit en y ajoutant du laudanum liquide. Je l'ai prescrit dans des fièvres quartes qui attaquoient des individus secs & irritables, dont le visage étoit jaune, & qui avoient usé pendant long-temps d'opiates fébrifuges âcres & irritans; mais ce qu'il est essentiel d'observer, c'est qu'aucun des fiévreux qui ont usé de calmans n'ont été attaqués de jaunisse.



*RÉFLEXIONS sur le Mémoire précédent ,
& sur les différens moyens que l'on
peut mettre en usage pour guérir la
jaunisse.*

La jaunisse est au nombre de ces maladies pour lesquelles on s'empresse d'offrir un grand nombre de remèdes ; mais, quoique ces différens moyens aient pu effectivement être employés les uns & les autres avec un succès plus ou moins apparent , il n'en est aucun qui puisse être regardé comme spécifique ; & le meilleur de tous deviendrait un médicament très-nuisible , si l'on vouloit en faire usage indistinctement dans toutes les jaunisses.

En effet , en connoissant les loix de l'économie animale , & en songeant aux différentes causes qui peuvent produire la jaunisse , on voit que cette maladie a sa source dans un grand nombre d'affections du foie d'une nature différente , & qu'ainsi plusieurs moyens d'une nature opposée doivent , dans ces différentes circonstances , devenir des remèdes propres à la dissiper ; c'est pour cela que des guérisons particulières qui , aux yeux des

personnes étrangères à la médecine, fussent pour donner à un médicament le titre de spécifique, ne paroissent aux médecins que des cas dans lesquels les substances employées pour guérir la maladie se sont trouvées appropriées à la cause qui l'a produite, ou qui l'a fait persévérer; & l'on doit être d'autant plus réservé à juger d'après ces guérisons, qu'il n'est pas rare de voir la jaunisse, même la plus invétérée, cesser d'elle-même, dans le moment où les malades ne font aucun remède (a).

Les causes qui peuvent donner naissance à la jaunisse sont très-multipliées. Les principales sont, l'inflammation du foie, son obstruction, l'engorgement ou la compression de la vésicule du fiel, l'obturation du canal cystique ou du canal cholédoque par une matière visqueuse ou par une pierre, les fièvres aiguës & les fièvres intermittentes. Le foie & les canaux biliaires sont de plus

(a) *Hoffmann* rapporte, d'après les Mémoires des curieux de la nature, qu'une femme icterique qui ne faisoit aucun remède, rendit spontanément une pierre biliaire qui pesoit une once & demie. *F. HOFFMAN, de doloribus & spasmodis, præcordiorum à calculo-felleo ortis*; tom. v, sect. ij, chap. 3.

exposés à être le siège des métastases ; ils ont une si grande sympathie avec l'estomac, qu'ils partagent, pour ainsi dire, les affections de ce viscère ; enfin, le foie jouit d'une vie, d'une irritabilité particulière, qui peuvent faire succéder à une contraction spasmodique trop longtemps prolongée, un état d'inertie qui n'est pas moins dangereux. Ainsi il y a des jaunisses essentielles, symptomatiques & critiques ; il y a des ictères aigus ; il y en a de chroniques ; & l'on peut dire aussi qu'il y en a de spasmodiques.

L'objet de l'auteur du Mémoire n'a pas été de traiter, même en abrégé, ces questions, que *Van-Swieten* & *Bianchi* ont si bien développées. M. *Dechaux* a voulu se borner à faire connoître l'utilité que l'on peut retirer de l'usage des calmans dans la jaunisse ; & l'on doit d'autant plus lui en savoir gré, que ce moyen est un de ceux qui a été le moins préconisé, & qu'il est important d'avoir des notions exactes sur l'emploi qu'il est permis d'en faire dans les affections hépatiques.

Vanhelmont, *Riviere*, avoient remarqué que les affections de l'ame produisoient la jaunisse ; & cette observation conduisoit naturellement à penser qu'il

étoit des cas où les antispasmodiques & les calmans devoient guérir cette maladie (a).

Hoffman, en traitant de la jaunisse produite par les pierres & par les concrétions biliaires, a dit expressément, qu'il falloit calmer les douleurs & les spasmes par les anodins, parmi lesquels il ne manque pas de nommer l'extrait de pavot (b). Il rapporte l'observation d'un homme de cinquante ans, qui étoit icterique depuis plusieurs années; cet homme avoit une douleur forte & lancinante au côté droit, & avoit en vain essayé une infinité de remèdes. Les potions antispasmodiques & calmantes, dont la liqueur minérale anodyne faisoit la base, les émulsions avec les semences froides & celles de pavot, firent évanouir en peu de temps la douleur; les symptômes icteriques disparurent ensuite avec la plus grande promptitude; la bile sortit par toutes les voies excrétoires, & le malade fut radicalement guéri au bout d'un mois (c).

(a) *VANHELMONT*, *sextuplus digestio*.

(b) *F. HOFFMAN*, *de doloribus & spasmis præcordiorum à calculo felleo ortis*, p. 149.

(c) *Ibid.* observat. 7.

Mead, en considérant la jaunisse produite par la morsure de la vipère, attribuoit cette maladie à la constriction spasmodique de la vésicule du fiel & du canal cholédoque. Dans ce cas, dit-il, il faut adoucir l'acrimonie de la bile, & calmer la disposition convulsive par les anodyns & les narcotiques (a).

Jean-Louis Petit a ingénieusement comparé les fonctions de la vésicule du fiel à celles de la vessie. *Borden* n'a pas manqué d'adopter une si belle idée, & il a démontré que la rétention de la bile & son refoulement dans la masse des humeurs, n'étoient dûs, dans certaines circonstances, qu'au spasme qui suspendoit les fonctions du foie & de la vésicule du fiel (b).

M. *Bonté*, médecin à Coutances, a rapporté, dans le Journal de médecine, l'observation d'un malade attaqué de jaunisse causée par la présence d'une pierre biliaire, dont il attribue la guérison à une potion composée de l'anti-émétique, de purgatifs & de narcotiques (c).

En 1758, on soutint à Montpellier une

(a) *Mechanical account of poisons.*

(b) *Maladies chroniques*, pag. 486.

(c) *Journal de médecine*, tom. xiiij, p. 1.

thèse sous la présidence de M. *Imbert*, dans laquelle il est beaucoup question de la propriété qu'ont les calmans de guérir certaines espèces de jaunisse.

En 1783, M. *Christien-Gaspard Sesp*, médecin à Copenhague, a inséré dans un recueil d'observations de différens genres, un fait remarquable sur l'usage des calmans dans la jaunisse. Il est question d'un ictere qui avoit d'abord été pallié par l'usage de la décoction de chiendent, & qui, étant revenu au bout de trois semaines, fut radicalement guéri par l'usage d'une potion composée avec l'huile d'olive, le laudanum liquide & le sirop diacode (a).

M. *Cullen* regarde la constriction spasmodique comme une cause fort commune de la jaunisse ; & il dit à cet égard, que l'opium est souvent d'une grande utilité dans cette maladie (b).

Ces différentes autorités se réunissent pour prouver combien est fondée l'opinion de M. *Dechaux* sur l'efficacité des calmans dans la jaunisse ; mais on ne peut s'empêcher d'observer, en comparant les auteurs que nous venons de citer

(a) Journ. de méd. notices, tom. lxxj, p. 203.

(b) Tom. ij, chap. iv, §. 1828.

avec le Mémoire de ce médecin, que ses assertions sur la vertu anti-iclérique des narcotiques sont un peu trop *tranchantes*, & que présentées avec plus de restriction, elles n'auroient rien perdu de leur valeur.

Dans la plupart des observations que nous venons d'indiquer, les calmans n'ont été regardés que comme des moyens plus ou moins avantageux, mais avec lesquels il étoit nécessaire de faire concourir d'autres remèdes, tels que les délayans, les apéritifs, les purgatifs & les fortifiants, suivant les différentes circonstances. M. *Dechaux* n'ignore pas sans doute que ces différens moyens sont propres à se seconder les uns les autres, mais il n'a pas assez fait sentir jusqu'à quel point il en étoit persuadé. Il ne faut pas se faire illusion sur le mot de *spasme*; le resserrement ou la contraction qui constitue le spasme a lieu, rigoureusement parlant, dans la plupart des maladies, puisqu'il n'en est aucune où la force tonique ne soit plus forte dans une partie que dans une autre; mais on n'est pas obligé pour cela d'employer les calmans dans toutes les maladies.

Il est souvent question de pierre biliaire dans le Mémoire de M. *Dechaux*; les causes qui produisent la jaunisse & les

pierres biliaires ont en effet tant d'analogie, qu'il est rare que la vésicule du fiel ne soit pas affectée en même temps que le foie. Les mêmes remèdes sont propres à combattre les deux maladies ; souvent l'une n'est que l'effet de l'autre, & l'on trouve des pierres biliaires dans le foie, comme on en voit dans la vésicule du fiel (a).

Les livres de médecine sont remplis d'observations sur ces pierres ; les unes ont été rendues spontanément, les autres l'ont été pendant l'administration des remèdes ; un plus grand nombre a été trouvé après la mort (b) ; mais, dans presque tous ces différens cas, les malades étoient affectés de jaunisse.

(a) *Certum est nullibi calculos frequentius inveniri quam in hepate & viscera fellea. VAN-SWIEGEN*, tom. iij, pag. 87.

(b) A en juger par les descriptions qu'on donne de ces pierres, elles paroissent fort différentes les unes des autres, mais elles peuvent se réduire à un petit nombre d'espèces faciles à distinguer. Ce qu'il est fort important d'observer, c'est qu'elles ne sont pas toutes inflammables. Voyez un Mémoire de M. Foucher, dans le Journal de médecine, tom. v, pag. 346 ; un Mémoire de M. Vicq-d'Azyr, dans le troisième volume de ceux de la Société royale ; & Bianchi, dans son histoire du foie.

Différentes causes peuvent expulser une pierre biliaire du canal cholédoque, comme différentes causes peuvent chasser une pierre de la vessie, ou déterminer dans certaines circonstances la sortie d'un enfant hors de l'utérus.

Bianchi rapporte qu'une femme, sujette à une jaunisse périodique, en fut délivrée, en rendant, au milieu des efforts qu'elle fit pour accoucher, une pierre biliaire triangulaire plus grosse que le doigt. Si le diamètre de cette pierre eût été plus considérable, elle n'auroit pas passé, malgré les efforts répétés de la malade; mais il est évident qu'un calmant donné en pareille circonstance, auroit été très-propre à ménager les forces de la malade, & qu'il auroit pu, en diminuant la constriction des solides, faciliter la dilatation graduelle du conduit cholédoque.

Quand il n'y a pas lieu de soupçonner de pierre, l'indication pour donner des calmans dans la jaunisse, peut se prendre de l'état spasmodique évident, tel que celui qui est produit par une passion de l'ame, ou par la morsure de la vipère. On peut encore les prescrire dans le cas d'une douleur, d'une anxiété & d'une contraction permanente; mais il y a cette

différence dans ces deux cas, c'est que dans le premier, le calmant forme un remède essentiel, & que dans le second il n'est plus qu'auxiliaire.

Mais en accordant aux calmans la propriété dont ils jouissent pour favoriser la guérison de plusieurs jaunisses, nous n'en reconnoissons pas moins l'efficacité de plusieurs autres moyens que l'expérience a fait reconnoître, dans tous les temps, comme très-propres à combattre cette maladie, quand ils sont administrés avec la méthode convenable. Il nous a paru utile de résumer ici ces différens remèdes, & de désigner en peu de mots les cas dans lesquels il convient d'y avoir recours.

Hippocrate avoit reconnu dans la jaunisse la nécessité des purgatifs, & il les prescrivait pour diminuer le regorgement de la bile dans le foie en l'attirant sur le canal intestinal. Cet état de pléthore bilieuse que *Bordeu* a si bien peint sous le nom de *cachexie bilieuse*, exige effectivement des remèdes qui procurent la liberté du ventre, & qui rendent toutes les excréations plus actives. Rien n'est plus commun chez des malades ainsi disposés, que de voir opérer des merveilles par le moyen des purgatifs; mais il faut

les administrer avec prudence & circonspection. Donnés sous une forme solide, ils nuiroient au lieu d'être utiles; il faut les faire prendre en grand lavage, & choisir les minoratifs les moins propres à irriter.

Il est des cas dans lesquels on doit commencer par les vomitifs. *Willis* les recommande comme le remède le plus sûr pour débarrasser les vaisseaux biliaires de la matière qui les engorge. Un vieillard hydropique & ictérique ayant pris un léger vomitif avec du vin, dans lequel on avoit mis infuser l'écorce moyenne de sureau, vomit vingt pierres biliaires, & tous les symptômes de la jaunisse ne tardèrent pas à disparaître (a). Selon *M. Cullen*, nul moyen n'est plus propre à l'expulsion d'une concrétion biliaire, que l'action d'un vomitif qui comprime tous les viscères abdominaux, & sur-tout la vésicule du fiel qui est pleine & distendue, ainsi que les vaisseaux biliaires, & qui peut contribuer par-là, quelquefois assez doucement, à la dilatation du conduit de la bile; mais le vomissement est un moyen

(a) *F. HOFFMAN*, *ibid*; tom. v, pag. 152
observat. 11^e.

que l'on doit proscrire toutes les fois qu'il y a douleur, tension & disposition inflammatoire (a).

Dans cette disposition, il faut recourir à la saignée, aux bains, aux délayans. M. *Morin*, médecin à Avranches, a donné dans le Journal de médecine, l'observation d'un homme à qui les bains & les délayans ont fait rendre plusieurs pierres biliaires assez considérables (b).

Les remèdes fondans & apéritifs sont, dans les cas d'épaississement de la bile cystique, ou d'obstruction des vaisseaux du foie, les seuls moyens de donner de la fluidité aux concrétions biliaires, & de ranimer la vie ou le jeu particulier de ce viscère. On a expliqué l'action de ces médicamens sur le foie, par la propriété qu'ils ont de changer la disposition générale des humeurs, & par l'absorption des vaisseaux mésaraiques qui vont porter presque directement dans le foie; les liquides qui se trouvent dans le canal alimentaire; mais l'expérience & l'observation sont encore au-dessus des explications. *Hoffman* est un des premiers qui

(a) Liv. ij, chap. iv, de ses institutions de médecine pratique.

(b) Journal de médecine, tom. xlv, pag. 272.

ait fait remarquer que les bœufs avoient pendant l'hiver la vésicule du fiel remplie de concrétions calculeuses, tandis qu'on ne trouve plus chez eux un vestige de calcul biliaire, quand ils ont été nourris pendant quelque temps avec les herbes fraîches du printemps, qui contiennent une grande quantité de suc aqueux & salins.

Une infinité de plantes dans lesquelles l'analyse chimique démontre des suc savonneux, des extraits amers, des sels neutres & des principes antiscorbutiques, ont été, sous le nom de *plantes-hépatiques*, mises au rang des apéritifs les plus propres à guérir la jaunisse.

Les eaux minérales froides, salines, ferrugineuses, savonneuses & sulfureuses, ont été, à juste titre, placées au nombre des fondans les plus énergiques que l'on puisse employer dans les affections du foie, qui ont pour caractère le défaut de sécrétion de la bile hépatique, ou le défaut d'excrétion de la bile cystique (a).

Le savon est, par la nature des élémens qui le composent, ainsi que par sa solubilité dans nos humeurs, infiniment préférable à tous les apéritifs que nous

(a) Voyez F. HOFFMAN, *ibid.*

venons de désigner. Nous avons vu, en parlant l'année dernière du lithontriptique de mademoiselle *Stéphens* (a), que le savon portoit son action sur les pierres de la vessie. On sait qu'il fond les concrétions gouteuses, & il est également prouvé qu'il agit sur la bile épaissie & concrète en pénétrant jusques dans ses réservoirs. M. le comte de *Ponticelli*, premier médecin des armées du roi de Naples, ayant à traiter en Italie une jaunisse épidémique qui régnoit sur une armée nombreuse, ne trouva pas de remède qui lui convînt mieux que le savon; il l'employa avec le plus grand succès, & à si grande dose, qu'il épuisa jusqu'à celui des barbiers.

Les remèdes connus dans la matière médicale, sous le nom d'*apéritifs chauds*, ont été cités par plusieurs médecins comme des moyens supérieurs à tous les autres dans certaines circonstances. On a vanté la poudre de cloportes, le *pareira brava*, & plusieurs autres substances âcres & stimulantes.

C'est ici le lieu de placer un remède qui avoit d'autant plus de titres pour

(a) Journal de médéc. tom. lxxij, cahier de décembre.

fixer l'attention, qu'il étoit annoncé par des médecins célèbres : nous voulons parler du spécifique proposé par MM. *Maret & Durande*.

Whytt avoit découvert que le dissolvant des pierres biliaires étoit l'esprit de vin, & avoit cru qu'en le mêlant avec la térébenthine, il formeroit un mélange propre à faire pénétrer les propriétés de ce remède jusques dans l'intérieur du réservoir & des canaux biliaires.

M. *Durande*, travaillant en même temps que M. *Whytt* sur le même objet, a trouvé que l'esprit de térébenthine ne faisoit qu'amollir les pierres biliaires, mais que l'éther les dissolvoit ; il a composé en conséquence son fondant antistictérique d'éther & de térébenthine, parce que s'il croyoit la première de ces substances propre à dissoudre la pierre, il regardoit la seconde comme nécessaire pour envelopper l'autre, & pour lui servir de véhicule pour parvenir jusqu'aux réceptacles de la bile. M. *Maret*, témoin des tentatives chimiques de M. *Durande*, & de ses premiers succès dans l'application de ce remède, chez des malades qui avoient des concrétions biliaires, s'est réuni à ce médecin, son confrère, dans l'Académie de Dijon, pour le préconiser,

& pour faire voir que ce n'étoit pas sans fondement qu'ils vantoient ses propriétés : ces deux savans ont inféré dans les Mémoires de l'Académie de Dijon, huit observations qui paroissent prouver son efficacité.

Comment des substances aussi volatiles que l'éther & la partie aromatique de la térébenthine, peuvent-ils conserver leurs propriétés dans le long trajet qu'elles ont à parcourir dans le canal alimentaire ; & comment, après être pénétrées dans les secondes voies, ne subissent-elles aucune décomposition ? C'est ce qu'il est impossible de pouvoir expliquer ; cependant, on trouve dans les Mémoires de la Société royale de médecine, un fait qui semble insinuer que l'éther est capable d'opérer un changement très-notable sur la bile. A l'ouverture du corps du célèbre chimiste M. *Buquet*, trop tôt enlevé aux sciences & à la médecine, on trouva que la bile contenue dans la vésicule du fiel étoit d'une couleur rose. Cette singulière altération de la bile parut, aux yeux de plusieurs médecins, dépendre de l'usage immodéré que M. *Buquet* avoit fait de l'éther pendant les dernières années de sa vie.

En accordant au remède de MM. *Mares*

& *Durande* des qualités fondantes, il est aisé de pressentir qu'elles ne peuvent être démontrées que dans certaines circonstances où la jaunisse & la concrétion biliaire sont produites par un épaississement glutineux ou froid, qui n'aura pu céder aux apéritifs ordinaires.

Ces remèdes ne conviendroient donc pas dans la plupart des espèces ci-dessus désignées ; ils seroient également contraires à ces malades chez lesquels la jaunisse est produite par un flux hémorrhoidal supprimé : le spécifique alors consiste à rappeler le flux. *M. Strack* a vu une jaunisse singulière céder au flux hémorrhoidal (*a*). *M. Houffet*, médecin à Auxerre, a guéri une jaunisse causée par la suppression du flux hémorrhoidal en employant les apéritifs (*b*).

Mais il est une espèce de jaunisse dans laquelle toute espèce de médicament, décoré du nom d'hépatique, d'apéritif ou de *calmant*, est dangereux & nuisible ; c'est celle qui est produite par l'inflammation du foie, ou par l'engorgement inflammatoire de la vésicule & de son canal. Il n'est dans cette affection du foie

(*a*) Journal de médecine, tom. xxviii, p. 163.

(*b*) Journal de médecine, tom. xxii, p. 312.

d'autre spécifique qu'une bonne méthode de traitement. On trouve la démonstration complète de cette assertion dans *Bianchi*, dans les Mémoires des *Petit père & fils*, *Morand & Bertrandi*, sur les abcès du foie & de la vésicule du fiel ; enfin dans le Mémoire de *Ferrein* sur les inflammations du foie (a).

Tout le monde fait que dans la jaunisse, qui est le produit ou le symptôme de l'inflammation, les remèdes les plus puissans sont les antiphlogistiques, parmi lesquels la saignée doit être placée au premier rang ; mais le diagnostic de cette espèce d'affection est difficile dans les premiers temps, parce que le foie est indolent, & que les malades n'éprouvent souvent qu'une douleur sourde.

Quand le moment où les saignées, les délayans, les bains & les autres remèdes analogues auroient pu produire la résolution, est passé, il n'y a plus d'autre ressource que dans l'opération qui, lorsqu'elle est faite de bonne heure,

(a) Voyez dans les premier, deuxième & troisième volumes de l'Académie de Chirurgie, les Mémoires de MM. *Petit*, père & fils, *Morand* ; & dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1766, un Mémoire de M. *Ferrein* sur les inflammations du foie.

réussit souvent à cause des adhérences qui se sont formées entre la tumeur & les tégumens.

Petit père & fils, Morand & Bertrandi, nous ont donné de savans Mémoires sur les abcès du foie, dans lesquels on trouve des faits très-précieux sur la formation de ces abcès, sur leur nature & sur leur terminaison, soit spontanée, soit artificielle (a).

M. *Bourdier*, médecin très-estimable, qui a exercé la médecine dans l'Inde avec distinction, a inséré dans le Journal de médecine un Mémoire, qui prouve combien les maladies du foie sont communes en Asie (b).

« Dans l'Inde, dit ce médecin, le sang dépouillé de ses parties les plus fluides, devient épais & visqueux. En passant dans le foie, il y produit une bile âcre & épaisse qui s'y sépare difficilement; & l'effet de l'engorgement qui en résulte est de produire ou une dyssenterie, quand la bile altérée coule par le canal alimentaire, ou une inflammation du foie, lorsqu'elle reflue dans les vaisseaux propres

(a) Voyez le Mémoire de M. *Petit le fils*, tom. ij, de l'Académie de Chirurgie, p. 267.

(b) Journal de médéc. tom. xxxvij, pag. 44.

de ce viscère. Cette inflammation marche avec la plus grande rapidité ; & elle se termine par abcès ; mais ce qui heureusement arrive le plus souvent pour le salut des malades , il se forme une adhérence du foie avec les parties qui l'avoisinent. Aux endroits où se forme cette adhérence , on trouve un peu d'infiltration ; on y sent quelque chose de pâteux qui paroît & qui disparoît. Il ne faut pas espérer de sentir davantage la fluctuation par le tact ; mais il faut se dépêcher de faire l'opération au foyer de l'abcès à l'endroit désigné par la douleur , que le malade ne manque presque jamais de désigner. Il sort par l'opération une chopine ou une pinte de matière ». M. *Bourdier* pense que les flux que l'on nomme *hépatiques*, sont des abcès de cette espèce qui s'ouvrent dans le canal intestinal. Nous avons cru devoir rapporter ici les résultats du Mémoire de M. *Bourdier*, parce que les faits qu'ils présentent sont absolument conformes avec ce que l'expérience & l'étude approfondie des maladies de ce genre, avoient appris à MM. *Petit père* & fils, & *Morand* (a).

(a) Les observations de M. *Bourdier*, en nous faisant voir combien les maladies du foie sont

Ce qu'il faut conclure de ces différens aperçus sur les remèdes anti icteriques , c'est que la jaunisse n'est que le symptôme d'une affection du foie qui peut être dûe à un assez grand nombre de causes différentes , & que c'est par une méthode curative appropriée à ces causes , qu'on doit travailler à guérir cette maladie,

graves & fréquentes dans l'Inde , donne occasion de remarquer que c'est principalement sur l'organe du foie que l'influence des climats se fait sentir. En effet, la couleur de la peau qui varie dans les différentes zones , & qui est d'autant plus foncée que l'on s'approche de l'équateur, est dûe à la plus ou moins grande quantité de parties bilieuses qui viennent se déposer dans le réseau muqueux de l'épiderme ; c'est l'abondance , c'est l'énergie de ce fluide qui donne au génie & au caractère des hommes du midi, la vivacité qui les caractérise ; mais ce qui démontre sur-tout aux yeux des médecins , combien les climats agissent sur le foie , c'est que les maladies de cet organe sont très-communes dans les pays méridionaux , & très-rares dans ceux qui sont situés au nord. *Bontius* , *Chardin* , *Dellon* , confirment les observations qu'a faites *M. Bourdier* dans l'Inde. En Espagne , en Italie , la jaunisse est une maladie commune qui devient quelquefois épidémique. Elle est moins fréquente en France , quoi qu'elle n'y soit pas rare ; mais dans le nord de l'Angleterre , elle y paroît si peu , que *M. Cullen* n'en a pas vu un seul exemple en Écosse.

Ainsi dans les cas d'abcès, & même de pierre, l'opération chirurgicale est le remède convenable (a). Les antiphlogistiques sont nécessaires dans les cas où l'inflammation est manifeste ; les apéritifs chauds guérissent quelquefois dans les cas d'engouement par inertie, & les antispasmodiques dans ceux où il y a engorgement & stase par contraction spasmodique. Les apéritifs froids sont indiqués pour combattre l'atonie & l'engourdissement du foie. Enfin, les calmans ont l'avantage de pouvoir être employés favorablement dans plusieurs cas. Ils sont d'une utilité indispensable, quand il y a spasme & crispation sans inflammation ; mais ils peuvent de plus être donnés comme auxiliaires dans plusieurs autres circonstances.

(a) M. Civadier, chirurgien-major des gardes-du-corps, ayant à traiter une malade qui avoit une colique inflammatoire avec tumeur à l'hypocondre, fit pratiquer une ouverture sur l'endroit le plus élevé de la tumeur. Il en sortit un demi-septier de matière blanche, & peu de jours après, il fit l'extraction de la pierre. *Journal de médecine*, tom. vj, pag. 216.



RÉPONSE AUX RÉFLEXIONS

DE M. TOURTELLE,

Docteur en médecine à Besançon,

Sur une mort causée par une trop forte dose de nitre, insérée dans le Journal de médecine du mois d'octobre 1787 ; par M. LA FLIZE, docteur en médecine à Nancy.

Je n'ai eu d'autre but , en publiant l'observation sur l'effet pernicieux du nitre à l'égard de mad. V... (a), que de mettre en garde les jeunes praticiens qui auroient dessein de donner ce sel à grandes doses. M. Tourtelle réduit en question s'il est possible qu'une once de nitre , dissous dans un gobelet d'eau , & mêlé avec deux onces de sirop de pommes , occasionne la mort , & M. Tourtelle penche pour la négative. Ses réflexions doivent-elles prévaloir ? Qu'il

(a) Journal de Médecine du mois de juin 1787.

me permette les suivantes, que je sou-
mets comme lui au jugement des pra-
ticiens ?

J'avouërai, avant de répondre par or-
dre à chacun de ses paragraphes, que
plusieurs personnes robustes pourroient
prendre une once de nitre sans périr ;
mais je suis convaincu que les personnes
délicates courroient au moins les plus
grands risques.

M. *Tourtelte* dit, 1°. « qu'on n'a ja-
mais reconnu de qualités vénéneuses au
nitre, donné même à plus forte dose ;
il convient ensuite que le nitre donné à
forte dose occasionne quelques accidens,
tels qu'une sensation douloureuse à l'esto-
mac, des vertiges, le froid des extré-
mités, & quelquefois de tout le corps,
des défaillances, &c. » Il y a, il est
vrai, encore d'autres symptômes d'em-
poisonnement, mais ceux là sont les
plus ordinaires ; & s'il veut se donner la
peine de relire mon observation, il verra
si ceux que j'ai cités d'après les auteurs
sont différens.

Il continue, « jamais personne, que
je sache, n'en est mort ». Cette opi-
nion seroit bien hasardée si elle étoit po-
sitive, & s'il n'y avoit pas une apparence
de doute. Il eût été très-intéressant que

les médecins qui ont eu occasion de voir les funestes effets de l'usage d'une forte dose de nitre, en eussent publié les observations. Pour peu qu'on se donne la peine de réfléchir sur tous les accidens dont conviennent les personnes de l'art, on ne sera pas étonné qu'il soit arrivé des morts ; d'ailleurs, toutes les personnes qui ont pris des poisons, même des plus actifs, ne sont pas mortes.

M. *Souville* vient à l'appui de mes idées, & lève le doute de M. T***; son observation sur l'ouverture du cadavre de cette domestique qui avoit pris une forte dose de nitre, précède immédiatement dans le Journal les réflexions de M. *Tourtelle*.

M. T.... va plus loin en disant : « nous voyons tous les jours ici des personnes qui ne se purgent qu'avec une once, une once & demie de nitre, sans éprouver d'autres incommodités que celles qu'on ressent ordinairement lorsqu'on se purge avec des sels neutres ». Qu'il me permette, d'après ce dont j'ai été le témoin, de douter de cette assertion.

Je n'ai pas eu l'honneur de connoître M. *Guillaume Alexandre* ; mais s'il avoit l'estomac doué d'une grande sensibilité,

comme M. T... dit que cela est prouvé, il auroit dû se dispenser de pousser ses expériences aussi loin qu'il l'a fait.

2^e. M. T... a pris à la rigueur ce que j'ai dit des maladies légères dont madame V... a été incommodée dans le cours de sa vie ; il est vrai que j'ai avancé qu'elle ressentait de temps à autre des douleurs arthritiques ; j'aurois dit rhumatismales, si j'eusse prévu qu'on dût prendre ce terme strictement ; car ce n'est que depuis la mort de cette dame, que je me suis informé auprès de ses parens, si elle étoit souvent malade, & quelles avoient été ses maladies. J'en ai appris qu'elle avoit quelquefois des douleurs dans les membres & des rhumes ; on les attribuoit à la vie dure qu'elle menoit, & aux rigueurs des saisons qu'elle bravoit : jamais elle n'a eu ce qui s'appelle la goutte.

Les symptômes d'une goutte remontée sont connus, peu de médecins s'y trompent ; & ceux qui ont été appelés avant la mort de cette dame, ne les auroient pas méconnus. Ces symptômes succèdent immédiatement à la disparition de la goutte qui s'étoit fait ressentir aux parties externes ; ils n'arrivent qu'à des gouteux à l'excès, ou à ceux

qui ont souffert des applications imprudentes : ils ne tuent pas dans trois heures de temps ; étant d'ailleurs averti par le soulagement surprenant des parties souffrantes, on a le temps d'appliquer les sinapismes, les rubéfiants, les vésicatoires, & de donner les remèdes internes indiqués.

Si l'action d'un purgatif déterminoit une matière arthritique à se porter sur l'estomac, cela n'arriveroit pas aussi subitement ; le nitre, je le répète, a agi dans ce cas-ci aussi promptement que le font d'ordinaire les poisons, & son action n'a de même cessé qu'à la mort.

L'ouverture du cadavre démontre évidemment que ce n'est pas l'humeur goutteuse qui s'est portée sur l'estomac : dans trois heures de temps la membrane interne auroit eu à peine le temps de s'enflammer, & jamais celui de se gangréner. L'humeur de goutte, portée sur l'estomac, ne détruit pas, en si peu de temps sur-tout, la tunique villeuse ; elle ne teint pas en rouge par l'effusion du sang tout le liquide contenu.

La matière érysipélateuse, transportée sur l'estomac, produira encore bien moins un effet aussi prompt : on sait que l'un & l'autre de ces hétérogènes,

reportés du dehors au dedans , y déterminent une inflammation , & que cette inflammation parcourt ses temps ; la terminaison la plus fâcheuse , qui est la gangrène , est aussi celle qui va le plus vite , mais elle n'arrive pas dans le court espace de trois heures.

3°. Je ne puis accorder à M. T... que « le nitre n'agit qu'à la manière des autres sels neutres , qu'aucun de ses principes constituans n'est plus délétère que ceux qui entrent dans la composition du tartre vitriolé , du sel marin , du sel fébrifuge de *Sylvius* , &c. ». Certainement l'acide nitreux , qui dans le nitre est combiné avec l'alkali fixe végétal , n'est pas le même que les acides vitriolique & marin qui entrent dans la composition de ces autres sels neutres.

Sans entrer dans la distinction des différens acides des sels neutres qui sont tous affoiblis par leur combinaison avec les alkalis , les effets du nitre ne sont pas les mêmes que ceux des autres sels neutres , car il a une qualité rafraîchissante que ceux-là ne possèdent pas à un degré si éminent ; & sans chercher les effets de cette différence ailleurs que dans la dame qui est le sujet de mon observation , il est de fait qu'elle a pris

246 NITRE A FORTE DOSE ,
deux onces de sel de Sedlitz , sans en
être incommodée en aucune manière ,
trois jours avant de prendre l'once de
sel de nitre qui l'a fait périr. Ce sel de
Sedlitz ne devoit-il pas également atti-
rer sur l'estomac l'humeur goutteuse ou
érysipélateuse , s'il y en avoit eu une à
attirer ?

M. T. . . demande enfin si c'est la
base alcaline du nitre ou l'acide nitreux
qui a agi comme poison caustique. Pour
moi je crois que c'est l'une & l'autre ,
quoiqu'il me dise porté à croire que c'est
l'acide nitreux.

4°. On ne peut pas conclure , d'après
la première observation de M. T. . . que
l'homme âgé de cinquante-deux ans , af-
fecté régulièrement de la goutte deux
fois par an , soit mort de l'humeur gout-
teuse portée sur l'estomac ; il faudroit
qu'elle eût attaqué quelques momens
avant une partie du corps , & qu'elle en
eût été dérangée ; il me semble qu'on
doit plutôt attribuer ce funeste accident
au purgatif pris à contre-temps , & à
l'émétique du prétendu guérisseur.

La seconde observation prouve aussi
que la femme enceinte , âgée de trente-
six ans , s'est purgée mal-à-propos ; si
on purgeoit toutes les femmes grosses.

qui ont des envies de vomir, on verroit arriver de fréquens accidens. Les nausées & les vomissemens des femmes enceintes dépendent presque toujours de la sensibilité de l'estomac; d'ailleurs les médicamens salins ne conviennent pas à toutes, & la dose d'une once & demie de sel de *Glauber* mènsemble trop forte dans ce cas là.

Quant à la troisième observation, elle démontre la vertu apéritive & diurétique du nitre, que personne ne conteste; la dose excessive qu'en a pris l'hydropique ne prouve rien autre chose, sinon que les médicamens salins & le nitre n'ont pas une action aussi forte sur les sujets infiltrés; & l'expérience nous apprend au contraire, que la scille en infusion ou en substance affecte douloureusement les fibres nerveuses de l'estomac.

Le nitre à grandes doses, dans certaines maladies, peut certainement servir à rafraîchir subitement le sang ou les humeurs dans un état urgent d'effervescence, & je pense que deux ou trois gros réussiroient mieux, & n'auroient pas des inconvéniens aussi fâcheux qu'une once ou deux, je suis même persuadé qu'il est dangereux de purger avec le nitre, & que la mort de madame V...

248 NITRE A FORTE DOSE,
n'a été causée que par une forte dose
de nitre.

Si quid novisti rectius.

EXPÉRIENCES ET OBSERVATION

Sur les effets du nitre () dans le cheval ;
par M. HUZARD.*

Je fis en 1772 & 1773 , à l'école royale vétérinaire de Paris, sous les yeux de M. Chabert, directeur de cette école, un grand nombre d'expériences sur les effets de différentes substances médicamenteuses dans les animaux domestiques. Voici celles qui sont relatives aux effets du nitre dans le cheval (a).

Je fis avaler à six heures du matin, le premier février 1773, à un cheval morveux (b), à jeun, une livre de nitre, dis-

(*) Voyez vol. lxxj de ce journal, pag. 401 ; lxxij, pag. 19, & pag. 22.

(a) M. Bourgelat avoit placé le nitre au rang des sels neutres purgatifs (*Matière médicale raisonnée, à l'usage des élèves de l'Ecole royale vétérinaire. Lyon, 1771, in-8°, pag. 56.*) ; il s'agissoit de constater s'il avoit réellement cette vertu dans les animaux.

(b) Ce cheval, destiné aux expériences, n'en

sous dans une livre & demie d'eau commune (a) ; il déjeûna à neuf heures comme à son ordinaire ; mais il ne voulut pas boire.

Quelques heures après les urines commencèrent à couler ; elles étoient moins chargées & plus abondantes que de coutume ; à onze heures le pouls qui, dans l'état naturel, battoit environ trente fois par minute s'accéléra ; le cheval fut attaqué de tranchées ; il refusa de manger, & le flanc devint très-agité : tous ces symptômes acquirent de l'intensité jusqu'au lendemain.

Le 2 au matin, les urines étoient plus blanches & plus chargées ; les tranchées, qui avoient été violentes & continuelles

avoit alors subi aucune antérieure. Il étoit hongre, de taille ordinaire, hors d'âge, en bon état, & la morve étoit à-peu-près dans le milieu de ses périodes ; la veille de l'administration du nitre, ses urines étoient abondantes, colorées, sédimenteuses, & exhaloient une odeur forte.

(a) Comme le sel d'Epsom, à la dose d'une livre, purge quelquefois seul, & comme on le donne ordinairement à la dose d'une demi-livre lorsqu'on le joint à quelque autre purgatif ; pour le cheval on pouvoit essayer de donner une livre de nitre seul.

pendant la nuit, avoient diminué, mais le pouls étoit toujours très-accélééré, & les pulsations furent portées jusqu'à soixante-dix par minute : on entendoit des borborygmes continuels dans le ventre, & le cheval avoit des rapports en forme de rots; il ne restoit jamais dans la même situation, frappoit le sol des pieds de devant, ou se débatoit fortement quand il étoit couché; les muscles du bas-ventre se contractoient de temps en temps avec force; les flancs étoient creux, retroussés, tendus, les poils hérissés, la bouche enflammée remplie d'une grande quantité de bave visqueuse & écumeuse; il refusoit constamment les alimens solides ou liquides. Vers le soir, les urines devinrent épaisses, gluantes, beaucoup plus colorées & enflammées: il avoit de la peine à uriner; la langue étoit engorgée, & la bouche très-chaude regorgeoit de cette bave dont j'ai parlé; le cheval étoit très-foible, & le flux morveux étoit beaucoup augmenté par le nazeau gauche.

Le 3, la chaleur de la bouche & l'abondance de la bave diminuèrent; les excréments qui, le deuxième jour, étoient dans l'état naturel, furent rares, secs, & rendus avec efforts & douleurs; le cheval.

ne but que quelques pintes d'eau dans la journée (a), & il n'urina point, quoiqu'il se présentât souvent, & qu'il fît des efforts à cet effet; la tête étoit basse, les oreilles froides, & il resta long-temps couché.

Le 4, les urines continuèrent d'être colorées, rouges, sédimenteuses, & paroïssent occasionner de vives douleurs en sortant; la bave visqueuse qui s'écouloit par la bouche avoit une odeur fétide très-désagréable; le flux morveux étoit plus abondant.

Le 5, les épreintes, la difficulté de sienter & la sécheresse des excréments subsistoient toujours; l'animal mâchonnait continuellement; il avoit l'haleine fétide; l'air expiré ne passoit que difficilement par les nazeaux remplis d'un mucus épais & abondant: le refus des alimens & de la boisson fut toujours le même.

Le 6, le cheval mangea, & but quelque peu; les urines, toujours enflammées,

(a) Si on réfléchit que la dose de la boisson ordinaire d'un cheval est d'un, de deux, & quelquefois de trois seaux d'eau par jour, on regardera quelques pintes comme une boisson insuffisante, sur-tout dans un état malade, & après d'abondantes évacuations d'urine.

252 NITRE A FORTE DOSE,
huileuses & très-chargées, furent abondantes, relativement au peu de boisson qu'il avoit pris ; la bave disparut, & tous les accidens diminuèrent.

Le 7, il but davantage ; les urines coulèrent plus facilement & sans douleur ; les glandes de dessous la ganache & la parotide du côté gauche étoient très-engorgées, & le canal excréteur de cette dernière avoit un volume triple de son état naturel : du reste le mieux se soutint, & l'appétit & les forces reparurent.

Le 8, l'engorgement des glandes étoit beaucoup diminué, & il n'y restoit plus que de la sensibilité. L'animal avoit repris de la gaieté & de la vivacité.

Je lui donnai le 9, de la même manière, une pareille dose de nitre.

Il est inutile de répéter le journal des accidens, ils furent les mêmes que la première fois, mais à un degré moins fort ; l'animal paroissoit plus insensible à l'action du remède ; les urines, sans être abondantes, furent toujours chargées & enflammées ; la plupart des symptômes paroissoient cessés dès le 14 ; & il ne restoit qu'une espèce d'abattement apathique.

Le 15, je lui ouvris la jugulaire, & retirai seulement quelques onces de sang.

pour voir dans quel état il étoit ; je ne trouvai , en plus grande partie , qu'un *coagulum* blanchâtre & sanguinolent. J'avois envie de tuer ce cheval pour m'assurer des effets qu'auroit produits le nitre dans les viscères à cette époque ; mais M. *Chabert* voulut voir jusqu'où ils pourroient être portés dans l'animal vivant ; j'en administrai donc une pareille dose une heure après la saignée. Cette fois les symptômes parurent très-promptement & avec beaucoup de violence ; ils furent portés au point que l'animal étoit continuellement & vivement agité : les urines qu'il rendoit étoit sanguinolentes & purulentes , les tranchées violentes & continuelles ; il se plaignoit douloureusement , regardoit souvent son ventre qui étoit tendu & très-sensible ; il faisoit des efforts violens & inutiles pour fienter & uriner. Il mourut enfin le 17 après midi, troisième jour de l'administration de la dernière dose , dans des convulsions atroces & couvert d'une sueur fétide.

J'en fis l'ouverture sur le champ ; le bas-ventre étoit rempli d'une liqueur brune très-fétide ; le péritoine & les gros intestins , extrêmement distendus & enflammés , étoient de couleur violette dans

presque toute leur étendue ; les excréments étoient noirs & secs dans les replis du colon , & humectés de cette liqueur brune dans le *cæcum* ; les intestins grêles n'offroient rien de particulier ; le mésentère & ses vaisseaux étoient aussi enflammés & très-engorgés , ses deux lames étoient séparées en plusieurs endroits , & formoient des poches emphysemateuses plus ou moins grosses ; l'estomac contenoit peu d'alimens , sa membrane épidermoïde étoit marbrée & semée de taches violettes dans toute la partie aponevrotique , qui s'enlevoit facilement & paroissoit entièrement désorganisée ; la partie veloutée avoit jusqu'à deux lignes d'épaisseur dans quelques-uns de ses points ; elle étoit noire , déchirée & séparée de la membrane charnue en plusieurs endroits ; les lambeaux , recoquillés & repliés sur eux-mêmes , formoient des champignons de toute espèce ; la rate extrêmement flasque étoit remplie d'un sang noir & très-fluide ; l'épiploon étoit dans le plus haut degré d'inflammation , & ses vaisseaux distendus & variqueux ; le foie , plus volumineux que dans l'état naturel , étoit d'une couleur livide & sans consistance ; le rein gauche étoit entièrement décomposé & méconnoissable par

l'état inflammatoire qu'il avoit éprouvé ; le droit, moins affecté, étoit rempli d'une matière purulente ; la vessie très-épaisse & enflammée, contenoit peu d'urine semblable à celle rendue la veille de la mort.

Le tissu cellulaire de la poitrine étoit infiltré d'une humeur sanguinolente & putride ; le sang des gros vaisseaux étoit très-liquide, & il s'en échappoit des bulles d'air ; le cœur étoit flasque & d'une couleur blafarde ; le poumon étoit affaibli ; son lobe droit engorgé & tuméfié contenoit quelques abcès remplis d'une matière concrète (a).

Dans la tête, le cerveau étoit extrêmement mou, la sérosité des ventricules abondante & d'une couleur très-foncée ; le tissu cellulaire des environs, les sinus & toute la membrane pituitaire étoient infiltrés d'une humeur semblable à celle du bas-ventre ; le sinus frontal gauche & les cornets du nez de ce côté étoient ulcérés, cariés & remplis de pus grumeleux, fétide & sanieux ; celui con-

(a) Cette tuméfaction & ces abcès étoient antérieurs à l'administration du nitre, & appartenoient vraisemblablement à la morve, dont ce cheval étoit affecté.

tenu dans les parties du côté droit étoit blanc & plus épais (a).

Je laisse aux médecins & aux physiologistes à faire, sur cette observation de médecine comparée, toutes les réflexions & les remarques dont elle peut être susceptible; il en résulte seulement, relativement à l'art vétérinaire, ainsi que des expériences que j'ai faites subséquemment & à de moindres doses, que le nitre n'est pas purgatif dans le cheval.

OBSERVATION

Sur une angine; par M. SOUQUET, docteur en médecine, conseiller-médecin du Roi, de l'hôpital de Boulogne-sur-Mer, pensionnaire de ladite ville, & correspondant de la Société royale de médecine de Paris.

Agé de soixante-cinq ans, d'une constitution forte & vigoureuse, d'un tempérament plutôt sanguin que bilieux, je

(a) L'ulcération de la membrane pituitaire, la carie des cornets & le pus du sinus, appartiennent exclusivement à la morve.

fus attaqué, le 24 septembre 1787, d'un mal de gorge léger à la base, ou partie postérieure de la langue & de l'amygdale gauche. La douleur & l'engorgement inflammatoire, qui alla en augmentant, malgré les gargarismes simples ordinaires, s'étendit peu à peu à la base de la luette derrière le voile du palais, au larynx & au pharynx; les deux côtés enfin furent bientôt également pris. . . Je n'observai au surplus aucune espèce de régime pendant les premiers jours. La déglutition devint, dès le quatrième jour, fort laborieuse. Les soupes, les épinars, les boissons, le riz & autres farineux, étoient les seuls alimens qui passaient, même avec peine : cette difficulté d'avaler alla toujours en augmentant à tel point, que le septième jour la déglutition & la vocifération furent presque interceptées, puisque je ne pouvois boire à-la-fois, à cette époque, qu'une cuillerée à thé ou à café de liquide quelconque, ni faire usage d'aucun gargarisme sans éprouver des douleurs violentes. Le septième jour la déglutition fut absolument interceptée & la voix fort altérée.

J'employai d'abord les lavemens, les

pédiluves, deux fortes saignées du bras, les cataplasmes émolliens, les sangsues appliquées sur la gorge & la pharyngotomie des deux côtés, avec beaucoup de difficulté, à raison de l'engorgement inflammatoire très-douloureux de la base de la langue, du larynx, du pharynx, &c. mais on n'aperçut qu'une goutte de sang noir si épais, qu'il resta à l'endroit de l'incision qui lui avoit donné issue, & le tout sans le moindre succès. Privé dans ce moment de tout espoir de résolution & de suppuration, ne pouvant plus m'attendre qu'aux terminaisons gangréneuse & squirrheuse; réfléchissant très-sérieusement & fort tristement sur mon état, qui n'offroit qu'une fin funeste, je me déterminai à l'application du cataplasme suivant, qui fut placé d'un angle à l'autre de la mâchoire inférieure. Je mis sur des étoupes la pulpe molle des plantes émollientes que j'arrosai avec l'esprit volatil de sel ammoniac, & saupoudré de suite avec la poudre composée de celles de gingembre, de poivre, de canelle, de clous de girofle, de noix-muscade & de mouches cantharides, de chaque vingt-quatre grains, mêlées exactement ensemble; je versai sur le tout suffisante quan-

tité d'esprit de térébenthine, pour bien
 humecter & lier les poudres avec la pul-
 pe. A peine ce cataplasme fut-il appliqué
 sur la gorge, & bien contenu par le ban-
 dage ordinaire, que j'éprouvai un million
 de piqûres semblables à celles des four-
 mis. Les douleurs allant toujours en au-
 gmentant, & ne m'étant pas possible de
 les supporter plus de cinq quarts-d'heure,
 je levai le cataplasme, qui étoit sec &
 dur comme une planche. La gorge & le
 col, dont l'épiderme se détachoit d'espace
 en espace, étoient très-rouges & enflam-
 més. J'avalai de suite un plein gobelet
 de bière qui se trouva sous ma main.
 Frappé encore de ma situation cruelle, &
 des suites funestes qu'elle m'avoit pré-
 sentées, je remis au même endroit le
 même cataplasme; mais la douleur fut
 encore si violente, que je ne pus la sou-
 tenir que pendant deux heures : l'alté-
 ration étoit si forte, que je bus trois pots
 de bière dans l'espace de deux heures.
 Après le premier pot, j'en vomis la moi-
 tié ou environ; je continuai ensuite à
 boire abondamment des boissons rafraî-
 chissantes, acidules, agréables, & va-
 riées selon le goût. La soif extrême étoit
 aussi forte que la répugnance pour toute
 espèce d'alimens étoit absolue, sur-tout

pour les viandes & les bouillons gras, dont je ne pouvois pas même entendre parler sans une espèce d'aversion.

Les évacuations alvines ayant été nulles pendant sept jours, malgré les lavemens, qui n'entroient plus à raison de la dureté de la matière excrémentitielle qui se présentoit, il seroit difficile d'ajouter au travail laborieux que j'éprouvai pour me délivrer de ce rocher. Deux cuillerées d'huile de castor laxative, dont on fait usage en Angleterre, en facilitèrent la sortie.

Au rétablissement de la déglutition & de la vocifération, succéda le hocquet qui, étant d'abord presque continuel, diminua peu-à-peu à mesure que les suc se renouveloient, s'adoucissoient & se rafraîchissoient par les boissons & les alimens; mais je ne pouvois prendre à-la-fois que deux ou trois cuillerées de crème de riz, de celles de pain, de gruau, &c. le tout sans goût. Cependant le cinquième jour après l'application du cataplasme, je mangeai un œuf frais; le lendemain le hocquet me quitta, & l'appétit me revint. Le goût pour la viande fut long-temps sans revenir; je pouvois à peine la voir & la sentir sans répugnance jusqu'au quinzième jour, après le pre-

mier instant du rétablissement de la déglutition.

Mes forces ont été deux mois ou environ à se rétablir.

Les ulcères occasionnés par le cataplasme au cou, à la gorge & aux parties qu'il couvroit, ont suppuré longtemps, & ils ont été fort opiniâtres à se cicatrifer.

Je me dispense de développer ici la cause qui a donné lieu au hocquet & à la répugnance pour les alimens, principalement pour les viandes, ainsi que la manière dont le cataplasme, qui est l'objet principal de la présente observation, a exercé son action; je dirai seulement que c'est la cinquième fois que j'ai eu occasion d'en faire usage, en pareil cas, sur différens individus avec le même succès depuis quarante-six ans que j'exerce la médecine.



OBSERVATION

Sur une paralysie des extrémités inférieures, causée par une gibbosité de vertèbres dorsales, & guérie par le moxa, la méthode de M. PERCIVAL POTT ayant été sans succès; par M. GIMÈS, ancien chirurgien-major, & maître en chirurgie à Argentan, résidant à Boucey.

Le 3 octobre 1784, je fus appelé chez M. de.... pour y voir une de ses demoiselles, âgée de quatre ans & demie, laquelle avoit une bosse vers le milieu du dos. Cette jeune personne, qui jouissoit d'un embonpoint très-considérable, étoit devenue singulièrement paresseuse à marcher depuis le commencement du printemps de la même année. Ses parens n'y faisoient pas une forte attention, croyant que cette indisposition pouvoit dépendre de l'embonpoint; cependant cette paresse augmentoit sensiblement de jour en jour.

Après avoir fait les plus exactes recherches sur la colonne épinière, je vis que quatre vertèbres dorsales, en se portant en arrière sans déviation d'aucun

côté, formoient une élévation, de manière que la quatrième (en comptant de haut en bas) commençoit à se déplacer pour se porter en arrière. La cinquième l'excédoit un peu. La sixième formoit la partie la plus éminente de la bosse, & la septième avoit souffert un déplacement infiniment moindre; de sorte que le sommet de l'apophyse épineuse de la sixième, se portoit de quatre ou cinq lignes plus en arrière que celui de l'apophyse épineuse de la septième.

Les côtes, qui prenoient leur appui sur les vertèbres déplacées, étoient rapprochées les unes des autres. Le sternum formoit une tumeur saillante au devant, sur-tout vers la partie inférieure.

La malade, en tel temps que je l'aie examinée, n'a donné aucune marque de sensibilité à l'endroit de la courbure, ni dans toute autre partie. Je prédis dès ce moment tout ce qui devoit nécessairement suivre une pareille difformité. L'événement ne tarda guère à le vérifier; car le-onze du même mois les mouvemens des extrémités inférieures commencèrent à devenir difficiles. La malade bronchoit à chaque pas qu'elle faisoit. Si elle étoit droite sans marcher, on voyoit ses jambes tantôt plier, tantôt se croiser,

& elle tomboit, si on n'accouroit vite la soutenir.

Dans cet état, la malade essaya de marcher à l'aide d'un bâton. Cette ressource ne lui fut pas d'un long secours, car elle faisoit des chûtes toutes les fois qu'on l'abandonnoit à elle-même.

Elle perdit enfin toute faculté de mouvoir les extrémités inférieures; les articulations des hanches, des genoux & des pieds se roidirent; toutes acquirent une extension forcée, & les pointes des pieds décrivoient une ligne presque droite avec la jambe; les muscles abdominaux perdirent aussi la puissance de ramener les parties supérieures sur les fesses: toutes ces parties furent privées de leur sensibilité & de leur chaleur naturelle.

Si on cherchoit à ramener ces parties à la flexion, on l'obtenoit en employant peu de force; mais, ainsi qu'un corps élastique, elles revenoient subitement reprendre leur extension. La chaleur & la sensibilité naturelle furent éteintes dans toute l'étendue du corps qui se trouvoit au dessous de la courbure, si on en excepte les viscères du bas-ventre; qui ne furent cependant pas sans atteinte, car les urines & les excréments sortirent
par

par fois involontairement ; la respiration devint laborieuse , le pouls petit , dur & fréquent ; la malade éprouva même une fois des vertiges , mais qui n'eurent point de suites fâcheuses.

Les symptômes , que je viens de décrire , ressembloit si parfaitement à ceux que *M. Percival Pott* a détaillés avec tant d'exactitude (remarque sur la paralysie des extrémités inférieures , accompagnée de la courbure de l'épine du dos) , qu'il étoit impossible de se tromper sur la nature de la maladie. Je proposai donc l'usage des cautères de chaque côté de la courbure , ou des *moxas* ; ces moyens parurent trop cruels , & furent rejetés pour livrer cette malheureuse victime entre les mains d'un paysan rebouteur , qui assuroit réduire la prétendue luxation. Un mois s'écoula pendant cette tentative chimérique & ignorante.

Leurs espérances furent trompées , & j'eus requis de nouveau ; mais ne voulant me charger de cette cure qu'après avoir consulté quelque grand maître de l'art , je fis un mémoire dans lequel j'exposai les raisons qui me faisoient préférer la méthode de *M. Pott* à celle de *M. Pouteau*. Ce fut *M. Louis* qui y fit la réponse le 15 octobre 1784 ; il confirma

le choix que j'avois fait en ces termes : « Le conseil soussigné, qui a lu avec attention le mémoire de M. *Gimès* sur une difformité de l'épine d'une jeune demoiselle de quatre ans , estime aussi que le cautère potentiel est préférable aux procédés de feu actuel , &c. »

Ce fut avec la plus grande exactitude que j'apposai les cautères de chaque côté de la courbure. Le 24 octobre, les escars devinrent un peu plus grandes que les ouvertures des emplâtres qui avoient été faites sur le dessin qu'en donne M. Pott, (*loco citato* , pag. 36.) Tout le reste se trouva selon ses vûes. Les escars furent pansées avec le styrax. Un moment après, la malade demanda à aller à la garde-robe : dans cet instant, on aperçut un tremblement considérable à la jambe gauche ; & sur les six ou sept heures, cette même jambe exécuta quelques légers mouvemens de flexion. A cette époque les extrémités inférieures recouvrèrent leur chaleur, mais non leur sensibilité, puisqu'on pouvoit la pincer sans qu'elle s'en aperçut. Des mouvemens peu apparents se firent apercevoir à la jambe & à la cuisse droite le 26 du même mois. Les choses restèrent dans le même état jusqu'au 28 de janvier 1785, quoique

les cautères eussent fourni une suppuration abondante. A cette dernière époque les articulations du pied avec la jambe & celles des orteils, qui avoient jusqu'alors été immobiles, purent exécuter quelques mouvemens, à la vérité bien peu sensibles. Cette méthode fut continuée jusqu'au mois d'avril, & tout ce temps s'est passé sans la moindre amélioration : au contraire, il sembloit que les foibles avantages que nous avions obtenus se perdoient insensiblement.

A cette époque, la malade eut la petite-vérole, qui fut discrète & très-bénigne. Cette maladie suivit les différentes phases, sans nous offrir aucun phénomène digne de remarque. Pendant ce temps les ulcères du dos se cicatrèrent. Il en falloit venir à une seconde application ; mais les succès que nous avions obtenus avoient été si lents & si peu consolans, que le père & la mère ne purent se décider, vu que l'enfant auroit beaucoup souffert dans l'application des cautères, & dans les différens moyens que j'avois employés pour entretenir la suppuration ; & moi-même, qui perdois d'autant plus l'espoir de guérir ma malade, que dans toutes les observations de MM. *Pott & Berembroëck*, deux

ou trois mois avoient suffi pour terminer, ou du moins pour en avancer la cure. (La seconde dissertation, traduite par M. *Duchanois*, n'avoit pas encore paru.) Cette méthode fut donc abandonnée pour essayer les brûlures du *moxa*.

Le 3 du mois de mai, le premier *moxa* fut appliqué entre la seconde & la troisième des vertèbres déplacées, lieu qui formoit la partie la plus éminente de la bosse. Il étoit onze heures du matin, & vers les deux heures après midi, la malade pouvoit exécuter tous les mouvemens de flexion des hanches, des genoux & des pieds; pour-lors la sensibilité reprit ses droits qu'elle avoit perdus depuis le commencement de la maladie. Ce mieux se soutint pendant tout le temps de la suppuration, qui dura jusques vers le 8 du mois suivant.

Le 11 juin, je fis brûler un second cylindre sur la cicatrice du premier; celui-ci augmenta tellement l'action musculaire, que trois heures après la brûlure, elle fut assez forte pour avancer le tronc sur les fesses, & la malade a pu être longtemps assise, & faire agir ses extrémités inférieures en tout sens. L'escare se sépara dans son temps, & la suppuration continua avec abondance jusques dans

les premiers jours de juillet, que la cicatrice commença à couvrir l'ulcère.

Une troisième brûlure fut faite le 8 de juillet ; celle-ci ne fut pas moins étonnante par ses succès que les précédentes : il y avoit ce jour-là de la compagnie au château ; & comme on étoit à faire la pêche des fossés, la petite malade demanda à y être apportée. Madame sa mère la tenoit sur ses genoux ; elle en descendit ; & eut assez de force pour se tenir droite, étant un peu soutenue. Le même soir, elle commença à faire quelques pas en se soutenant aux meubles, & dans quelques jours, elle put faire le tour de la chambre, en se soutenant à tout ce qu'elle pouvoit saisir. L'escare enlevée, la suppuration fut la même que celle des brûlures précédentes, & les résultats les mêmes. Lorsqu'elle fut tarie & la cicatrice parfaite, je fis consumer un quatrième moxa sur le même endroit. Ce fut le 18 août. Dès le lendemain, la malade marcha sans se soutenir à aucune chose ; il est vrai que ses pas n'étoient point encore bien affermis, & qu'elle traînoit un peu son pied droit. C'est ainsi que les effets du feu se sont manifestés subitement sans que la suppuration qui suivoit la chute de l'escare, nous ait procuré

dans aucun temps le moindre avantage.

Je me flattois dans ce temps que mes soins seroient couronnés par un heureux succès. Plein de cette confiance, je permis à ma malade, aux sollicitations de madame sa mère, quelques courtes promenades dans une petite cariole, & dans les beaux jours seulement, mais on donna beaucoup trop d'étendue à ma condescendance, & je ne tardai pas à m'en repentir; car souvent on sortoit par la pluie, & on ne revenoit que la nuit au château. La petite malade n'étoit protégée que par un parapluie, la voiture n'étant pas couverte. Toutes mes représentations à cet égard étoient absolument inutiles. Ce fut dans ce temps que les forces de la malade commencèrent à se perdre, & les progrès de la rechûte furent d'une rapidité étonnante.

Le 26 septembre, un cinquième *moxa* fut brûlé sur la gibbosité, & entre l'espace de la première & de la seconde vertèbre déplacée; mais celui-ci ne fut pas entièrement consumé, à cause des mouvemens & des contorsions que fit la malade. L'escare qui en résulta, fut plus superficielle, mais aussi beaucoup plus large. La suppuration, quoique infiniment plus abondante & plus long-temps.

continué, ne nous fut d'aucun secours ; bien au contraire les forces continuèrent à se perdre. Lorsque la cicatrice fut complète, des circonstances étrangères m'empêchèrent d'appliquer, immédiatement après, un sixième cylindre. La foiblesse augmenta au point que le relâchement du canal intestinal permit aux excréments de sortir sans que la malade s'en aperçût, & cela pendant deux jours. Nous fîmes encore usage une sixième fois du *moxa* le 15 novembre, que j'appliquai à l'endroit des quatre premières brûlures. Trois heures après, la malade avoit recouvré une grande partie des forces perdues ; elle étoit presque au même point où l'avoient mise les quatre premières brûlures. Ce bien-être ne fut pas d'une longue durée. Deux jours après, la malade avoit entièrement perdu l'usage de ses jambes, qui reprirent leur première inflexibilité. Plusieurs circonstances réunies m'ayant fait perdre de vue ma malade, ce ne fut que vers les premiers jours de février suivant, que je recommençai à lui donner mes soins. La courbure de l'épine pendant ce laps de temps s'étoit considérablement accrûe, de sorte que trois premières vertèbres dorsales, qui n'avoient souffert jusqu'alors aucun dépla-

cement, s'étoient portées en arrière pour commencer la gibbosité qui étoit infiniment plus saillante. Les vraies côtes en dehors, le sternum en devant avoient souffert des déplacemens en raison de celui de l'épine.

Les succès que j'avois obtenus par les procédés du feu, me faisoient tout espérer de ce moyen; ce qui me fit proposer l'application de deux cylindres à-la-fois, mais toujours sur la partie la plus saillante de la courbure; ce qui fut exécuté le 9 du même mois. La malade reprit quelques forces dans le temps de la suppuration, qui continua fort long-temps.

Le 22 avril, je plaçai un cylindre de coton entre les deux premières vertèbres dorsales, qui étoient les deux dernières déplacées.

Quelques jours avant la chute de l'escarre, la petite malade se sentit assez de force pour descendre de son lit, & se soutenir sur ses jambes, mais sans pouvoir exécuter aucun mouvement de progression.

Le 2 du mois de mai, j'en appliquai un autre plus bas. La suppuration, qui fut assez longue, ne fit que soutenir les avantages obtenus par les précédens.

Le 15 juillet, je fis brûler deux cylin-

dres à-la-fois, un de chaque côté de la bosse, & exactement à l'endroit où M. Pott conseille l'application de ses cautères. Ils ne furent pas entièrement consumés sur la partie, les mouvemens violens de la malade les ayant fait échapper plusieurs fois. Je réitérai la même application sur les escares, le 19 du même mois, par un seul *moxa* à-la-fois, pour ne pas risquer le même inconvénient. L'effet de ces brûlures se manifesta par une liberté entière dans le tronc & les extrémités inférieures, & ce fut là l'époque à laquelle la respiration devint libre. La petite malade l'exprimoit en ces termes : *Je soupire mieux*. Enfin, le 12 novembre je brûlai encore un cylindre du côté de la courbure, & le lendemain un autre du côté opposé. Ces derniers ont assuré la parfaite guérison ; mais les parties déplacées ont conservé, & conserveront sans doute toujours leur difformité.



E X T R A I T

D'UN MÉMOIRE

Sur des filamens , tacheés mobiles , globules , & toiles d'araignées très-déliées qui paroissent voltiger devant les yeux ; lu , le 19 janvier 1783 , à l'Académie royale des sciences ; par M. DEMOURS fils , médecin de la Faculté de Paris , & médecin-oculiste du Roi en survivance.

Les personnes qui sont incommodées de ces sortes de taches , rendent quelquefois différemment la manière dont elles les apperçoivent. Ces taches paroissent aux unes comme *des filamens ondoyés* , aux autres comme *des zigzags* , *des brouillards légers* , *des espèces d'étoiles avec des queues* , *des petits duvets de coton noir* , *des serpentaux* , *des points noirs très-petits qui nagent lentement dans l'atmosphère* , *des globules* , *des petits rubans à demi-transparens & qui forment comme des nœuds* , *des petites portions de gomme arabique à demi dissoutes dans l'eau* : le tout n'ayant que l'opa-

cité nécessaire pour être distingué du fond de l'air, sur-tout lorsqu'on les examine dans un ciel ferein.

Toutes ces petites apparences montent lorsqu'on élève les yeux avec un peu de promptitude, par exemple de la pointe des pieds vers le ciel, & si alors on fixe la vue sur un nuage, ou quelque autre objet, elles descendent lentement vers le bas de l'œil, & on cesse de les appercevoir tant que les yeux restent fixés sur le même objet; mais au moindre mouvement des yeux, elles quittent l'endroit où leur pesanteur les avoit entraînées, & on les aperçoit de nouveau. De toutes ces taches, celles qui sont sous la forme de filamens, sont les plus faciles à appercevoir pour les personnes qui en sont incommodées. Ces filamens ont des mouvemens vagues suivant les mouvemens de l'œil. Tantôt ils se contournent, d'autresfois ils s'étendent, puis dans un autre mouvement de l'œil, ils se ploient à certains endroits, & ces changemens de position sont sur-tout distincts, lorsqu'ils passent en descendant devant l'axe optique. Assez ordinairement il y en a deux ou trois qui dominant sur les autres & qui sont plus apparens; mais il y en a

276 FILAMENS DEVANT LES YEUX.

souvent une infinité d'autres plus petits, plus difficiles à appercevoir, & une multitude prodigieuse de petits globules, les uns isolés & les autres par paquets, qui conjointement avec les filamens, paroissent tomber comme une petite pluie extrêmement fine, lorsqu'après avoir élevé les yeux un peu rapidement, on les fixe sur un endroit éclairé, par exemple, sur une muraille blanche, dans le ciel, ou sur du papier blanc, car il faut la présence d'une certaine quantité de lumière pour que l'ombre de ces petits corps puisse être distincte sur la rétine, attendu qu'ils ne sont point entièrement opaques, & qu'ils tranchent peu sur la transparence des humeurs de l'œil. Il y a aussi quelquefois comme de petites grilles nageantes; quelques-unes sont plus pesantes & paroissent descendre plus vite; en général, les filamens sont les plus légers; ils descendent toujours les derniers; ils sont comme des tubes de baromètres contournés à demi transparens; dans lesquels il paroît quelquefois des globules dont le milieu est un peu plus obscur, & qui ont l'air de petites bulles de savon.

L'Académie vient de voir dans le flacon plein d'eau qu'elle a sous les yeux,

des filamens contournés & des fragmens de verre qui donnent une idée assez exacte de l'apparence que présentent ces sortes de taches , & qui montent & descendent à volonté , selon la pression plus ou moins considérable que l'on exerce sur la portion d'air contenue entre la surface de l'eau & l'ouverture du flacon.

On voit peu toutes ces apparences dans une chambre médiocrement éclairée. Le soir, à la lumière, on est obligé, pour les voir, de les chercher avec beaucoup d'attention & à plusieurs reprises, sur un papier blanc, & ils ne paroissent que comme de très-petites portions de fumée, à peine sensibles. On les voit, d'une manière à la vérité imparfaite, dans la flamme d'une bougie en tenant les yeux à moitié fermés. On les apperçoit encore, quoique bien foiblement, en tournant les yeux vers le ciel, à un très-grand jour, & en les élevant à plusieurs reprises sans les ouvrir. Lorsqu'on les cherche dans un ciel serein ou couvert de nuages blancs, ou dans un autre endroit très-éclairé, on les apperçoit bien mieux en fermant les yeux à demi : ils paroissent alors plus brillans. On les voit d'une manière bien distincte

dans le brouillard, le reflet de l'eau & sur la neige. Le plus souvent on en voit des deux yeux; quelques personnes cependant n'en apperçoivent que d'un seul.

Ces petites apparences, par leur pesanteur, se précipitent toujours vers le bas de l'œil, lorsqu'on regarde un objet un peu élevé; si on tourne le visage vers la terre & qu'on les examine, par exemple, entre ses jambes, sur du sable blanc, alors la position des globes étant changée, ils ne se précipitent plus vers le bas de l'œil, mais ils se rassemblent vers l'extrémité de l'axe optique, où on les examine plus à l'aise. Si on se couche sur le dos, à la campagne, & qu'on regarde le ciel en inclinant un peu la tête & les yeux en arrière, au lieu d'aller du côté des pieds, leur mouvement se dirige du côté du front qui est alors la partie basse.

Quoique la petitesse de ces atômes à demi opaques soit prodigieuse, ils doivent paroître avoir une certaine étendue, parce qu'ils se trouvent au-devant d'un corps lenticulaire qui a la propriété de grossir les objets; & je crois qu'on ne doit point appercevoir, ou que très-peu distinctement, ceux qui se trouvent

derrière ce corps. Leur diamètre paroît augmenter à mesure qu'on s'éloigne du plan sur lequel on les examine ; tel filament qui, vu sur une feuille de papier blanc très-éclairée, paroît avoir un fixième de ligne de diamètre & un pouce de long, lorsqu'on regarde le ciel ou une muraille blanche éloignée de 20 ou 30 pieds, paroît avoir deux lignes de diamètre & plus d'un pied de long. Ces phénomènes sont faciles à expliquer par les loix que la lumière suit dans ses mouvemens, & je sortirois de mon sujet si j'entrois dans cette explication.

Il n'est pas donné à tous ceux qui sont affectés de cette incommodité de pouvoir en rendre un compte aussi détaillé ; & ceux même qui les observent avec le plus d'exactitude, ne sont parvenus qu'au bout d'un an ou deux, & quelquefois plus, à les faire manœuvrer, pour ainsi dire, à volonté, & à amener, lorsque bon leur semble, tel filament par tel mouvement de l'œil, dans l'axe optique, pour l'examiner plus attentivement. Ces détails, quoique longs, ne le paroîtront pas au grand nombre de ceux qui sont inquiétés par ces mouches volantes.

Une expérience faite par M. de la Hire,

jette du jour sur les différens phénomènes que présentent ces sortes de taches mobiles : elle consiste à recevoir sur un papier ou un linge blanc , les rayons du soleil à travers un carreau de vitre dans lequel il se trouve de ces grains , de ces bouillons & de ces filets quis'y rencontrent si communément , & qui, quoique transparens, font une réfraction différente de celle du verre dont ils sont environnés. Ces grains, ces bouillons & ces filets, paroissent sur le linge ou le papier comme les corpuscules en question sur la rétine.

La nature de cette incommodité n'est point, ou que très-imparfaitement connue ; les uns attribuent ces phénomènes à l'insensibilité de quelques filets du nerf optique d'après Willis (*n*), ou à l'engorgement de quelques vaisseaux de la rétine devenus variqueux (*b*). Les au-

(a) *Quoties . . . puncta nigricantia aut assu-
la concatenata ob oculos versantur, verisimile est
hanc apparitionem propterea fieri, quoniam nervi
optici filamenta quædam obturantur.* Cerebr. anat.
cap. 21.

(b) *Cum rationes optica mihi persuassissent simu-
lacia ista oriri vitio partium retinæ à vasis sangui-
feris nimium tensis infractisve contactarum, &c.*
Pitcar. theoria morborum oculi, pag. 14.

tres sentant que cette explication est défec-
tueuse, que ces corpuscules qui pas-
sent, repassent, s'élèvent, s'abaissent,
qui nagent distinctement dans un fluide,
seroient fixes s'ils étoient causés par l'in-
sensibilité de quelques filets du nerf
optique, ou par l'engorgement de quel-
ques vaisseaux de la rétine devenus va-
rieux, ont mis leur siège dans l'hu-
meur aqueuse, comme MM. *de la Hire*
(a) & *Le Roi* (b); d'autres enfin ont cru
avec *Morgagni* que ces apparences,
dans certains cas, étoient occasionnées
par des stries que formoit sur la cornée
l'humour lacrymale épaissie (c).

C'est à l'atonie de quelques filets du
nerf optique, ou à l'engorgement de
quelques vaisseaux de la rétine, que le
plus grand nombre des gens de l'art at-
tribuent aujourd'hui ces phantômes. Les
preuves en sont sous les yeux de l'Aca-
démie. Les malades objectent en vain

(a) Mém. de l'Académie, tom. ix, pag. 571.

(b) Histoire de l'Académie, année 1760,
pag. 53.

(c) *Spectra illa . . . variantur ad palpebrarum
præsertim motum, lacrymalem illum impurum lati-
cem dimoventium, &c. adversar. anat. yj, ani-
madvers. lxxv, de causis punctorum . . . oculis
obversantium.*

que si ces accidens étoient dus à l'une ou l'autre de ces causes, les taches seroient fixes & ne paroîtroient pas nager. On leur répond qu'elles ne paroissent avoir du mouvement que parce qu'ils remuent les yeux ; & les malades , par le respect que l'on a pour les choses qu'on n'entend pas , mettent fin à leurs objections.

Deux princesses augustes, affectées de cette indisposition, me firent l'honneur de me consulter presque dans le même temps. Leur confiance m'excita à redoubler d'attention, pour rechercher tout ce qui pouvoit jeter du jour sur un accident aussi mal connu, & dont la nature avoit déjà piqué ma curiosité. C'est le fruit de ces recherches que je mets sous les yeux de l'Académie.

M. *Le Roi*, hist. de l'Acad. an. 1760, pag. 53, rapporte qu'une personne, inquiétée par cette incommodité, consulta tous les oculistes, mais qu'ils furent aussi peu d'accord sur le lieu, la nature & la cause de la maladie, que sur les remèdes. Il propose d'ouvrir la cornée pour évacuer l'humeur aqueuse, dans laquelle il plaçoit, avec M. *de la Hire* & beaucoup d'autres physiciens, le siège de ces corpuscules. Des opinions connues,

c'étoit la plus plausible, puisque ces corpuscules paroissent distinctement nager dans un fluide ; mais ce qui la détruit entièrement, c'est que dans certains cas, très-rares à la vérité, ces taches augmentent, quelquefois même rapidement, qu'elles finissent par former un brouillard dont la mobilité diminue tous les jours, & qu'elles sont suivies de l'opacité du cristallin. C'est ce qui a fait dire à *Maître-Jan*, qui, comme beaucoup d'autres, ne connoissoit pas leur mobilité, que *leur rapport avec ces imaginations qui précèdent les cataractes, lui faisoit conjecturer que c'étoit un vice de quelques fibres qui composent les pellicules extérieures du cristallin, ou bien une dilatation des veines répandues par sa membrane (a)*. On sait que les anciens croyoient que la cataracte étoit formée par des parties rameuses qui nageoient dans l'humeur aqueuse, & se réunissoient pour former une pellicule qui bouchoit la pupille. Une observation, exacte d'ailleurs, les avoit conduits à une explication vicieuse. Le cristallin étant le véritable siège de la cataracte, il en

(a) *Traité des maladies de l'œil*, p. 281, édit. in-12,

résulte que ces taches , ces filamens qui , dans des cas particuliers , sont des symptômes du principe de cette maladie , doivent avoir leur siège dans l'intérieur de la capsule qui enveloppe cette lentille. Je connois une personne qui voit une quantité innombrable de ces taches , depuis quarante ans , & qui a la moitié postérieure du crySTALLIN de l'œil droit opaque depuis plus de trente. Une dame pour laquelle j'ai consulté avec M. *Jean-roi* , en voit depuis quinze ans , & il s'est formé de petites barres opaques bien visibles dans les deux crySTALLINS , depuis environ dix ans , qui lui permettent de voir , mais d'une manière imparfaite. M. de M.***, lieutenant-général des armées du Roi , en voit des deux yeux , & celles du gauche se sont converties récemment en un brouillard qu'on apperçoit aisément à travers la pupille , & qui menace le crySTALLIN d'une opacité complète. Je pourrois citer plusieurs exemples semblables ; cependant ces cas sont rares en général.

Afin qu'il ne pût me rester aucun doute sur le siège de ces taches volantes , j'ai ouvert la cornée , dans des circonstances semblables , pour donner issue à l'humeur aqueuse , comme on l'avoit

proposé (a), & dès le lendemain de cette légère opération, les malades ont apperçu les mêmes filamens, les mêmes phénomènes, sans qu'il y en ait eu un seul de moins. Un de ceux qui se sont soumis à cette expérience, est un homme qui a beaucoup de connoissances, & qui auroit remarqué le plus léger changement s'il en fût survenu.

Des raisons précédentes & de ces expériences, je me suis cru autorisé à conclure que le siège de ces corpuscules est dans l'humeur de *Morgagni*, dont quelques petites portions, sans beaucoup perdre de leur transparence, acquièrent une densité, une pesanteur & une réfringence plus considérables. Cette humeur, qui a reçu le nom du célèbre anatomiste qui l'a observée avec le plus d'exactitude, environne le cristallin & paroît être destinée à nourrir ce corps qui est libre dans sa capsule. Elle est parfaitement transparente, & quoiqu'elle soit en très-petite quantité, les portions qui acquièrent une certaine opacité étant d'une ténuité extrême, peuvent se mouvoir

(a) *ADAM & LE HOC. an præcavendæ cataractæ oculi paracentesis*, 1730. M. Le Roi, hist. de l'Académie, an. 1769, pag. 53.

286 FILAMENS DEVANT LES YEUX.

librement dans une aussi petite quantité de fluides. Quelques anatomistes ont révoqué en doute l'existence de cette humeur : on peut la démontrer aisément, en plongeant la pointe d'une lancette dans le crySTALLIN d'un œil de mouton, après avoir enlevé la cornée, écarté l'uvée, & essuyé à plusieurs reprises la capsule du crySTALLIN avec un linge fin. Il sort sur le champ une goutte d'une humeur limpide, que l'on ne trouve pas toujours d'une manière également marquée. Il y a apparence qu'elle perd de sa fluidité après la mort, & qu'elle diminue de quantité à mesure que l'on avance en âge. D'ailleurs, en pratiquant la section de la cornée dans l'opération de la cataracte, lorsque le diamètre de la pupille m'a permis de plonger en passant la pointe du bistouri dans cette ouverture pour ouvrir la capsule du crySTALLIN, j'ai vu, nombre de fois, une certaine quantité de liqueur blanchâtre jaillir de la petite plaie faite à la capsule, & ce n'étoit autre chose que l'humeur de *Morgagni* devenue opaque. Je connois une personne incommodée de ces taches volantes, & bien capable de les observer avec exactitude, qui voit, entr'autres apparences, au très-grand jour dans un ciel

bien pur, une *ligne gommeuse*, suivant son expression, qui paroît lumineuse, ne change que très-lentement de position aux différens mouvemens de l'œil, & qui ne peut être dûe qu'à une ondulation infiniment légère de la couche extérieure du crySTALLIN, dont la densité n'est guères plus considérable que celle de l'humeur de *Morgagni*.

Quant au pronostic, il n'est pas fâcheux. On doit cependant prendre garde de les confondre avec les taches qui sont fixes par rapport à l'axe de la vision, & qui, causées le plus souvent par des accidens du nerf optique ou de la rétine, sont ordinairement des signes précurseurs de paralysie de l'une ou de l'autre de ces parties, sur-tout lorsqu'elles sont récentes & qu'elles augmentent. Elles demandent de l'attention. Celles dont nous nous occupons sont, par rapport à la cataracte, ce que sont les graviers par rapport à la pierre; mais quoique pour une personne dans la vessie de laquelle il se forme une pierre, il y en ait une multitude prodigieuse qui sont sujettes à des graviers, ces taches volantes m'ont paru avoir avec la cataracte un rapport encore bien plus éloigné. Autant qu'il est possible de juger par approxi-

mation, sur sept cens personnes qui en sont affectées, il y en a à peine deux chez lesquelles elles indiquent une disposition à cataracte. Au reste, on rencontre dans la pratique ces cas en plus grande proportion, parce que tous ceux dont le crysallin commence à s'obscurcir demandent des conseils, tandis que parmi ceux qui sont incommodés de ces sortes de taches, s'il s'en trouve quelques-uns qui en soient fort inquiétés, il y en a un nombre prodigieux qui n'y font pas même attention, & qui n'en parlent pas aux gens de l'art. Elles sont infiniment communes, & ne m'ont pas paru être, comme on l'a cru, causées ni entretenues par l'application des yeux.

Le meilleur remède est de tranquilliser l'imagination de ceux qui en sont alarmés, & de leur apprendre que ces sortes de phantômes qui augmentent quelquefois très-lentement pendant les cinq ou six premières années, subsistent pendant tout le reste de la vie sans aucune espèce d'incommodité, qu'elles ne demandent aucun remède ni même aucune espèce de précautions, lorsqu'elles ne sont point accompagnées d'autres accidens; & que l'imagination une fois tranquillisée, on les oublie au point de
ne

ne les plus voir qu'en les cherchant, à moins qu'on ne se trouve en plein air, où elles paroissent toujours d'une manière bien sensible, mais sans aucune gêne. Je connois un grand nombre de personnes qui en voient depuis trente, quarante ans & plus, sans que leur nombre ou leur figure ait éprouvé le plus léger changement.

Les expériences que j'ai tentées, quarante Mémoires à consulter envoyés de différentes provinces & qui sont sous les yeux de l'Académie, conjointement avec le résultat des questions que j'ai faites à quatre-vingt-huit personnes qui m'ont consulté pour cette incommodité depuis que je m'occupe sérieusement à en rechercher la nature, me donnent lieu d'espérer que je suis parvenu à la trouver. L'Académie jugera si mes espérances sont fondées.



OBSERVATIONS

Sur la distillation des plantes, dites inodores, lues à la Séance publique de 1787, au collège de pharmacie ; par M. DELONDRES, du collège de pharmacie de Paris.

Les expériences intéressantes que M. *Delunel*, membre du collège de pharmacie, a déjà faites sur la distillation des plantes, dites *inodores*, ont assuré l'existence de principes volatils particuliers à chaque plante ; mais je crois avoir remarqué qu'un léger mouvement de fermentation étoit d'un grand secours pour favoriser le développement de ces principes, & que ce moyen n'avoit pas l'inconvénient de la contusion, laquelle, en mutilant la plante, comme l'observe très-judicieusement notre confrère, divise tellement son parenchyme, que l'odeur herbacée qui en résulte efface celui qui lui est propre. Il paroît que si la fermentation n'a pas été admise jusqu'à présent dans cette circonstance, c'est sans doute pour deux raisons ; la première que, quand bien même on auroit essayé de

l'employer, le degré à saisir pour y parvenir passe si rapidement, qu'il ne seroit pas surprenant que le procédé eût été en défaut dans les mains de ceux qui l'auroient tenté; la deuxième cause, c'est l'espèce d'éloignement que nous ont donné pour ce moyen presque tous les auteurs qui ont traité le même sujet. La pharmacopée de Londres conseille bien, il est vrai, de faire macérer les plantes pendant plusieurs jours, en y mêlant des sels neutres, ou même des acides; mais c'est pour empêcher précisément cette fermentation que je regarde si nécessaire pour le succès de mon procédé. L'auteur d'un autre ouvrage, non moins recommandable que la pharmacopée de Londres, semble trancher toutes difficultés, en prétendant que toutes les plantes qu'il appelle inodores, donnent absolument tous les mêmes principes à la distillation; que leurs produits ont tous la même propriété médicinale; qu'il faut les distiller à feu nud de préférence; que leur odeur empyreumatique provient de l'huile éthérée, qui se dissout dans ces eaux, &c. &c. Mais il seroit superflu de s'arrêter plus long-temps à une pareille discussion, je passe bien vite à l'objet de ce Mémoire.

Je n'ai pu encore finir l'application de mon procédé sur les plantes vulgairement & très-improprement appelées *inodores*, que je ne désespère pas de voir rentrer un jour dans la classe immense de celles qui sont plus ou moins odorantes; mais je l'ai fait sur le persil, le cerfeuil, & tout récemment sur le lis des vallées, le lis & la tubéreuse, dont jusques à-présent il a été impossible de rendre visible à l'homme cette essence, ce parfum qui a toujours tant flatté son odorat. Pour y parvenir, je me suis servi de deux véhicules, l'eau & le vin; ce dernier m'a paru devoir être préféré, en ce qu'il ne permet pas le passage aussi rapide de la fermentation spiritueuse à la putréfaction.

J'ai donc mis, par exemple, des fleurs de lis entières avec leurs pistils & leurs étamines en macération, avec le double de leur poids de vin blanc dans un matras bien bouché, & d'une grande capacité. Les premiers jours en débouchant le vaisseau, on n'apercevoit que l'odeur des lis; mais le quatrième jour, il s'est fait remarquer une odeur vineuse, qui dominoit même sur celle des lis; c'est à ce moment que j'ai reconnu que la fermentation étoit à un degré suffisant: j'ai pro-

cédé à la distillation au bain-marie, j'en ai retiré une liqueur fort agréable, que j'ai cohobée sur de nouvelles fleurs, & ai opéré de même à trois reprises différentes; ensuite j'ai étendu une partie du produit dans un grand volume d'eau; j'ai aperçu qu'il s'est élevé à la surface une substance grasse, onctueuse; je l'ai séparé du reste de la liqueur; à l'aide d'un entonnoir, je l'ai introduite dans un flacon, & en peu de temps, j'ai vu avec la plus grande satisfaction cette substance devenir concrète, blanche, transparente, & affectant une configuration cristalline. Le surplus de la liqueur, outre une odeur très-suave, avoit un goût sucré fort agréable, provenant sans doute des glandes nectaires, dont les cellules avoient été brisées pendant l'opération.

Il est à remarquer que la cohobation n'est pas seulement employée ici pour que la liqueur soit plus chargée d'huile essentielle, mais parce que, comme M. *Macquer* l'a fort bien observé, les huiles essentielles n'étant solubles dans l'esprit de vin qu'en égard à leur acide, elles perdent cette dissolubilité à mesure que l'acide se dégage par les distillations successives qu'on leur fait subir; par conséquent des distillations réitérées sans ajou-

ter de fleurs, eussent eu le même succès : c'est ce dont je me suis convaincu , n'ayant point obtenu d'huile essentielle d'une première distillation que j'avois surchargée de fleurs. Lorsque j'ai traité suivant mon procédé ces mêmes substances par l'eau , j'ai obtenu une liqueur laiteuse , dont le goût & l'odeur annonçoient également la présence d'une huile essentielle suspendue dans la liqueur ; j'ai aussi ajouté dans plusieurs de ces opérations différentes matières salines , dont les effets m'ont paru mériter d'être examinés en détail. Mon travail sur cela n'est pas encore bien avancé ; mais j'ai observé déjà des phénomènes assez extraordinaires pour fixer l'attention des chimistes , & je me ferai un devoir d'en rendre compte.

Puissent mes premières observations en faire naître de nouvelles , & procurer dans nos pharmacies des eaux distillées de plantes , dont un odorat exercé saura reconnoître facilement l'espèce , tandis que jusqu'à ce moment l'uniformité apparente de goût & d'odeur auroit pu suggérer l'idée d'en faire une générale pour tenir lieu de toutes.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1787.

La colonne du mercure s'est élevée dans le baromètre, le premier, & du sept au onze, de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes ; elle s'est abaissée du deux au six, & du douze au vingt-six, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 4 lignes : du vingt-sept au trente-un, elle s'est élevée de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes.

La plus grande élévation a été de 28. pouces 4 lignes ; la moindre 27 pouces 4 lignes : la différence est de 12 lignes.

Le thermomètre a marqué au matin, le premier 2 ; le deux 1 au-dessous de 0, & le huit 0 : du trois au vingt-un, à l'exception du huit, il a marqué de 3 à 7 au dessus de 0, dont cinq fois 4 ; sept fois 5 ; à midi, le premier 1 $\frac{1}{2}$ au-dessus de 0, & du deux au vingt-un de 2 à 11, dont trois fois 6 & 10, six fois 9 ; au soir, le premier 0 : du deux au vingt-un, de 3 à

8 au-dessus de 0, dont quatre fois 5, & huit fois 7 : du vingt-deux au trente-un au matin deux fois 1 au-dessous de 0, trois fois 0, & de 1 à 3 ; à midi de 1 à 7 ; au soir, deux fois 1 au-dessous de 0, deux fois 0 ; & de 1 à 6 au-dessus de 0.

Le degré de la plus grande chaleur a été 11 au-dessus de 0 ; celui de la moindre 2 au-dessous de 0 ; d'où résulte une différence de 13 degrés.

Le ciel a été clair quatre jours, couvert quinze, & variable douze jours ; il y a eu trente fois de la pluie, quatre fois de la neige, huit fois du brouillard épais & bas, deux fois léger ; orage, éclairs & tonnerre le 18 par S-O.

Les vents ont soufflé deux jours E., quatre jours N-E., cinq jours N., un jour N-O., deux jours O., deux jours S., & quinze jours S-O. Le N. a été piquant & humide ; le S-O fort, & souvent orageux.

L'hygromètre, à l'exception des quatre premiers jours du mois où il est monté de 1 $\frac{1}{2}$ à 2 au-dessus de 0, a été con-

flamment, le reste du mois, de 0 à 3 au-deffous matin & soir.

Le froid le plus vif s'est manifesté le premier par E., il s'est adouci par S-O., & à l'exception de quelques gelées légères, la température a été pluvieuse, très-humide, & si douce du deux au vingt-six, que les mourois ont fleuri, les soucis ont resté en fleurs, & les arbustes ont conservé beaucoup de leurs feuilles; elle s'est refroidie par N. du vingt-sept au trente-un, mais elle a conservé son humidité.

Les affections catarrhales & rhumatismales, qui s'étoient montrées à la fin du mois dernier, ont été dominantes pendant celui-ci: les rhumes, les catarrhes, les fluxions, les diarrhées, ont formé la plus grande partie des maladies, la plupart avec de la fièvre: en rappelant la transpiration par les moyens indiqués, & en l'entretenant plus ou moins long-temps, on a dissipé facilement ces affections, qui se sont terminées par des évacuations bilieuses & critiques. Les affections rhu-

matismales ont été inflammatoires pour la plupart, & ont exigé des saignées plus ou moins répétées. Il y a eu des fluxions de poitrine rhumatismales. Les saignées répétées, les vésicatoires, & une abondante boisson délayante & légèrement diaphorétique, ont amené les évacuations critiques, mais très-tard; ce n'a été que du douze au quinze qu'on a pu placer les laxatifs; plus-tôt ils nuisoient, & ont allongé la maladie: quoique nombreuses & orageuses, elles n'ont été funestes qu'à ceux qui ont été mal dirigés. Il y a eu quelques dyssenteries rhumatismales; quelques-unes ont résisté aux saignées & aux boissons indiquées; il a fallu recourir, soit aux sangsues, soit aux vésicatoires, qui ont achevé de déplacer l'irritation.

Les synoques simples putrides ou nerveuses, ont été moins communes, ainsi que les petites-véroles, qui ont été rares & bénignes. Il y a eu beaucoup de maux de tête avec fièvre: une ou deux saignées du pied les ont dissipés.

Les fièvres malignes ont été orageuses : on a observé qu'il en étoit péri environ trois sur huit dans nos hôpitaux.

Les fièvres quartes ont été très-rebelles , & ont résisté à tout traitement. La rougeole a été commune parmi les enfans ; plusieurs ont eu des convulsions, ont éprouvé du délire. On s'est bien trouvé de la saignée après la disparition des boutons pour prévenir les engorgemens, qui en font une suite commune , & souvent fâcheuse.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. D É C E M B R E 1787.

(Nota. Ce signe 0- indique les degr. de froid au dessous de zéro.)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A sept heures du mat.	A midi	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Degr.	Degr.	Degr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	0 - 1 $\frac{3}{4}$	0 - 1 $\frac{1}{2}$	0 - 0	28	4,	28	4,	28	2, $\frac{1}{4}$
2	0 - 1 $\frac{1}{2}$	2, $\frac{1}{2}$	3,	28	$\frac{1}{4}$	27	11,	27	10, $\frac{1}{4}$
3	3, $\frac{1}{4}$	5, $\frac{1}{2}$	5, $\frac{1}{2}$	27	11, $\frac{1}{4}$	27	11, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{4}$
4	4,	5, $\frac{1}{2}$	4, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{4}$
5	5,	9,	8, $\frac{1}{2}$	27	9,	28	9,	27	8, $\frac{1}{4}$
6	5, $\frac{1}{4}$	6, $\frac{1}{2}$	4,	27	6, $\frac{1}{2}$	27	8,	27	10, $\frac{1}{2}$
7	3,	6,	3, $\frac{1}{2}$	28	1,	28	1, $\frac{1}{4}$	27	1, $\frac{1}{4}$
8	0 - 0	2,	7,	28	2,	28	2, $\frac{1}{4}$	28	
9	6, $\frac{1}{4}$	11,	7,	28	1,	28	1, $\frac{1}{4}$	28	2,
10	4,	9,	5,	28	2,	28	2,	28	1,
11	4, $\frac{1}{2}$	8, $\frac{1}{2}$	5, $\frac{1}{2}$	28	1,	28	1, $\frac{1}{2}$	27	11,
12	4, $\frac{1}{4}$	9,	7, $\frac{1}{2}$	27	10,	27	10,	27	11, $\frac{1}{4}$
13	5, $\frac{1}{2}$	10,	5, $\frac{1}{2}$	27	11, $\frac{1}{2}$	28		27	11, $\frac{1}{4}$
14	5,	10,	7,	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{4}$	27	9,
15	5, $\frac{1}{2}$	9,	7,	27	7, $\frac{1}{2}$	27	8,	29	9,
16	5,	8,	6, $\frac{1}{2}$	27	9,	27	9, $\frac{3}{4}$	27	10, $\frac{1}{4}$
17	5, $\frac{1}{2}$	7,	7,	27	10, $\frac{1}{2}$	27	9,	27	8,
18	7, $\frac{1}{2}$	10, $\frac{1}{2}$	7, $\frac{1}{4}$	27	8,	27	7, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{4}$
19	6, $\frac{1}{2}$	9,	7, $\frac{1}{2}$	27	8,	27	8, $\frac{1}{4}$	27	7, $\frac{1}{4}$
20	6,	9,	6,	27	6,	27	7,	27	8,
21	4, $\frac{1}{2}$	6, $\frac{1}{2}$	3,	27	10	27	10,	27	10, $\frac{1}{4}$
22	1,	2,	0 - 0	27	8, $\frac{1}{4}$	27	8,	27	6, $\frac{1}{4}$
23	0 - 1 $\frac{1}{2}$	1, $\frac{1}{2}$	1,	27	6,	27	6, $\frac{1}{2}$	27	5, $\frac{1}{4}$
24	2,	6,	6,	27	4,	27	4,	27	4, $\frac{1}{4}$
25	2,	3,	1,	27	5, $\frac{1}{2}$	27	8,	27	9,
26	0 - 0	2, $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{4}$	27	10, $\frac{1}{4}$
27	0 - 0	2,	1, $\frac{1}{4}$	28		28		28	3,
28	0 - 0	2,	0 - 1	28	4,	28	4,	28	3,
29	0 - 2	2,	2,	28	2,	28	1, $\frac{1}{2}$	28	
30	2, $\frac{1}{2}$	5,	4,	28		28		28	
31	3, $\frac{1}{4}$	7,	6,	28	2,	28	2, $\frac{1}{2}$	28	3,

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>A 7 heures du mat.</i>	<i>A midi.</i>	<i>A 9 heures du soir.</i>
1	E. clair.	E. clair.	Clair.
2	S-O. couv.	S-O. couvert.	Cou. pl. apr.-m.
3	S-O. couv.	S-O. couvert.	Co. bro. dep. 7 h.
4	S-O. couv.	S-O. couvert.	Co. plu. vers 5 h.
5	S-O. couv.	S-O. c. pl. par int.	Co. pl. aboi. à mi.
6	N-E. c. gr. pl. la n.	N-E. couv. plui.	Cla. pl. après-mi.
7	N-E. co. lég. bro.	S-O. clair.	Couvert.
8	S-O. cou. brouil.	S-O. couv.	Co. pl. après-mid.
9	S-O. co. pl. la nuit.	S. fol. nua. plui.	Cl. n. l. à 4 h. 20' f.
10	S. clair.	S. clair.	Clair.
11	S-O. clair.	S-O. cl. en part.	Clair en partie.
12	S-O. cla. en par.	S-O. c. de. 10 h.	Couv.
13	S-O. couvert.	S-O. clair.	Couv.
14	S-O. co. un p. d. v.	S-O. c. v. pl. à 1 h.	Co. un peu de v.
15	S-O. co. pl. la n. v.	S-O. couv. vent.	Co. pl. ap. m. cal.
16	S-O. cl. pl. la n. v.	S-O. couv. ven.	C. u. p. d. p. a. m. c.
17	S-O. pl. lun. p. q. à 8 h. 9' soir.	S-O. pluie.	Couvert, pluie.
18	S-O. pl. pe. la n.	S-O. pl. de. 11 h.	C. or. to. éc. à 3 h.
19	O. couvert.	O. c. pl. dan. la m.	Co. plu. apr. m.
20	O. pluie.	O. un pe. de fol.	Clair.
21	N-O. cla. en pa.	N-O. c. de. 11 h.	Clair depuis 4 h.
22	N-E. couvert.	N-E. nei. d. 10 h.	Neige.
23	N. couv.	N. un p. de neig.	Couvert, neige.
24	N. pluie.	E. ciel éclairci.	Co. pl. vers 6 h.
25	S-O. co. v. pl. lu. à 3 h. 23' soir.	S-O. couv. ven.	Clair dep. 5 h. v.
26	S-O. clair.	S-O. clair en pa.	Clair.
27	S. couv. brouill.	S. couv. brouill.	Couv. brouill.
28	E. cl. en pa. v. pi.	E. c. d. 10 h. v. pi.	Cla. vent piqua.
29	N. clair.	N. co. dep. 11 h.	Cou. plu. à 2 h.
30	N. co. d' u. lég. br.	N. couvert.	Couv. brouilla.
31	N. co. br. ép. d. q. à 9 h. 5' mat.	N. couv. brouil.	Co. br. très-épais.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chaleur. 11 deg. le 9

Le plus grand froid. 0-2 le 29

Chaleur moyenne. $6\frac{1}{2}$ deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*

Mercure. 28 4

Moindre élév. du Mercure. 27 $1\frac{1}{4}$.

Elévation moyenne. 27 $8\frac{1}{8}$

Nombre de jours de Beau 4

de Couvert. 19

de Nuages.. . . . 1

de Vent. 5

de Tonnerre. 1

de Brouillard 6

de Pluie. 14

de Neige. 2

Quantité de Pluie 2 pouc. 1 7 liga.

Tombée dans l'année 1787. 20 2 3

Le vent a soufflé du N. 7 fois.

N-E. 3

N-O. 1

S. 2

S-O. 16

E. 2

O. 2

TEMPÉRATURE; elle a été humide & plus chaude qu'on ne devoit s'y attendre dans cette saison. Les rivières & les ruisseaux, qui ont débordé en quelques endroits, ont causé des dommages. Le 29, la Seine s'est élevée jusqu'à 12 pieds 3 pouces au-dessus des moyennes eaux.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de décembre 1787;
par M. BOUCHER, médecin.*

La liqueur du thermomètre, s'est maintenue le 1^{er} & le 2 du mois, au-dessous du terme de la congélation, le 1^{er} à 2 degrés $\frac{1}{2}$. Depuis le 3 jusqu'au 21, elle a été constamment observée au terme d'une température moyenne. Le 22 & le 23 elle étoit descendue à 2 degrés au-dessous du terme de la congélation; il en a été de même du 29 du mois; dans les jours qui ont suivi le 23, la liqueur du thermomètre a toujours été observée près dudit terme de la congélation.

Le temps a été à la pluie durant la plus grande partie du mois; la pluie a même été abondante certains jours. Il est tombé une fois de la neige.

Le baromètre a présenté des variations. Le mercure néanmoins a été le plus souvent observé au-dessous du terme de 28 pouces. Le 18 & le 24 il étoit descendu à celui de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$; le 28 il s'est élevé à 28 pouces 9 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a presque toujours été sud, durant les premiers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés $\frac{1}{2}$.

304 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

7 fois du Nord vers l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

13 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ouest.

1 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.

1 jour de neige.

17 jours de pluie.

4 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une très grande humidité pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de décembre 1787.

Beaucoup de personnes de tous états ont essayé des fluxions de poitrine ou la fièvre catarrhale; rarement dans ces maladies le sang tiré des veines s'est trouvé vraiment couenneux ou massif; étant refroidi dans les poëlettes, il ne se formoit à la surface qu'une gelée épaisse & plus ou moins ferme, & la partie rouge en-dessous avoit peu de consistance; la couleur étoit d'un rouge tirant sur le noir. Une complication de sabure bilieuse, qui avoit lieu souvent, obligeoit de recourir aux émétiques.

La fièvre continue-putride s'étendoit & ga-

gnoit les différentes classes des citoyens : elle étoit vraiment maligne dans plusieurs. J'ai vu mourir de cette maladie, dans un de nos hôpitaux de charité, par un tétanos, un homme dans la fleur de l'âge, auquel il n'a pas été possible de donner des secours efficaces.

Les fluxions rhumatismales étoient toujours communes & assez opiniâtres.

Nombre de personnes, & sur-tout des militaires, étoient attaquées de fièvres-quartres rebelles. Nous avons eu recours dans quelques-uns, au remède antiquartane de M. *Zorentz*, premier médecin des hôpitaux de Corse (a), qui est un mélange de partie égale de quinquina & de magnésie, donné à la dose prescrite par ce médecin : l'accès qui suivoit la prise du remède manquoit ordinairement ; mais la continuation du même remède, laissoit dans quelques-uns une sorte de chaleur dans les entrailles.

(a) Journal de médecine militaire, quatrième cahier, octobre 1787.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, pour l'année 1784, avec l'histoire pour la même année, in-4°. A Berlin, chez Decker, 1786.

1. La partie historique de ce volume contient des extraits raisonnés de différens ouvrages; ceux qui sont relatifs à notre journal, nous allons les faire connoître.

Dans le premier extrait ou rapport, qui est de M. Cothenius, conseiller privé & premier médecin du roi, il s'agit d'un écrit de M. Méderer, docteur & professeur de médecine à Friburg, intitulé *Syntagma de rabie canina*. Bien qu'*Homère* dise qu'*Hector* fut appelé *chien enragé* par *Teucer*, & *enragé* par *Neptune*, *Hippocrate*, dans les écrits qui nous sont parvenus de lui, ne fait aucune mention de la rage; *Celse* & *Célius* sont les premiers d'entre les latins qui en parlent, & ce dernier nous apprend même que *Démocrite* s'en est occupé; *Dioscoride* & *Galien* s'expliquent d'une manière à laisser juger qu'elle étoit très-connue de leur temps.

M. Méderer porte ensuite ses recherches sur les remèdes, tant préservatifs que curatifs; & après avoir remarqué l'insuffisance de la plupart de ceux qui ont été mis en usage, il se

déclare en faveur de la brûlure des parties mordues, déjà expressément recommandée par *Celse*. Voici une preuve de l'efficacité de ce moyen curatif que rapporte M. *Méderer* « Le 2 & le 3 octobre 1782, onze hommes furent mordus par un chien enragé ; le 6, un paysan appliqua un fer brûlant sur leurs plaies sans employer d'autres remèdes, & ils furent guéris. Ce paysan tenoit ce fer de ses ancêtres, qui le lui avoient transmis, avec une instruction, suivant laquelle il devoit être appliqué brûlant aux morsures dans toutes les fentes l'une après l'autre, & à une profondeur suffisante. Il exécuta, dans cette occasion, ces préceptes avec la plus grande précision ; en sorte que si quelques-uns des blessés retiroient la partie affectée de dessous le fer, & empêchoient par-là qu'il ne pénétrât assez avant, il remettoit le fer sous les charbons ardens, & recommençoit l'opération jusqu'à ce qu'elle fût complète. Il mettoit ensuite un simple liniment d'huile sur les brûlures, & abandonnoit à leur sort ceux qu'il avoit ainsi traités : ceux-ci avoient une telle confiance dans ce traitement, qu'ils ne pensoient à employer aucun remède ; & si le magistrat n'eût pas ordonné qu'on veillât soigneusement sur eux, afin que s'il leur arrivoit des accidens fâcheux, on pût en arrêter les suites, aucun médecin n'en auroit eu connoissance ».

« L'auteur qui écrivoit cette relation neuf mois après la guérison, assure que ces hommes mordus étoient en parfaite santé ».

A la fin de ce rapport, M. *Cothenius* déclare qu'il n'a point appris que le scarabée de mai ait produit des effets heureux, & qu'il a employé plusieurs fois avec succès la limaille

de cuivre : malgré cela il donne la préférence à la brûlure, *comme étant la seule propre à déraciner le mal.*

Le second rapport , qui est du même académicien , est celui de l'ouvrage qui a pour titre : *D. KERN, de infallibili siphyleos remedio prophylactico.* Astruc regardant les remèdes préservatifs de la contagion vénérienne comme capables d'encourager le libertinage (a), con-

(a) Il est faux que le célèbre *Astruc* ait condamné ces remèdes prophylactiques ou préservatifs de la vérole, parce qu'ils sont capables d'encourager le libertinage.

Son sentiment est tout-à-fait opposé à celui qu'on lui prête ici très-gravement. Ce n'est peut-être pas la première fois qu'on lui fait tenir ce langage ; mais avant que de le répéter, il falloit consulter son grand ouvrage *de morbis veneris*. On y auroit vu que dans le livre iij, chap. 2, il traite des préservatifs, auxquels il ne croit point, à la vérité : (*de commentitia gonorrhœæ prophylaxi*). Il observe que ce qui regarde les préservatifs se réduit à deux questions : 1^o. s'il y a véritablement des remèdes capables d'empêcher la contagion, en se livrant à un commerce impur ou suspect : 2^o. dans le cas où il y auroit des remèdes de ce genre, s'il est permis à un médecin honnête & attaché à la religion, de les indiquer, de les proposer, & même de les publier dans ses écrits.

En résolvant cette seconde question, *Astruc* déclare positivement que s'il y avoit de véritables préservatifs, non-seulement il seroit permis aux médecins de les proposer & de les publier, mais encore qu'ils seroient tenus par devoir de ne les pas tenir cachés, par la raison qu'ils pourroient garantir de la contagion, tant de nourrices exposés à allaiter des enfans infectés ou suspects, tant d'enfans qui peuvent être allaités par des nourrices infectées ou suspectes, tant de femmes mariées qui

damne, par cette raison, toutes les tentatives qu'on pourroit faire pour en découvrir qui fussent

sont malheureusement obligées d'avoir affaire à des maris infectés d'un virus caché; toutes personnes qui deviennent les victimes d'une maladie qu'elles n'ont pas méritée,

Je sais bien, ajoute *Astruc*, qu'on peut objecter que ces remèdes une fois publiés, c'est donner un libre cours au libertinage, qui pouvoit être retenu par la crainte salutaire de la maladie. Mais quand cela seroit vrai, seroit-ce une raison pour en rejeter la faute sur les médecins qui auroient publié ces préservatifs, si nullement complices de l'abus, ils destinoient ces remèdes à des usages seulement permis & légitimes, s'ils désiroient sincèrement qu'on ne les employât qu'à des usages seulement permis & légitimes? Comme s'il étoit de l'équité d'imputer aux inventeurs de choses qui peuvent être utiles à l'humanité, les intentions perverses de ceux qui abuseroient de ces inventions pour leur propre destruction, ou pour leur déshonneur, &c. .

Voici les propres termes du savant médecin de la Faculté de Paris :

1°. *Attamen si qua fortè darentur, liberè dicam ingenuè videri non modò licere medicis, quorum & opiferos esse, ea exhibere & vulgare; sed eos etiam ne ea celarent religione ipsà obstringi, cum et ratione adversùs contagionem præmuniri possent, ea d in votis bonorum omnium esse debet, tot nutrices quovros suspectosve infantes lactaturæ, tot alumni impuñis suspectisve nutricibus lactandi, tot uxores, ab i ex matrimonii debito cum maritis latente morbo quæ aminatis tenentur, concumbere, quibus omnibus contdit sapè ut sine culpâ in affectus venereus misericordie incidant.*

rim 2°. *Probè tamen novi quid in contrarium vulgè ponatur, ut mirum vulgatis semel alexiteriis illis opmediis, libidinis frænos laxari, excusso salutari reorbi metu, quo intemperantia coercetur. Sed quid mst cur ea, etsi vera forent, reciderent in medicos, ea quibus alexiteria vulgarentur, si abusùs nullo modo conscii, sua remedia ad justos tantùm legitimòsq.*

sûrs ; il est sur ce point d'un sentiment bien différent de celui de plusieurs autres médecins de poids, & en particulier du célèbre *Heurnius*, qui soutient que la découverte d'un préservatif seroit un des plus insignes bienfaits dont l'univers seroit redevable à l'inventeur. « *M. Fixes*, célèbre professeur de Montpellier, est-il dit ensuite dans le rapport, ayant consulté son évêque & l'archevêque de Paris, en les priant de s'expliquer positivement ; ces deux prélats, bien loin de condamner une semblable découverte, l'approuvèrent comme ne pouvant faire que du bien, en préservant un si grand nombre de sage-femmes, de nourrices, d'enfans, de maris, &c. des dangers d'une maladie si redoutable (a) ».

Warenius (b) paroît être le premier qui ait

usus destinarent, si sincerè cuperent ut justis legitimisque tantùm usibus adhiberentur ? Quasi verò æquum foret inventoribus rerum, quæ ad humani generis utilitatem prodesse possunt, pessima eorum imputari consilia, qui rebus iisdem in perniciem suam, suamve infamiam abuterentur. DE MORB. VENER. 1740, in-4^o tom. j, lib. iij, c. ij, §. 2, pag. 281.

Note de M. J. G. E.

(a) N'est-ce pas à raison des avantages que ces mêmes personnes pouvoient retirer de la découverte d'un préservatif, qu'*Afrinc*, (il y a près de cinquante ans) se déterminoit aussi à l'approuver, si elle pouvoit avoir lieu ? & on lui prête néanmoins un sentiment tout opposé. Note de M. J. G. E.

(b) Il s'agit sans doute de *George Warren*, anglois, qui a écrit en sa langue, en 1711. Long-temps avant lui, des remèdes préservatifs, (mais infidèles) avoient été indiqués par *Fallope*, qui étoit professeur de médecine avant 1550 ; par *Thierry de Héry*, chirurgien barbier, en 1552 ; par *Jérôme Montanus*, en 1558 ; par *Claudini*, en 1612, &c. . . Note de M. J. G. E.

annoncé un pareil préservatif, soit qu'il l'ait emprunté de quelque charlatan, soit qu'il en ait puisé l'idée dans les ouvrages de *Fordyce*; & *M. Méderer*, selon *M. Kern*, s'en est souvent servi avec succès. La découverte de notre auteur pose sur les principes suivans. Le virus vénérien est d'une acrimonie excessive; & de même que toutes les substances âcres s'unissent aux humeurs lentes tenaces, & s'y enveloppent, le virus vénérien se niche, en quelque sorte, dans la mucosité, & ne peut se communiquer que par l'attouchement; mais peu-à-peu il rend participante de sa nature virulente toute la mucosité, qu'on peut regarder comme l'aliment du virus. Pour garantir un corps des effets de l'infection, il y a, dit *M. Kern*, deux moyens; le premier seroit un puissant alexitère, qui empêchât l'impression du virus syphilitique sur la partie saine; l'autre doit tendre à la destruction & à l'expulsion du virus aussi promptement qu'il est possible. C'est ce dernier objet que *M. Kern* espère remplir au moyen de l'alkali caustique ou de la lessive des savonniers. On peut, dit-il, délayer l'un ou l'autre dans une quantité d'eau telle qu'étant mise dans la bouche, employée comme un gargarisme & ensuite rejetée, elle fasse roidir le palais & en détache la mucosité sans causer d'irritation. C'est de tous les moyens le plus efficace, après un commerce suspect, pour en prévenir les suites, pourvu qu'on ne perde pas un temps dont l'ennemi profite, & que l'on continue l'ablution jusqu'à ce que les parties se roidissent & fassent sentir une douleur modérée, qui prouve que la mucosité a été enlevée. Pour réparer ensuite cet enlèvement, on peut employer une

décoction mucilagineuse , par exemple , de semence de lin , ou de mucilage d'orge , en y mêlant du beurre frais. Que si l'on a lieu de croire que la première ablation ait suffi , il n'est pas nécessaire de réitérer cette fatigante opération. Pour les hommes , le gland & le prépuce doivent être soigneusement nettoyés avec cette lessive , dont il faut faire entrer une petite quantité dans l'urètre au moyen d'un syphon , & l'on se servira d'une éponge pour les aines & les cuisses. Les femmes se serviront aussi d'une éponge qu'elles passeront sur les aines , sur les cuisses & sur les parties naturelles ; il est même nécessaire d'introduire la liqueur dans le vagin , ce qui peut se faire avec une petite éponge , ou avec un seringue à injection. Au reste le succès de ces opérations dépend de la promptitude de leur exécution , sans quoi elles seront entièrement inutiles ».

Dans le troisième rapport , M. *Cothenius* rend compte d'un *Mémoire* , en forme de lettres , sur une maladie épizootique , lequel parut en 1783 à Genève , sans nom d'auteur ni d'imprimeur. L'auteur de ce *Mémoire* a été nommé conjointement avec MM. *Bourgelat* , *Vic-d'Azir* , &c. pour faire des recherches sur la nature , les causes & le traitement de l'épizootie (a) ; son avis ayant été différent de celui des autres commissaires , il le soumet à la connoissance & au jugement du public. M. *Cothenius* paroît se rapprocher

(a) Il y a ici erreur ; de quelque part qu'elle vienne , nous la dissiperons eu rendant compte de cet ouvrage dans le Journal de mars. (Note de M. J. G. E.)

d'avantage de l'anonyme ; ce qui ne l'empêche pourtant pas de déclarer à la fin de son rapport , que l'auteur , en général , ne fournit rien de propre à répandre du jour sur l'origine & les causes du mal , pas même sur les moyens de le prévenir ou de le guérir. Il paroît, dit-il ; n'avoir voulu que proposer des doutes.

Le quatrième rapport est celui d'un manuscrit intitulé : *Essai sur une nouvelle manière d'analyser les substances du règne animal & végétal.* Il avoit été envoyé à l'Académie par feu. M. le comte de Milly. Il propose dans ce Mémoire de soumettre ces substances à la distillation , après leur avoir fait éprouver les différens degrés de la fermentation. M. Achard , qui a été chargé de faire le rapport de cet écrit , convient que cette idée est neuve ; mais il expose en même temps les raisons qui empêchent de se promettre beaucoup de lumière des tentatives faites en conséquence de ce plan , & regrette que l'auteur n'ait pas joint à son Mémoire quelques exemples d'analyses exécutées d'après cette méthode.

Enfin il s'agit de divers écrits de M. Janin de Combeblanche , dont une partie a été faite dans l'intention de prouver , 1°. Qu'il est le premier qui ait proposé & mis en usage la chaux & le vinaigre pour détruire le méphitisme des puits & des fosses d'aisance , & que M. de Marcorelle , auquel il a communiqué amicalement sa découverte , se l'est injustement appropriée. 2°. Que c'est à tort que M. Cadet prétend que le vinaigre n'ôte pas , après l'usage de la chaux , l'odeur méphitique des fosses d'aisance , & qu'il infirme la méthode de M. Janin , constatée en présence de témoins nom

suspects & très-capables d'en juger. 3°. Que M. *Lavoisier* est dans l'erreur, lorsqu'il croit que le méphitisme provenant de la putréfaction des matières animales, est acide. Dans ses autres écrits M. *Janin* cherche, 1°. à faire croire l'efficacité de son antiméphitique, c'est-à-dire, du vinaigre pour détruire le méphitisme des fosses d'aisance, & pour préserver par-là les ouvriers qui les vident, des dangers auxquels ils sont exposés; 2°. à *persuader que l'homme s'est noyé dans la fosse* (de l'hôtel la Grenade) & que le méphitisme n'a pas produit sa mort. Enfin; 3°. à accuser d'imposture l'auteur anonyme d'une pièce insérée dans la gazette salutaire du 8 juillet 1784, qui rejette entièrement sa méthode antiméphitique. Voici comment M. *Achard* termine son rapport. «Après tant d'expériences qui lui (à cette méthode) sont favorables, elle paroît mériter toute l'attention des physiciens, d'autant plus qu'on ne sauroit douter des propriétés alkaliennes de l'air des fosses d'aisance, & de tous les lieux renfermés où des matières animales éprouvent la fermentation putride, & que le vinaigre étant acide, doit sans contredit le neutraliser, & le priver par là, du moins en partie, de ses propriétés nuisibles : ce qui est très-propre à inspirer beaucoup de confiance dans la méthode de M. *Janin* (a).

La classe de physique expérimentale contient les Mémoires suivans :

(*) *Note de l'Editeur.*

N'en déplaise à M. *Achard*, la méthode de M. *Janin* ne mérite aucune confiance; elle peut tout au plus corriger l'odeur de la lunette des commodités,

1°. *Expériences faites dans la vue de découvrir le rapport dans lequel différens fluides se dilatent par des degrés de chaleur différens & connus ; par M. ACHARD.*

Nous ne nous arrêterons point à ces expériences. Il faudroit le secours des planches pour se faire une idée distincte de l'appareil ; & quant aux résultats, l'auteur les a présentés dans des tables qui ne sont pas susceptibles d'extraits ; nous remarquerons seulement que cet académicien a soumis à ses expériences quarante-quatre fluides différens.

II. *Recherches faites dans la vue de découvrir une méthode exacte pour mesurer les quantités relatives de phlogistique contenues dans une sorte d'air donné , de façon que les degrés de phlogistication de l'air soient réduits , par cette méthode , à des rapports justes & numériques ; par M. ACHARD.*

« Les principes bien établis sur lesquels se fonde toute l'eudiométrie ou la science de la salubrité de l'air , dit l'auteur , sont , 1°. que le méphitisme de l'air provient du phlogistique auquel il est uni ; 2°. que l'air est d'autant plus propre à la respiration , qu'il contient moins de phlogistique ; 3°. que l'air n'est capable d'entrer en combinaison qu'avec une certaine quantité déterminée de phlogistique ; ce qu'il a de commun avec tous les autres ménstres ou substances capables de former des combinaisons intimes : d'où il suit , 4°. que la quantité de phlogistique que l'air peut recevoir , est en raison inverse de celle qu'il contient ».

« Il paroît , par ce que je viens de dire , ajoute-t-il , que pour déterminer le degré d'insalubrité , de phlogistication , ou de méphitisme de l'air ,

trois expressions synonymes , il suffit de s'assurer de la quantité de phlogistique dont il est encore susceptible , au moyen de quoi on détermine les quantités , sinon absolues , du moins relatives de phlogistique qu'il contient ».

Un effet constant du phlogistique sur l'air ; étant la diminution du volume qu'il lui fait éprouver en s'y combinant , & qui est proportionnée à la quantité du principe inflammable avec lequel l'air s'est intimement uni , on peut , à l'aide de cet effet , parvenir à mesurer le degré de salubrité de ce fluide. Il ne s'agit que de mêler à l'air qu'on veut essayer une nouvelle quantité de phlogistique , & plus on observera , par cette addition , de diminution de volume , plus l'air étoit pur ; & moins il diminuera , plus il contenoit déjà de phlogistique , & moins il étoit respirable. La grande difficulté est de trouver le secret de se mettre à l'abri de l'erreur dans ces essais , c'est-à-dire , de parvenir à écarter tous les agens , & toutes les circonstances qui pourroient rendre erronées les expériences , en agissant concurremment avec le phlogistique , ou empêcher celui-ci d'exercer toute son activité , ou du moins de masquer ses effets.

MM. *Priestley*, *Magellan*, *Fontana* se servent ; pour phlogistiquer l'air , de l'air nitreux ; mais , dit avec raison M. *Achard* , « suivant que l'acide nitreux qui dissout le métal est plus ou moins concentré , que ce métal est différent par sa nature , qu'il est plus ou moins divisé , & que la dissolution se fait par conséquent avec plus ou moins d'activité ; enfin , suivant que le métal , en se dissolvant , fournit plus ou moins de phlogistique , l'air nitreux est différent ; & quoiqu'il ait toujours les mêmes propriétés générales , il

les possède dans des degrés différens , parce que toutes les circonstances que je viens de détailler , & plusieurs autres peut-être inconnues , sans apporter de changement à la nature de ses parties composantes , font varier les rapports de leurs quantités. Donc l'air nitreux , quoique produit par des opérations semblables , mais faites en différens temps & dans des circonstances différentes , indépendantes de l'opération même , produira à la vérité les mêmes effets , mais dans des degrés très-différens : ainsi l'on ne peut pas le regarder comme un fluide toujours exactement de même nature , quoiqu'il soit toujours composé des mêmes principes ».

« Cette seule raison suffit déjà pour prouver que l'air nitreux n'est pas propre à la mesure de la salubrité de l'air , puisqu'il se trouvera des cas où l'air atmosphérique phlogistique au même degré , sera différemment diminué par l'air nitreux ; & d'autres où l'air différemment phlogistique , sera également diminué , suivant que la proportion des parties composantes de l'air nitreux qu'on y aura ajouté , sera différente ».

L'auteur indique encore d'autres causes qui rendent incertains les résultats des expériences eudiométriques pour lesquelles on s'est servi de l'air nitreux. Il suppose que l'air qu'on veut examiner , contient , outre le phlogistique , de l'alkali volatil , ou d'autres substances ; dans ce cas , le résultat ne sera pas exclusivement l'effet de la combinaison du phlogistique , de l'air nitreux avec l'air , mais encore l'effet de l'action de son acide sur l'alkali ou sur les autres substances , c'est-à-dire , qu'il y aura absorption ou dégagement d'air , lesquels étant indépendans de la phlogistication , seront porter des jugemens très-faux

sur la salubrité de l'air. Ceci a lieu dans les expériences, où, à juger d'après l'eudiomètre à air nitreux, l'air des endroits dans lesquels il y a beaucoup de matières animales en putréfaction, présente les mêmes phénomènes qu'un air de très-bonne qualité. C'est qu'alors l'alkali volatil, répandu dans cet air, forme avec l'acide nitreux un nitre ammoniacal, dont la précipitation doit nécessairement contribuer à diminuer son volume, & le faire par conséquent paroître meilleur qu'il n'est effectivement.

M. *Volta* préfère pour ces expériences l'air inflammable; mais cet air n'est pas plus exempt que l'air nitreux, de différences considérables dans sa qualité; & ce qui contribue encore plus à le faire rejeter, est que si l'air soumis à l'examen contient une quantité de phlogistique approchant de celle qui est nécessaire pour sa saturation, le mélange de cet air avec l'air inflammable, dans quelque proportion qu'il soit fait, ne s'enflamme plus: d'où il s'ensuit qu'on ne peut déterminer avec l'eudiomètre à air inflammable, que certains degrés de méphitisme, & que par conséquent cet air est encore moins propre que l'air nitreux à phlogistiquer l'air dans la vue de déterminer le degré de méphitisme.

Scheele conseille, pour phlogistiquer l'air, d'y placer pendant un temps suffisant un mélange de soufre & de limaille de fer; mais ce moyen est insuffisant pour saturer l'air déphlogistiqué; & par l'action de l'acide vitriolique sur le fer, il fait un dégagement & une production d'air qui se mêle à celui qu'on soumet à l'examen, ce qui doit nécessairement donner lieu à des erreurs très-considérables.

Après avoir fait infructueusement un grand

nombre d'essais, M. *Achard* a enfin trouvé que le phosphore de *Kunkel* répond à tous les objets qu'il s'agit de remplir. « Sa grande inflammabilité, qui surpasse de beaucoup celle de tous les autres corps, dit cet académicien, le rend propre à brûler dans l'air tant qu'il n'est pas totalement saturé de phlogistique ; & comme hormis le phlogistique, il ne contient aucun principe volatil & capable de se combiner avec l'air, où de lui faire éprouver quelque altération, sa combinaison ne fait éprouver à l'air aucun autre changement que ceux qui proviennent de sa combinaison avec le phlogistique, & en sont une suite immédiate & indépendante de toute autre cause.

L'eau n'étant pas propre à ces expériences, parce qu'elle se charge de phlogistique, & rend par-là les résultats incertains, il faut lui substituer le mercure. Voici donc la description de l'appareil que M. *Achard* a imaginé. « Je fis choix, dit-il, d'un tube de verre d'environ dix-huit pouces de longueur, d'un calibre égal, ouvert à un bout, & fermé hermétiquement à l'autre. Après y avoir adapté une échelle qui le divisoit en douze parties égales, dont le volume de chacune étoit équivalent à la capacité d'une petite mesure de verre faite d'un tube du même calibre, fermé à un bout, & dont l'autre ouverture étoit rétrécie : après avoir rempli le tube de mercure & en avoir fait sortir, avec le plus d'exactitude possible, l'air qui adhéroît à ses parois intérieures, j'en fermai l'ouverture avec le doigt, & la plongeai dans un baquet rempli de mercure ; ensuite je fis entrer sous le mercure un certain nombre de mesures de l'air que je voulois phlogistiquer, dont chacune, comme je l'ai déjà dit, occupoit, lorsqu'il avoit la des-

sité de l'air extérieur, la douzième partie de la longueur du tube; après quoi je mis sur le mercure, devant l'ouverture du tube, un petit morceau de phosphore bien séché auparavant avec du papier à filtrer: dès que je le lâchai, il monta dans le tube par sa plus grande légèreté, & nagea sur la surface du mercure; je chauffai alors, avec une bougie, le tube à l'endroit où la colonne de mercure se terminoit: le phosphore s'enflamma en partie; ce qui en restoit après que la portion brûlée, avoit déjà saturé complètement l'air déphlogistiqué, se fendoit, bouillonna, & se sublimoit en partie sans inflammation. Après le refroidissement du tube, qui n'exigeoit que très-peu de temps, sur-tout lorsqu'on l'accéléroit en l'agitant, je le plongeai avec son ouverture, sans que l'air extérieur pût y entrer, dans un autre tube de verre de la même longueur, mais d'un diamètre plus considérable, & assez grand pour que le premier pût y entrer facilement. Lorsque le mercure fut de niveau dans les deux tubes, ce qui étoit nécessaire afin que l'air dans le-tube eût la même densité que l'air extérieur, je mesurai la longueur de la colonne d'air; & la comparaison de cette mesure avec celle de l'étendue de la colonne qu'il remplissoit avant d'y avoir brûlé le phosphore, me fit connoître avec beaucoup d'exactitude en $\frac{1}{12}$ de ligne de Paris, le rapport des volumes de l'air avant & après que le phosphore y eut brûlé.

« En suivant la méthode que je viens de détailler, j'ai examiné plusieurs fois de suite l'air de la même qualité, & je me suis convaincu, que pourvu qu'on travaille avec exactitude, l'on est sûr d'obtenir des résultats parfaitement cor-

respondans. Je ne m'arrêterai pas au récit des expériences assez nombreuses que j'ai faites à ce sujet, le temps ne me permettant pas d'entrer à cet égard dans aucun détail ; je me bornerai à remarquer que l'air de l'appartement dans lequel j'ai travaillé étant saturé de phlogistique, diminua d'un tiers de son volume primitif ; de l'air déphlogistiqué très-pur éprouva une diminution de volume équivalente aux deux tiers de son volume primitif : l'air nitreux, l'air fixe, l'air inflammable & l'air entièrement saturé de phlogistique, n'éprouva au contraire aucune diminution : un mélange de parties égales d'air phlogistiqué jusqu'à saturation, & d'air parfaitement déphlogistiqué, diminua d'un tiers de son volume originaire, & je trouvai constamment qu'en saturant de phlogistique, au moyen de la combustion du phosphore, des mélanges d'air phlogistiqué & déphlogistiqué, faits en proportions différentes & connues, la diminution de volume étoit équivalente aux deux tiers du volume de l'air déphlogistiqué contenu dans ce mélange».

C'est d'après ces résultats que M. *Achard* indique la graduation d'un eudiomètre dans ses expériences pour se procurer un air saturé de phlogistique. Ce savant chimiste a reconnu que l'eau, au lieu de diminuer de volume comme l'air, par l'addition du phlogistique, en acquiert au contraire un plus considérable ; & il rapporte vers la fin de son Mémoire une expérience par laquelle il constate la production & la formation de l'air par la combinaison des émanations phlogistiquées avec l'eau.

La suite pour le Journal prochain.

Frage woher entstehen so viele faulfeber, &c. C'est-à-dire, *Question d'où naissent tant de fièvres putrides. Pourquoi les fièvres miliaires sont-elles si rares ? Ne sauroit-on prévenir les premières, & comment faudroit-il s'y prendre ? Avec une réponse tirée de l'expérience, & confirmée par des cas de pratique ; par JEAN-JACQUES WERNISCHEK, médecin du Corps de son éminence le cardinal archevêque de Vienne ; in-8°. de 67 pages. A Vienne, de l'imprimerie impériale-royale des sourds & muets, 1786.*

2. Les changemens qui arrivent dans la température de l'air d'une ville, & dans le régime & le genre de vie de ses habitans, peuvent, sans contredit, influer sur la nature des maladies les plus fréquentes, quand même on ne voudroit pas admettre que des causes ignorées peuvent engendrer, développer & faire régner, à des époques différentes, des maladies également différentes. Ces considérations ne paroissent pas néanmoins avoir beaucoup de poids auprès de M. *Wernischek* ; il ne voit rien à Vienne qui puisse servir à expliquer pourquoi on y trouve actuellement plus de fièvres putrides, & moins

de fièvres miliaires qu'autrefois. Il avance même qu'il a reconnu que la plupart des fièvres ; prétendues putrides , n'en sont pas ; que le sang , dans le corps vivant , ne passe jamais ou très-rarement en putréfaction ; que la cause de ces maladies n'est pas une dégénérescence des humeurs ; qu'elles sont dues à différentes causes , parmi lesquelles il faut compter la matière du pourpre , & que par conséquent elles doivent être traitées de différentes manières.

M. *Wernischek* a divisé son opusculé en quatre parties , dans lesquelles il discute les quatre questions suivantes :

1°. *Quelle est la maladie que nous appelons fièvre putride ?* L'auteur croit que ce nom ne lui convient pas , à moins qu'on ne suppose que c'est une fièvre putride bénigne.

2°. *Quelles sont les causes auxquelles il faut attribuer nos fièvres putrides ?* M. *Wernischek* nie que la putridité se développe , dès le commencement de la fièvre , dans les humeurs , & que ce soit de cette source qu'il faille déduire les symptômes qui accompagnent la maladie ; il prétend que c'est toujours la même cause matérielle , c'est-à-dire , l'âcreté alkaline qui a donné autrefois naissance aux fièvres les plus communes , & qui sert encore aujourd'hui de principe à celles qui se présentent le plus fréquemment.

3°. *Pourquoi nos fièvres putrides sont-elles si fréquentes ? & pourquoi sont-elles si dangereuses ?* La réponse à ces deux questions ; c'est que d'un côté les malades négligent ces fièvres dans le commencement , & que de l'autre , les médecins leur opposent une méthode curative peu convenable à leur nature. Les saignées multi-

pliées , ainsi que les obstacles qu'on met à la coction & à l'évacuation de l'humeur morbifique , font , suivant lui , dégénérer la maladie ; & c'est pour cela que le pourpre est si rare de nos jours.

4°. *Est-il possible de prévenir nos fièvres putrides & comment ?* L'auteur suppose d'abord que les prétendues fièvres putrides de Vienne ne doivent pas être traitées comme de véritables fièvres putrides , & que par conséquent il faut bien se garder de les combattre indistinctement avec les acides , soit végétaux , soit minéraux , le quinquina , le camphre , l'arnica , &c. Après avoir établi sept classes de fièvres putrides , il expose la manière de les traiter conformément à sa théorie.

En nous abstenant de porter un jugement sur cet opuscule , nous pensons néanmoins qu'il mérite l'attention des médecins de Vienne.

A. JOS. TESTA , phil. & M. D. in magno Ferrariensium nosocomio med. & chir. prof. ord. de vitalibus periodis ægrotantium & sanorum : seu elementa dynamicæ animalis. Londini ex typograph. *J. Davis Chancery-Lane*. Prostant apud *Jonhson , S. Pauls Church-Yard , &c.* 1787.

3. La vie humaine semble n'être qu'une suite de mouvemens enchaînés par périodes ; & tellement liés l'un à l'autre , qu'ils s'appellent en quelque sorte réciproquement pour finir & ré-

commencer dans le même ordre à des époques déterminées ; non-seulement presque tous les mouvemens vitaux se présentent sous cette forme, dans l'état de maladie, mais encore les moindres actions de l'homme dans l'état de santé, tendent naturellement à prendre une marche périodique. Ce phénomène, qui est si constant & si universel, qu'on peut présumer qu'il tient à une des loix primitives de l'économie animale, méritoit bien d'être considéré d'une manière particulière. C'est ce qu'a fait M. *Testa*, dans l'ouvrage que nous annonçons. Il y a répandu beaucoup d'érudition, & à ce qu'on pouvoit déjà connoître sur cette matière, il a ajouté des idées qui lui sont particulières.

Il n'a pas cru devoir commencer par les périodes qui ont lieu dans l'état de santé, parce qu'elles sont, dit-il, moins manifestes que celles qui partagent la durée d'une maladie. Ce motif, qui l'a porté à s'écarter de l'ordre le plus naturel, qui consiste à considérer l'homme sain, avant de considérer l'homme malade, ne nous paroît pas bien fondé, puisque le cours de la vie humaine, dans l'état de santé, est marqué par des périodes qui sont sensibles à tout le monde. Les périodes qui amènent la dentition & la puberté, celle de la grossesse, ces habitudes, qui, dans certains individus, renouvellent chaque jour, à des heures fixes, les mêmes besoins & les mêmes sensations, sont généralement connues, & peuvent familiariser toute personne avec le phénomène que présentent les accès périodiques d'une fièvre tierce ou quarte.

Quoi qu'il en soit, M. *Testa* a divisé son ouvrage en deux livres. Dans le premier, il examine les périodes régulières que les mouve-

mens vitaux affectent dans les maladies, & ce qu'*Hippocrate* a écrit sur cet important sujet. Il défend cet ancien médecin contre les objections qui ont été faites à sa doctrine des jours critiques, rejetant sur la faute des copistes ce qui peut se trouver d'inconcevable ou de contradictoire dans ses ouvrages. Il répond aussi à ceux qui ont accusé *Hippocrate* d'avoir transporté dans la médecine les préjugés de l'école de *Pythagore* sur la vertu des nombres, & fait voir que les supputations d'*Hippocrate* ne répondent point à celles des pythagoriciens, dont les idées abstraites & chimériques sur les nombres, n'étoient que l'abus d'une vérité physique; car ils n'y avoient sans doute été conduits que par l'observation même de la nature, qui exécute la plupart de ses opérations par des mouvemens réglés & périodiques. C'est cette vérité fondamentale que les médecins ne doivent point perdre de vue, sans admettre rigoureusement tout ce qui se trouve, à cet égard, dans les écrits d'*Hippocrate*, qui n'ont pu passer jusqu'à nous dans toute leur pureté. Ils ont été anciennement défigurés par des copistes ignorans. On n'en sera point surpris, lorsqu'on saura qu'*Hippocrate* souffre tous les jours de nouvelles altérations de la part même des savans. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire le chapitre où M. *Testa* relève les inepties de l'édition d'*Hippocrate*, faite à Lausanne par les soins du baron de *Haller*, où, bien loin de profiter des corrections de *Foës*, & de celles qui ont été faites depuis ce dernier éditeur, on a introduit de nouvelles fautes. Dans le quatrième livre des épidémies, *Hippocrate* fait mention d'un homme nommé *Cynicus*. *Haller* prenant ce mot pour la qualifi-

tation de la secte connue sous ce nom, juge que le quatrième livre des épidémies est supposé, parce que la secte cynique, dit-il, n'existoit pas du temps d'*Hippocrate*. On n'a jamais porté un jugement fondé sur un motif plus frivole, puisqu'un homme auroit bien pu s'appeler *Cynicus*, quoiqu'il n'existât point de secte cynique; & d'ailleurs il n'est pas bien sûr que cette secte n'eût pas encore pris naissance; car *Antisthène* & *Diogène*, auxquels on la rapporte, étoient contemporains d'*Hippocrate*.

Ainsi on a les plus fortes raisons de se méfier de ce qu'on trouve dans les écrits d'*Hippocrate* au sujet des jours critiques. Il suffit au médecin de savoir que cette doctrine a un fondement réel dans la nature, pour être porté à l'examiner lui-même de nouveau, sans s'astreindre scrupuleusement à ce qui se trouve écrit dans *Hippocrate*, qui a été falsifié de toutes les manières. *M. Testa* a peut-être porté sa confiance un peu trop loin à son égard. L'opinion de *M. Cullen*, que *M. Testa* cependant finit par embrasser, nous paroît très-sage. Il pense que les périodes de tierce & de quarte étant les plus familières à la nature, elles forment les révolutions périodiques qui marquent les troisième, cinquième, septième, neuvième, onzième, quatorzième, dix-septième, vingtième jours des maladies aiguës, ce qui nous paroît de la plus grande vraisemblance.

M. Testa, dans le même livre, examine la manière de supputer les jours d'une maladie, & de considérer, chaque jour, les périodes générales de chaque maladie, & les rapports qu'elles ont entre elles, les périodes des maladies qui tiennent à la seule lésion des solida

le défaut de marche périodique & de crise dans certaines maladies, la conformité des révolutions périodiques chez les différentes nations; enfin, il y fait voir que, quoique fasse la médecine, elle parvient rarement à changer la marche que la nature s'est tracée dans le cours des maladies.

Les périodes journalières que présentent certaines habitudes, les retours fixes des sécrétions, la période menstruelle dans les femmes, les excrétions menstruelles dans certains hommes, les révolutions annuelles, ce qu'on appelle l'année climactérique, les changemens périodiques qui tiennent à la marche du soleil, l'influence de la lune sur les périodes de la vie, enfin les changemens périodiques des âges, sont l'objet du second livre. Sur chacun de ces objets, *M. Testa* développe beaucoup de connoissance & de sagacité. Il fait dériver les maladies des âges, & les hémorrhagies de différente nature, qui marquent les différentes périodes de la vie, de la nécessité où se trouve le sang de se déphlogistiquer. La nature opère cet effet dans l'homme par la capacité de sa poitrine plus grande que dans la femme; elle y supplée dans celle-ci, par le flux menstruel. Les hommes, qui ont la poitrine étroite, sont réduits à avoir des hémorrhagies. On voit que c'est une hypothèse qui ne porte pas encore sur des preuves assez évidentes pour être admise. D'ailleurs, quoiqu'elle rende raison, en quelque sorte, de la nécessité qui amène les maladies des âges, elle n'explique pas la cause qui leur donne un caractère périodique; il seroit peut-être aisé de trouver dans la foiblesse des êtres vivans, la raison pourquoi leurs mouvemens tendent à devenir périodiques;

mais cet objet demande un développement qui ne peut point trouver place ici.

La tolleranza filosofica delle, &c. La tolérance philosophique des maladies, ou observations médico-pratiques de JOSEPH PASTA; avec trente-trois Lettres, non publiées jusqu'à présent, du docteur ANTOINE COCCHI, sur le même sujet. A Bergame, chez Locatelli, 1787; in-8°.

4. Nous allons faire connoître cet écrit d'après le nouveau Journal encyclopédique italien.

M. *Pasta* combat directement un préjugé que l'ignorance & l'imposture entretiennent depuis long-temps, & qui est contraire à la médecine expectante; « c'est que dans toutes les maladies, & dans toutes les circonstances, la médecine doit agir; conséquemment qu'il ne faut pas cesser de prendre des pilules & des tisannes, de faire des saignées, d'injecter des clystères, aussi long-temps que le mal dure; de sorte que tout médecin qui n'ordonne pas à chaque instant, ou ne connoît point le mal, ou ne l'envisage pas sous son vrai point de vue, ou, pour ainsi dire, ne le combat que de loin ».

Plusieurs médecins célèbres, à la tête desquels est *Hippocrate*, ont préconisé la médecine expectante; ils ont invité de ne pas prendre de remèdes; ils ont assuré que beaucoup de maladies graves se guérissent par l'abstinence & le repos; qu'il y a des maux qui, relativement

aux complexions, à l'âge, à diverses circonstances, ou à leur caractère bénin, se guérissent plus vite & beaucoup mieux par le seul secours de la nature, ou à l'aide d'un bon régime, que par les traitemens les plus étudiés; qu'il en est d'autres dont le caractère est si mauvais, que l'usage des médicamens ne fait que les irriter, & les rendre plus rebelles. En vain les plus habiles médecins ont répété ces avertissemens salutaires; le préjugé, l'ignorance & l'imposture, ont triomphé de leur savoir & de leurs efforts.

M. *Pasta*, premier médecin de Bergame, très-connu dans la république des lettres par divers traités, attaque dans ces nouvelles observations, cette opinion très-préjudiciable à la santé des hommes. Il emploie les armes de la raison & de l'expérience, jointes à l'autorité des médecins les plus distingués de toutes les nations & de tous les temps. Il examine les raisons de ceux qui ont écrit pour la médecine agissante, & il les réfute avec autant de solidité que de modestie.

Comme la netteté & la force, dans les matières scientifiques, dépendent beaucoup de la bonne méthode & de l'exacte division des sujets que l'on discute, M. *Pasta* commence par établir, que de tout temps on a remarqué qu'il est certains maux dont la guérison s'opère par la nature même sans l'aide du médecin; qu'il en est d'autres que l'art doit éviter de guérir; qu'il en est enfin d'incurables, & qu'un médecin prudent ne doit pas tenter de faire disparaître. M. *Pasta* renferme dans la première classe, 1°. les maladies propres à certains âges; 2°. les affections particulières des divers états

de la vie ; 3°. les maladies endémiques des marins, des habitans des vallées & des endroits marécageux ; 4°. les spasmes & affections convulsives ; 5°. les douleurs aiguës, bénignes ; 6°. la jaunisse des jeunes garçons ; 7°. les maladies des femmes enceintes, en travail & accouchées ; 8°. les maladies chirurgicales.

La deuxième classe renferme les maladies qui sont salutaires, ou qu'il est dangereux de guérir par le secours de l'art. *M. Pafsa* considère, 1°. les diverses maladies de la peau, telles que la lèpre, la laderie, les dartres ; 2°. les hémorroïdes ; 3°. les ulcères ; 4°. les hémorrhagies ; 5°. les vomissemens & les diarrhées ; 6°. la gonorrhée ; 7°. la goutte.

Dans la troisième classe ou celle des maladies incurables, il traite, 1°. des maladies héréditaires ; 2°. de celles des organes ; 3°. des chancres.

On observe souvent chez les malades des appétits ou desirs singuliers. Comme ces appétits naissent la plupart de la nature même, ou d'un certain instinct, *M. Pafsa* est d'avis que, loin de les négliger, un médecin prudent cherche à les satisfaire autant que les circonstances le permettent.

A l'égard des trente-trois lettres de *Cocchi*, nous ne ferons que transcrire les propres paroles de *M. Pafsa*, qui terminent l'introduction. « J'ai cru, dit-il, obliger les professeurs en joignant à mon ouvrage quelques lettres non publiées encore, du célèbre *Antoine Cocchi*. Le hasard m'en a fait parvenir en original, telles qu'elles ont été adressées à un gentilhomme distingué de Milan. Ces lettres présentent des choses curieuses sur les principes pythagor-

riciens, & sur la tolérance philosophique des maladies, science qui consiste à traiter les maux relativement au genre de vie, au tempérament, à la force du malade, à préférer les médicamens simples, doux & peu nombreux, à ceux qui sont violens & composés, préceptes tout-à-fait analogues aux miens; j'ai donc cru qu'on me sauroit gré de les avoir publiées.

TRILLERS, &c. Abhandlung vom seitensich, &c. C'est-à-dire, *Traité sur le point de côté, & sur son traitement; par DANIEL-GUILL. TRILLER: ouvrage traduit du latin en allemand, & enrichi de remarques & d'additions, tirées d'un exemplaire manuscrit de l'auteur; publié par JEAN-CHRET. GOTTLIEB ACKERMANN, docteur & professeur en médecine à Altdorff: première partie; in-8°. de 216 pages. A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleicher, 1786.*

5. L'ouvrage de Triller sur la pleurésie parut en 1740, in-8°. à Francfort, & fut accueilli en Allemagne (a). L'auteur, partisan fidèle d'Hippocrate, y a suivi les traces de ce grand maître; cependant depuis près de cinquante ans que ce

(a) Ce Traité n'a pas eu le même accueil en

traité est connu , il n'a été traduit en aucune langue vivante , bien qu'on s'empresse d'accorder cet honneur à un grand nombre de productions éphémères, aussi-tôt qu'elles sortent de dessous la presse. Il est même probable que sans l'acquisition du manuscrit de l'auteur que M. *Ackermann* a faite lors de la vente publique de la bibliothèque de feu M. *Triller*, & sans les additions qui s'y trouvent, on n'auroit jamais songé à en entreprendre une traduction.

M. *Ackermann* annonce qu'il publiera en latin la seconde partie qui n'a pas vu le jour.

A treatise on asthma, &c. C'est-à-dire, *Traité de l'asthme*, par THOMAS WITHERS, docteur en médecine de l'hôpital provincial d'*York*; in-8°. A Londres, chez Robinson, 1786.

6. L'excellent ouvrage de *Floyer*, sur le même sujet, auroit dû faire craindre à M. *Withers* de le traiter à son tour. Il est vrai qu'il a eu l'avantage de profiter du travail de son prédécesseur ; aussi voit-on que dans sa première partie il l'a mis à contribution. Quant à la seconde, qui est la plus considérable, elle contient des observations cliniques, dont le principal objet paroît être de faire regarder les fleurs de zinc comme spécifiques contre les affections asthmatiques.

Cur rarum sit suffocatos, submersos & laqueo suspensos vitæ reddi, quæstio physico medica quam gratiosi medi-

corum ordinis autoritate, præside D.
 JOANNE-CAROLO GEHLERO, &c.
 pro gradu doctoris publica disputa-
 tione proponit autor FRIEDERICUS-
 GOTTLÖB ENGELMANN; *in-4^o. de*
31 pag. A Leipfick, de l'imprimerie de
Klaubarth, 1787.

7. Si la publication des succès encourage & entretient le zèle des citoyens, animés par l'espérance de réussir dans leurs tentatives, les tableaux des non-succès ne sont pas un moyen moins efficace d'exercer ce zèle, & de le tourner vers la recherche des causes qui font échouer; il seroit donc de la plus grande utilité pour les progrès de l'art, de publier fidèlement, & avec candeur, les réflexions que des cas malheureux font naître sur les causes insurmontables, ignorées ou méconnues des non-succès, & sur les erreurs commises dans l'administration des secours. Il existe un très-grand nombre d'observations sur des asphyxiques rappelés à la vie; cependant il n'y a guère que trois ou quatre auteurs qui aient écrit sur les obstacles qu'apportent au retour à la vie des soins trop pressés ou mal-entendus, & qui aient en même temps tracé un plan de conduite sage, & exposé les ménagemens nécessaires pour ne pas étouffer, par une activité meurtrière, les premières étincelles de la vie renaissante. De ce nombre sont *Hunter & Vogel*, lesquels cependant n'ont presque rien dit des dérangemens antérieurs à l'action des causes de mort apparente,

M. *Engelmann*, après avoir donné le précis des réflexions de ces médecins, ajoute des considérations sur ces derniers obstacles, & présente par-là des moyens de justifier l'art dans divers cas où ces secours ont été insuffisans, & d'empêcher en même-temps que cette insuffisance (expliquée & reconnue insurmontable, en conséquence de principes évidens de la pathologie,) ne devienne une source de découragement dans des circonstances plus heureuses.

Les causes relatives à l'asphyxie, sur chacune desquelles l'auteur fait des observations, sont le dérangement de l'imagination, la mélancolie, les passions violentes de l'ame, la tristesse, les soins & les chagrins, l'ivresse, la température de l'air & du climat, la lésion de certaines parties principales. ; il parle ensuite des causes qui tiennent à l'application vicieuse des moyens curatifs, soit 1°. faute d'instrumens nécessaires; soit ; 2°. à cause de la méintelligence des personnes occupées autour du malade.

A cette dissertation M. *Gehler* a joint un programme, dans lequel il examine une partie des causes de la suffocation des enfans nés par des moyens auxiliaires. Il y remarque d'abord que souvent l'accoucheur est surpris de recevoir un enfant mort, qui durant le travail étoit plein de vie, & qui en venant au monde presque sans efforts, sembloit devoir vivre ; tandis que d'autres, qu'il a fallu retourner ou amener à l'aide du forceps, & qui paroissent désespérés, donnent bientôt après leur naissance des signes non-équivoques de vigueur & de bonne santé. Il compare ensuite les succès des accouchemens, dans lesquels il a fallu retourner l'enfant, avec ceux qu'il a fallu terminer au moyen du for-

ceps. Les résultats sont très-favorables à l'instrument. M. Gehler examine ensuite pourquoi le forceps, en diminuant le volume de la tête, en facilite la sortie, tandis que, dans les accouchemens par les pieds, cet avantage ne subsiste plus; car dans cette dernière espèce d'accouchemens plus ou moins forcés, on luxé les vertèbres du cou, on désorganise la moëlle épinière, ou l'on sépare la tête du tronc, &c. Il termine sa dissertation par des considérations relatives au genre de mort dont périssent les enfans tirés par les pieds. La diversité de sentimens sur cet objet parmi les auteurs, a paru mériter cette discussion, dont le résultat est qu'ils ne meurent ni suffoqués, ni d'inanition, mais apoplectiques.

*Observations sur les effets des vapeurs méphitiques dans l'homme, sur les noyés, sur les enfans qui paroissent morts en naissant, & sur la rage; avec un précis du traitement le mieux éprouvé, en pareil cas: sixième édition, à laquelle on a joint des observations sur les effets de plusieurs poisons dans le corps de l'homme, & les moyens d'en empêcher les suites funestes; par M. PORTAL, médecin-consultant de MONSIEUR, lecteur & professeur de médecine au collège royal de France, professeur-adjoint d'anatomie & de chirurgie au Jardin
du*

du Roi, des Académies des sciences de Paris, de Boulogne, &c. &c. A Paris, de l'imprimerie royale, 1787; in-8°. de 492 pag.

8. Cet ouvrage, ou du moins les divers objets qu'il renferme, ont été annoncés ou analysés dans plusieurs cahiers de ce journal. On peut voir ce qui en a été dit dans le tome xliij, page 565; tome xliv, page 565; tome xlv, page 386. M. *Portal* a cru devoir ajouter à cette édition un précis de ses recherches sur la manière dont les vapeurs méphitiques agissent sur les animaux & sur l'homme. Il a été excité à ce genre de travail par le grand nombre de découvertes utiles & curieuses qu'on a faites sur la nature de ces vapeurs, depuis le rapport qu'il fit à l'Académie des sciences. Il n'a pas fait de changement essentiel dans le traitement qu'il a proposé dans les éditions précédentes; il a seulement un peu mieux motivé les circonstances qui peuvent, selon lui, indiquer la saignée, & celles qui la rendent inutile & même dangereuse. Après avoir montré les différences qui se trouvent entre l'état des noyés, & celui des personnes suffoquées par la vapeur du charbon, M. *Portal* rapporte des observations qu'il a faites sur les moyens d'appeler à la vie les enfans qui paroissent morts en naissant. Le succès de ces moyens, qui sont très-simples, lui a fait un devoir de leur donner une plus grande publicité. Ils consistent à souffler dans le nez de l'enfant, & à lui faire de douces frictions.

On trouvera encore dans cette édition quel-

Tome LXXIV.

P

ques observations sur le vrai signe de la mort : cette expression , *vrai signe*, annonce qu'il n'y en a qu'un qu'on puisse regarder comme tel. Ce signe est le commencement de la putréfaction du cadavre ; car tous ceux qu'on tiroit de l'état du pouls , de la respiration & de la rigidité des membres , sont incertains.

La rage est aussi un des objets des recherches de M. *Portal*. Outre les différens remèdes empiriques qui ont été proposés contre cette horrible maladie , il y a eu deux méthodes de traitement , employées avec plus ou moins d'efficacité. Ce sont le traitement mercuriel , & le traitement antipasmodique. M. *Portal* a cru , ainsi que M. *de Laffone* , qu'il convenoit de réunir ces deux méthodes , sans négliger même la cautérisation proposée par M. *Le Roux* , chirurgien de Dijon.

Pour rendre son ouvrage plus complet , M. *Portal* y a joint des remarques sur l'effet des divers poisons dans l'homme , & sur le traitement qui leur est le plus approprié. Cette matière ayant été traitée à fond , & d'une manière trop scientifique pour le public , par des médecins distingués , tels que *Meâd* & *Lanzoni* , M. *Portal* a cru devoir se borner aux notions qui sont le plus à la portée du peuple , & dont il peut tirer quelque utilité. Sur tous les objets qui sont traités dans cet ouvrage , M. *Portal* a suivi les meilleurs guides ; il s'est fixé aux méthodes les plus éprouvées & les mieux constatées par le succès. N^e consultant que zèle pour la vérité , & le bonheur des hommes , il a profité des nouvelles découvertes des physiciens , & même des critiques qu'on a faites de ses premiers essais sur cette ma-

tière , pour donner à son ouvrage toute la perfection dont il l'a cru susceptible. Il a sur-tout l'avantage d'avoir confirmé ses principes par des observations anatomiques que lui a fournies l'ouverture des cadavres , & d'avoir jeté quelque lumière sur des objets naturellement obscurs par eux-mêmes. Cependant, il faut l'avouer , on sent peut-être un peu trop dans l'ouvrage de M. Portal l'influence que l'anatomie a toujours eue sur les opinions des médecins. Quoique l'anatomie puisse quelquefois mener à des inductions justes , il n'est que trop vrai qu'elle en a souvent fourni de fausses. Si on n'examine pas avec une extrême circonspection les résultats que présente l'ouverture des cadavres , on est aisément induit en erreur , & exposé à confondre les effets avec les causes. Les vaisseaux du cerveau dans les asphyxiés sont remplis de sang. S'ensuit-il que dans ces personnes la mort est l'effet d'un engorgement & d'une stase de sang qu'on doit dissiper par des saignées ? Après la mort , il doit nécessairement se trouver des stases de sang dans les différens viscères ; cela dépend de la manière dont la vie a été éteinte successivement dans les différens organes. Le cerveau est vraisemblablement frappé le premier dans les affections qui attaquent directement le principe de la vie. Il n'est pas surprenant que ses vaisseaux, déstitués tout-à-coup de leur force vitale, restent gorgés par le sang qu'ils contiennent. Malgré cette apparence, la saignée, dans ce cas, ne peut être qu'un remède suspect. Chacun sait que c'est un moyen affoiblissant , employé ordinairement pour modérer l'excessive énergie du principe vital ; par conséquent rien n'est plus hasardé que d'en faire

usage, lorsque cette même énergie est éteinte; & ce moyen, pour avoir été quelquefois employé impunément, n'en est pas pour cela meilleur : tout ce qu'on peut faire de sûr, c'est d'ouvrir la veine, & de la refermer aussitôt, pour donner du jeu à la circulation.

Ce que M. *Portal* dit contre l'émétique dans les asphyxies, nous paroît aussi moins fondé sur l'expérience que sur des inductions anatomiques, d'après lesquelles on suppose que ce remède, par les secousses qu'il occasionne, peut augmenter l'engorgement du cerveau & de la poitrine. La vérité est que dans les cas même où cet engorgement a lieu, l'action de l'émétique est diminuée. On a souvent vu des assoupissemens diminués par ce moyen. Tous les jours on le voit employé avec avantage contre l'apoplexie. Dans les fluxions de poitrine, il rend communément la respiration plus libre; & quant aux asphyxies, M. *Hallé*, dans ses recherches sur le *mé-
phitisme des fosses d'aisance*, a fait voir que les personnes qui en sont atteintes, ne trouvent pas de secours plus prompt & plus efficace que dans l'émétique, qui en effet est un excitant très-propre à ranimer les forces vitales; mais nous pensons, comme M. *Portal*, à l'égard de la fumée de tabac, qui, par rapport à sa qualité stupéfiante, convient peut-être moins que tout autre stimulant dans les asphyxies. Malgré ces réflexions, l'ouvrage de M. *Portal* nous paroît un des plus utiles qui aient paru sur cette matière.



Porte-feuille anti-vénérien ; par MM. L... & R...., étudiants en médecine ; rédigé d'après les leçons publiques de M. D'YVOIRY, professeur en médecine à Lyon. A Basle ; & se trouve à Paris, chez Née de la Rochelle, libraire, rue du Hurepoix, près du pont Saint-Michel, n° 13 ; & chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins. Prix 24 sols ; in-8° : de 234 pages.

9. C'est une espèce de manuel anti-syphilitique, très-bien fait, où l'on trouve des notions assez justes sur la nature du mal vénérien, sur la manière dont il se communique, & sur celle dont il doit être traité ; où l'on apprécie avec beaucoup de jugement les différentes méthodes de traitement, & sur-tout les manœuvres funestes des charlatans, qui vendent fort cher au public des poisons très-dangereux. Les rédacteurs se sont arrêtés principalement sur les remèdes que distribuent les sieurs l'*Affetteur* & *Godernaux*, pour en faire sentir tous les inconvéniens.

Fasciculum observationum medico-practicarum, pro licentia gradum doctoris medicinæ ab alma universitate Argentinensi obtinendi, solemniter defendet
FRIDERICUS-AUGUSTUS ROEBER,

Dresdensis, die xxv septemb. anni
M. D CC. LXXXVII; in-8°. de 39 pages,
non compris la dédicace, ni la préface.
A Strasbourg, de l'imprimerie de Dann-
bach.

10. Voici les titres des articles renfermés dans cette brochure: 1°. *Trismus podagricus*; 2°. *Hæmorrhagia narium chronica lethalis*; 3°. *Scorbutus*; 4°. *Anasarca ab adiapneustia*; 5°. *Cystorrhœa*; 6°. *Epilepsia plethorica*; 7°. *Melæna*; 8°. *Experimenta nonnulla circa methodum cel. CLARE lucem veneream tractandi*; 9°. *Singularis juvenis corporis constitutio*. A tous ces articles, excepté le dernier, l'auteur a joint des remarques.

Nous nous arrêterons seulement au deuxième & au dernier.

Un garçon de onze ans, né de parens robustes, & ayant des frères bien portans, fut attaqué le 30 août 1786, à différentes reprises, d'une hémorrhagie du nez. Il avoit la poitrine & les jambes couvertes de taches ressemblantes aux morsures de puces, & sur ces taches étoient des plaques de la grosseur d'un écu & de la dureté du bois. Le saignement étant revenu quelques jours après, le sang formoit un coagulum peu solide & d'une couleur livide verdâtre. L'abattement devint extrême, au point que cet enfant, auparavant vigoureux & alerte, quoiqu'il fût maigre, avoit de la peine à marcher. L'urine étoit claire, livide & très-fétide; le pouls ordinairement petit, devenoit fréquent au retour des hémorrhagies; &c. L'auteur attribuant ces accidens à la dissolution du sang,

prescrivit l'acide vitriolique & le quinquina dans du vin acidulé : ces moyens ne produisant aucun effet , il employa les antiscorbutiques, les citrons, les astringens, tels que le petit-lait alumineux, l'eau martiale, avec un succès assez heureux, pour que les premiers jours de janvier suivant, le malade fût regardé comme en pleine convalescence. Mais le 17 février à l'occasion d'un coup peu violent qu'il reçut, les hémorrhagies reparurent. & furent rebelles à tous les remèdes que M. Roerber put administrer, elles conduisirent enfin cet enfant au tombeau le 25 mars suivant. La seule cause apparente que l'auteur puisse soupçonner, est la suppression de la transpiration.

Le garçon dont M. Roerber décrit la constitution singulière, est né avec une couleur plus ou moins livide de toute la peau. Il a le nez & les lèvres d'un rouge presque pourpré; les ongles couleur de fer; la langue noirâtre; la sclérotique bleuâtre, & une double rangée de dents incisives & canines. Quelquefois, & dans le temps même qu'il se porte très-bien, une partie de ses cheveux implantés près de la fontanelle, devient bleue & très-douloureuse au tact : alors il est moins tourmenté du météorisme qui lui est ordinaire. Ce garçon est d'ailleurs asthmatique depuis l'enfance, & exposé à des saignemens de nez. Il n'a parlé qu'à cinq ans, & avoit déjà atteint sa septième année avant qu'il pût marcher droit, sans cependant avoir jamais eu de convulsions, ni avoir été attaqué de rachitis. Lorsque M. Roerber a rédigé ces détails, ce garçon étoit âgé de quatorze ans : il n'étoit pas encore plus grand que les enfans ordinaires de six ans. Il est stupide, mange & boit beau-

coup, & digère parfaitement. Quant au moral, il est fort sensible & irascible. Ses père & mère, qui sont robustes & bien portans, ont d'autres enfans, dont les uns sont plus âgés & les autres plus jeunes, lesquels jouissent de toutes leurs facultés, & ont le teint des plus frais. La mère attribue la triste situation de cet enfant à son imagination frappée pendant sa grossesse par la vue d'un mort.

The miscellaneous works of CHARLES COLIGNON, &c. C'est-à-dire, *Mélanges de CHARLES COLIGNON, docteur en médecine, ancien professeur dans l'université de Cambridge; in-4°. A Londres, chez White, 1786.*

11. Feu M. Colignon étoit fils de *Paul Colignon*, originaire d'Hesse-Cassel. Il naquit à Londres le 30 janvier 1725, & reçut sa première éducation au collège de Bury : il entra en 1743 comme pensionnaire au collège de la Trinité à Cambridge; & après y avoir fait une courte résidence, il alla visiter la France & la Hollande: il fit quelque séjour à Leyde & à Londres, & finit enfin ses études à Cambridge, où il obtint en 1748 le degré de bachelier, & fut nommé en 1753 professeur d'anatomie. En 1779, il fut nommé professeur royal; & ayant passé en 1783 en qualité de professeur de médecine au collège de Downing, il mourut le premier octobre 1785. Consacrant ses loisirs à la poésie & à la philologie, il a publié dans ces deux

genres , divers ouvrages qu'on trouve réunis dans ce volume. Nous ne ferons pas mention de ceux-ci , nous n'indiquerons même que les titres de ceux qui sont proprement du ressort de ce Journal.

1°. Réflexions sur divers passages d'auteurs classiques & historiques qui ont trait à la structure du corps humain ; accompagnées d'un petit nombre d'observations de physiologie.

2°. *Tyrocinium anatomicum*, ou introduction à l'anatomie.

3°. Recherches sur la structure du corps humain relativement à son influence prétendue sur le moral des hommes.

4°. *Determinatio medica , utrum perutilis sit in salutem viventium apertio cadaverum morbo extinctorum ?*

5°. *Medicina politica*, ou réflexions sur l'art de guérir comme inséparablement lié à la prospérité de l'état.

6°. Dialogues moraux & médicaux.

7°. Remarques explicatives de la grande utilité des hôpitaux pour les malades & pour les pauvres.

Differtatio inauguralis de conceptione
 sine menstribus biga casuum confirmata,
 ...pro gradu doctoris ritè consequendo,
 ...publicè defendet auctor JOANNES-
 SAMUEL SOMMER; in-4°. de 18 pag.

*A Jena, de l'imprimerie de Feckelscher
& Stranckmann, 1786.*

12. Les observations sur les écarts de la nature sont sur-tout importantes, lorsqu'elles peuvent servir à éclaircir certains points de théorie, ou à prévenir des erreurs plus ou moins dangereuses dans la pratique médicale. Telles sont les observations dont M. *Sommer* rend compte dans l'écrit académique dont nous allons présenter une notice. Elles peuvent jeter du jour sur le mécanisme de la menstruation, ainsi que sur son influence dans l'économie animale; elles peuvent rendre les médecins circonspects dans leurs décisions sur la fécondité des femmes non-réglées, sur la grosseesse, &c...

M. *Sommer* adopte le sentiment du baron de *Haller*, que les femmes seules sont véritablement réglées, & que l'espèce d'évacuation sanguinolente qu'on remarque dans les singes & dans certains quadrupèdes, n'est qu'un effet passager de la disposition des organes de la génération, qui rend ces animaux capables d'être fécondés. Il indique ensuite les différentes époques de la première apparition des règles & de leur entière cessation: il parle de la source d'où elles découlent, & des causes qui les déterminent. Je ne rappelle ici que trois causes, savoir, l'influence de la lune, le ferment, et la pléthore; en sorte qu'il passe sous silence la seule qui paroisse admissible, savoir, l'action organique de l'utérus, & se tourmente beaucoup, après avoir rejeté les deux premières, pour établir la troisième.

Les septième & huitième paragraphes contiennent les détails relatifs à deux femmes privées de cette évacuation.

La première, âgée actuellement de trente ans, a d'abord eu ses règles; mais étant devenue enceinte elles les a perdues pour ne plus les revoir: cependant elle a continué de se bien porter; elle a même presque trop d'embonpoint: elle travaille avec facilité, mange, boit & dort bien: elle a fait six enfans depuis la suppression de ses règles, & à chaque grossesse elle a essuyé toutes les incommodités auxquelles les femmes enceintes sont sujettes pendant la gestation, & par une suite de leur état: les lochies, à chacune de ses couches, ont été peu abondantes, néanmoins elle a toujours eu beaucoup de lait pendant tout le tems qu'elle a nourri.

L'autre femme est une paysanne: elle est parvenue à l'âge de vingt ans avant que les règles s'établissent pour la première fois: depuis ce tems elles ont reparu aux époques fixes jusqu'à sa première grossesse, arrivée à l'âge de vingt six ans. A la suite de sa couche, le ventre est resté gros; elle a allaité son enfant une année entière. Redevenue enceinte peu de tems après avoir cessé d'être nourrice, son accouchement a été suivi d'une hémorrhagie qui a dissipé la grosseur de son ventre. Depuis cette époque elle a été deux ans sans que ses règles revinssent, en y comprenant l'année qu'elle a allaité. A la suite d'une troisième couche, dont l'enfant est mort peu de tems après avoir vu le jour, elle a eu quelques alternatives irrégulières d'écoulement menstruel & de suppression; elle est ensuite devenue malade, & a expulsé une mole.

A ces observations, M. Sommer joint quelques réflexions étiologiques trop peu solides pour nous y arrêter; mais nous remarquerons

que l'état de la femme qui fait le sujet de la deuxième observation, étant, vers la fin, accompagné d'un dérangement considérable dans la santé, n'a plus rien de bien particulier. On voit tous les jours des femmes qui sont dans ce cas. On doit être d'ailleurs étonné que l'auteur ne se soit pas attaché à expliquer comment il est possible que la femme qui n'est jamais réglée dans les intervalles d'une grossesse à l'autre, & qui se porte bien d'ailleurs, essuie, toutes les fois qu'elle est enceinte, les mêmes symptômes qui se remarquent dans les autres femmes.

Après avoir ensuite rapporté différens autres exemples analogues, M. *Sommer* entreprend de nous développer comment une femme qui n'est pas réglée peut concevoir, et examine à cette occasion, si l'évacuation périodique est nécessaire ou non, pour rendre une femme féconde.

L'acte académique au sujet duquel M. *Sommer* a publié cet écrit, a été annoncé par un programme faisant la sixième partie des réflexions que M. *Nicolaï* publie sur la manière dont les malades sont couchés. Ce professeur y commente cet aphorisme de *Comenius* ; *c'est un signe de très-mauvais augure, lorsque les malades, et sur-tout ceux qui sont atteints de péripneumonie, ne peuvent se tenir couchés.*

Markwardige hadelger in den practiska Forlossnings vetenskapen, &c. C'est-à-dire, *Observations remarquables, relatives à la pratique de l'art des accouchemens; avec des réflexions par HER-*

MAN SCHUTZERCRANZ, docteur en
médecine, & archiâtre; in-8°. de 280 p.
A Stockholm, chez Brodin, 1785.

13. L'auteur rend compte dans cet ouvrage de soixante-sept faits de pratique. Quelques-uns ont déjà été décrits, & se trouvent consignés dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm. Il s'agit dans la plupart de mauvaises positions des enfans; mais les faits les plus remarquables sont, 1°. un accouchement par les pieds qui a coûté la vie à l'enfant, parce que l'ovaire de la mère étoit extrêmement gros & skirrheux: 2°. un déchirement du cordon ombilical près du placenta, causé par la sortie précipitée de l'enfant tombé sur le plancher: 3°. une coalition du vagin à la suite d'un accouchement très-long & très-pénible: 4°. un part accompagné d'une violente hémorrhagie, excitée par l'usage des remèdes emménagogues: 5°. des têtes séparées du tronc & restées dans la matrice: 6°. des accouchemens accompagnés de convulsions violentes: 7°. une section césarienne faite à une naine, dont la mort, arrivée le neuvième jour de l'opération, a été causée par une suite de ses écarts dans le régime: 8°. une matrice qui s'est déchirée, & a laissé passer la tête & le bras de l'enfant. (M. Schützercranx a amené par les pieds l'enfant mort, sans pouvoir sauver la mère, qui a succombé le cinquième jour): 9°. plusieurs parts de géméaux (un de ces accouchemens s'est terminé douze semaines après l'écoulement des eaux: l'un des enfans étoit à terme & en vie; l'autre mort desséché & du volume d'un embryon de cinq

mois) : 10°. un accouchement lent & pénible d'un enfant hydropique : 11°. deux naissances de trigémeaux, dont chacun avoit son placenta : 12°. deux accouchemens laborieux causés par une protubérance osseuse placée sous l'arcade des os pubis : 13°. des attaches de placenta à l'orifice de l'utérus : 14°. des difformités de l'utérus, du bassin, &c. qui rendoient les accouchemens plus ou moins difficiles.

Forlossnings-vetenskapens teoriska del i systematisk ordneng, &c. C'est-à-dire, *Théorie systématique de l'art des accouchemens; par HERMAN SCHUTZENCRANZ, docteur en médecine, & archiâtre; in-8°. de 302 pages, avec onze planches gravées. A Stockholm, chez Brodin, 1787.*

14. L'auteur a composé cet ouvrage pour l'instruction des jeunes chirurgiens ; il y a joint, sur les remèdes propres à réveiller les douleurs de l'enfantement lorsqu'elles ont disparu, une dissertation dans laquelle il examine si l'on peut les administrer impunément. Il termine cet écrit par l'exposé d'une méthode d'élever les enfans avec du lait de vache.

Principles of midwifery : *Les principes des accouchemens; par JEAN AITKIN, docteur en médecine, professeur d'ana-*

tomie & de chirurgie, membre du collège de chirurgie d'Edimbourg : troisième édition. A Londres, chez Murray, 1787 ; in-8°. de 292 pag.

15. M. *Grunwald* a fait connoître les deux premières éditions de ce livre anglois, dans le *Journal de médecine*, tome lxxix, page 322. Voici le jugement que les journalistes allemands de *Gottingue*, portent de cette troisième édition.

« Cet ouvrage est beaucoup trop imparfait pour une troisième édition. Destinée pour l'usage des élèves, on auroit dû la rendre plus exacte. Il y a trente-une planches remplies de figures qu'on a copiées de toutes parts, mais si mal, qu'on a peine à reconnoître les objets qu'elles représentent ».

Ainsi elles ne peuvent ni servir de renseignement aux jeunes chirurgiens, ni d'ornement à un livre qui ne doit être qu'utile.

Dissertatio inauguralis medica de utero retroverso, quam consensu gratiosi medicorum ordinis pro gradu doctoris, A. D. xvj martii M. DCC. LXXXVII, publicè defendet auctor FRIDERICUS JAHN ; in-8°. de 55 pag. A Jena, de l'imprimerie de Goepferdt.

16. Ce sujet a été traité avec beaucoup de soin depuis quelque temps, & ce Journal con-

tient des éclaircissémens qui ont répandu le plus grand jour sur cette maladie. L'opuscule que nous avons sous les yeux, mérite principalement l'attention des praticiens, par les recherches historiques & la réunion des meilleures autorités qu'on y trouve.

La *rétroversion* de l'utérus, est, selon M. Jahn, cette position vicieuse où le fond de la matrice est tiré en bas & tourné vers l'os sacrum, en sorte qu'il est logé entre les parois du vagin & du rectum, en même-temps que son orifice est pressé contre l'os pubis ou qu'il est forcé de s'élever au-dessus de la crête de cet os. Nous ne suivrons pas notre auteur dans le détail où il entre, relativement aux autres vices de position de la matrice, le diagnostic, la symptomatologie, les sections de cadavres, &c. &c.

Les anciens ont connu ce vice de position. Deux passages que M. Jahn rapporte n'en laissent point douter. L'un & l'autre sont tirés d'un livre qu'on a attribué à Hippocrate, & qui a pour titre : *de Naturâ muliebri* (sect. v, pages 142 & 214, édit. Foës). Voici le premier : *Si circumvertitur (περισπῆσται) uterus, menstrua non fiunt, neque in illo genitura : sed tenet dolor imum ventrem, lumbos & regionem iliacaâ. Ac si immittitur ad contrectandum digitus, planè non potest attingi os uteri quod valdè recessit.* L'autre est conçu en ces termes : *Quibus uterus procidit in ischia, necesse est aversum sit os & superiora petat. Præterea quoque imum ventrem dolor detinet, crura contrahuntur, coxendicum juncturae ad sedem dolent ; cùmque ventris onus deponit, dolores acuti detinent, præ violentiâ exiguum stercus prodit, urina stridet, & animi affectio invadit.*

A ces descriptions, M. *Jahn* joint celle de *Philumenus*, rapportée par *Aëtius* (a), & avoue qu'il ignore si depuis ce dernier quelqu'autre médecin en a encore parlé jusqu'à *Roderic* à *Castro*, qui vivoit au seizième siècle : il ajoute ensuite que *Grégoire* (b), médecin de Paris, paroît avoir été le premier, parmi les modernes, qui ait fait mention de cette maladie dans ses leçons ; qu'un jour, au nombre de ses auditeurs, s'est trouvé par hasard *Gaultier Wall*, Anglois de nation ; que celui-ci, de retour dans sa patrie, a été appelé pour un cas de cette nature ; & s'étant ressouvenu des préceptes de *Grégoire*, il a voulu les mettre en pratique ; mais que n'ayant pas réussi, il a fait appeler, le 18 octobre 1754, en consultation *Hunter*, lequel s'est assuré, par le toucher, de l'état des choses, a cru la maladie nouvelle, & l'a décrite ; que depuis cette époque, on a vu paroître plusieurs observations de cette nature, & que les auteurs se sont appliqués à la connoissance & au traitement de cette maladie.

Nous n'avons rien remarqué de neuf dans cet opuscule, si ce n'est que l'auteur croit trouver, pour les cas désespérés, une ressource dans la section de la symphyse des os pubis.

(a) *Aëtii tetra bibl.* iv, cap. lxxvij, pag. 1003, edit. Lugd. 1549, in-folio.

(b) Nous ne connoissons aucun *Grégoire*, médecin de Paris, qui ait vécu & enseigné dans ce siècle. Note de M. J. G. E.



De lactis metastasi ad uterum artusque,
 præfide PETRO-IMMANUELE HART-
 MANNO, &c. ... pro obtinendis docto-
 ris medici atque chirurgici honoribus
 & immunitatibus publicè differet au-
 Æor LUDOVICUS-JOSIAS HIRSCH-
 MANN, &c.; in-4°. de 20 p. *A Franc-
 fort-sur-l'Oder, de l'imprimerie de
 Winter, 1786.*

17. L'auteur fait d'abord l'histoire de trois mères nourrices qui ayant perdu leurs enfans, ont effuyé des dépôts laiteux. Dans la première le lait s'est amassé dans la cavité de l'utérus, & a excité parmi d'autres symptômes une rétention d'urine de deux jours, une tuméfaction considérable du ventre, des angoisses, &c. &c. L'usage interne d'une potion tempérante, joint à celui des fomentations émollientes sur le bas-ventre, des lavemens de même nature, & d'une tisane d'orge acidulée avec l'oxymel simple, ont promptement rappelé le cours des urines, & ont fait rendre par le vagin deux quartes d'un lait décoloré, suivi d'une quantité considérable d'urine. La seconde malade a eu une métastase de lait sur l'avant-bras, qu'elle a négligée, en sorte que les secours tardifs que M. *Hirschmann* a apportés n'ont pu la sauver. Un sort aussi funeste a été le partage de la troisième femme, qui a eu un dépôt sur la cuisse.

A la suite de cet exposé, on lit des réflexions sur les causes de ces métastases, la manière dont elles se font, & le traitement qui leur convient.

Archiv fur die geburthehülfe ; &c. C'est-à-dire, *Archives pour l'art des accouchemens, les maladies des femmes & des enfans nouveau-nés ; un vol, in-8°. de 188 pag. A Jena, dans la librairie de l'Académie, 1787.*

18. C'est à M. *Stark*, archiâtre & professeur de médecine à Jena, que nous devons ce nouveau Journal, dans lequel il comprendra la partie théorique & pratique, de même que l'histoire de l'art des accouchemens ; les nouvelles découvertes en tout genre, instrumens, machines, manœuvres, remèdes éprouvés, les établissemens relatifs à cet art & à la police qui le concerne ; les ordonnances relatives aux sages-femmes ; les listes mortuaires ; des observations sur des cas rares ; les maladies des enfans nouveau-nés ; des notices de livres nouveaux ; des extraits de lettres ; des biographies, quelquefois des anecdotes, des choses singulières.

Cette première partie contient les articles suivans : l'histoire, par M. *Stark*, d'une grossesse douteuse & supposée de près de deux ans de date, qu'on a reconnue, par la section du cadavre, être une excroissance skirrheuse réunie à l'hydropisie de l'ovaire droit : notice par M. *Herald*, sur un accouchement contre-nature d'un enfant monstrueux auquel manquoient les tégumens du bas-ventre, les parties sexuelles & les extrémités inférieures (Cette notice est accompagnée de deux planches en taille-douce :) une observation par M. *Hirt* sur une rétrover-

sion de la matrice : un Mémoire de M. *Hagen* sur l'art des accouchemens ancien & modernes principalement relativement à sa partie scientifique : recherches, par M. *Stark* sur cette question : pourquoi trouve-t-on encore de nos jours dans les listes mortuaires un si grand nombre d'enfans morts-nés & de femmes mortes en couches ? Relation de l'ouverture du cadavre d'une femme morte sans être accouchée, & dont la matrice étoit déchirée : annonces & extraits : biographie de M. *Vogt* : extrait de lettres : nouvelles découvertes : soins particuliers en usage chez diverses nations pour les femmes en couche & les malades : singularités : nouveaux établissemens. A Neudorff en Silésie, est mort au mois de février dernier, un meûnier appelé *Rauholt*, âgé de quatre-vingt-trois ans, qui a rempli les fonctions d'accoucheur dans 7425 accouchemens, pour la plupart très-difficiles, & qui a été autorisé, à cause de ses connoissances peu communes, à exercer la chirurgie. Exemples de fécondités extraordinaires de gémeaux, trigémeaux, quadrigémeaux, &c. annonces littéraires.

JOHANN GOTTLOB BERNSTEINS, herzogl. sächsl. berg und amts wundarztes
 praßisches handbuch für Wundærzte
 nach alphabetischer ordnung in zwey
 theilen, nebst einem Franzœsischen
 und einem vollstændigen deutschen
 register : *Abrégé pratique à l'usage des
 chirurgiens, décrit par ordre alphabé-*

tique, contenant deux volumes & une table allemande & françoise; par GEOFFROI-JEAN BERNSTEIN, chirurgien des mines du duc de Saxe Weimar. A Leipfick, chez Schwilkert, 1786; deux vol. in-8°.

19. Ce dictionnaire, fait à l'instar de ceux que l'on a tant multipliés en France dans tous les genres, ne contribuera certainement pas à former d'excellens chirurgiens.

C'est en étudiant avec méthode, qu'on apprend, & non pas en lisant un article isolé; c'est en suivant les leçons des maîtres éclairés, c'est en les voyant pratiquer, c'est en se pénétrant de leurs préceptes, & en méditant sur les circonstances qui ont déterminé un traitement par préférence à un autre, qu'on se rend capable d'être utile à ses semblables, dans la chirurgie.

Der gutartige carbunkel, &c. C'est-à-dire, Du charbon bénin, ainsi que de son traitement, tant médicinal que chirurgical; par J. J. H. BUCKING, docteur en médecine; in-8° de 64 pag. A Stendal, chez Grosse, 1786.

20. Le fond de cet opuscule est la thèse que l'auteur a soutenue en 1772, à Helmstadt, pour le doctorat en médecine. L'exercice de la profession & une lecture plus étendue, l'ont

mis en état de donner plus de perfection à cet écrit académique. Après avoir remarqué la différence qu'il y a entre le charbon & le furoncle, il donne une description exacte du premier. Il y joint ensuite l'histoire de trois charbons, dont deux ont été observés par son père, & le troisième par lui-même.

Differtatio medico-chirurgica, de strumâ bronchocele dictâ, & de hemeralopiâ: Dissertation médico-chirurgicale sur le goëtre & l'héméralopie; par M. LOUIS VALENTIN, de Châlons, docteur en médecine, second chirurgien-major du régiment du Roi, infanterie, professeur & démonstrateur des écoles de chirurgie & d'anatomie du même régiment. A Nancy, chez la veuve Bachot, 1787; in-4°. de 21 pages.

21. Cette dissertation renferme, sur le goëtre, & l'héméralopie, deux maladies communes dans les troupes, des détails intéressans.

M. *Valentin* parle d'abord du goëtre ou bronchocele; il donne d'abord la description anatomique de la glande thyroïde & de ses fonctions, passe ensuite à la division des goëtres, en expose les causes, le pronostic & les méthodes curatives.

Le goëtre est une tumeur qui se forme à la gorge, entre les tégumens & la trachée artère: cette tumeur varie en figure & en grosseur;

elle se divise en simple, en composée ou compliquée, en récente & en ancienne. M. *Valentin* ayant eu occasion de traiter beaucoup de soldats attaqués de ce mal, juge qu'il est causé par l'air froid qui arrête l'insensible transpiration. Il a observé à Nancy, que les soldats de son régiment ayant souvent le col découvert, en étoient fréquemment attaqués, tandis que les cavaliers & dragons en garnison dans la même ville, étant bien vêtus, y étoient beaucoup moins exposés.

Quant à la guérison du bronchocèle, s'il est simple ou lymphatique, elle est très-facile. M. *Valentin* commence le traitement par les remèdes généraux, après quoi il donne plusieurs doses de pastilles ou de *poudre contre la grosse gorge*. Si le mal est ancien & compliqué, il faut mettre en usage les atténuans, les apéritifs, tels sont les savons, le mercure doux, les pilules de *Belloste*, les éthiops minéral & martial, les sels neutres dans la décoction de patience, de racine de bardane, de petit-houx, de filipendule, d'arrête-bœuf, de feuilles de chicorée sauvage, de dent-de-lion, de bourache, de fumeterre, de saponaire. Dans d'autres cas, M. *Valentin* emploie des pilules composées & préparées avec la racine de gentiane, le bois ou la gomme de gaïac, l'antimoine crud & le savon; il fait encore usage de la douce-amère. Il recommande les alimens secs, l'exercice & le changement de climats.

L'héméralopie est une altération de l'organe de la vue, qui s'annonce la plupart du temps au déclin du jour. Cette affection a pour cause la viscosité des humeurs, leur manque de

fluidité, le trouble qu'apporte l'air nébuleux froid, humide, sur la matière perspirable, surtout après les grandes chaleurs. M. *Valentin* a eu occasion de voir régner l'héméralopie sur près de mille soldats, & cela pendant l'espace de cinq années à Caën en Normandie, & durant quatre à Nancy; cette maladie n'est point dangereuse, il suffit de saigner, de faire vomir, de purger, d'appliquer un épispastique derrière l'oreille & les sangsue. ; & d'employer les apéritifs, les diurétiques, les sudorifiques sous différentes formes. La ciguë, l'*arnica*, l'opium, ont aussi été administrés quelquefois avec succès.

Cette dissertation offre le résultat de plusieurs années d'observations, faites avec soins & exactitude.

Gallerie der berühmtesten Wundarzte Franckreichs, &c. *Galerie des plus fameux chirurgiens François : premier volume, contenant cinq Mémoires couronnés & autres pièces. A Leipfick, 1787; in-8°. de 258 pag.*

22. Les Mémoires contenus dans ce volume sont de *Morand, Petit, Lecat, David, Louis, Levret, Le Dran, Le Blanc, &c.*

Neue vollständige bemerkungen und erfahrungen, &c. C'est-à-dire, *Nouvelles observations & expériences très-détaillées,*

détaillées, pour contribuer aux progrès de la chirurgie & de la médecine; par C. J. EVERS, chirurgien-major au service de S. M. Britannique, électeur de Brunswick-Lunebourg, avec trois planches gravées; in-8°. de 123 pages. A Gottingue, chez Dieterich, 1787.

23. Depuis quarante-deux ans que l'auteur exerce sa profession, il a recueilli avec soin les observations les plus intéressantes qui se sont offertes à lui. Une partie de celles qui composent ce volume, a déjà paru dans les *Mélanges de chirurgie*, publiés par M. Schmucker, dans le magasin d'Hanovre. Mais ces observations éparées ne lui ayant pas paru produire le même effet que si elles étoient réunies, il les a rassemblées, & y en a joint quelques autres qui ne sont pas moins importantes.

L'auteur promet qu'il en publiera d'autres; l'accueil favorable que les premières ont reçu, est un heureux préjugé pour les suivantes.

Avis aux personnes attaquées de hernies ou descentes; par M. LE ROUGE, membre du collège & de l'Académie royale de chirurgie, docteur en médecine, ancien médecin du Roi, & chirurgien interne de l'hôtel-dieu, successeur de feu M. DE LA GENEVRIÈRE.
Tome LXXIV. Q

*A Paris, chez l'Auteur, Marché-Neuf,
près de l'église S. Germain-le-vieux,
en la Cité, 1785.*

24. L'auteur n'a point écrit pour les personnes de l'art, mais pour celles qui n'ayant point de principes de médecine, ni de chirurgie, négligent souvent des descentes qu'elles n'osent déclarer; il leur donne des avis très-salutaires, dépouillés des détails scientifiques, qu'elles sont hors d'état d'entendre.

NOTA. Nous avons annoncé un premier avis de M. La Rouge, tom. lxiv, pag. 304.

Lettera contenente alcune riflessioni, &c.

*Lettre contenant, sur la dissertation de
M. NICOLAS VASANI, médecin, des
réflexions relatives à l'influence des
mûriers blancs sur la santé des hom-
mes. A Mantoue, chez Braglia, 1787;
in-8^o. de 58 pages.*

25. Il y a deux ans qu'il règne à Ville-franche, village considérable du Veronois, une fièvre épidémique, que plusieurs médecins attribuent aux émanations putrides d'une grande quantité de mûriers blancs, qui occupent cette contrée. Le docteur Vasani, jeune médecin, étoit du nombre de ceux qui pensoient différemment; il prit la plume pour démontrer que

la transpiration des arbres , loin de nuire , est très-salubre , & que leur influence n'a été nullement la cause de cette fièvre contagieuse. Le docteur *Antoine Cassiani*, médecin à *Povegliano*, réfute dans cette *lettre* l'opinion du docteur *Vasani*. Son but n'est pas d'examiner ce que les corpuscules de la transpiration des arbres peuvent avoir de bon ou de mauvais : la question seulement est de savoir si un pays généralement couvert d'arbres hauts & touffus , qui interceptent la circulation de l'air & l'action du soleil , n'est pas naturellement exposé à des maladies locales, telles que fut la fièvre maligne qui fit tant de ravages à *Villefranche*. Il paroît, par les raisonnemens de ce médecin, qu'il n'est guères possible d'en douter ; & si l'on réfléchit que , pour favoriser la végétation des mûriers , les habitans de *Villefranche* sont dans l'usage de rassembler au pied de ces arbres , tous les fumiers & toutes les immondices qu'ils rencontrent , on concevra sans peine que dans un climat où les chaleurs de l'été sont excessives , l'atmosphère doit être singulièrement corrompue , conséquemment que l'air , suffoqué en quelque sorte , & emprisonné dans les branches & les feuilles de ces arbres , doit produire de funestes effets sur la santé des habitans.

Cet aperçu est traduit d'une feuille périodique italienne , qui a pour titre *Nouvelles littéraires*.

Mémoires sur la nécessité & les moyens d'éloigner du milieu de Paris , les tueries des bestiaux , & les fonderies des suifs ; in-4°. de 19 pages, & un-feuillet

pour le titre. On lit à la dernière, *de l'imprimerie de Louis Cellot, rue des Grands-Augustins, 1787.*

26. Dès le quatorzième siècle, & dans les suivans, on s'est occupé à éloigner les tueries du centre de la capitale, & plusieurs arrêts du conseil & du parlement ont été rendus à ce sujet; mais l'agrandissement rapide de la ville & plusieurs autres causes ont empêché l'exécution de la plupart de ces loix; en sorte qu'aujourd'hui, malgré les réclamations répétées d'un très-grand nombre d'habitans, la plupart de ces tueries sont placées dans le centre des quartiers les plus peuplés & les plus resserrés, dans lesquels elles répandent pendant certaines saisons une odeur infecte & cadavéreuse qui ne peut être que très-nuisible à la santé. On sait aussi combien l'évaporation des graisses en fusion est dangereuse à respirer, & nuit au jeu des poumons: les fonderies de suif, qui accompagnent toujours les tueries, doivent donc être également portées hors de la ville.

Depuis plusieurs années on a présenté différens projets au gouvernement pour transférer les tueries & fonderies aux extrémités des faubourgs, & il est à présumer que, si tous ont échoué, c'est que les moyens qu'ils proposoient, fondés le plus souvent sur des intérêts particuliers, ou sur l'obtention de privilèges exclusifs, ne remplissoient pas d'une manière assez satisfaisante les vues de l'administration. Les auteurs du plan développé dans le Mémoire que nous annonçons, prétendent que le leur, qui n'entraîne point de droit exclusif en

leur faveur, réunit tous les avantages. Nous ne l'exposerons pas ici ; il faut en lire dans l'ouvrage même tous les détails, qui ne sont pas du ressort de ce Journal. Nous nous contenterons de faire des vœux pour que dans un moment où le ministère s'occupe aussi avantageusement de la salubrité de l'air & de la santé des citoyens, cette cause d'infection soit divisée & portée au loin (a).

Ce Mémoire, dont M. *Damours*, avocat aux conseils, est l'auteur, a été présenté au conseil royal des dépêches.

Riflessioni intorno alla qualità delle acque
nella concia de' cuoi, &c. C'est-à-dire,
*Réflexions sur les qualités des eaux
des fosses des tanneurs, &c. deuxième*

(a) On a réuni au nord de la ville, hors de son enceinte, mais presque dans le même lieu, derrière l'hôpital de S. Louis, la vidange des fosses d'aisance, la voirie, où l'on dépose les animaux morts, une boyauderie, & le combat des animaux féroces. Quoique ce foyer immense de putridité soit abrité au nord par une petite chaîne de montagnes qui le domine, & au pied de laquelle il est placé, il n'en est pas moins vrai que souvent les exhalaisons de ce cloaque se répandent dans tout le fauxbourg S. Martin, & presque sur le boulevard de ce côté, qu'elles infectent quelquefois très-sensiblement dans l'espace qui n'est point abrité par des maisons du côté du faubourg, il est donc essentiel de diviser & de porter au loin toutes les sources d'infection, parce qu'elles sont alors bien plus facilement divisées & balayées par les vents.

édition ; in-8°. de 80 pag. A Naples ,
1786.

27. M. *Dominique Cirillo* examine dans cette brochure si les ateliers des chamoiseurs , tanneurs , &c. sont nuisibles à la salubrité des habitations qui les entourent , ou s'ils ne font qu'incommoder par leur odeur désagréable ? *Ramazzini* , MM. *Franc & Husfy* soutiennent l'affirmative à l'égard de la première question ; ils veulent , par conséquent , qu'on relègue ces fosses dans des lieux écartés. M. *Cirillo* , au contraire , combat cette opinion avec force , & plaide la cause des manufactures des habitans de Sainte-Marie , près de Capoue. Il s'agissoit de défendre aux ouvriers de ces ateliers de jeter dans la rue les eaux qui avoient servi à la préparation des cuirs , c'est-à-dire , les empêcher d'exercer leur métier. Les réflexions de M. *Cirillo* ont détruit la prévention qui leur étoit contraire. Une des raisons qu'il produit , & qui , si elle étoit constatée seroit péremptoire , c'est que dans la peste qui , en 1656 , ravagea Bologne & Rome , les quartiers des tanneurs en ont été garantis.

Differtatio med. exhibens historiam clysterum pathologico - therapeuticam ,
&c. C'est-à-dire , *Differtation de médecine , contenant l'histoire pathologico-thérapeutique des clystères ; par*
JEAN-ERNEST-AUGUSTE PFAFF,

MATIERE MÉDICALE. 367
*de Langensalza en Saxe, docteur en
médecine. A Jena, 1787; in-4°.*

28. M. Pfaff, en commençant sa dissertation s'exprime ainsi : *Enemata quæ tantum antiquitatis utilitatisque gloriam reportarunt.* Ce début pompeux sembloit promettre une histoire intéressante des clystères, relativement à leur ancienneté & à leurs avantages ; mais rien n'est plus superficiel.

Dissertation sur le café, & sur les moyens propres à prévenir les effets qui résultent de sa préparation communément vicieuse, & à en rendre la boisson plus agréable & plus salutaire, avec une gravure en taille-douce ; par M. GENTIL, docteur-régent, & ancien professeur de la Faculté de médecine en l'université de Paris, ancien médecin des camps & armées de S. M. le roi de France. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Hyacinthe, n°. 53 ; Pyre, libraire, rue de la Harpe, n°. 51, 1787; in-8°. de 177 pag. Prix 2 liv. 8 s.

29. Un ouvrage où l'on apprend l'art de transformer une boisson délicieuse en un moyen de guérison contre beaucoup d'infirmités, doit généralement intéresser, dans un temps où l'u-

sage du café est si commun. L'auteur fait voir que la plupart des inconvéniens attribués au café, viennent d'une préparation vicieuse. Il enseigne une manière de le préparer, qui en laissant à cette graine toutes ses qualités bienfaisantes & agréables, l'empêche d'en contraindre de nuisibles. Il a fait un usage médical très-avantageux de la décoction du café crud. Ses observations attestent que la médecine peut quelquefois trouver un moyen efficace dans cette décoction. Enfin, pour ne rien laisser à désirer sur un végétal qui doit exciter l'attention en raison du prix qu'on attache aux jouissances qu'il nous procure, l'auteur a cru devoir donner une description botanique de l'arbre qui produit le café, l'histoire de sa transplantation & de son usage en Europe, & l'analyse chimique de cette graine.

Abhandlung über die nutzbarkeit der
kayserlichen freyen Reichsstadt Achen,
befindlichen mineralwasser, worin an-
gezeigt wird, mit welchem vortheile
selbige in verschiedenen fällen ge-
braucht zu werden pflegen, mit mehr
als hundert merkwürdigen kranken-
geschichten erläutert, &c. C'est-à-
dire, *Traité sur l'utilité des eaux mi-
nérales qui se trouvent dans la ville
libre & impériale d'Aix-la-Chapelle,*
où l'on indique quel avantage on peut

en retirer dans différens cas ; le tout éclairci par plus de cent histoires de maladies remarquables ; par JOSEPH-FERDINAND MICHELS, médecin de la ville & de la forteresse de Juliers ; & de la garnison. A Cologne, chez Bourel ; & se trouve dans la librairie académique de Strasbourg. In-8°. de dix-huit feuilles.

30. Nous avons déjà sur les eaux minérales d'Aix-la-Chapelle, plusieurs ouvrages, auxquels on ne sauroit dire que celui-ci soit supérieur, à tous égards. On y trouve cependant plusieurs excellentes observations. M. Michels a su profiter avec avantage des livres qui ont traité le même sujet. Ainsi on reconnoît dans ses Recherches chimiques celles de Lucas & de Williams.

Il paroît que les eaux thermales sulphureuses d'Aix-la-Chapelle sont sur-tout apéritives & légèrement excitatives ; elles conviennent particulièrement aux maladies qui dépendent de la foiblesse & de l'obstruction des vaisseaux.

La plus grande chaleur de la source de Burscheid est de 169 degrés du thermomètre de Fahrenheit, & celle de la source impériale n'est que de 144.

Dissertatio physico-medica sistens elicitationis in medicina usum & abusum : Dissertation de physique & de médecine,

370 MATIERE MÉDICALE.

sur l'usage & l'abus de l'électricité en médecine ; par M. FRANÇOIS CASIMIR KITZ, de Westphalie, docteur en médecine. A Gottingue, chez Barmeier, 1787 ; in-8°. de 92 pages.

31. Cette Dissertation , dédiée à Frédéric , prince régnant de Waldeck , renferme trois chapitres , divisés en plusieurs sections , & en quatre-vingt-deux paragraphes : on y traite des vertus de l'électricité , de l'action du fluide électrique sur les corps en général , sur l'air , sur les corps vivans en santé & en maladie.

Systematischeshandbuch der gesamten chemie , &c. Manuel systématique de chimie ; par M. GREN. A Halle, de l'imprimerie des orphelins ; & se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique, 1787 ; in-8°. de 684 pages : première partie.

32. M. Gren, professeur de chimie, a composé ce manuel en faveur de ses élèves ; il a pris pour modèle le traité de feu M. Erxleben. On y trouve les nouvelles découvertes, & beaucoup d'articles neufs qui appartiennent exclusivement à M. Gren.

Bibliothèque physico-économique, instructive & amusante, année 1788, ou septième année, contenant des Mémoires, Observations-pratiques sur l'économie rurale; — les nouvelles découvertes les plus intéressantes dans les arts utiles & agréables; — la description & la figure des nouvelles machines, & instrumens qu'on y doit employer, d'après les expériences de leurs auteurs; des recettes pratiques, procédés, médicamens nouveaux externes ou internes, qui sont relatifs aux hommes & aux animaux; — les moyens d'arrêter les incendies & autres événemens provenans des vices & de l'altération de l'air; — de nouvelles vues sur plusieurs points d'économie domestique, & en général sur tous les objets d'utilité & d'agrément dans la vie civile & privée, &c. &c. On y a joint des notes que l'on a cru nécessaires à plusieurs articles : deux volumes in-12, avec des planches en taille-douce. A Paris, chez Buisson, libraire,

Qvj

hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n^o. 13. Prix 3 liv. chaque vol. relié, & franc de port par la poste; 2 liv. 12 s. broché.

33. On peut voir ce que nous avons dit des deux précédens volumes, dans notre journal, tom. lxx. pag. 553.

An illustration of the sexual system of LINNÆUS: *Le système sexuel de LINNÉ éclairci; par M. JEAN MILLER. A Strasbourg, dans la librairie académique, 1787; in-8^o. avec 107 estampes.*

34. M. Jean Miller, anglois, docteur en médecine, ancien directeur du jardin botanique de Gloucester, ami du chevalier de Linné, fils du célèbre Philippe Miller, auteur du Dictionnaire des jardiniers, commença à publier par cahiers en 1775, ces éclaircissemens sur le système de Linné; l'édition fut achevée en 1779.

Cet ouvrage contient une suite de dessins très-soignés de toutes les plantes indigènes de la Grande-Bretagne, & des plantes exotiques qu'on y a transportées & cultivées avec succès. Elles sont toutes rangées suivant l'ordre établi par le célèbre botaniste Suédois. Le but de M. Jean Miller fut de procurer des secours aux jeunes botanistes, de donner la facilité de se passer de

jardin, & de cultiver la science des plantes dans le temps & dans la saison même où la neige & les frimats empêchent de faire des recherches. Aux dessins des planches faites par M. Jean Miller lui-même, sont joints leurs noms anglois & latins. Cet ouvrage, qui a obtenu une approbation distinguée du chevalier de Linné, a eu depuis une autre édition en latin.

La cherté des livres anglois a donné l'idée de le réimprimer, afin que tous les amateurs puissent jouir de ce chef-d'œuvre. Un hasard heureux pour cette entreprise, a fait connoître un artiste, élève du fameux *Ryland*, qui fait parfaitement imiter les gravures angloises, ce dont il sera facile de se convaincre par la comparaison. *Jean-Jacques Rousseau* connoissoit & estimoit singulièrement ce recueil.

Le texte ainsi que les estampes sont imprimés sur de très-beau papier. Le prix de la souscription est de quinze livres; prix très-modique, attendu que cet ouvrage est composé de cent sept estampes.

On a cru devoir enluminer un certain nombre de planches pour les amateurs; on ne sauroit encore en fixer le prix.

Essai sur l'histoire naturelle des fraisières;
par M. DUCHESNE. A Paris, 1787;
in-12 de 46 pag.

35. M. Duchesne, élève du célèbre *Bernard de Jussieu*, donna en 1766 l'histoire naturelle des fraisières. Personne n'étoit plus en état que lui de faire l'article *fraisier* pour l'Encyclopédie méthodique dans laquelle il doit être inséré.

La fraise, ce fruit délicieux & si recherché parmi nous, n'est pas connue dans le levant, & les Arabes n'ont point de nom pour l'exprimer. Le Diarberker en est également dépourvu. *Louis XV* aimoit singulièrement les fraises. Ses jardiniers lui en procuroient toute l'année. Ce fruit, descendu des différentes Alpes, est devenu commun dans nos bois, d'où on l'a transplanté dans nos jardins. Il a passé jusqu'en Amérique. La culture, & plus encore l'influence des climats, ont fait naître les différentes variétés & les différentes races de fraisières qui existent. Il nous manquoit une histoire naturelle qui les fit connoître plus spécialement, & c'est ce que *M. Duchesne* a parfaitement exécuté. Sur la simple ouverture que l'auteur en fit au célèbre chevalier de *Linneé*, voici la réponse qu'il en a reçue. Sa lettre est en date du 24 septembre 1765, & écrite en latin. « En composant l'histoire des fraisières, vous ferez ce que je souhaite depuis long-temps de tous les botanistes, savoir, que chacun d'eux choisisse une plante particulière pour l'objet de son travail, & s'attache à la bien connoître. Ce n'est que par ce moyen que la botanique pourroit parvenir, en peu de temps, au plus haut degré de perfection ».

Dans cet Essai, *M. Duchesne* considère d'abord les fraisières en général, passe à l'examen de chaque race & de chaque variété, décrit leurs différences, fait leur histoire en particulier : il en distingue vingt-sept espèces ou plutôt variétés. Après cette partie botanique, *M. Duchesne* traite de tout ce qui regarde les fraisières. La partie de la culture vaut un traité complet ; il y est question de la manière d'é-

lever les fraisières de graines, & de celle de les cultiver, suivant l'usage & les principes des plus habiles jardiniers. Il fait aussi l'énumération des principales propriétés médicales des fraises.

Aperçus sur les atterrissemens de la Méditerranée dans le bas Languedoc, & application d'une nouvelle méthode lithologique aux diverses pierres qu'on y rencontre ; par M. DORTHEs, 1787. In-8°. de 40 pag.

36. Selon les observations de M. Dorthes, les côtes de la Méditerranée, celles du bas Languedoc sont les plus sujettes aux atterrissemens ; c'est pourquoi les ports y ont toujours été rares, parce qu'ils se trouvent bientôt comblés par les courans, qui jettent dans cette direction les sables & les cailloux du Rhône & autres rivières. On trouve de ces amas de sable & de cailloux bien au-delà du Languedoc, en remontant au-dessus d'Avignon & d'Orange. Dans son mouvement ordinaire, la mer ne dépose sur ces bords que des sables ; dans une agitation plus forte, ce sont des sables, des graviers, des coquilles poussés plus loin ; dans les tempêtes, elle vomit avec ceux-ci des cailloux qu'elle amoncelle à une hauteur & à une distance beaucoup plus considérables ; de sorte que les entassements de cailloutages qui sont dans les Dunes, peuvent être regardés comme l'élévation à laquelle atteignent les vagues de

la mer dans les plus gros temps. Cette progression doit former sur le rivage une pente dont la surface est sans cesse recouverte de nouveaux matériaux : ainsi la mer, sans rien perdre de son niveau ordinaire, se chasse elle-même de ses anciennes possessions. Si sur cette plage on trouve des lieux plus élevés, ce ne sont que de petits tas de sables très-fins amenés par le vent, & sur lesquels on ne rencontre pas la moindre pierre.

M. *Dorthes* fait mention des méthodes dont on se sert pour reconnoître les pierres ; il estime celle de M. *Daubenton* comme la meilleure. Il l'adopte, l'étend, & en construit un système fossilologique, qu'il divise en huit classes. Cet écrit est terminé par une nomenclature méthodique des pierres contenues dans les attérissements du bas Languedoc.

Collectio opusculorum selectorum ad
 medicinam forenses spectantium :
Collection d'opuscules choisis , concer-
nant la médecine légale , publiée par le
docteur JEAN-CHRÉT. TRAUGOTT
SCHLEGEL, médecin à Langen-Salza,
deuxième volume. A Leipzick , chez
Schneider ; & se trouve à Strasbourg ,
chez Aimand Kœnig, 1787. Petit in-8°.
de 284 pag.

37. Il y a deux ans que M. *Schlegel* pu-

blia le premier volume de cette collection (a). L'accueil favorable qu'il a reçu du public, l'engage à donner aujourd'hui le second, & il espère qu'il sera encouragé à compléter l'ouvrage. En conséquence, il invite ceux qui auroient quelque pièce propre à entrer dans ce recueil, de vouloir bien lui en faire part.

Ce volume contient six dissertations.

La première regarde le part après treize mois de gestation, comme légitime; & M. Heister y prouve qu'on ne peut assigner, en général, aucun terme certain à l'accouchement.

Cette dissertation a été publiée à Helmstadt, en 1753.

La seconde traite de l'accouchement tardif, regardé comme fort douteux; par M. Vogel, à Göttingue, 1767.

L'on démontre dans la troisième qu'il faut consulter les médecins sur les gens accusés de folie & de manie; par Jean-Zacharie Platner, à Leipsick, 1740.

La quatrième est sur les plaies de la rate, considérées comme mortelles; par Jean-Christophe Pohl, à Leipsick, 1772.

La cinquième traite de la léthalité des blessures de l'estomac; par Philippe-Conrad Fabricius, publiée à Helmstadt, en 1751.

La sixième a pour objet la QUESTION à laquelle on soumet les accusés & les coupables; par Pierre-Emmanuel Hartmann, à Helmstadt, 1762.

Toutes ces dissertations, quoique très-intéressantes, étoient rares & peu connues.

(a) Voyez le tom. lxiv, de ce Journal, pag. 491.

On doit savoir gré à M. *Schlegel* d'en avoir publié une nouvelle édition, où réunies ensemble, elles ne sont plus si exposées à l'oubli.

Ce volume est dédié à M. *Edouard Sandifort*, célèbre professeur d'anatomie de l'université de Leyde.

SÉANCE & PRIX de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres d'Orléans.

L'Académie tint son assemblée publique le 11 décembre 1787. Le Secrétaire a terminé la séance par la lecture de ce programme.

« L'Académie, dans son assemblée publique du 17 mai 1785, avoit proposé pour sujet d'un prix de 400 livres, qu'elle devoit décerner aujourd'hui, les questions suivantes : 1°. *A quelle cause doit-on attribuer le mauvais goût que les tonneaux font quelquefois contracter au vin, & qui est généralement connu sous le nom de Goût de fût ?* 2°. *Le bois ne subit-il l'altération qui occasionne ce goût, qu'après avoir été coupé, ou la sève en étoit-elle affectée lorsqu'il étoit sur pied ?* 3°. *A quels signes peut-on reconnoître les bois dont les sucs ont souffert cette altération ?* 4°. *Quels sont les moyens de corriger, ou de faire perdre au vin le goût désagréable que le fût lui a communiqué ?* Le concours a été fort nombreux ; mais c'est à regret que parmi la multitude de mémoires que l'Académie a reçus, elle s'est vue dans l'impossibilité d'en couronner aucun. Les auteurs, ou n'ont traité qu'une partie des

questions, ou les ont discutées d'une manière vague & incomplète. »

« Les uns ont attribué le goût de fût à une prétendue altération que le bois contracte sur pied par le voisinage des fourmillières. Cependant M. *Duhamel* a fait construire avec un pareil bois des tonneaux qui n'ont donné aucun mauvais goût au vin qu'on y a mis. D'un autre côté, les commissaires de l'Académie ont laissé infuser des fourmis dans du vin ; mais la saveur de l'acide formicin qu'elles lui ont communiquée, n'avoit aucun rapport à ce qu'on appelle le *Goût de fût*. Les autres ont tout-à-fait méconnu la question. Ils ont donné au goût de fût, qui a son caractère propre, diverses causes dont on ne peut pas supposer que les effets soient toujours précisément les mêmes. L'Académie croit néanmoins devoir citer honorablement deux mémoires qui, par les observations neuves & intéressantes qu'ils renferment, méritent cette distinction. Le premier, coté n°. 6, a pour épigraphe ce vers des *Georgiques* : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*, & commence par ces mots, qui le distinguent d'une autre pièce, portant la même épigraphe : *Le problème que propose la Société royale d'Orléans*, &c. L'auteur explique en chimiste très-instruit la cause du mauvais goût que contracte le vin renfermé dans les vaisseaux mal soignés, ou exposés à l'humidité & aux gaz infects qui règnent dans certaines caves, ou dans des celliers ; mais il ne reconnoît d'autre goût de fût que celui qui peut résulter de ces circonstances ; & il en conclut trop légèrement que ce genre d'infection ne peut être attribué à l'altération de la sève, tandis que l'arbre étoit sur pied,

parce qu'on n'a pas d'exemple qu'aucune espèce de pièce neuve ait été sujette à cet inconvénient. L'autre Mémoire est coté n°. 13, & porte pour épigraphe ces mots de Sénèque : *Major ista hereditas à me ad posteros transeat*. L'auteur y développe des connoissances très-étendues sur les principes constitutifs, & sur l'altération du vin & de la lie, sur la nature de la sève, & sur les divers changemens qu'elle est susceptible d'éprouver ; mais si partout il se montre profond, & très-versé dans les théories modernes, on peut lui reprocher d'avoir abusé de son savoir, en dissertant plus qu'il n'étoit nécessaire, sur des matières déjà connues, & qui ne tenoient pas immédiatement à son sujet. Cette prolixité a entraîné de la diffusion ; elle a nui à la méthode de l'ouvrage, & en rend la lecture pénible. L'auteur reconnoît pour cause du goût de fût la putréfaction qui s'établit dans la partie glutineuse de la lie, & dans les parties extractives du bois ; il pose en fait, ainsi que l'auteur du Mémoire précédent, qu'il n'est point de tonneau neuf qui ait le goût de fût. L'Académie, en proposant les mêmes questions pour sujet du prix de 400 livres, qu'elle décernera à la fin de l'année 1789, invite particulièrement ces deux auteurs à s'en occuper de nouveau ; mais elle a soin de les prévenir que le goût de fût dont elle cherche à découvrir l'origine, & tel qu'il est connu dans la province, est occasionné par les tonneaux neufs ; que ceux qui en sont affectés, le communiquent au vin presqu'aussitôt qu'il y a été mis, & que pour cette raison les tonneliers de l'Orléanois sont garants jusqu'à la saint Martin, & dans des années tardives jusqu'à la saint André, des vins qui se

trouvent avoir contracté ce goût dans les vaisseaux qu'ils ont fournis. »

« L'Académie a déjà annoncé qu'elle proposoit pour sujet du prix de 400 livres qu'elle distribuera à la fin de l'année 1788, cette question: *Quel a été l'état des arts & du commerce dans l'Orléanois, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à Henri IV ?*

Quelles ont été les causes de leurs progrès ou de leur décadence depuis cette époque jusqu'à nos jours, & quels seront les moyens de les porter au degré d'étendue & de perfection dont ils sont susceptibles ?

Elle accordera, à la même époque, un second prix de 800 livres à celui qui déterminera, par des expériences précises & directes, 1°. Si l'eau est une substance composée, ou si elle est une matière simple & élémentaire; 2°. Si celle que l'on obtient par la combustion du gaz inflammable avec l'air vital, est produite dans l'acte même de cette combustion, ou si elle n'en est que dégagée, c'est-à-dire, si réellement elle provient de la combinaison de l'air vital, ou de sa base avec l'air inflammable, ou si cet air vital & tous les fluides élastiques ne sont pas eux-mêmes une modification de l'eau, opérée par sa combinaison avec la matière du feu, de la lumière ou de la chaleur. »

« Toutes personnes, excepté les académiciens résidans, seront admises au concours. Les Mémoires, écrits en françois ou en latin, seront adressés francs de port, ou sous le couvert de M. l'Intendant de la généralité d'Orléans, au secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier juin de chaque année où les prix seront distribués. Les auteurs ne se feront con-

382 SÉANCE ET PRIX, &c.

noître ni directement, ni indirectement. Ils joindront à leurs ouvrages, écrits lisiblement, un billet cacheté qui contiendra leur nom & leur demeure. Ils mettront à la tête du Mémoire une devise ou épigraphe qui sera répétée dans le billet, & à la suscription.»

N^{os} 1, 2, 5, 6, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 16,
17, 18, 20, 23, 27, M. GRUNWALD.
3, 8, 9, 24, 29, 33, M. ROUSSEL.
5, 15, 21, 22, 25, 28, 30, 31, 32,
34, 35, 36, 37, M. WILLEMET.
26, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier d'octobre 1787.

Page 126, ligne première, pricipaux, lisez principaux.

Page 155, ligne 14, autres, lisez d'autres.

Page 163, ligne 26, Sendschreiben, lisez Send schreiben.

Ibid. hern, lisez herrn.

Ibid. hofmedicus, lisez Hoffmedicus.

Page 168, ligne 16, histoire naturelle, lisez histoire de médecine.

Cahier du mois de novembre.

Page 188, ligne 28, le corps, lisez les corps.

Page 218, ligne 12, fait, lisez fait.

Page 223, ligne 3, Quelmaz, lisez Quelmalz.

Page 255, ligne 4, septique, lisez sceptique.

Page 263, ligne 19, que rison a été la plus com-

- plette, tels ceux, *lisez* rison a été la plus com-
plette, tels que ceux.
Ibid. ligne 28, optiques, *lisez* auditifs.
Page 264, ligne 14, optiques, *lisez* auditifs.
Page 267, ligne 19, auditifs, *lisez* olfactifs.
Page 268, ligne 4, Quelmaz, *lisez* Quelmalz.
Page 277, ligne 4, prr, *lisez* par.
Page 283, ligne 18, bouffisure, *lisez* bouffissure.
Page 292, ligne 28, einer, *lisez* eines.
Ibid. ligne 29, kolonies zehfrei, *lisez* Kolonien
zahlrei.
Page 310, ligne 4, aidés, *lisez* aidé.
Page 319, ligne 29, unter-glied, *lisez* untern glied.
Page 337, ligne 12, dienlichste, *lisez* deinlichste.
Page 344, ligne 27, déphlogistique, *lisez* phlogistique.
Page 351, lignes 8 & 9, Bradembourg, *lisez* Bran-
denbourg.
Page 353, ligne 22, grœfterheils, *lisez* groestentheils.

TABLE.

- O**BSERVATIONS faites dans le département des
hôpitaux civils, année 1788, n°. 2. Topographie de
la ville & de l'hôpital de Granville. Par M. Follain,
médecin, Page 193
Remarques & Observations sur l'effet des calmans
dans la jaunisse. Par M. De Chaux père, méd. 209
Réflexions sur le Mémoire précédent, &c. 218

- Réponse aux Réflexions de M. Tourtelle, méd. sur
une mort causée par une trop forte dose de nitre.
Par M. La Flize, méd. 240
Expériences & Observation sur les effets du nitre dans
le cheval. Par M. Huzard, 248
Observ. sur une angine. Par M. Souquet, méd. 256
Observation sur une paralysie des extrémités infé-
rieures, &c. &c. Par M. Gimès, chir. 262
Extrait d'un Mémoire sur des filamens, taches mobi-
les, &c. Par M. Demours fils, méd. oculiste, 274

<i>Observations sur la distillation des plantes, dites inodores. Par M. Delondres, apoth.</i>	290
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1787,</i>	295
<i>Observations météorologiques,</i>	300
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	303
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	304

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie.</i>	306
<i>Médecine,</i>	322
<i>Mélanges,</i>	344
<i>Chirurgie,</i>	345
<i>Hygiène,</i>	362
<i>Matière médicale,</i>	366
<i>Chimie,</i>	370
<i>Economie,</i>	371
<i>Botanique,</i>	372
<i>Minéralogie,</i>	375
<i>Jurisprudence médicale,</i>	376
<i>Séance & Prix de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres d'Orléans,</i>	378

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de février 1788. A Paris, ce 24 janvier 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1788.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 3.

*Topographie de la ville & de l'hôpital de
Bourbourg ; par M. TAVERNIER,
médecin de l'hôpital de cette ville.*

Bourbourg est une petite ville de
la Flandre , située au dix-neuvième degré
42 ' de longitude , & au cinquantième
44 ' de latitude , à cinq lieues de Saint-
Tome LXXIV. R

Omer, trois & demie de Dunkerque & de Bergues, & à une lieue de Gravelines & de la mer. Elle se trouve au milieu d'un pays plat, entrecoupé de petits fossés qui correspondent presque tous les uns aux autres, & communiquent à cinq grands canaux qui déchargent leurs eaux dans la mer, à Gravelines & à Dunkerque.

Tout ce pays n'étoit anciennement qu'un grand marais, qu'on a rendu propre à la culture, en y creusant des canaux qui reçoivent les eaux superflues, & les conduisent vers la partie la plus déclive; mais comme la pente est insensible, l'écoulement des eaux se fait lentement, & ne pourroit avoir lieu si l'on n'ouvroit dans les marées basses les écluses de Gravelines & de Dunkerque. Ces écluses sont d'autant plus nécessaires, que les canaux de la plaine de Bourbourg reçoivent une grande quantité d'eau qui vient des montagnes de l'Artois.

L'entretien des canaux, des digues & du lit de la rivière d'Aa, qui traverse ce pays dans une étendue de quatre à cinq lieues, est un objet de la plus grande importance; il tient non-seulement à la conservation des biens de la terre, mais

à celle de la vie des habitans : aussi l'administration y veille-t elle avec la plus grande attention , sur-tout depuis une rupture qui s'est faite au mois de novembre 1779, à la digue du canal qui conduit à Calais les eaux de la rivière d'Aa, un peu au-dessous de son embranchement. L'irruption de l'eau a été d'autant plus violente, que le terrain est au-dessous du niveau des eaux du canal ; & malgré tous les efforts que l'on a faits pour réparer promptement ce dommage , on n'a pu y parvenir qu'au bout de quatre mois.

Le pays est séparé de la mer, qui est au nord, par des dunes ou bancs de sable continus depuis Dunkerque jusqu'à Gravelines, & de Gravelines à Calais, dans une étendue de huit lieues. Ces dunes, formées par le dépôt accumulé des sables & des coquillages, demandent un grand entretien, sans lequel elles seroient insuffisantes pour s'opposer à l'effort des eaux de la mer, dans le temps des équinoxes. Au sud de cette partie de la Flandre maritime, est une chaîne de montagnes qui, commençant à deux lieues & demie de la ville, s'approchent insensiblement de la mer, en déclinant vers le couchant, & y aboutissent au-delà de Calais. Vers le levant, ces montagnes conservent toujours

leur même direction, & rien n'interrompt la communication de la Flandre françoise maritime avec la Flandre autrichienne.

Le sol, dans un espace de cinq à six lieues en tout sens, est une terre légère plus ou moins sablonneuse, qui a d'autant plus de consistance, qu'elle s'éloigne davantage de la mer. Dans les environs de Gravelines, ce sable est propre à former des briques blanches dont on se sert pour la construction, & l'on y a établi une fabrique, qui est assez considérable pour occuper, pendant quatre mois de l'année, quatre cents ouvriers qui viennent de l'Artois pour se livrer à ce genre de travail.

En creusant le terrain à trois, quatre ou cinq pieds de profondeur, on ne rencontre plus qu'un sable mêlé de coquilles de mer; ce qui prouve que les eaux couvroient autrefois toute cette plaine, qu'on ne peut pas fouiller au-delà de sept à huit pieds.

On ne trouve ainsi dans les environs de Bourbourg ni plaine, ni source. Les endroits d'où l'on a tiré la terre dont on se sert pour faire la brique, forment des fossés de quatre ou cinq pieds de profondeur, d'une largeur plus ou moins grande, selon la veine de terre qui fournit la

matière. Ces fossés se remplissent d'eaux stagnantes qui ne se renouvellent que par les eaux de pluies : dans les grandes séchereffes , il n'y reste que la vase & des matières végétales & animales qui s'y pourrissent & s'y dessèchent ; ce sont autant de foyers d'exhalaisons malfaisantes & dangereuses pour les hommes & les animaux qui y sont exposés. Si l'on ajoute à ces exhalaisons, celles des fossés les plus éloignés des grands canaux, dans lesquels l'écoulement est presque insensible, on ne sera plus étonné des maladies auxquelles sont sujets les habitans de cette contrée.

Cette plaine marécageuse n'a d'autres forêts que celles qui couvrent les montagnes ou les côteaux qui la bornent à deux lieues & demie au midi de la ville de Bourbourg. Les bords des canaux sont plantés en saules ; ces bois tendres sont les seuls qui croissent dans ce terrain humide , & ils n'y réussissent même pas, s'ils ne sont à l'abri des vents de mer. Dans les endroits qui leur sont le plus favorables , ces arbres ne sauroient y grossir , ni y jeter des racines profondes. Quand ces racines sont parvenues jusqu'au sable, elles ne reçoivent plus un suc suffisant ; la tige languit alors , &

souvent un ouragan ébranle & renverse l'arbre. Les grains qu'on recueille le plus communément dans les environs de Bourbourg & de Gravelines, sont le froment, l'orge ou *succion*, les fèves de marais & l'avoine. Tous les grains y viennent avec abondance, & leur tige est forte ; la couleur du froment semble participer de la nature du terrain, & son écorce est beaucoup moins rousse que dans les pays où la terre est plus franche. Les autres grains ne présentent pas une différence sensible. On ne connoît aucune espèce de maladie pour le blé, ainsi que pour les autres substances céréales. Le terrain n'est pas également propre aux légumes. Les salades, telles que les laitues & les différentes espèces d'endive ; les racines pivotantes, telles que les panais ou la bête-rave ; les bulbeuses, telles que les oignons, y sont d'assez bonne qualité : les asperges sur-tout y sont excellentes ; mais les légumes qui viennent sur tige n'y réussissent pas, & ceux que l'on cultive le plus infructueusement sont les petits pois, qui sont brûlés sur pied.

Les plantes médicinales qui croissent sans culture sont très-fortes, & en assez grand nombre. Je me bornerai à nommer

les plus communes, telles que le tussilage, le sinapi; le coquelicot; le pied d'alouette & le laitron dans les champs; la mauve, le pissenlit, la patience, la tanaïse, l'armoïse, l'argentine, le lierre terrestre, & le plantain dans les jardins & dans les pâturages, le séneçon, la bruyère, le liseron, l'ortie, le tithymale dans les chemins, &c.

Les pâturages sont très-gras; les bestiaux y sont forts: on y engraisse des bœufs & des vaches en plus grande quantité qu'il n'en faut pour la consommation du pays, & on y élève de beaux poulains, qui sont recherchés par l'étranger.

Le commerce des bestiaux est celui qui est le plus avantageux au pays, parce qu'il est le moins sujet aux révolutions que peut occasionner l'intempérie des saisons, qui détruit souvent en peu de jours toutes les espérances des cultivateurs. Il n'est pas rare de voir s'élever sur la fin d'avril, ou dans le mois de mai, des vents du nord, accompagnés de grêle ou de neige, qui sont d'autant plus funestes aux grains dont la terre est couverte, qu'ils sont ordinairement suivis d'une très-longue sécheresse.

Ces vents desséchans, qui flétrissent le blé lorsqu'il est voisin de sa maturité, ne

sont pas le seul fléau que nous ayons à redouter. Au moment de la récolte, le laboureur a encore de la peine à recueillir & à mettre en sûreté le grain qu'il vient de couper. Des orages multipliés amènent des pluies si fréquentes, qu'il est souvent difficile de mettre la moisson à l'abri des altérations que l'humidité doit lui faire éprouver.

Depuis Gravelines jusqu'à nos montagnes, les brouillards ne sont pas communs, sur-tout en été; nous en éprouvons quelquefois en hiver, & ils sont fort épais & de mauvaise odeur. En été, on voit souvent, le soir & le matin, des vapeurs blanches s'élever sur la surface de la terre, sur-tout dans les prairies; mais elles sont encore plus sensibles & plus épaisses à la surface des eaux. Le laboureur, qui laisse ordinairement ses bestiaux nuit & jour dans les pâturages, a soin de les en retirer lorsqu'il voit ces vapeurs se former.

Les chevaux seuls sont employés aux travaux de l'agriculture. On les fait labourer toute la journée en été, sauf trois ou quatre heures de repos qu'on leur accorde dans le milieu du jour. En hiver, ils travaillent sans relâche, mais ils cessent deux ou trois heures avant la nuit; ce

qui permet de traiter ainsi ces animaux, c'est qu'ils ne sont point fatigués par une culture difficile, parce que le sol, quoique propre à fournir de gras pâturages, y est très léger : au reste, il est bon d'observer qu'il est peu de pays où ils soient mieux nourris, & ménagés avec plus de soin.

Les oiseaux les plus communs dans ce canton sont les vanneaux en tout temps, les pluviers dorés avant l'hiver, les cailles pendant tout l'été, ensuite les canards sauvages, les beccaffines & les perdrix ; les lièvres y seroient très-communs, si la chasse n'en détruisoit pas un grand nombre.

Pour bien juger de l'influence du climat de la Flandre maritime, il est important d'observer que l'air y change plusieurs fois par jour de température. Dans la belle saison, le lever du soleil & une partie de la matinée, font éprouver de la chaleur ; à midi le froid y est souvent excessif, & vers le soir, la chaleur se fait ressentir de nouveau. Il y a dans cette succession de phénomènes météorologiques, des variations qui dépendent de la marée & de la qualité des vents, qui changent très-fréquemment d'une manière inattendue.

Ces variations subites sont très-dangereuses, sur-tout pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées : aussi les étrangers ne sauroient-ils trop prendre de précautions pour en prévenir les pernicious effets.

Les habitans de la campagne ne connoissent point d'autre eau que celle des fossés qui entourent leurs habitations. Dans les villes on fait usage d'eau de puits, de citerne & d'eau du canal. L'eau de puits est pesante, dure, & ne dissout pas le savon. L'eau du canal dissout le savon, mais elle a un goût fade & désagréable.

Les personnes aisées n'ont pour ressource que l'eau de citerne ; mais cette eau n'est pas sans inconvénient, parce que dans l'été elle est sujette à se corrompre. Quand la sécheresse a tari les citernes, tout le monde est forcé de recourir à l'eau du canal qui coule à l'air libre, & qui, quoique peu mobile, ne peut pourtant pas être regardée comme une eau stagnante.

L'eau de citerne est la seule qu'on boive crue à Bourbourg, & dans les villes voisines ; elle a un goût de safran qui est très-sensible. Quant aux eaux de puits ou du canal, on ne s'en sert pour

boisson qu'après les avoir fait bouillir. Cette ébullition fait perdre à l'eau du canal sa saveur fade; mais l'eau des puits conserve toujours un goût sauvage. C'est pour corriger la mauvaise qualité de l'eau que l'on fait usage du thé; ce breuvage, dont on abuse, a d'autres inconvéniens qui influent d'une manière notable sur la santé.

Pour juger de l'impureté de l'eau du canal ou de citerne, il suffit de jeter un coup-d'œil dans l'intérieur des vases qui servent à faire le thé: on y trouve un dépôt terreux, dont la quantité augmente chaque jour, quand on n'a pas soin de l'enlever, parce que cette terre n'est pas dissoluble dans l'eau: ce dépôt paroît être un mélange de sable du pays avec une terre argileuse que les eaux charrient & apportent de l'Artois où elles prennent leur source, ou qui sont détachés des montagnes par les orages.

Les habitans de la Flandre maritime ont communément le tempérament pituiteux & phlegmatique. Les signes auxquels on peut le reconnoître, sont la blancheur blafarde de la peau, une haute taille, des cheveux blonds ou châtain, un embonpoint plus ou moins considérable parmi les gens aisés, peu d'ardeur

au travail parmi les ouvriers, une grande indolence dans tout ce qui ne tient pas de fort près à l'intérêt personnel, & en général beaucoup de modération dans toutes les actions.

Le Flamand met le plus grand sang-froid dans toutes ses démarches : il est prudent à l'excès ; il réfléchit long-temps avant de prendre un parti ; mais quand il s'est décidé, il est ferme & inébranlable dans sa résolution ; il est très-attaché à ses anciens usages ; tout ce qu'ont fait ses ancêtres est sacré pour lui ; il se fait une loi de ne rien changer dans l'héritage qui lui est échu, & de donner à ses enfans la même éducation qu'il a reçue. Il se plaît à embrasser l'état de ses pères, à parler l'idiôme du pays, & à vivre avec ceux qui ont les mœurs antiques. Peu enclin aux plaisirs de l'amour, il respecte sur-tout les liens du mariage ; & parmi les vertus dont les Flamands peuvent se glorifier, il n'en est point d'aussi remarquable que la fidélité dans l'union conjugale, à laquelle ils doivent la nombreuse population qui fait la première richesse de cette province.

Les Flamands voient arriver les événemens fâcheux avec une grande tranquillité ; mais ce phlegme n'est point

chez eux l'effet de l'insensibilité ; il est le produit de la réflexion, qui leur a appris à se consoler d'un malheur, en songeant qu'il auroit pu être plus grand. L'attachement qu'ont les Flamands aux anciennes habitudes, ne les rend pas propres aux arts & aux sciences, qu'ils cultivent peu en général.

Tout le monde fait qu'ils font régner dans leurs maisons une propreté que l'on s'est plu à peindre comme excessive & ridicule ; mais cette recherche scrupuleuse, qui leur fait mettre tant de soin à nettoyer leurs habitations, est moins la preuve d'un esprit minutieux, que d'un esprit attentif à prévenir tout ce qui pourroit augmenter l'influence déjà trop dangereuse d'un climat humide & marécageux.

La nourriture la plus commune des Flamands est du pain de froment, dans lequel on laisse la majeure partie de l'écorce, du beurre en grande quantité, des viandes de toute espèce, des légumes & des poissons d'eau douce & de mer. Chacun de ces alimens est d'une excellente qualité. On peut sur-tout vanter le poisson d'eau de mer ; celui d'eau douce n'est pas, à beaucoup près, aussi bon, parce qu'il sent toujours la vase dans laquelle il a été pris.

La boisson la plus ordinaire de la Flandre est la bière, qui seroit assez bonne si quelques brasseurs ne la rendoient pas malsaisante, en y ajoutant de la chaux, ou d'autres ingrédiens également pernicieux, pour lui donner une plus belle couleur & un meilleur goût, sans y mettre la quantité de grain nécessaire, & fixée par la police. L'usage de cette boisson ainsi viciée est très-dangereux, sur-tout pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées; de sorte que dans ce pays, d'ailleurs assez favorisé des dons de la nature, le vin est rare & fort cher, l'eau mauvaise, & la bière quelquefois malsaisante.

Malgré la rareté du vin, il s'en consume une quantité considérable dans cette ville & dans les environs: on se livre même avec excès à la boisson; & l'opinion publique est si indulgente sur cette habitude, que les mœurs des Flamands, comparées à celles des autres provinces, paroissent, à cet égard, retardées de plus d'un siècle.

Les Flamands, quoique portés, par leur genre de vie & par le climat, à la mélancolie, ont cependant du goût pour les fêtes. Cés fêtes, établies par l'ancien gouvernement espagnol, & consacrées par la religion, sont accompagnées de

divertissemens auxquels une tradition non interrompue donne beaucoup de valeur aux yeux des habitans de ce pays.

Presque toutes les maladies qui règnent dans la Flandre maritime, sont celles qui viennent à *ferofâ colluvie*. Telles sont les fièvres intermittentes de différentes espèces, qui sont ordinairement très-tenaces, & souvent suivies d'infiltration universelle. L'œdème, l'anasarque, l'hydro-pisie, la cachexie & les obstructions opiniâtres, sont la suite de ces fièvres, qui sont presque toutes automnales; & j'ai eu occasion de remarquer qu'elles sont moins graves, & ont des suites moins fâcheuses lorsque la chaleur de l'été a été tempérée.

Après les étés chauds & secs, il règne souvent dans la Flandre maritime des fièvres éruptives de toute espèce, dont les suites sont plus ou moins funestes, suivant l'intensité des causes qui ont concouru à leur formation.

Il n'est pas douteux que ces maladies, qui se renouvellent constamment à la fin de l'été & vers l'automne dans cette contrée marécageuse, ne soient produites par les exhalaisons & les miasmes qui s'élèvent de nos marais & de nos fossés après une grande sécheresse.

L'eau des canaux qui n'est pas renouvelée par les pluies, s'y échauffe & s'y corrompt; les matières végétales s'y décomposent & y pourrissent; & la quantité du liquide diminuant chaque jour, il ne reste plus qu'un limon infect & bourbeux, dont on ne peut approcher sans être frappé de l'odeur malfaisante qui s'en exhale.

Souvent dans le mois de septembre, le vent de nord qui s'élève subitement, fait succéder avec la plus grande rapidité le froid au chaud. Le contraste de ces deux températures produit des affections catarrhales qui se répandent généralement.

Les maladies inflammatoires sont rares dans la Flandre maritime; aussi avons-nous rarement besoin de recourir à la saignée dans les maladies aiguës; & quand nous sommes obligés de faire tirer du sang, nous le faisons avec la plus grande modération. C'est principalement sur ce point qu'il est important de connoître la constitution de la Flandre, & le tempérament des habitans de cette province. Les relâchans, les topiques, tels que les bains, les fomentations, suppléent souvent à la saignée avec beaucoup de succès.

Les maladies épidémiques sont aussi très-rare dans ce pays. La petite-vérole seule y règne de temps en temps, mais elle n'y porte pas ordinairement un caractère de malignité qui la rende dangereuse : on peut en dire autant de la rougeole & de la coqueluche, qui forment quelquefois des maladies fort généralement répandues. Il est encore une maladie assez commune, mais qui doit plutôt être regardée comme endémique, que comme une maladie épidémique ; c'est l'affection vermineuse. Les enfans y sont fort sujets, & les adultes en sont assez souvent attaqués ; ce que l'on doit attribuer non-seulement à l'influence du climat, mais à l'abus que l'on fait des fruits acerbes & non mûrs.

HÔPITAL DE BOURBOURG.

L'hôpital de Bourbourg est d'ancienne fondation, & a été établi pour les pauvres orphelins & les vieillards des deux sexes. Depuis quinze ans, on y a ajouté un nouveau corps-de-logis destiné à recevoir les malades de la ville & de la châtellenie.

Ce nouveau bâtiment est situé entre la cour, au midi, & le jardin, au nord.

Il a des souterrains peu profonds, dont les voûtes sont fort élevées. Ces souterrains, éclairés par des fenêtres multipliées, sont très-secs & très-sains, & on y a placé la cuisine & le réfectoire.

Au-dessus de ces souterrains sont les salles : on y monte par un perron de sept ou huit marches, qui se trouve au milieu de ce bâtiment. On entre d'abord dans un vestibule qui traverse le corps-de-logis, & dans lequel est posé l'escalier.

A droite est la salle des hommes ; elle a trente pieds de long sur vingt de large, & elle est éclairée du côté de la cour par trois grandes croisées.

Le nombre des lits n'est pas fixé ; il est en raison du nombre des malades qui, pour l'ordinaire, n'est pas considérable, parce que l'objet pour lequel on a construit ce nouveau bâtiment n'a jamais été rempli. Il est rare qu'on y admette d'autres malades que les vieillards de la maison. Les enfans même, lorsqu'ils deviennent malades, n'y sont pas transportés ; leurs maladies ne sont ordinairement que des fièvres d'accès, qui cèdent presque toujours aux évacuans une ou deux fois répétés. Si quelquefois on y reçoit des externes, ce sont des hommes estropiés, ou affectés de maladies chroni-

ques anciennes, des vieillards exténués par l'âge ou par la misère, tous malades à qui il est impossible de rendre les forces & la santé.

Du côté gauche, en entrant par la cour, on trouve une chambre sans cheminée, qui a deux fenêtres du côté du midi. Cette chambre est destinée à des hommes vieillards ou estropiés, qui ne sont pas atteints de maladies internes.

Les femmes sont moins bien logées que les hommes ; elles occupent trois petites chambres mal aérées, qui ne reçoivent du jour que par une petite ouverture qui donne sur une cour, dans laquelle se trouvent les commodités, où règne la plus grande mal-propreté. Les représentations que nous avons cru devoir faire sur les vices de ce local, ont procuré quelque changement avantageux ; mais ces améliorations demeureront imparfaites tant qu'on ne séparera pas les femmes malades de celles qui ne le sont pas.

Les enfans orphelins occupent pendant le jour deux grandes salles séparées par un mur, au milieu duquel on a placé un poêle qui est commun aux deux pièces. Ces salles servent en même temps de chauffoir pour les vieillards de l'un &

l'autre sexe; de sorte que les vieux hommes & les garçons sont d'un côté, & les vieilles femmes avec les filles de l'autre. Au-dessus de ces salles communes sont deux grandes chambres qui servent de dortoirs aux garçons & aux filles. Chacun de ces dortoirs contient environ vingt lits, & est éclairé par trois croisées, qui s'ouvrent sur la cour du côté du levant.

J'ai remarqué pendant deux hivers que les petites filles étoient sujettes à des darrres-croûteuses, qui paroissent d'abord autour de la bouche, & se répandoient ensuite sur le visage. Après avoir cherché la cause de cette maladie, qui se renouveloit à une époque si régulière, j'ai cru devoir l'attribuer à l'habitude qu'avoient ces enfans d'approcher leur visage du poêle, & même d'y appliquer leur joue & leur bouche. Ce qui a confirmé la vérité de ma conjecture, c'est que j'ai vu disparoître cette maladie du moment où j'ai détruit la mauvaise habitude qui m'avoit paru en être l'origine.



OBSERVATIONS sur l'usage des vésicatoires dans les rhumatismes.

OBSERVATION sur le bon effet des vésicatoires dans les rhumatismes ; par M. FABRE , médecin de l'hôpital de Carcassonne.

Une femme âgée de 30 à 35 ans, d'une constitution médiocre, vint à l'hôpital les premiers jours de mars 1780; elle étoit malade depuis assez long-temps, & avoit déjà essayé en vain plusieurs remèdes d'une nature différente. Elle avoit au sein une douleur vive, accompagnée d'une toux sèche, mais sans trop d'oppression. Le pouls étoit fréquent, petit & ferré, la peau brûlante, & tous ces symptômes paroïssent augmenter vers le soir; les nuits étoient inquiètes & agitées, & la malade se trouvoit baignée de sueur tous les matins.

Je débutai par la faire saigner deux fois du bras; je la mis à l'usage des délayans, auxquels je joignis les calmans. Au bout de quelques jours, je crus pouvoir employer les minoratifs; mais ces remèdes n'apportèrent pas à la malade le soula-

gement que j'avois espéré de lui procurer. En recherchant quelle pouvoit être la cause de la persévérance des accidens, je lui demandai si elle n'avoit jamais eu des rhumatismes; elle me répondit qu'elle avoit éprouvé autrefois, pendant un temps considérable, des douleurs à l'estomac, qui n'avoient cessé qu'au moment où il en survint d'autres à la cuisse, qui la firent souffrir pendant quelque temps, & que ces douleurs de cuisse étoient disparues depuis huit mois; ce qui répondoit à-peu-près à l'époque de la naissance de la maladie.

D'après cet aveu, j'attribuai la cause de la douleur fixe & rebelle qui tourmentoit cette malade, à cette même humeur rhumatifante fixée sur les muscles intercostaux, & je fis aussitôt appliquer sur le point douloureux un vésicatoire, qui fut pansé avec la poirée & le basilicum. La douleur diminua peu à peu; mais sans attendre l'entier dessèchement de ce vésicatoire, j'en fis appliquer un autre à chaque gras de jambe, & le mal disparut entièrement. Pour assurer la guérison de la malade, je la purgeai, & je lui fis prendre, pendant un mois, le lait coupé avec la racine de squine. Cette femme est sortie de l'hôpital bien guérie,

& se trouvant mieux portante qu'elle n'avoit jamais été.

OBSERVATION sur l'efficacité des vésicatoires, pour rappeler à la surface de la peau l'humeur rhumatisante répercutée ; par M. FERRUS, médecin de l'hôpital de Briançon.

Un maçon, âgé d'environ 40 ans, s'étant endormi sur le gazon à l'ardeur du soleil, fut saisi en s'éveillant de douleurs sur les cuisses & sur les jambes, qui étoient si vives, qu'il put à peine se retirer chez lui. Le lendemain on lui donna un émético-cathartique : on le saigna ensuite plusieurs fois, mais sans aucun succès. On eut alors recours aux bains froids, qui firent promptement disparaître les douleurs rhumatisantes, mais qui produisirent un effet plus fâcheux en occasionnant un délire très-violent. C'est dans ces circonstances que le malade fut confié à mes soins. Malgré la manière vive dont la tête étoit affectée, je ne crus pas qu'il fût nécessaire de recourir à la saignée, qui d'ailleurs n'étoit pas indiquée, comme il étoit facile de le voir à la

mollesse du pouls & à la figure du malade. Attribuant le délire à la métastase de l'humeur qui avoit d'abord occupé les jambes, je crus que le meilleur & le plus sûr moyen de le dissiper étoit de le rappeler à la peau. En conséquence, je fis appliquer un vésicatoire entre les deux épaules. L'effet de ce moyen répondit parfaitement à mon attente, le délire cessa bientôt, & le malade fut promptement rétabli.

OBSERVATIONS diverses faites à l'hospice Saint-Sulpice, sur des malades atteints de rhumatismes de différente espèce, pour la guérison desquels on a fait usage du vésicatoire,

PREMIERE OBSERVATION.

Un jeune homme âgé de vingt-six ans, avoit éprouvé pour la première fois les atteintes d'un rhumatisme universel, pour lequel il avoit été évacué & mis à l'usage des adoucissans & tempérans. Il fut apporté à l'hospice le huitième jour de sa maladie. Les membres étoient générale-
ralement

ralement entrepris, le visage étoit rouge, le ventre serré, le pouls fréquent & dur : de plus, la respiration étoit courte & embarrassée ; il y avoit une toux fréquente & des crachats sanguinolens. Trois saignées furent nécessaires pour abattre l'érémisme ; mais l'humeur rhumatismale, sans abandonner les parties inférieures qui étoient tendues & gonflées, se porta violemment vers la poitrine. De larges vésicatoires appliqués à chacun des bras, au bas du deltoïde, détournèrent l'humeur rhumatismale, en établissant deux foyers de suppuration, qui ramenèrent la direction des humeurs vers les extrémités supérieures. La poitrine étant devenue calme, la coction s'opéra avec promptitude & régularité, & le malade ne tarda pas à guérir.

II^e. O B S E R V A T I O N.

Dans le mois d'avril 1780, un homme entra à l'hôpital avec une douleur au côté gauche, qui gênoit beaucoup la respiration. Cette douleur étoit venue à la suite d'une chute qui avoit froissé les fausses-côtes & la première des vraies. Il n'y avoit point du tout de fièvre, mais un peu de toux. Les adoucissans de toute

légère amélioration dans l'état du malade ; je fis appliquer un large emplâtre vésicatoire sur la partie douloureuse , & la douleur se dissipa promptement. J'avois eu recours à ce moyen , parce que je soupçonnois que la persévérance de la douleur étoit due à une humeur âcre qui s'étoit portée sur la partie où il y avoit eu , à l'occasion de la chute, irritation & foiblesse consécutives.

III^e. OBSERVATION.

Dans le même mois , il arriva dans la salle des femmes une malade âgée de cinquante ans , qui avoit à l'épaule gauche un rhumatisme chronique qui lui causoit les douleurs les plus vives. L'état des premières voies exigeoit un vomitif , qui fut le début du traitement. Les amers & les apozèmes laxatifs , furent ensuite administrés avec beaucoup d'avantage pour la santé générale de la malade ; mais la douleur du bras étoit toujours à-peu-près la même , & ne céda qu'à l'application d'un large vésicatoire , dont je fis entretenir pendant fort longtemps la suppuration.

IV^e. OBSERVATION.

Un homme âgé de trente-huit ans ,

affecté depuis quatre mois de plusieurs accidens , parmi lesquels dominoit un mal de tête considérable , qui ne l'avoit pas quitté un seul moment, entra à l'hospice dans le mois de novembre 1780. La bouche étoit chargée d'un limon putride , la poitrine à moitié remplie & le poulx misérable. Cet état étoit la suite d'une constitution épuisée, & d'une maladie aiguë mal guérie. Je crus qu'il falloit travailler, pour ainsi dire, en même temps, à nettoyer les premières voies, à dégorgier la poitrine, & à dégager la tête. En conséquence, après avoir fait prendre au malade un émético-cathartique, je le mis à l'usage des boissons incisives, & je lui fis appliquer un large vésicatoire au col. En peu de jours, l'estomac & la poitrine parurent rétablis, mais la tête étoit toujours affectée d'une manière assez forte pour troubler le repos du malade & le désoler. J'insistai sur les incilifs amers & sur les purgatifs, & j'employai les moyens les plus propres à augmenter la suppuration du vésicatoire, mais la douleur de tête resta la même. Le malade eut une abondante expectoration; je substituai le quinquina en substance & les boissons anti-scorbutiques, aux apozèmes purgatifs, sans

cesser de faire suppurer le vésicatoire ; & la douleur de tête , après être diminuée par degrés , finit par se dissiper totalement.

V°. OBSERVATION.

Un garçon épicier , âgé de trente-deux ans , étoit sujet depuis plusieurs années à un rhumatisme dont il étoit affecté pendant le printemps & l'automne. La première année, l'attaque avoit été légère , & avoit cédé à l'usage des purgatifs. La seconde , le malade eut recours à des charlatans , qui lui firent prendre divers remèdes , & il étoit tombé dans un état fâcheux , lorsque des médecins reconnurent que ce rhumatisme avoit été primitivement causé par l'action des chaux métalliques qu'il avoit tous les jours entre les mains. Il fut traité par les moyens dont on use dans la colique de peintre. Sa maladie se dissipa , mais la convalescence fut lente.

La troisième année , le malade ayant encore eu l'imprudence de mal placer sa confiance , fut traité par les remèdes mercuriaux , qui , au lieu de le soulager , aggravèrent son mal. Il sortit de ce traitement avec une si grande foiblesse des extrémités inférieures , qu'il paroissoit abso-

lument paraplégique. Instruit que les rhumatismes produits par les chaux métalliques, ont des retours qui exigent tous une méthode curative plus ou moins analogue à la cause première de la maladie, je combinai ensemble les purgatifs drastiques, les sudorifiques & l'opium ; mais je crus qu'il étoit nécessaire de seconder ces moyens, en appliquant sur la région lombaire un large emplâtre vésicatoire, qui attira une suppuration considérable. Au bout de deux jours, il y avoit une amélioration sensible ; le quatrième, le malade marchoit avec plus de fermeté ; le huitième, il paroissoit un peu agile ; le douzième, il étoit parfaitement guéri. L'année précédente, on avoit employé le même traitement intérieur, & la guérison avoit été bien moins prompte. On crut donc être autorisé à l'attribuer, en grande partie, à l'application du vésicatoire, & l'on conseilla au malade de ne pas oublier d'y avoir recours, s'il éprouvoit de nouvelles attaques de ce rhumatisme.

VI^e. OBSERVATION.

Dans le même hôpital, au mois d'avril 1780, un homme avoit à la région lom-

baire un rhumatisme qui lui faisoit souffrir des douleurs très-aiguës; le rhumatisme duroit depuis assez long-temps, & n'étoit pas accompagné de fièvre. Les amers, les fondans incisifs, les purgatifs & le vésicatoire lui-même appliqué sur l'endroit le plus douloureux, n'avoient procuré aucun changement avantageux, lorsqu'il survint une fluxion à la joue gauche. L'apparition de cette tumeur fit cesser le rhumatisme; mais la fluxion s'étant dissipée en peu de jours, le rhumatisme reparut de nouveau. On appliqua un second vésicatoire: on donna au malade, pour tout médicament, les suc anti-scorbutiques, & le malade sortit bien rétabli en peu de temps.

VII^e. OBSERVATION.

Un garçon serrurier entra, dans les premiers jours d'avril 1781, à l'hôpital; il avoit un rhumatisme vague qui affectoit particulièrement les bras. Son pouls étoit serré, & sa physionomie très-altérée, annonçoit une constitution primitivement délicate, affoiblie par la maladie. Je débutai par faire administrer l'ipécacuanha, qui parut enlever le mal comme par enchantement; & les jours suivans, je pres-

crivis un purgatif analogue à la situation de ce malade, dont la convalescence paroïssoit devoir être aussi sûre que prompte. Quelques jours après la purgation, la figure du malade parut encore plus mauvaise qu'elle ne l'avoit été; le pouls étoit fébrile, & la foiblesse très-considérable. Le malade convint alors que, depuis le second jour de son arrivée à l'hôpital, il n'avoit pas cessé d'avoir le dévoiement, & qu'il ne l'avoit celé que pour manger plus tôt. Respectant ce flux, qui me parut avoir été critique, je mis le malade à l'usage des amers; & en veillant à son régime, il n'a pas tardé à être guéri, sans qu'il ait été besoin d'employer les vésicatoires.

R É F L E X I O N S.

Les vésicatoires sont un des plus puissans remèdes que possède la médecine. Si l'on veut entendre par ce mot tout ce qui appelle les humeurs à la surface du corps, on trouvera que les vésicatoires étoient familiers aux médecins Grecs, qui, soit en brûlant les parties avec un fer rouge, soit en y appliquant le feu d'une manière plus douce par le moyen du moxa, y produisoient un ulcère arti-

ficiel ; mais il faut descendre jusqu'aux Arabes pour trouver l'origine de l'emplâtre épispastique, composé avec les cantharides. L'empirisme dirigea long-temps l'application de ce remède ; & sur la fin du siècle dernier, les médecins étoient encore fort divisés sur son usage, lorsque *Baglivi* fit paroître sa dissertation sur l'utilité & sur l'abus des vésicatoires. A compter de cette époque, ce remède a été employé d'après des principes fondés sur l'expérience & le sage raisonnement des faits ; & le plus grand nombre des médecins, également éloignés d'un enthousiasme fanatique, ou d'une terreur plus ridicule encore, ont fait usage des vésicatoires avec toute la circonspection que l'on doit avoir pour un moyen qui peut devenir fort nuisible, ou très-avantageux.

S'il est une maladie dans laquelle les vésicatoires conviennent, on peut dire, en général, que c'est le rhumatisme. Sans vouloir spécifier ici quelle est la nature de l'humeur qui cause le rhumatisme, & laissant aux chimistes le soin de résoudre si elle est acide ou alcaline ; si on doit la regarder comme une surabondance de partie muqueuse, ou comme une sérosité chargée d'une grande quantité de sel phosphorique, nous croyons

pouvoir la considérer comme une humeur lymphatique âcre & tenue, qui se dépose sur les parties musculieuses & nerveuses, où elle excite tantôt une réaction vive, & tantôt une irritation plus sourde, mais plus longue. Dans le premier cas, c'est le rhumatisme aigu : dans le second, c'est le rhumatisme chronique.

Dans l'un & dans l'autre, la présence de l'humeur lymphatique acrimonieuse n'est point équivoque ; le gonflement & la tuméfaction des parties affectées, la sortie d'une humeur âcre & tenue, sont des symptômes familiers au rhumatisme aigu, comme au rhumatisme chronique. Les rhumatismes aigus, dit M. *Storck*, se terminent quelquefois naturellement par des vésicules remplies d'une lymphe claire & abondante (a). Des malades attaqués de rhumatismes chroniques ayant été brûlés par hasard, tandis qu'on baignoit leur lit, ou qu'on frottoit leurs membres avec une liqueur spiritueuse, ont dû leur guérison à ces accidens imprévus qui ont donné issue à une grande quantité de sérosité.

Ce sont sans doute ces terminaisons

(a) *Annus medicus.*

heureuses, suscitées par la nature, ou opérées par un évènement fortuit, qui ont fait naître l'idée d'employer les vésicatoires dans la cure des rhumatismes, soit aigus, soit chroniques; & ce genre de remède étant de nature à avoir des effets sensibles & non équivoques, a dû s'accréditer.

L'observation de *M. Fabre* prouve que les vésicatoires appliqués dans les affections rhumatismes, attaquent directement la cause du mal; mais il y a lieu de croire que la malade n'auroit pas été si promptement guérie, si l'application de l'épilastique n'eût pas été précédée par les remèdes anti-phlogistiques qu'il avoit précédemment employés. La sagacité avec laquelle *M. Fabre* a été scruter la cause de la maladie, est bien propre à faire sentir quelle lumière peut jeter dans l'esprit d'un médecin clinique la connoissance d'un fait nouveau, qui, aux yeux de tout autre qu'un médecin exercé, paroîtroit peu important. Pour connoître une maladie, il ne suffit pas d'en avoir entendu rapporter tous les détails, il faut avoir saisi le petit nombre de faits propres à la caractériser: c'étoit-là l'étude de *Sydenham*, & ce sera toujours celle de ceux qui voudront marcher sur ses traces.

On voit dans l'observation de M. *Ferrus*, combien les répercussifs sont dangereux dans les affections rhumatifantes. *Floyer* avoit recommandé le bain froid dans le traitement de ces maladies ; mais cette opinion n'a pas trouvé de partisans.

Le bain froid peut, en donnant du ton à l'organe de la peau, renforcer la constitution, ranimer la transpiration, & prévenir ainsi les affections rhumatifantes ; mais lorsque le rhumatisme existe, ce n'est qu'en rendant la peau moins sèche & plus douce, ce n'est qu'en y rappelant par des irritations générales ou partielles, une abondance de matière perspirable, que l'on peut dissiper l'engorgement qui est formé dans le tissu cellulaire des muscles : voilà pourquoi les frictions sèches, les bains, les diaphorétiques, sont si souvent utiles dans cette maladie : voilà pourquoi les vésicatoires y produisent un effet salutaire.

Les observations faites à l'hospice saint-Sulpice, sont propres non-seulement à rappeler les différens cas dans lesquels les vésicatoires sont utiles dans les rhumatismes, mais elles prouvent de plus, que ces moyens ne sont pas les seuls auxquels les médecins doivent avoir recours dans le traitement de ces maladies

qui, comme tous les autres désordres de l'économie animale, requièrent différens secours, suivant les différentes circonstances.

Dans la première observation, on voit que les vésicatoires sont utiles dans les rhumatismes aigus, même dans ceux qui, par la vivacité de la fièvre & le siège de la douleur, pourroient être confondus avec d'autres maladies, telles que des pleurésies; mais qu'il est un art de savoir les employer, en évitant de les placer avant d'avoir abattu la violence des symptômes inflammatoires.

Il n'est pas toujours aisé de distinguer si les douleurs de côté qui accompagnent les fièvres aiguës sont rhumatiques ou inflammatoires, & de saisir le moment où l'inflammation est assez apaisée pour pouvoir faire usage des épispastiques sans aucun danger. Voici quelle est, à cet égard, le résultat de l'observation: Dans la douleur de côté rhumatique, la maladie est moins vive & moins aiguë que dans celle qui est inflammatoire, la respiration est moins difficile, le visage moins gonflé & rénitent; la peau est plus souple, la langue plus humide, les yeux plus sereins; les urines sont moins rouges, plus abondantes, & déposent

un sédiment assez considérable. Plus les symptômes sont opposés à ces signes, plus l'état est inflammatoire : quelquefois l'inflammation est légère, & cède aux premiers remèdes, & alors l'indication des vésicatoires cesse d'être équivoque.

C'est en considérant avec attention les symptômes qui accompagnent les points de côté ; c'est en calculant leur ténacité, & en les comparant avec la constitution catarrhale qui régnoit alors, que *Sydenham* jugea, dans l'année 1675, que la fièvre qui régnoit, quoiqu'accompagnée de point de côté, ne devoit pas être traitée comme une fièvre essentiellement inflammatoire : il la traita comme une maladie catarrhale ; la saignée ne fut employée que comme un remède auxiliaire ou préparatoire, & le moyen vraiment curatif fut l'application des vésicatoires. *Pringle* a renouvelé la même observation en Flandres en 1743 ; mais c'est sur-tout dans l'ouvrage de M. *Stohil* qu'il faut lire le parallèle de la pleurodynie rhumatifante, & de celle qui est inflammatoire, & les différentes modifications par lesquelles ces deux maladies peuvent paroître fort différentes ou semblables. (*Tom. I, p. 13, 58, 76.*)

C'est un fait moins reconnu qu'il ne

devroit l'être, que les contusions sont souvent suivies de douleurs rhumatisantes, qui prennent un caractère plus ou moins aigu, suivant la disposition du sujet. On le trouve cependant consigné dans *Cullen* : « Des entorses violentes, des spasmes qui surviennent soudain, & quelques efforts violens, occasionnent les affections rhumatisantes, qui d'abord participent du rhumatisme aigu, & qui se changent ensuite en chroniques, §. 452. Ces douleurs, telles qu'elles soient, sont l'effet d'une matière âcre, qui auparavant la contusion, étoit disséminée dans le torrent de la circulation, & qui après l'accident, se dépose sur la partie la plus foible.

La deuxième observation faite à l'hospice Saint-Sulpice, prouve que dans ces cas l'application du vésicatoire n'est pas moins utile que dans le rhumatisme primitif & essentiel.

Les troisième & quatrième observations confirment ce que les maîtres de l'art ont dit de l'efficacité des vomitifs & des purgatifs dans les affections rhumatisantes, accompagnées de réplétion humorale, ou de cette cachexie qui annonce que tous les sucs sont en stagnation. *Sydenham* a bien connu ces rhumatismes, qu'il

désignoit sous le nom de *scorbutiques*. M. *Storck* a observé dans l'hôpital de Vienne, que la constitution automnale produit des fièvres humorales : on voit des malades chez lesquels les parties âcres résorbées se portent aux extrémités, & causent des douleurs rhumatisantes. Dans ces cas, dit cet observateur, les vomitifs sont le premier & le principal remède auquel il faille avoir recours. M. *Stohl*, son successeur dans le même hôpital, a reconnu la nécessité d'employer les vomitifs en pareille circonstance, avant d'appliquer les vésicatoires (a).

S'il est des cas dans lesquels les vésicatoires sont si évidemment nécessaires qu'on ne doive pas balancer à y avoir recours, ce sont ceux où il y a une métastase récente de l'humeur rhumatifante : tels sont les cas semblables à la sixième observation.

Il est à remarquer dans cette observation, comme dans celle de M. *Fabre*, que les vésicatoires ont été appliqués plus d'une fois, & qu'on ne s'est pas occupé de les faire suppurer. Cette manière d'ap-

(a) STORCK, *Annus medicus*. M. STOHL, *ratio medendi*.

pliquer les vésicatoires est souvent la plus convenable dans certaines affections rhumatisantes, où il est question d'attirer à l'organe de la peau des humeurs séreuses, plus dangereuses par leur qualité & par le siège qu'elles occupent, que par leur quantité, ou d'imprimer à quelque partie de cet organe extérieur un plus grand degré de mouvement.

Il est encore une autre question à laquelle on a pu songer en lisant les observations précédentes. Dans quel endroit convient-il d'appliquer les vésicatoires dans les affections rhumatisantes ? Plusieurs auteurs, entre autres M. *Stohl*, pensent qu'il est assez indifférent de les placer dans un lieu ou dans un autre. On voit dans presque toutes les observations de l'hospice Saint-Sulpice, que le vésicatoire a été appliqué sur la partie douloureuse (a). Les médecins François

(a) Dans la première observation les vésicatoires ont été mis aux deux bras, parce que l'humeur rhumatitante étoit fixée sur la poitrine, & qu'un des moyens les plus puissans de dégager ce viscère, est de placer les exutoires au bas du deltoïde, parce que, comme l'a prouvé M. *De Bordeu*, les deux sacs de tissu cellulaire qui enveloppent les poumons, se continuent sur le bras, pour accompagner les nerfs

ont généralement adopté cette méthode d'appliquer les épispastiques le plus près possible de la partie affectée. C'est ainsi que dans le *Lumbago* on ne balance pas à le mettre sur la région lombaire ; on l'applique sur les côtes, dans le point de côté ; aux oreilles, à la gorge, à la nuque, dans les affections de tête ; & l'on trouve dans le troisième volume des Œuvres posthumes de *Pouttau*, des faits bien précieux sur l'efficacité des vésicatoires appliqués sur la future sagittale à la région de la fontanelle, pour guérir les maladies de tête les plus invétérées.

OBSERVATION

Sur une gonorrhée, causée par le transport de l'humeur goutteuse sur l'urètre ; par M. DE PLAIGNE, docteur en médecine à Mont-Luçon.

Le virus arthritique est un véritable Protée : il est susceptible d'emprunter

& les vaisseaux axillaires, & que le vide qui se trouve au bas du deltoïde forme une sorte d'aboutissant, où les humeurs qui engorgent la poitrine, ont de la facilité & de la tendance à se porter.

toutes les formes malades, & d'attaquer successivement toutes les parties, quelquefois avec une célérité qui surprend. L'observation suivante prouve qu'il peut simuler la gonorrhée ou *blennorrhagie* syphilitique, en se fixant sur l'urètre.

Un particulier de famille goutteuse, & lui-même travaillé de ce virus depuis dix ans, est attaqué, à son ordinaire, d'un accès très-violent à l'articulation du gros orteil; mais ce qui n'étoit pas encore arrivé, la scène change, l'articulation n'est bientôt plus douloureuse, & il s'établit par l'urètre un écoulement parfaitement semblable au flux vénérien, avec ardeur, difficulté d'uriner, &c.

Le malade, effrayé de son état, fait appeler un chirurgien, qui, sans un examen bien réfléchi, propose un traitement anti-vénérien, malgré les naïves protestations de ce bon mari d'être fidèle depuis dix-sept ans à sa chère moitié, qui, ainsi que lui, n'a jamais éprouvé de semblables maladies, qui même dans le moment jouissoit d'une santé parfaite. Mais un pareil aveu ne fit naître aucunes réflexions; on s'en tint au premier pronostic; & pour soutenir son

PAR LE TRANSP. DE L'HUM. GOUT. 427
opinion, on eut recours à des possibilités, à un virus niché, cantonné depuis long-temps, &c. &c. On procéda en conséquence au traitement; on prohiba les échauffans, le coït, &c. &c; on prescrivit quelques remèdes généraux; & on passa au spécifique, que l'on administra sous forme de frictions. On mit entre elles un jour d'intervalle; les deux premières furent chacune de demi-gros, & la troisième d'un gros d'onguent mercuriel fait à parties égales. Le mercure n'avoit encore produit aucun effet sensible; mais à cette époque, l'écoulement cesse subitement: nouvelle métastase; l'articulation du pied redevint rouge & douloureuse. ... Dans cette circonstance, le malade, homme de bon sens, croyant sa maladie devenue plus simple, & pour la première fois joyeux à la vue de la vieille affection, refusa avec fermeté & prudence de continuer les frictions. Huit jours après, cet accès se termina comme les précédens par un petit nodus. —
Trois mois se passent; nouvel accès de goutte au même orteil; même accident. La douleur de l'articulation se dissipe bientôt; & il s'établit, comme ci-dessus, un écoulement par l'urètre. Mêmes inquiétudes, mêmes chagrins, &

de la part du mari & de la part de la femme..... Je fus consulté dans ce moment, & j'appris l'historique précédent. Je commençai d'abord à douter de la présence du virus vénérien, & à soupçonner un transport de l'humeur gouteuse sur l'urètre. J'interrogeai en conséquence le malade à plusieurs reprises : d'après ses réponses, d'après la bonne santé de sa femme & de ses enfans, je regardai dès-lors mon opinion comme assurée, & le succès a justifié mon pronostic. Après avoir prescrit quelques calmans, j'usai de révulsifs, tels que bains, frictions, sinapismes à la plante du pied ; mais ces secours ne me paroissant pas assez énergiques, j'en vins aux vésicatoires ; & j'eus le plaisir, comme je l'avois prévu, de voir en peu de jours cesser l'écoulement, la maladie reprendre sa première forme, & enfin se terminer critiquement, comme les autres accès, par un petit nodus à l'articulation.

D'après cette observation, & celles de nombre de praticiens qui ont vu des écoulemens produits par le vice dartreux, &c. , nous pensons (avec le docteur *Syediaur*), qu'un stimulus quelconque, vénérien ou non, pourvu qu'il

PAR LE TRANSP. DE L'HUM. GOUT. 429
soit assez âcre pour attirer tout l'effort d'action, & exciter par conséquent une sécrétion extraordinaire du mucus de l'urètre, étant appliqué à cet organe, peut produire une gonorrhée ou blennorrhagie ; de même que les rhumes du cerveau ou *Coryza*, dans lesquels la membrane muqueuse du nez fournit une évacuation plus abondante & d'une autre couleur que dans l'état naturel, reconnoissent une cause toute différente de l'irritation vénérienne : nous croyons pourtant être en droit de soupçonner l'excrétion muqueuse du nez, d'être quelquefois de nature syphilitique, (ce qui fera l'objet d'une autre observation.) Ne pourroit-on pas appliquer cette théorie à toute surface sécrétoire ?

L'expérience du docteur *Svediaur* qui, en s'injectant de l'esprit alcalin dans l'urètre, se procura tout l'appareil symptomatologique de la blennorrhagie syphilitique, prouve encore la vérité de notre assertion. Cet auteur, le docteur *Cullen* & le docteur *Hunter* rapportent dans leurs excellens ouvrages plusieurs observations & expériences à-peu-près semblables.

Nous concluons donc qu'il est de la plus grande importance dans la pratique,

de bien distinguer les écoulemens syphilitiques, de ceux qui proviennent d'autres causes stimulantes; qu'il est en conséquence essentiel de mieux étudier & de mieux calculer les circonstances qui les ont précédés & qui les accompagnent, afin d'en bien reconnoître le caractère caché, & afin de prescrire un traitement analogue à leur nature. Faute de savoir faire cette distinction nécessaire, on s'expose - non seulement à mettre en danger la santé du malade, mais encore à causer du trouble dans la société.

OBSERVATIONS (a)

Sur l'ulcère putride, communiquées dans une Lettre à M. SAMUEL FOART SIMMONS, médecin, membre de la Société royale de Londres; par M. LÉONARD GILLEPSIE, chirurgien de vaisseau, & dernièrement aide-chirurgien de l'hôpital de la marine, fondé par le roi d'Angleterre à Sainte-Lucie.

L'ulcère putride ou scorbutique fut

(a) Extrait du Journal de médecine de Londres, volume vj, quatrième partie de l'année 1785, page 373; trad. par M. Affollant.

une des maladies les plus fâcheuses , les plus opiniâtres & les plus dangereuses qui affligèrent les marins anglois employés dans les Indes occidentales durant la dernière guerre. Les ravages que je lui ai vû faire; les nombreuses occasions que j'ai eues de comparer les différentes méthodes de le traiter, & d'observer la meilleure; le devoir que m'impose l'humanité en général , & le service de la marine de mon pays en particulier , sont autant de motifs qui me portent à mettre sous les yeux du public quelques remarques sur cette maladie.

Je préfère le nom d'ulcère putride à tout autre, à cause des marques de putréfaction qui furent toujours sensibles, quoique les signes de scorbut ne le fussent point. En général, il n'attaquoit pas les gens de l'équipage avant qu'ils eussent passé au moins un an dans les Indes occidentales : souvent il parut régner épidémiquement sur certains vaisseaux pendant que les autres en étoient en grande partie exempts. Ainsi les vaisseaux de guerre l'*Ajax*, le *Montagu*, le *Ruffel* & le *Triumph*, au commencement de 1781, débarquèrent à Sainte - Lucie un grand nombre d'hommes avec des

ulcères du plus mauvais caractère, tandis que plusieurs vaisseaux qui avoient été employés dans le même climat, pendant le même espace de temps & au même service, ne furent point affligés de cette maladie. Elle attaqua souvent les hommes qui commençoient à relever de fièvre, ou de dysenterie, & ceux qui avoit quelques symptômes de scorbut, mais sur-tout ceux qui s'étoient bien portés pendant leur séjour dans les Indes occidentales, & plus communément après avoir reçu une blessure ou une contusion, quoique légère, particulièrement aux extrémités inférieures.

Cette exulcération putride suivit, en général, les blessures que les marins reçurent dans les différens combats, & ses ravages furent horribles. Ceux qui avoient été antérieurement affectés d'ulcères aux jambes, échappèrent rarement au retour de cette maladie, après avoir passé quelque temps dans les Indes.

Les morsures de *moschitoes* (a) occasionnèrent souvent cet ulcère. Quelquefois sans aucune cause sensible, il paroissoit sur la jambe ou sur le pied un petit

(a) Sorte de moucheron, ou cousin.

bouton,

bouton, qui, quand on l'égratignoit, laissoit couler un peu de sérosité, à quoi succédoit communément une inflammation d'un rouge livide; dans cet état, lorsqu'on appliquoit des fomentations chaudes & des cataplasmes dans la vue de dissiper l'inflammation, l'ulcère aussitôt commençoit à s'étendre. Il en sortoit un pus ichoreux, fétide & corrosif, qui portoit son action sur les parties environnantes, & qui, dans l'espace de deux jours, produisoit un ulcère sale, & dans lequel il se formoit des escars: ces symptômes extérieurs étoient généralement accompagnés de beaucoup de fièvre, avec soif ardente & insomnie. Quand le mal attaquoit les extrémités, particulièrement les inférieures, les vaisseaux lymphatiques & les glandes de la partie affectée étoient plus ou moins tuméfiés & douloureux: circonstance que j'ai souvent observée, même quand il n'y avoit point d'ulcération, & qui paroît avoir été aperçue par Celse, lequel dit, en parlant de la fièvre (a): *Igitur si semel tantum accessit, deinde desit, eaque vel ex inguine, vel ex lassitudine, vel ex aestu,*

(a) Lib. iij, cap. v, init.

aliâve simili re fuit, sic, ut interior nulla causa metum fecerit, postero die, cum tempus accessionis ita transiit, ut nihil moveret, cibis dari potest.

Lorsque le mal se portoit à la jambe, il se bornoit rarement aux parties molles. La disposition aux escares grangréneuses attaquoit fréquemment le périoste du tibia, & étoit accompagnée de la plus vive douleur. Il se formoit de larges & profondes escares, le membre s'œdématisoit, & il survenoit souvent des hémorrhagies.

Dans l'automne de 1780, j'eus occasion de voir dans l'hôpital de la marine à la Nouvelle-York, environ deux cents hommes attaqués d'ulcères scorbutiques; quelques-uns venoient de l'escadre des Indes occidentales, qui étoit alors dans cet endroit pour éviter les ouragans, les autres, de l'escadre d'Amérique. L'hôpital étoit bien pourvu de tout ce qui étoit nécessaire, tant pour la nourriture, que pour les médicamens. On porta la plus grande attention à tenir les ulcères propres; le vin & le quinquina furent abondamment administrés, & on n'épargna pas l'opium; mais ce fut en vain qu'on fit usage de cataplasmes, de fomentations & de pansemens chauds; ces

moyens parurent évidemment hâter les progrès de la maladie. Le précipité de mercure qui fut proposé, & dont on fit l'essai comme détersif, produisit encore de plus mauvais effets, & le cours de la putrefaction fut loin d'être arrêté par de simples pansemens faits avec de la charpie sèche. Il y eut un certain nombre d'hommes mis hors d'état de servir : dans quelques circonstances on eut recours à l'amputation, mais sans succès, la gangrène se manifestant sur le moignon du membre coupé; & un très-grand nombre périt de cette maladie, dans laquelle il étoit rigoureusement vrai de dire qu'ils mouroient *par poudres*.

L'inefficacité des pansemens simples, & les mauvais effets qui résultoient de l'usage des cataplasmes chauds & des fomentations, portèrent à essayer du quinquina en poudre & en décoction; ce remède ne fut suivi d'aucun avantage bien apparent. Le vinaigre & l'eau réussirent beaucoup mieux; mais ce qu'on employa avec le plus de succès, ce fut une dissolution de gomme *kinò*, dans parties égales de vin de Portugal & de Bordeaux. Elle diminua & corrigea la suppuration abondante, fétide & san-

guinolente que donnoient les ulcères dont elle arrêta les progrès.

Au commencement de 1781, on établit à Sainte-Lucie un hôpital naval, qui fut aussitôt rempli de malades affectés d'ulcères les plus terribles. Les progrès de la maladie, comme on devoit naturellement s'y attendre, y furent beaucoup plus rapides, à cause de la chaleur du climat, qu'ils ne l'avoient été à la Nouvelle-York; & ce qui tendit beaucoup à augmenter la malignité de ces ulcères, ce fut la disette extrême de toutes les productions végétales, qui y avoient été détruites par un ouragan arrivé dans le mois d'octobre de l'année précédente.

On suivit dans cet hôpital le même traitement qu'à la Nouvelle-York. Le quinquina, le vin & l'opium furent administrés à l'intérieur, en aussi grande quantité qu'ils l'aient jamais été. On donna pour boisson ordinaire une dissolution d'extrait de drèche; mais je ne pus observer alors, ni n'ai jamais observé d'effets très-sensibles de cette substance si chère, dont on pourvut les vaisseaux dans les Indes occidentales pendant la guerre. Je suis persuadé que si on eût employé la moitié de la somme

qu'elle coûta , à des cannes à sucre , ou à leur suc , on en eût retiré beaucoup plus d'avantage, comme anti-scorbutique.

Les applications extérieures étoient , ou des cataplasmes chauds , ou des cataplasmes froids fermentés , de la charpie sèche ou trempée dans l'eau végétominérale , des emplâtres de cérat. Nous continuâmes ce traitement pendant quelque temps , & nous fûmes portés à attribuer les mauvais effets que nous en éprouvâmes , à la disette de fruits & de végétaux. Quand nous vîmes que ces moyens ne suffisoient pas pour arrêter les progrès rapides de la maladie , nous adoptâmes une méthode différente.

Nous perdîmes un très-grand nombre de malades pendant les cinq premiers mois qui suivirent l'établissement de cet hôpital. Quand la jambe étoit le siège de l'ulcère , il y avoit d'abord un mal léger , provenant souvent d'une contusion , jusqu'à ce qu'il survint tout-à-coup une inflammation érysipélateuse , d'où suintoit un pus ichoreux qui noircissoit la charpie , & qui exhaloit l'odeur la plus fétide. Souvent il en sortoit du sang clair , & dans un état de dissolution , qui , quelquefois , cou-

loit de toute la surface de l'ulcère ; & d'autres fois de petits vaisseaux, dont l'orifice, quoique visible, ne pouvoit être bouché sans beaucoup de difficulté, à cause du grand degré de putréfaction. Il y avoit généralement de la douleur & de la tension dans les glandes inguinales. Le premier degré de la maladie étoit accompagné d'une fièvre très-forte & d'une vive altération. Le ventre paroissoit disposé à la constipation ; mais à mesure que le mal faisoit des progrès, il survenoit communément une dyssenterie ou diarrhée, qui, à la fin, enlevoit le malade. Quelquefois la marche étoit plus prompte ; dans l'espace de quelques jours, le tibia étoit attaqué & dénudé, & on trouvoit de grands lambeaux de tégumens & de tissu cellulaire entièrement gangrénés.

Quand un homme d'une complexion scorbutique recevoit une légère blessure sur un orteil, il en naissoit souvent un ulcère large & baveux qui carioit très-promptement les os. Si l'on essayoit d'y remédier par l'amputation d'un ou de plusieurs orteils, l'ulcération & la carie faisoient généralement des progrès si rapides, que dans quelques circonstances on étoit obligé de couper la jambe. J'ai

remarqué que l'amputation des doigts, dans des sujets d'une mauvaise constitution, a les mêmes suites fâcheuses; & j'ai toujours reconnu la vérité de l'observation de M. *Pott*, sur les effets funestes de l'application des instrumens tranchans aux orteils ou aux doigts, dans un état gangréneux, tant qu'il reste une fibre vivante.

Ayant vu à l'hôpital naval de la Nouvelle-York les bons effets du vinaigre employé à l'extérieur dans les ulcères putrides, & étant convaincu, en raisonnant par analogie, que l'acide du citron auroit encore plus d'efficacité, je fis quelques questions aux nègres employés dans l'hôpital de Sainte-Lucie, pour savoir quelle étoit leur pratique dans ces maladies. Je ne fus pas fort étonné d'apprendre que la méthode ordinaire consistoit à mettre des tranches minces de citron sur la surface de l'ulcère, & à répéter cette application deux ou trois fois dans le cours de la journée.

M. *Bulcock*, chirurgien de l'hôpital, & dont j'étois l'aide, consentit volontiers à faire l'essai de ce nouveau topique. Nous commençâmes à faire usage d'un mélange de jus de citron & d'eau, dans lequel on trempa la charpie, ainsi que

le bandage & les compresses ; bientôt les bons effets que nous éprouvâmes de cet acide , nous encouragèrent à l'employer dans un état plus concentré , & même à couvrir la surface des ulcères avec des morceaux de citron.

La vîtesse avec laquelle ce remède arrêta les progrès de la maladie , est étonnante ; il se détacha avant peu de grandes escares gangréneuses : l'écoulement sanguin cessa en général après la première application , & la fétidité qui avoit été insupportable, disparoissant entièrement, fut remplacée par un pus louable , inodore , & par des chairs saines.

Nous continuâmes de faire usage des citrons & de leur jus , comme topiques , dans un grand nombre de circonstances différentes. 1°. Dans les ulcères putrides , scorbutiques & gangréneux , comme on en rencontre à la suite de fièvres , ou d'autres maladies aiguës , ou comme il en survient dans de mauvaises dispositions du corps , ou dans des pays chauds dans lesquels l'atmosphère est très-abondamment chargée de miasmes des marais , ou tels qu'on en a observés dans des hôpitaux surchargés de malades, (*la gangrène humide des hôpitaux des chirurgiens François*) ; car, selon moi , ces

maladies, quoique distinguées par des noms différens, ont une grande ressemblance les unes avec les autres, & demandent à être traitées à-peu-près de la même manière.

Je pense qu'elles peuvent toutes être comprises sous le nom d'ulcères putrides, d'après ce caractère simple & apparent; savoir, un écoulement toujours fétide, souvent sanguin; une espèce de sanie ou de matière ichoreuse qui irrite & corrode, qui agit sur les parties environnantes, comme un levain putride, & est fréquemment suivie de vives douleurs, de foiblesse, de fièvre hectique, & d'une diarrhée funeste. Dans tous les cas de cette espèce, j'oserai, d'après beaucoup d'expériences, recommander l'application du suc de citron récemment exprimé, comme un excellent remède. Aujourd'hui que le système absorbant & ses fonctions sont bien connus, cette partie de la chirurgie qui traite de l'application topique des remèdes, (partie cultivée si soigneusement par les chirurgiens anciens, & si peu estimée des modernes) paroît recouvrer l'importance qu'elle mérite si bien: je me croirai heureux si la recommandation que je donne à cet acide

végétal appliqué à l'extérieur, porte les chirurgiens à essayer ses effets & ceux des productions végétales fraîches dans les autres maladies chirurgicales ; car je suis bien convaincu que les mauvais succès des opérations dans les grands hôpitaux, peuvent, pour la plupart, être attribués à ces suppurations putrides, qui, trop souvent, détruisent l'effet que l'on attend de l'usage des remèdes internes, quand on ne donne point une attention suffisante au traitement topique de la partie.

J'ai suivi chaque jour l'hôtel-dieu de Paris, pendant près d'un an, & j'ai été témoin d'un grand nombre d'opérations faites avec la plus grande dextérité, & suivies cependant d'un très-mauvais succès. Il survenoit communément une suppuration putride qui enlevoit les malades. Je suis persuadé que dans cette maison on pourroit, tous les ans, sauver la vie à quelques centaines d'hommes que l'on voit succomber à des suppurations qui sont la suite des opérations, des fractures compliquées, des grands abcès, &c. si l'on avoit soin de corriger le caractère putride des ulcères, par des végétaux anti-septiques, particulièrement

l'acide du citron récemment exprimé.

Quelques auteurs ont avancé que les suppurations putrides devenoient souvent épidémiques pour les personnes attaquées de maladies chirurgicales, qui étoient dans la même salle d'un hôpital; & je suis très-porté à embrasser cette opinion, d'après mes propres observations; car j'ai fréquemment remarqué qu'une personne, bien portante d'ailleurs, qui avoit été reçue pour une légère plaie, & mise dans une salle où il y avoit plusieurs malades attaqués de suppuration putride, a été affectée de la même manière; & je ne doute point que le jus de citron, en corrigeant la fétidité nuisible, ou en la neutralisant, ne pût prévenir les progrès de l'infection.

2^o. Dans les ulcères accompagnés de la carie des os, l'application de cet acide végétal eut les plus heureux succès, & fut aussitôt suivie de l'exfoliation. Quand la carie s'étendoit fort avant dans l'épaisseur du tibia, ou d'un autre os, on faisoit des trous que l'on prolongeoit jusqu'aux parties vivantes, & on y appliquoit alors des tranches de citron, ainsi que sur les parties molles environnantes; ce qui prévenoit les progrès de la carie, arrêtoit les excroissances fongueuses qui,

dans ces circonstances , font si funeftes, & que nous n'avions pu empêcher de s'élever avant d'avoir recours à cette pratique , calmoit la douleur , & empêchoit les hémorrhagies d'avoir lieu. Nous eûmes à traiter plusieurs larges ulcères du tibia , la carie , qui les accompagnoit , fut détruite dans un espace de temps très-court par cette méthode. Quand elle n'attaquoit que les lames extérieures des os , il n'y avoit point d'exfoliation , & la partie terreuse de l'os carié se trouvoit sur les compresses , sous la forme d'une poudre noirâtre.

3°. Nous éprouvâmes les effets les meilleurs & les plus décisifs de cette application , dans les maladies vénériennes invétérées , particulièrement dans ces larges ulcères dans lesquels il se forme des escars qui succèdent souvent aux ouvertures des bubons , lorsque les malades sont d'une mauvaise constitution , & que l'on rencontre fréquemment parmi les marins. J'en ai vu quelques exemples funestes dans les hôpitaux de la marine. Les effets dangereux , qui résultent de l'usage long-temps continué du mercure dans les personnes d'un mauvais tempérament , ont été très-bien indiqués par quelques auteurs

modernes. Mais si dans ces cas ce remède étoit si préjudiciable à des hommes qui habitoient leur pays natal, qui respiroient un air salubre, & jouissoient de toutes les commodités de la vie, combien plus terribles doivent être ses suites sur des marins vivement attaqués de scorbut, & dans un climat mal-sain, entre les tropiques. En effet nous recevions dans l'hôpital de l'île de Sainte-Lucie un très-grand nombre de malades, dont les constitutions avoient été tellement altérées par un trop long usage des mercuriaux (dont les suites paroissent dans les ulcères de mauvaise nature à l'aîne ou au prépuce ; dans la dysenterie ou la diarrhée accompagnée de fièvre hectique ; ou dans la phthisie pulmonaire chez les sujets prédisposés à cette maladie), que je suis très-porté à croire que ce remède est souvent plus funeste que la maladie elle-même dans les Indes occidentales, particulièrement parmi les marins. Je ne puis donc trop recommander à ceux qui sont chargés de soigner ces braves gens, de prendre garde comment ils administreront le mercure, & d'avoir grand soin d'observer la tendance à la diathèse scorbutique ; car je suis convaincu que cette complication

a lieu beaucoup plus souvent qu'on ne le soupçonne en général.

Comme la plupart des hommes reçus à l'hôpital de Sainte-Lucie pour des maladies vénériennes, avoient été préalablement soumis à l'usage des mercuriaux, ce qui les avoit mis dans un état de foiblesse, & que les ulcères qu'ils avoient, soit à l'aîne ou au prépuce, offroient la même disposition aux escars dont nous avons fait mention plus haut; nous hésitâmes rarement à abandonner ce remède, pour passer à l'usage des toniques, tels que le quinquina & le vin; corrigeant en même temps la diathèse scorbutique par les fruits & les végétaux, & procurant le sommeil & le repos par l'administration de l'opium, quand la circonstance l'exigeoit. On pansa les ulcères avec des morceaux de citron, ou avec leur jus. Cette méthode produisit les heureux effets que nous en avions déjà obtenus, en corrigeant l'écoulement putride, & en détergeant l'ulcère. Quand il y avoit un phimosis occasionné par des ulcères sous le prépuce, on injectoit avec beaucoup de succès, un mélange de jus de citron & d'eau; & même dans la gonorrhée manifestement accompagnée de scorbut,

nous eûmes quelquefois recours à la même injection, & nous nous en trouvâmes très-bien. Je crois, d'après quelques expériences que j'ai faites, qu'une dissolution affoiblie de mercure calciné ou de tout autre précipité de ce métal dans le jus de citron; produiroit d'excellens effets, appliquée dans plusieurs cas vénériens, son action étant beaucoup plus efficace que celle des préparations salines minérales de mercure.

4°. Dans les grands abcès, nous éprouvâmes les plus heureux effets de l'usage des citrons & de leur jus. Le danger qui accompagne les amas considérables de matière dans les sujets d'une mauvaise constitution, particulièrement quand on fait de grandes ouvertures, est bien connu des chirurgiens anglois (a), & les avantages d'un séton dans ces circonstances, sont très-sensibles; mais j'oserai recommander d'ajouter à cette pratique l'application topique du jus de citron.

(a) Je desirerois que les conséquences funestes qui résultent des grandes incisions faites pour vider les abcès, fussent également bien connues des chirurgiens françois, étant très-convaincu qu'à l'hôtel-dieu de Paris, un grand nombre de malades sont sacrifiés à la coutume qui y prévaut de faire de larges ouvertures.

Les abcès, à la suite des fièvres, furent très-fréquens parmi les marins à Sainte-Lucie. Comme trop souvent ils continuoient de donner une grande quantité de pus, au point de menacer de fièvre hectique, & que dans quelques cas il se formoit des escars dans les tégumens environnans, nous fîmes l'essai du jus de citron, qui réussit fort bien. Après avoir entretenu un écoulement abondant de matière fétide, nous humections les compresses avec un mélange de cet acide végétal & d'eau, & nous appliquions des tranches de citron à l'orifice. Mais quand les abcès n'avoient pas beaucoup d'étendue, nous nous contentions de faire une ouverture à la partie inférieure, & nous empêchions cette ouverture de se fermer en y introduisant une petite tente trempée dans cette liqueur : par-dessus la tente, on mettoit une compresse & un bandage humectés de même. Le jus de citron, en corrigeant les fluides épanchés, en procurant un écoulement de pus doux & louable, & en stimulant doucement les parties, produisoit bientôt cette inflammation qui a toujours lieu avant la réunion des parties ulcérées.

Nous eûmes deux ou trois abcès sous

le *fascia lata* de la cuisse, & plusieurs autres en différentes parties du corps, tous d'une étendue considérable ; nous les traitâmes avec beaucoup de succès de la même manière, ainsi qu'une ou deux fractures compliquées, qui offroient des collections de matière, avec une disposition gangréneuse & un écoulement considérable. Les amputations qui se firent dans l'hôpital ; furent pratiquées selon la méthode de M. *Alanson* (probablement M. *Bulcock*, chirurgien de l'hôpital de Sainte-Lucie, ne tardera pas à publier un détail des grands succès de cette manière d'opérer) ; & quand il se formoit des abcès, ou que le moignon offroit une disposition aux escars, nous avions recours aussitôt aux tranches de citron, que nous appliquions à l'ouverture extérieure, après avoir injecté dans la cavité un mélange affoibli de jus de citron & d'eau ; & je suis disposé à croire qu'une partie des succès qui suivirent cette excellente méthode de faire l'amputation, peut être attribuée à ce traitement subséquent. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que le tétanos qui a été si fatal à plusieurs braves marins qui ont eu des membres amputés après différens combats dans les Indes

occidentales, & qui fit périr au moins la moitié de ceux qui avoient été opérés selon la méthode usitée dans l'hôpital de Sainte-Lucie, au commencement de son établissement, ne reparut jamais depuis que l'opération fut pratiquée selon la méthode de M. *Alanson* : circonstance qui, selon moi, rend cette méthode plus recommandable qu'aucun des autres avantages dont elle est suivie. J'oserais donner la même sorte de recommandation négative au jus de citron, comme préservatif contre le tétanos qui survient dans les ulcères des extrémités ; car quoique les maladies de cette espèce succèdent à de légères blessures dans les Indes occidentales, & qu'elles soient presque toujours funestes, je n'ai pas vu une seule fois survenir de tétanos quand on avoit appliqué sur les ulcères, du jus de citron.

Nous obtînmes de bons effets de ce topique dans la fistule à l'anus après l'opération ; & je crois que dans un cas de fistule au périnée, l'application de cet acide s'opposa aux progrès de la maladie, & opéra la réunion des parties.

5°. Nous eûmes quelque raison de supposer que ce remède pouvoit être appliqué avec succès dans cet état gan-

gréneux des tégumens du crâne (a), qui succède souvent aux blessures & aux contusions de la tête : état si funeste dans les suites, & si bien décrit par M. Pott. Un soldat du vaisseau de guerre la *Princesse-Amélie*, qui fut attaqué par des nègres armés de coutelas, & qui reçut plusieurs blessures graves en différentes parties du corps, fut envoyé à notre hôpital en janvier 1783. Il avoit plus de douze plaies à la tête en différens sens, & quelques-unes pénétoient dans la première table. Une portion triangulaire des tégumens du crâne fut parfaitement séparée du reste, de telle manière qu'elle s'en détacha; ensuite laissant l'os à nu, on traita les plaies pendant quelques jours selon la méthode ordinaire. La disposition gangréneuse des tégumens du crâne, décrite par M. Pott, se montra accompagnée de beaucoup de fièvre & d'un peu de délire. Le péri-crâne se détacha, & plusieurs symptômes annoncèrent les désordres

(a) Cette suppuration funeste des méninges, qui suit souvent les blessures de la tête, n'est pas particulière à cette cavité du corps humain : des blessures & des ulcères à l'extérieur du thorax & de l'abdomen, communi-

fâcheux arrivés dans l'intérieur du crâne. Pendant que l'on donnoit une attention particulière aux remèdes internes, aux évacuations, &c. on pansoit les plaies avec des tranches minces de citron; on appliquoit dessus de la charpie trempée dans un mélange de jus de citron & d'eau, & le bandage étoit constamment humecté avec une dissolution de sel ammoniac dans le vinaigre & l'eau. Les bons effets de cette pratique se firent bientôt apercevoir; l'ulcération putride fut arrêtée, & les plaies promptement détergées donnèrent un pus louable, & en peu de temps l'exfoliation se fit.

Je pourrois citer un bien plus grand nombre de maladies chirurgicales dans lesquelles nous fîmes usage du jus de citron avec succès, comme la fistule lacrimale, les ophthalmies qui attaquent les scorbutiques, & les^ulcères fétides de l'oreille: tous cas dans lesquels j'oseroi recommander un essai de cet acide.

Il est à propos cependant d'observer que, quelque heureux effets que nous observassions de l'usage de ce topique,

quent fréquemment la même suppuration à l'intérieur de ces régions. J'en ai vu deux ou trois exemples que la dissection a confirmés.

néanmoins nous ne l'employâmes pas exclusivement à tout autre remède. Comme il paroïssoit être moins efficace, quand on l'appliquoit constamment, nous cessions de nous en servir aussitôt que l'ulcère étoit convenablement détergé, & nous avions recours fréquemment à un cataplasme fait avec la racine fraîche de *cassavi* ou de *cassadu*, que nous lui substituions. Après le jus de citron, je ne connois aucun remède extérieur aussi efficace dans les ulcères malins que cette racine (dont le suc, pris à l'intérieur, est bien connu pour un poison mortel) ; & je suis très-convaincu qu'elle seroit fort utile pour calmer la douleur & corriger l'écoulement des cancers. Comme on la cultive en très-grande abondance dans les Indes occidentales, & que l'on peut la conserver dans le sable pendant un temps considérable, les chirurgiens de vaisseaux, dans une guerre future, pourront en faire provision quand ils y seront ; je puis leur assurer qu'ils se trouveront très-bien de son usage à l'extérieur. Nous obtinmes aussi de bons effets des applications astringentes, telles qu'une dissolution de gomme *kino* ou de *terra japonica* dans le vin rouge & l'eau ; une décoction d'écorce

de *cuffu* & de *mangrove*, ou de feuilles & de fruits verds de *Guava* dans le vin de Bordeaux & l'eau. L'application de remèdes de cette espèce nous parut nécessaire dans ce climat chaud, où les fibres sont si lâches & les fluides si disposés à la putréfaction. Nous eûmes aussi recours aux préparations métalliques, telles qu'une teinture de cuivre dans une dissolution de sel ammoniac, ou une dissolution foible de vitriol de cuivre ; & nous fîmes souvent usage du vitriol romain comme escarrotique.

Nous tenions les malades, autant qu'il étoit possible, dans une position horizontale, lorsque l'ulcère attaquoit la jambe, & nous ne négligeâmes point de nous servir de bandages faits avec une étoffe mince de laine.

Quant aux médicamens que l'on employa & au régime qui fut adopté, il est bon aussi d'observer qu'au commencement de la maladie, lorsqu'il y avoit beaucoup de fièvre, de douleur & d'insomnie, on tenoit le ventre libre par des laxatifs & des lavemens; les potions salines faites avec l'acide du citron récemment exprimé, étoient administrées à grandes doses: on donnoit la limonade pour boisson ordinaire ; & s'il y avoit

de l'irritation dans l'estomac, on faisoit prendre la nuit de l'opium seul ou joint à l'ipécacuanha, & on facilitoit la transpiration par une boisson de *négus* (a) chaud. Cette pratique procuroit généralement une intermission de la fièvre, & on donnoit le quinquina en aussi grande quantité que l'estomac pouvoit en supporter. L'usage de cette écorce ne fut cependant pas continué sans interruption pendant plusieurs jours, à moins qu'on n'y fût contraint par la plus urgente nécessité. L'expérience nous prouva que ce remède, trop long-temps employé, perdoit de son efficacité; d'un autre côté nous observâmes que le retour de la fièvre & la disposition grangréneuse des ulcères étoient plus sujets à avoir lieu dans certains temps qui répondoient à la pleine & à la nouvelle lune. Après les autorités citées par le docteur *Mead*, & plusieurs autres auteurs, relativement à l'influence des phases de cette planète sur les maladies, soit dans leur commencement, dans leur cours ou leur retour, & après la notoriété du fait parmi tous

(a) Les anglois donnent ce nom à un mélange de vin, d'eau chaude, de sucre & de tranches de citron.

les peuples qui habitent entre les tropiques, mon témoignage ne peut pas avoir beaucoup de poids dans cette matière, pour convaincre les personnes qui sont incrédules, & qui se plaisent à nier une chose qui a été observée avec beaucoup de soin à des époques & dans des pays différens & éloignés les uns des autres, par le sauvage aussi bien que par le philosophe, uniquement parce qu'elles ignorent trop complètement les loix de la nature & de l'économie animale, pour former une théorie raisonnable de l'action de l'attraction lunaire sur le corps humain. Quant à moi, je suis si bien convaincu des effets des phases de la lune sur notre corps prédisposé à la maladie, que je pense que le médecin devrait non-seulement faire attention aux équinoxes avec *Sydenham*, mais encore attendre quelque changement dans l'état des maladies, de même que les marins & les fermiers instruits par l'expérience, attendent quelque révolution dans l'atmosphère au temps de la pleine ou de la nouvelle lune. Toutes les personnes qui ont été attaquées de fièvres intermittentes entre les tropiques, où le climat est mal-sain, doivent avoir remarqué le retour régulier

gulier des paroxysmes à la fin d'une quinzaine qui répondoit à la pleine ou à la nouvelle lune. J'ai moi-même été obligé, étant à Sainte-Lucie, de prendre du quinquina pendant fort long-temps à ces époques, où j'ai eu occasion de remarquer le retour de plusieurs maladies, aussi bien que des fièvres intermittentes.

Quant au régime, les liqueurs spiritueuses furent totalement bannies; mais on fit prendre du vin de *Ténériffe* ou de *Madère*. Dans le commencement, quand il y avoit beaucoup de fièvres, la nourriture animale étoit exclue, & ensuite permise avec beaucoup de modération. On donna des fruits & des végétaux en aussi grande quantité que l'on put s'en procurer. On éprouva de bons effets de l'usage du *capsicum* (si universellement employé par ceux qui sont nés dans des climats chauds), infusé dans du vinaigre, & que l'on fit prendre aux malades dont l'estomac & les intestins étoient foibles.

La pratique que je viens de recommander eut de si heureux succès, qu'avant la fin de la guerre elle fut adoptée par plusieurs chirurgiens de la flotte des Indes occidentales. La plupart, ainsi

que le docteur *Blane*, médecin de la flotte, rendront, j'en suis sûr, témoignage des bons effets de cet acide végétal dans les ulcères de mauvaise nature (a). Il eût été bien à désirer que la flotte, spécialement pendant la guerre, eût fait provision d'une quantité de ce jus de citron, article beaucoup plus utile dans les hôpitaux & dans les armées, comme préservatif, que l'extrait de drèche & le *Sour-krou*t (chou fermenté). Le fait suivant prouvera qu'il est possible de s'en pourvoir suffisamment. Un vaisseau hollandois de la côte de Guinée ou de Surinam fut pris au commencement de 1782, & envoyé dans le port de Sainte-Lucie. Il avoit à bord près de douze cents gallons (b) de jus de citron. Cet acide avoit été bien purifié avec la colle de

(a) Le docteur *Blane*, dans un ouvrage estimable sur les maladies des marins, publié depuis que M. *Gillespie* nous a communiqué ses observations, confirme le récit fait par celui-ci, de l'efficacité du jus de citron appliqué à l'extérieur dans les ulcères scorbutiques. *Note de l'Editeur du Journal de médecine de Londres.*

(b) Le gallon est une mesure qui contient environ quatre pintes de Paris.

poisson. Je suis persuadé qu'il se seroit conservé pendant plusieurs années. On nous en donna une certaine quantité à l'hôpital de Sainte-Lucie, & il nous parut peu inférieur à celui que l'on vient d'exprimer des citrons. J'ai appris depuis d'une personne qui a demeuré long-temps sur la côte de Guinée, que toutes les factoreries hollandoises sont obligées d'en envoyer annuellement dans leur patrie. On pourroit aisément établir dans les factoreries angloises un semblable règlement, au moyen duquel on pourvoiroit nos flottes du meilleur préservatif contre toutes ces maladies qui trop souvent les détruisent.

Quand on ne peut pas se procurer de citrons, ni de jus de ces fruits, on peut employer plusieurs choses dans les vaisseaux pour arrêter les ravages des ulcères scorbutiques, comme le vin de Bordeaux, ou le vin rouge de Portugal, le vinaigre, les végétaux astringens seuls, ou combinés avec du vin rouge, des fruits de différentes espèces, des oranges, des tamarins, &c. ; la racine fraîche de *cassavi*, dont j'ai déjà fait remarquer les excellens effets ; & je ne doute point que les pommes, les prunes, &c. aussi bien que les navets, les carottes, les pommes

de terre (a) réduits en pulpe, & appliqués comme un cataplasme sur les ulcères qui donnent un écoulement putride, n'aient un effet semblable à celui du jus de citron récemment exprimé.

En 1783, je reçus ordre de M. *La Forêt*, à l'île d'*Antigua*, de me charger de trente-deux malades (qui tous avoient de larges ulcères, dans quelques-uns desquels il se formoit des escars, & dont d'autres étoient accompagnés de carie du tibia) embarqués sur un vaisseau de transport destiné pour l'Angleterre. J'avois obtenu, par mes représentations, un ordre pour avoir du vin en place de

(a) Un marin qui avoit servi sur le vaisseau de guerre *l'arc-en-ciel*, m'apprit qu'étant sur mer, il avoit été guéri du scorbut à un très-haut degré, en mangeant chaque jour un peu de pommes de terre crues; pratique, dit-il, qui avoit été recommandée au chirurgien du vaisseau par un vieux pilote américain. J'ai fait depuis des informations pour m'assurer de la vérité du fait; & d'après ce que j'ai pu savoir, je le crois exact.

Les bons effets des pommes de terre crues, dans la cure du scorbut sur mer, n'ont point échappé à l'attention du docteur *Blane*, dans l'ouvrage mentionné dans la note précédente. *Note de l'Editeur du Journal de Médecine de Londres.*

rum, & j'eus soin de me bien munir de sucre, de riz, de sagou, de citrons, d'oranges, de tamarins, &c. Quand la provision de citrons fut épuisée, je fus obligé de faire usage d'oranges mises en morceaux, & appliquées comme topiques; & quoique l'écoulement putride les altérât bien plus vite que les citrons, cependant de tout ce qui étoit à ma portée, c'est ce qui me réussit le mieux. Comme notre trajet fut long, les oranges s'épuisèrent; j'eus recours alors à un mélange de sirop & de pulpe de tamarin dans le vin de Bordeaux. Je m'en trouvai très-bien comme détersif & anti-septique dans les ulcères fâles, dans lesquels il se formoit des escars. On doit bien supposer que je ne fis pas beaucoup de progrès dans la cure de ces vieux ulcères tant que nous fûmes sur mer. En effet, je fus assez content de débarquer à Portsmouth les personnes qui en étoient attaquées, dans un meilleur état que je ne les avois reçues.

Les éloges que j'ai donnés aux effets du jus de citron appliqué à l'extérieur, pourront paroître outrés à bien des gens; mais je me flatte que l'on ne me condamnera pas avant d'avoir fait l'essai de

la pratique que j'ai recommandée : j'espère en même temps que le passage suivant du docteur *Lind*, d'après *Bonnius* (passage dont j'ai eu plusieurs fois occasion d'observer l'exactitude) parlera en ma faveur : « les plus habiles praticiens dans l'Inde, ont plus de confiance dans les citrons, contre les maladies malignes, les fièvres pestilentielles, &c. de ce pays, que dans le bézoard, qui est fort cher, & que dans la thétiague. Quant à moi, dit-il, j'affure que dans ma pratique, je m'en trouvois beaucoup mieux que de tout autre remède ».

E X T R A I T

D'UN MÉMOIRE

*Lu à l'Académie des sciences en 1785,
par M. PINEL, docteur en médecine,
sur l'application des mathématiques au
corps humain, & sur le mécanisme des
luxations en général.*

On doit avoir regret que l'application de la mécanique au corps humain, n'ait

point participé, dans ce siècle, au mouvement général qui a porté si loin les autres sciences physico-mathématiques (a), elle n'a fait presque aucun pas depuis *Borelli* jusqu'à nous, pendant que l'anatomie & la mécanique, prises séparément,

(a) On ne doit pas craindre que je veuille renouveler les abus de ce qu'on appelle *mécanisme en médecine*; je suis très-convaincu que c'est un objet qu'il faut entièrement abandonner, depuis les connoissances qu'on a acquises sur ce qu'on appelle *solidum vivum*, & sur les propriétés de la sensibilité & de l'irritabilité : ainsi on doit regarder comme dénuée de fondement l'application que fait *Borelli* de la mécanique à la circulation du sang, à la fièvre, &c.; ses opinions hypothétiques sur la structure de la fibre musculaire, les théories géométrico-mécaniques de *Bellini* sur ce qu'on appelle la *dérivation* & la *révulsion*, &c.; j'en dis de même de tous les efforts qu'ont faits à cet égard *Boerhaave*, *Sauvages*, & d'autres médecins mécaniciens. Quelque respect qu'on doive d'ailleurs à leur mémoire, je puis assurer que la partie médico-mécanique de leurs écrits inspire un mortel dégoût, quand on est un peu familiarisé avec les sublimes découvertes des géomètres modernes. La seule production de génie qu'on puisse citer en ce genre, est la dissertation de *Jean Bernouilli*, sur la contraction musculaire : on ne peut lui reprocher que d'avoir fondé son calcul sur une structure hypothétique & gratuite des muscles. *Note de l'Auteur.*

ont été entièrement renouvelées. Son ouvrage, de *Motu animalium*, offre donc beaucoup de théories superflues ou surannées ; & il seroit à desirer que le petit nombre de vérités démontrées qu'il contient, fussent présentées avec plus de précision & assujetties à une marche plus rapide. Cet auteur, si digne d'éloge, ne fait d'ailleurs qu'évaluer la force des muscles, objet de pure curiosité : il s'agit maintenant d'aller plus loin, & de s'élever à quelque application utile. Je commence par le mécanisme des luxations.

La marche naturelle, qui paroît indiquée pour remédier à tout genre de dérangement, ne doit-elle pas être de se faire des idées justes & exactes des parties dérangées ? Cette marche a été renversée à l'égard des luxations ; on a donné des préceptes pour les réduire, lorsque l'anatomie étoit encore dans l'enfance, & on a commencé même, dès l'antiquité, à introduire, pour cet usage, l'appareil effrayant des machines les plus compliquées. Les moyens que propose *Oribase*, d'après d'autres médecins anciens, ne sont que des essais informes qui n'ont qu'un but vague, & qui sont dirigés sans méthode. Le moindre anatomiste, par exemple, qui auroit quel-

ques connoissances de mécanique , pourroit-il ne point sentir le ridicule de la machine que propose *Oribase* pour réduire la mâchoire inférieure ?

Un chirurgien célèbre , dans un discours sur le *Traité des maladies des os* de M. *Petit* , semble regretter de voir tomber en désuétude les machines des anciens employées à la réduction des luxations. Il ajoute que , » faute d'étudier les ouvrages de ces grands hommes , l'on n'en a pas l'idée juste qu'ils méritent. L'*Ambi* , le *Banc d'Hippocrate* , son *Glofotome* , ont été décrits & loués par *Ambroise Paré* , par *Dalechamps* , par *Fabrice de Hilden* , par *Scultet* , &c. » Je partage avec les autres personnes éclairées le respect qu'on doit à ces grands noms ; mais je distingue les découvertes qui ont rendu ces auteurs immortels , de celles où ils n'ont pu s'élever par les seules lumières de leur siècle. La question est d'ailleurs maintenant résolue par le fait ; & la pratique des chirurgiens qui sont habiles en anatomie , prouve que toutes (a)

(a) L'objet des machines appliquées à la réduction des luxations , étoit de contrebalancer l'effort des muscles ; mais les modernes proposent , ou mettent en œuvre des moyens

les machines jadis employées pour réduire les luxations, sont superflues : on en peut voir chaque jour des exemples à l'hôtel-dieu de Paris, où le chirurgien en chef (a) n'emploie jamais que les secours de la main. Je ne soumettrai point ici à un examen critique les divers traités qui ont été composés sur les luxations ; je remarquerai seulement que leurs auteurs se sont bornés, en général, à donner des préceptes pour les réduire, & pour remédier aux accidens qu'elles peuvent faire naître ; mais que l'objet primordial qui est le développement de leur mécanisme, a été négligé, & que la chirurgie a besoin, à cet égard, d'une théorie nouvelle : on en verra les preuves en parcourant les Mémoires divers que je donnerai.

plus directs & bien plus commodes pour le chirurgien & pour le malade ; c'est de faire tomber dans le relâchement le système musculaire, soit par des extensions forcées & répétées, soit en faisant garder le lit au malade, & en l'affoiblissant par la diète & par des purgatifs répétés. On peut voir dans le Journal de médecine de Londres de l'année 1785, la réduction d'une luxation de l'humérus, facilitée par l'effet de foiblesse & de défaillance qu'avoit produite une prise de tartre émétique. *Note de l'Auteur.*

(a) M. DESAULT.

sur chaque luxation en particulier. Je n'avancerai rien qui ne soit fondé sur des observations constatées, sur la position & la structure des parties, sur des vérités démontrées de mécanique, ou sur des pièces anatomiques préparées, & propres à faire connoître l'état des luxations non réduites. Je me bornerai d'ailleurs à considérer les déplacemens des os, produits par des coups, des chûtes, ou toute autre violence externe, & je n'examinerai point ceux qui proviennent d'une cause interne & d'un vice organique.

Il est bien malheureux que des gens de l'art croient pouvoir réussir dans la réduction des luxations sans avoir fait une étude particulière des articulations & du jeu respectif des os, des ligamens, & des muscles qui les forment; c'est-là sans doute la source des fautes fréquentes qu'on commet, & dont je donnerai dans la suite des exemples : ce qu'il y a encore de pire, c'est que la confiance générale se porte sur la classe des renouveurs, qui entièrement dépourvus de connoissances d'anatomie, tiraillent au hasard les membres qu'ils veulent réduire, sont quelquefois heureux par leur témérité, mais exposent toujours à des tourmens vains & superflus. Et comment pourroit-il

en être autrement, quand on ne met point un juste rapport entre les moyens qu'on prend, & l'effet qu'il s'agit de produire?

La mécanique appliquée à l'union des os & aux efforts des ligamens ou des muscles, doit répandre le dernier degré de lumière dans l'airiologie des luxations, puisque les os agissent comme des leviers, les ligamens comme des puissances qui contre-balancent les efforts nuisibles, & les muscles comme d'autres puissances qui tantôt empêchent le déplacement, & tantôt le favorisent : cette réunion de la mécanique & des connoissances anatomiques, n'est pas seulement nécessaire pour rendre la théorie complète & satisfaisante, elle sert encore à éclaircir des cas douteux, à établir des préceptes solides pour la réduction, & à diriger les efforts du chirurgien avec précision & avec justesse. C'est souvent le peu de connoissances en ce genre qui éternise les disputes ; on en voit un exemple dans celle qui s'éleva autrefois au sujet de la rupture du tendon d'Achille, dont la futilité auroit été facilement démontrée, en partant de la cinquante-troisième proposition de l'ouvrage de *Borelli*.

Dans la suite des Mémoires que je me propose de publier, j'éviterai toute application de ce qu'on appelle *mathématiques transcendantes*, pour pouvoir être plus généralement entendu ; & si j'ai besoin d'en faire usage, comme cela est nécessaire dans les recherches sur le centre de gravité du corps humain, considéré dans le repos & dans le mouvement, je publierai ce Mémoire séparément, quoiqu'il ait quelque rapport avec les luxations du fémur. Toute science de faits est immense ; aussi, quoique je me borne à l'examen du mécanisme des luxations, & aux préceptes qu'on en peut déduire pour la réduction, il restera encore plusieurs points qui ne seront bien éclaircis que par la suite des temps, & quelquefois par des hasards heureux : telles sont certaines causes compliquées qui peuvent produire le déplacement des os, la détermination précise des signes diagnostics dans chaque cas particulier, le terme au-delà duquel on doit s'abstenir de procéder à la réduction, la manière d'être des nouvelles articulations qui se forment dans les luxations non réduites, la connoissance des cas où il y a simple distension des ligamens, ou bien rupture, &c. Quoique je puisse répondre à

470 APP. DES MATH. AU CORPS. HUM.
plusieurs de ces questions, je sens combien il reste encore de recherches à faire; & il seroit à désirer que les cas journaliers que fournit sur-tout la pratique des hôpitaux, fussent examinés avec des yeux assez clair-voyans pour en tirer toutes les lumières qu'on auroit lieu d'attendre.

Le mécanisme des luxations de la clavicule est le premier objet dont je vais m'occuper.

La suite au Journal prochain.

D E S C R I P T I O N

D'UN VICE DE CONFORMATION,

Observé à la région hypogastrique inférieure d'un jeune allemand;

Par M. DESGRANGES, chirurgien gradué, & conseiller du comité du collège royal de chirurgie de Lyon.

Mathieu Hem, *Matheus Usm*, de Cologne, ville d'Allemagne sur le Rhin, & fils d'un brûleur d'eau-de-vie, est le jeune-homme qui offre l'exemple, peut-être unique, d'un défaut de première

conformation intéressant les parties génitales , qui , par la singularité , mérite de fixer l'attention des sçavans.

Isen est actuellement âgé de vingt-un ans; sa stature est petite, d'environ quatre pieds six à sept pouces; ses cuisses sont arquées en dehors; il a peu de barbe, & sa voix est ordinaire..

On observe au-dessus des os pubis une tumeur, communément du volume d'une grosse pomme-reinette transversalement aplatie, dont la surface est d'un rouge vif, un peu grenue, & sensible au toucher. Au premier coup-d'œil, elle paroît d'une nature spongieuse, ayant cependant de la consistance : elle n'est pas réductible par le *taxis*, qui devient douloureux pour peu qu'on insiste, ce qui a limité mes recherches dans les différens examens que j'en ai faits.

Sur les parties latérales & déclives de la tumeur se remarquent, à droite & à gauche, deux conduits dont les orifices sont mous & dilatés, par où découlent sans cesse & involontairement les urines. Un stylet boutonné, légèrement courbé à son tiers supérieur, a pénétré avec aisance & sans faire souffrir, de quatre pouces de profondeur du côté gauche, & de près de cinq du côté

droit ; ce qui ne permet pas de douter que ce sont les urétères. Cette exploration doit être faite de bas en haut, puis en plongeant en quelque sorte dans le petit bassin. Au-dessus des orifices, on voit une bosselure ou élévation plus unie que le reste de la surface, qui cède un peu à la pression, & dont la gauche est plus saillante que la droite.

La tumeur, le matin au sortir du lit, est petite, du volume seulement d'un marron ; au milieu du jour & vers le soir, principalement lorsque *Isém* a beaucoup fatigué, elle est grosse comme le poing. Fixée précisément au-dessus des pubis, elle appuie par en-bas & se repose sur la verge, adhérant dans tout son contour aux enveloppes du bas-ventre, où l'on voit une peau mince & blanche comme une cicatrice.

Quelques personnes de l'art ont pensé qu'elle tire son origine de l'interstice des os pubis, dont la symphyse leur a paru distendue, entre-ouverte. Le malade, de son côté, assure que dans la marche il sent la rencontre ou le choc de ses os, ce qu'il exprime, à la vérité, d'une manière assez équivoque, parlant fort mal la langue françoise.... Pour moi je n'ai

pu me convaincre de cette diduction; la marche ferme & assurée de ce jeune homme, la longue route qu'il vient de faire à pied, l'irréductibilité de la tumeur & sa situation supérieure aux os pubis, me portent à être d'une opinion contraire.

Je dis que la tumeur est irréductible, parce que je n'ai jamais pu en diminuer le volume par la pression; parce que le malade lui-même ne peut aussi y réussir; parce que les bosselures ne font que céder au toucher, mais se ressituent bientôt, &c. La tumeur ne paroît pas creuse ou *cystique*, ni servir de réservoir à l'urine : il ne s'en est jamais écoulé plus une fois que l'autre, & on la voit continuellement suinter des deux orifices sus-mentionnés : d'où il est permis de conclure, ce me semble, que son changement de volume se doit à une vertu contractile, ou de resserrement & d'expansion, par le moyen de laquelle elle peut présenter plus ou moins de surface en des temps différens.

La verge est courte, ayant à peine deux pouces dans l'état de flaccidité, & tout au plus trois quand elle est dans une demi-érection, la seule qu'elle puisse atteindre, au rapport du malade. Sa

grosseur est ordinaire ainsi que sa couleur. Le gland est sans cesse découvert : au-dessous se trouve le frein ou filet bien distinct qui y fixe une petite portion de tégumens comme un reste de prépuce. Sa forme est aplatie, il n'a point d'ouverture, mais paroît être partagé en deux, offrant à droite & à gauche un lobe, & au milieu une face plate, rougeâtre, sensible, qui règne tout le long de la verge supérieurement, où se remarque un sillon qui semble un urètre ouvert. Avec quelque attention que l'on procède, on n'y découvre ni conduits, ni lacunes, ni cavités sensibles.

En abaissant la verge pour l'écarter de la tumeur, on apperçoit la sinuosité qui les sépare, & en y promenant une sonde, on ne pénètre nulle part. Le *raphé* manque absolument, excepté près du filet, dans l'étendue d'un pouce.

Le scrotum est dans l'état naturel, renfermant deux testicules de volume ordinaire ; les cordons sont un peu gros, faisant au-dehors une saillie sensible de chaque côté. Toutes ces parties, ainsi que la verge, paroissent organisées comme de coutume.

Une machine, présentant un bec d'aiguère écrasé, qui conduit dans un ré-

servoir, reçoit les urines, & préserve ce jeune homme des incommodités que lui procureroit l'écoulement habituel de ce liquide. Le scrotum qui en est sans cesse humecté, est roide, & presque toujours chargé d'une crasse blanche, espèce de sédiment urineux.

Une singularité frappante que présente encore *Mathieu Isen*, c'est qu'on ne découvre en lui aucune trace de l'ombilic, ce qui porte à croire que renfermé dans le sein de sa mère, il tiroit sa nourriture de la liqueur de l'amnion dans laquelle il nageoit.

Stalpart Vander-Wiel rapporte qu'en 1683, on faisoit voir à la Haye un enfant de quinze mois, né de pauvres parens, & auquel on n'avoit trouvé aucun vestige de cordon ombilical; il n'avoit pas non plus de nombril, mais à la place, on appercevoit dans la région hypogastrique, près des os pubis, une grande tache rouge & ronde, couverte d'une peau fine, & percée de deux trous par où l'urine s'écouloit. Cet enfant est mort à l'âge de trois ans, & l'observateur dit qu'il ne fut pas ouvert.

Le fait de *Stalpart* se rapproche infiniment de celui que nous avons recueilli. Comme *Isen*, l'enfant de la

Haye, encore renfermé dans la matrice, pouvoit avoir trouvé son aliment dans le liquide qui l'environnoit. Mais dans l'un & dans l'autre n'y avoit-il point de cordon ombilical qui répondit au lieu qui fait le sujet de nos remarques? Par la dissection n'auroit-on pas trouvé dans l'enfant Hollandois les vaisseaux ombilicaux, ou ces artères qui, partant de l'aorte entre la quatrième & la cinquième vertèbre des lombes, vont gagner la vessie, remontent ensuite en s'approchant l'une de l'autre pour se rendre au nombril, & faire partie du cordon ombilical? Y avoit-il une vessie dans le petit bassin surmonté d'un ouraque qui se terminoit au nombril? Que deviennent les canaux déférens? &c.

Voilà des questions qu'on pourra peut-être résoudre par l'examen anatomique de *Mathieu Isen*, quand la mort aura tranché ses jours; c'est pourquoi nous invitons les gens de l'art qui l'assisteront dans ses derniers momens, de n'en pas laisser échapper l'occasion, & de nous faire part de leurs découvertes; c'est le moyen de rendre complète cette observation intéressante.



Quoiqu'il n'y ait point d'ombilic ou de cicatrice ombilicale apparente au jeune Allemand qui fait le sujet de l'observation de M. Desgranges, il est très-probable que les vaisseaux ombilicaux existoient & formoient un cordon qui sortoit du ventre vers la partie supérieure de la tumeur vésicale urinaire, par le même écartement de la ligne blanche, où se manifeste cette tumeur. Est-il possible que l'embryon vive, se développe sans l'existence de ces vaisseaux qui lui portent la matière de sa vie, le sang, & qui rapportent ce fluide au placenta pour y subir une nouvelle élaboration ? L'embryon développé & parvenu au terme de six, sept, huit mois ; peut entretenir sa vie par ses propres forces, & en absorbant une partie de la sérosité lymphatique qui l'environne. Les cas de cordon ombilical, putréfié ou à double nœud très-serré, qu'on a vu à des enfans nouveau-nés & bien portans, autorisent à le penser ; mais avant ce terme l'embryon ne se nourrit que du sang qui lui est apporté du placenta par la veine ombilicale.

Dans presque tous les cas de vice de conformation de la vessie, tel que celui

478. VICE DE CONFORMATION.

dont M. Desgranges a donné l'histoire, les sujets n'ont pas d'ombilic comme le marquent les observations suivantes, extraites d'un manuscrit sur les maladies des voies urinaires, que l'auteur se propose de faire imprimer l'année prochaine.

Lorsque la vessie ne se forme pas complètement, qu'elle ne fait point un sac propre à recevoir & à contenir l'urine, ou quand sa partie antérieure manque, & qu'il n'existe que sa partie postérieure, où les uretères se terminent, cette partie s'élève, passe à travers un écartement de la ligne blanche au-dessus du pubis ; elle y forme une tumeur membraneuse rougeâtre, plus ou moins sensible, sans tégumens, où l'on voit deux petits trous qui sont les embouchures des deux uretères, & d'où l'urine sort involontairement & goutte à goutte. Les sujets ainsi conformés n'ont point ordinairement d'ombilic ou de cicatrice ombilicale à sa place naturelle, il siège immédiatement au-dessus de la tumeur vésicale, qui le cache en grande partie. Les exemples de cette conformation vicieuse de la vessie ne sont pas très-rare ; on en trouve dans les observations de Blasius, part. 4, obs. 6 ; de Stalpart Vander-Wiel, tom. ij, p. 359 ; de Bartholin, cent. 2, hist. 65 ; dans les Essais d'E-

Edimbourg, tom. iij, pag. 277 ; dans le *Journal Encyclopédique*, août 1756 ; dans le *Journal de médecine*, tom. v, p. 108, & tom. xxvij, pag. 26 ; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, an. 1761, où l'on rapporte une observation de Lemery, faite en 1741, & trois faits observés par M. Tenon ; enfin, dans le second volume des *Commentaires de médecine*, par une Société de médecins d'Edimbourg, pag. 437.

Ce dernier exemple a été donné par M. Innès, professeur du docteur Monro. Il concerne un jeune homme, âgé de trente-un ans, né de parens sains, & qui avoit au-dessus du pubis un fungus rougeâtre, semblable aux chairs qui végètent d'une plaie, & d'où l'urine sortoit involontairement. Cette excrescence étoit du volume d'une pomme de moyenne grosseur ; elle avoit de chaque côté une ouverture d'où l'urine s'écouloit, & dans laquelle on pouvoit introduire un gros stylet, long de six pouces, & courbé dans sa longueur. Cet homme l'adaptoit lui-même dans les orifices des uretères, & le conduisoit en arrière & vers le côté externe ; en portant profondément ce stylet, il ressentoit une légère douleur vers les reins, & le plus souvent du côté opposé à celui où le stylet

étoit introduit. L'urine couloit continuellement de ces ouvertures , à moins qu'il n'y eût quelque obstacle accidentel de chaque côté ; alors la rétention de cette humeur causoit une grande incommodité ; mais elle se dissipoit en portant un stylet dans l'uretère ; ensuite l'urine s'écouloit comme auparavant. La verge de cet homme étoit imparfaite , sans urètre , ayant une gouttière en place de ce canal , comme si elle eût été fendue dans sa longueur. On distinguoit dans l'écartement des corps caverneux , au périnée , un petit gonflement formé par les muscles du bulbe de l'urètre : on sentoit deux testicules au-dessous des anneaux. Le scrotum étoit vide & petit. Il n'y avoit pas le moindre vestige de nombril. Quand la verge étoit frottée , elle se gonfloit un peu ; mais il n'y avoit aucune émission de semence. Cet homme avoit très-peu de barbe en proportion de son âge. Il se monroit pour de l'argent , & disoit qu'il avoit des règles comme une femme ; mais il n'avoit aucune marque du sexe féminin , ni d'autre ouverture extérieure que celle des uretères & du rectum ; le sang qui paroissoit quelquefois , venoit de l'excoriation du fungus.

L'auteur du manuscrit cité plus haut,

a-vu ce vice de conformation à deux enfans qui ont été présentés à l'Académie royale de Chirurgie. L'un, âgé de huit ans, avoit au-dessus des pubis un fungus du volume d'une grosse noix, rougeâtre, enduit de mucosité, qui étoit un peu sensible, & qui saignoit quand on le touchoit. On y voyoit deux ouvertures peu éloignées l'une de l'autre, & d'où l'urine suintoit goutte à goutte, continuellement, & sans que l'enfant le sentît. Les os pubis paroissoient sans symphyse; ils étoient écartés entr'eux d'environ deux pouces & déjettés en dehors de manière qu'ils formoient avec les tégumens une protubérance oblongue, & qui s'étendoit de l'épine de l'os des hanches d'un côté à celle du côté opposé : au-dessus du fungus étoit un léger tubercule ou repli de la peau, qui annonçoit la trace de l'ombilic ou d'une cicatrice ombilicale. Audessous du fungus étoit la verge, qui avoit un pouce de longueur, & qui présentoit le long de son dos ou de sa partie supérieure un sillon rouge en forme de gouttière & large d'une ligne. Ce demi-canal sembloit être l'urètre fendu dans sa longueur; il commençoit à l'extrémité du gland, qui étoit applati & comme divisé en deux parties dans les deux tiers de son

épaisseur , & il se terminoit au pubis par un trou où l'on voyoit un petit tubercule. Les corps caverneux étoient aux côtés & au-dessous de ce sillon. Il y avoit au bas du gland un prolongement de peau , en forme de prépuce. Le scrotum étoit bien conformé, & contenoit les deux testicules : sa peau étoit brunâtre. Cet enfant avoit une entérocèle inguinale du côté gauche.

L'autre sujet étoit âgé de quinze ans , & demouroit à Bicêtre. Son urine sortoit également d'un fungus situé à la région du pubis. Il avoit les parties externes de l'excrétion de l'urine & de la génération, semblables à celles d'un autre enfant qui avoit le même vice de conformation. Celui-ci , âgé de dix-sept ans , est mort subitement à la suite d'une ivresse d'eau-de-vie. Son cadavre a été ouvert par M. Default , célèbre anatomiste de Paris. L'exacte ressemblance des parties externes de ces deux sujets , a donné lieu de croire qu'il n'y avoit pas de différence pour les parties internes. Voici ce que M. Default a observé sur le cadavre du dernier sujet.

Les os pubis étoient écartés entre eux d'environ trois pouces. Cet écartement , qui augmentoit la distance ordinaire des épines antérieures de chaque os ilium , étoit occupé supérieurement par un liga-

ment très-fort, très-épais, large d'un travers de doigt : ce ligament étoit recouvert par la peau qui lui étoit très-adhérente ; il affermissoit si bien les os pubis, que la démarche de l'enfant avoit été à peine vacillante. Au-dessous de cette partie s'élevoit un fungus ou tumeur charnue rouge, & dont la sensibilité s'étoit fait remarquer sur-tout pendant le froid. Ce fungus étoit de la grosseur d'un petit œuf de poule. Il avoit à sa partie inférieure deux trous d'où l'urine s'écouloit goutte à goutte. Il touchoit & étoit appuyé sur deux corps ronds, semblables à ceux qui résulteroient d'une division verticale du gland jusqu'au canal de l'urètre ; & c'étoit effectivement le gland ainsi conformé, sur lequel on remarquoit une gouttière formée par la paroi inférieure de l'urètre, comme lorsque ce canal existe. Vers le milieu de cette paroi & dans la partie de l'urètre, qu'on nomme dans l'état naturel, fosse naviculaire, s'élevoit un tubercule semblable au vern montanum ; aux côtés de ce tubercule étoient les deux orifices des conduits éjaculateurs. Au-dessous du gland se trouvoit un lambeau de peau imitant un prépuce fendu dans sa partie supérieure. Le périnée étoit un peu saillant, & présentait un petit scro-

484 VICE DE CONFORMATION.

rum, qui cependant ne contenoit pas les testicules. Ces organes étoient près du pubis, dans deux replis de peau qui, par leur figure & leur situation, ressembloient aux grandes lèvres des femmes. Ils avoient la même conformation que dans l'état naturel, & étoient seulement plus petits qu'ils ne le sont communément à l'âge de dix-sept ans. Les conduits déférens suivoient leur direction ordinaire, & se terminoient aux vésicules séminales. Ces vésicules étoient très-petites, & situées derrière la partie inférieure du fongus. M. Desault n'a pas trouvé de prostate. Les corps caverneux avoient leurs attaches aux os ischion & pubis, comme dans l'état bien conformé ; mais ils se portoit vers le fongus, où ils se terminoient après s'être réunis. La seule différence qui présentoient les muscles du périnée, c'est que les fibres du bulbo-caverneux étoient exactement transversales ; celles des ischio-caverneux avoient leur direction naturelle. L'extrémité inférieure du rectum étoit très-dilatée, & ressembloit à la vessie lorsqu'elle est pleine d'urine dans l'état naturel. Les deux trous urinaires du fongus étoient les orifices des uretères, qui s'y rendoient par une ligne très-courbe. On n'a pas vu d'ouraque ; il n'y avoit point

d'ombilic à la place ordinaire, ni de cicatrice, bien apparente ombilicale, au-dessus du fungus ; mais sous le ligament des pubis commençoit un repli du péritoine, où se trouvoit le cordon ligamenteux, qui résulte de l'oblitération de la veine ombilicale qui va au foie. La substance de ce fungus étoit formée d'un tissu membraneux, cellulaire & vasculaire ; sa sensibilité & l'insertion des uretères à sa base, marquoient que le bourgeon charnu étoit la partie postérieure de la vessie. Toutes les autres parties du corps de cet enfant étoient bien conformées.

L'examen extérieur de ces vices de conformation suffit pour ne pas se méprendre sur leur nature ; & la connoissance des cas où l'on a pu voir intuitivement l'état des parties, apprend que la vessie manque dans ces sujets, ou qu'il ne s'y trouve que sa partie postérieure & inférieure, où s'insèrent les uretères. On ne peut remédier à cette difformité. Comme l'urine s'écoule continuellement des orifices des uretères qui paroissent à la surface du fungus, & s'en écoule en plus ou moins grande quantité, suivant la nature & la quantité des boissons, suivant l'exercice, &c. il en résulte une incommodité bien désagréable, qui montre l'avantage d'avoir une

486 VICE DE CONFORMATION.

veffie, un réservoir dans lequel ce fluide puisse s'amasser & être retenu un certain temps. En effet, la propreté nécessaire pour la vie, demandoit ce réservoir. Aussi ceux qui en sont privés, & dont l'urine se répand sur la peau, sont-ils sujets à des cuissos, à des boutons, à des pèlats, à l'excoriation des tégumens, & à la mauvaise odeur que donnent leurs vêtemens, qui restent imbibés d'urine. Mais avec cette difformité, qui n'exige que des soins de propreté, & un urinal dans lequel l'urine puisse se répandre & s'amasser, on peut vivre plus de quarante ans. L'homme dont parle Blasius, avoit trente-cinq ans, & jouissoit d'une bonne santé. L'adulte que M. Tenon a examiné, étoit âgé de trente-sept ans; il se portoit bien; il n'avoit jamais été malade qu'une fois: sa mémoire, son esprit & ses sens étoient excellens; il ne sentoit aucun desir pour les femmes, & son espèce de verge n'avoit eu aucune érection. Les autres sujets que nous avons vus, étoient également impropres à la génération. Enfin, le musicien âgé de quarante-deux ans, dont l'histoire est consignée dans le Journal de médecine, tome xxvij, qui rendoit ses urines par un fungus au pubis, & qui avoit aussi un vice de confor-

mation aux organes sexuels, n'avoit jamais eu ni érection, ni desir du coït. Ces deux adultes n'avoient pas d'ombilic à la place ordinaire ; il étoit situé immédiatement au-dessus des os pubis : on le distinguoit à un pli cutané, étendu en manière de croissant au-dessus de la tumeur. M. Tenon a disséqué deux enfans nés avec le même vice de conformation ; l'un, âgé de deux mois, avoit au-dessus du pubis un corps membraneux, gros comme une mûre, plissé, brun, où se voyoient deux petits trous qui terminoient les uretères : deux lignes au-dessus de ce corps étoit un bouton cutané, gros comme un pois. M. Tenon ayant ouvert le ventre de cet enfant, conduisit intérieurement les artères ombilicales, la veine ombilicale & l'ouraque jusqu'à ce tubercule cutané auquel les vaisseaux s'attachoient. L'ouraque s'étendoit par son autre extrémité à la tumeur membraneuse formée par la partie postérieure de la vessie, dont toute la partie antérieure manquoit. M. Tenon vit clairement que le tubercule cutané étoit l'ombilic, qui, au lieu d'être situé comme à l'ordinaire, étoit, dans ce cas, immédiatement au-dessus du pubis ; en sorte que les artères ombilicales & l'ouraque étoient plus courts, & la veine ombili-

cale plus longue que dans l'état naturel.

L'autre enfant mourut âgé de trois mois. M. Tenon remarqua que les urètres aboutissoient aux deux trous de la tumeur vésicale qui sortoit par la ligne blanche au-dessus du pubis ; & dans le voisinage de l'ombilic , les vaisseaux qui entroient dans la composition du cordon ombilical , aboutissoient immédiatement au-dessus de la tumeur à l'ombilic. L'ouraque avoit tout au plus deux lignes de long.

OBSERVATION

*Sur une Alopécie des plus rares ; par
M. DUBROCA, médecin à Toulouse.*

Au commencement de janvier 1785, M. Lamouroux , notaire royal , procureur du roi en la ville & juridiction de la Plume , ainsi que procureur au siège & bailliage de Bruillois , province de haute Guienne, diocèse de Condom, fut atteint, à l'âge de vingt-huit ans, d'une alopécie des plus rares & des plus singulières ; tous ses cheveux, la barbe, les sourcils, les cils, & tout le poil de son

corps , lui tombèrent dans l'espace d'un an , à l'exception de celui des parties génitales , qui , selon ce qu'il dit , n'en furent pas entièrement dénuées.

Ce qu'il y a de très-remarquable , c'est que quelque temps après la dépilation , qui ne fut complète que dans le cours d'un an , il lui revenoit quelques poils blancs au menton , qui sont retombés , pour la plus grande partie , & ont repoussé tels qu'ils étoient avant leur chute primitive , peut-être même un peu plus noirs : ses cheveux sont aussi actuellement un peu plus châtains. Cette espèce de mue , je veux dire la chute & le retour de ses cheveux , s'est passée dans l'espace d'environ trois ans , époque où , sur la fin , ils sont revenus fort épais , ainsi que la barbe , les cils & les sourcils.

Cet événement a été connu de toute la ville & de plusieurs endroits circonvoisins : je l'ai communiqué à des professeurs en médecine de l'université de Toulouse , ainsi qu'à d'autres médecins , qui ont pris plaisir à voir le sujet , qui leur a paru robuste & pléthorique , de même qu'il l'a toujours été.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1788.

La colonne du mercure, dans le baromètre, s'est soutenue, le premier, à 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$; du deux au huit, elle s'est abaissée de 27 pouc. 11 lign. à 27 pouces 4 lignes. Du neuf au trente-un, elle s'est soutenue de 28 pouces à 28 pouces 9 lignes. La plus grande élévation a été 28 pouces 9 lignes: la moindre 27 pouces 4 lignes; ce qui fait une différence de 17 lignes pendant ce mois.

Le thermomètre a marqué, du premier au quinze au matin, deux fois $\frac{1}{2}$ degré au-dessous de 0, une fois 0, & de 1 à 5 au-dessus; à midi de 1 à 9; au soir une fois $\frac{1}{4}$ au-dessous de 0, une fois 0, & de 1 à 8 au-dessus. Du seize au trente-un au matin une fois 2, une fois $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0, deux fois 0, & de 1 à 4 au-dessus; à midi de 1 à 7; au soir deux fois 0, & de 1 à 5 au-dessus.

Du premier au quinze, les vents ont soufflé huit fois N.; une fois N-E., une fois N-N-O., une fois S., quatre fois S-O. Le ciel a été clair un jour, couvert huit, & variable six jours. Il y a eu douze fois de la pluie, quatre fois du brouillard, dont trois fois bas & épais.

Du 16 au 31, les vents ont soufflé trois jours N., un jour N.-E., un jour E., deux jours N.-O., un jour S.-O., deux jours S., quatre jours O., un jour S.-S.-O. matin, E. soir, un jour S. matin, S.-O. soir. Le ciel a été clair deux jours, couvert deux jours, & variable douze jours. Il y a eu quatre fois de la pluie, grêle une fois, & brouillard quatre fois. Pendant les quinze premiers jours, l'hygromètre a été constamment de 0 à 2 au-dessous; du 16 au 31, il ne s'est élevé que quatre fois au-dessus de 0 de 1 à $\frac{1}{2}$.

La température a été très-pluvieuse du 1^{er} au 9, mais très-douce du 1^{er} au 7, où elle s'est refroidie par N. Le plus grand froid a marqué, dans la première quinzaine, $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0 les douze & quinze, & 0 le onze par N. & N.-E.; elle a été moins douce, moins pluvieuse, & un peu moins humide pendant la seconde quinzaine, quoique les vents aient été fort variables & moins N. Le plus grand froid a marqué 2 au-dessous de 0 le seize par N.-E., $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0 le trente, & 0 les vingt-un & trente-un par N. & N.-E. Cette température a conservé les fleurs des soucis & des tagètes, & des feuilles à quelques arbrustes.

: Cette constitution a continué d'entre-

tenir les affections catarrhales & rhumatismales ; elles ont dominé , avec cette différence qu'elles se sont portées plutôt vers la poitrine que vers le bas-ventre , comme dans le mois dernier : aussi on a vu beaucoup moins de dévoiemens , de dyssenteries , mais beaucoup plus de toux , de rhumes & de fluxions catarrhales : celles-ci , pour la plupart inflammatoires , & assez constamment accompagnées de signes de crudité , vulgairement dits *putrides*. Les fluxions de poitrine ont presque toutes été compliquées d'affections rhumatismales ; elles ont exigé des saignées répétées , les vésicatoires ; elles ont été très-orageuses , & la coction lente. Les sueurs , qui se manifestoient entre le cinq & le six , étoient critiques , mais n'avançoient point la coction : rarement les malades ont été en état d'être purgés avant le quinze de la maladie ; quelques-unes ont dégénéré en suppuration. Il y a eu beaucoup de fièvres mésentériques ou nerveuses , vulgairement & improprement appelées *malignes*. On a vu quelques-unes de ces fièvres se manifester après plusieurs accès de fièvre tierce , & s'enter même sur les fluxions de poitrine rhumatismales-bilieuses.

Celles-ci ont été très-orageuses ; elles

se manifestèrent entre le six & le sept de la fluxion de poitrine. Les symptômes de celle-ci disparurent presque subitement, comme les justes craintes du sept ; mais alors les malades devinrent sourds ; le poulx, de large & mou, ferré, petit & concentré ; la peau, d'humide & douce, devint sèche & brûlante ; la tête se prit dès le second jour de l'invasion, un délire violent survenoit dès le quatre, & continuoit jusqu'au dix-sept. Les vésicatoires aux jambes, les boissons acidulées, telles que l'orangeade, l'oxymel simple ajouté aux infusions de chicoracées & borraginées, furent employés après les béchiques & les adoucissans, ainsi que le tartre stibié à petite dose. Ces maladies se terminèrent heureusement par d'abondantes évacuations bilieuses, & la surdité disparut du 20 au 22 ; mais après deux à trois jours de convalescence, il reparut de la toux, de l'oppression, du sang dans les crachats ; le lait coupé avec une infusion de marrube blanc, ensuite le lait pur, dissipèrent promptement cette insurrection de symptômes de la première maladie. Les fièvres rouges, la rougeole & les coqueluches ont été communes, les attaques d'apoplexie fréquentes, & beaucoup de fièvres irrégulières dépendantes du défaut de la transpiration.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J A N V I E R 1788.

(Nota. Ce signe o-indique les degr. de froid au dessous de zéro.)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A sept heures du mat.	A midi	A neuf heures du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Degr.	Degr.	Degr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	4, $\frac{1}{2}$	7,	5,	28	28	28
2	5, $\frac{1}{2}$	8,	8,	27 $11, \frac{1}{2}$	27 $10, \frac{1}{4}$	27 $6, \frac{1}{2}$
3	5, $\frac{1}{2}$	9,	5,	27 4,	27 4,	27 $4, \frac{1}{2}$
4	4, $\frac{1}{2}$	8, $\frac{1}{4}$	5,	27 $5, \frac{1}{2}$	27 6,	27 $7, \frac{1}{2}$
5	4,	8,	6,	27 8,	27 6,	27 $6, \frac{1}{2}$
6	5,	6, $\frac{1}{4}$	5,	27 6,	27 $6, \frac{1}{2}$	27 7,
7	4,	5, $\frac{1}{2}$	3, $\frac{3}{4}$	27 8,	27 9,	27 $10, \frac{1}{2}$
8	3, $\frac{1}{2}$	5,	4,	27 $10, \frac{1}{2}$	27 $10, \frac{3}{4}$	27 $10, \frac{1}{2}$
9	3,	4,	3,	28	28	28
10	1,	3, $\frac{1}{4}$	1,	28 1,	28 $1, \frac{1}{4}$	28 $1, \frac{1}{4}$
11	0-0	1,	0-0	28 3,	28 4,	28 $4, \frac{1}{2}$
12	0- $\frac{1}{2}$	2,	2,	28 4, $\frac{1}{4}$	28 $4, \frac{3}{4}$	28 5,
13	1, $\frac{1}{2}$	3, $\frac{1}{2}$	3,	28 4,	28 $3, \frac{1}{2}$	28 $2, \frac{1}{2}$
14	2, $\frac{1}{2}$	6,	1,	28 $1, \frac{1}{2}$	28 $1, \frac{1}{2}$	28 3,
15	0- $\frac{1}{2}$	1, $\frac{1}{2}$	0- $\frac{3}{4}$	28 6,	28 6,	28 $7, \frac{1}{2}$
16	0- 2	1, $\frac{1}{2}$	1,	28 9, $\frac{1}{2}$	28 9,	28 $9, \frac{1}{2}$
17	1,	3,	2, $\frac{1}{4}$	28 9,	28 $9, \frac{1}{4}$	28 $8, \frac{1}{2}$
18	1,	1, $\frac{3}{4}$	1, $\frac{1}{2}$	28 5,	28 4,	28 1,
19	1,	3, $\frac{1}{4}$	3,	27 $10, \frac{1}{2}$	27 $10, \frac{1}{2}$	28
20	1,	4,	1, $\frac{1}{2}$	28 3,	28 4,	28 $5, \frac{1}{2}$
21	0-0	3,	2,	28 6,	28 6,	28 5,
22	2, $\frac{3}{4}$	6,	3,	28 $2, \frac{1}{2}$	28 $2, \frac{1}{2}$	28 $2, \frac{1}{2}$
23	2,	6,	4, $\frac{1}{2}$	28 4,	28 4,	28 $3, \frac{1}{2}$
24	4,	6,	5,	28 $2, \frac{1}{2}$	28 2,	28 1,
25	4, $\frac{1}{2}$	6,	4, $\frac{1}{2}$	28 $1, \frac{1}{4}$	28 $2, \frac{3}{4}$	28 3,
26	4,	7,	4,	28 3,	28 3,	28 $1, \frac{1}{2}$
27	2,	5,	1,	28 $1, \frac{1}{2}$	28 $1, \frac{1}{2}$	28 $2, \frac{1}{2}$
28	1,	5, $\frac{1}{2}$	2,	28 $4, \frac{1}{4}$	28 4,	28 $4, \frac{1}{2}$
29	2,	5, $\frac{1}{2}$	3,	28 4,	28 4,	28 $4, \frac{1}{2}$
30	0- $\frac{1}{2}$	2,		28 4,	28 $4, \frac{1}{4}$	28 4,
31	0-0	1, $\frac{1}{2}$	0-	28 2,	28 $2, \frac{1}{2}$	28 1,

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>A 7 heures du mat.</i>	<i>A midi.</i>	<i>A 9 heures du soir.</i>
1	N. brouill. épais.	N. brouill. épais.	Co. cl. da. l'a.-m.
2	S. clair en par. v.	S. couv. vent.	Co. pl. ap.-m. g. v.
3	S. pluie.	S-O. soleil.	Clair.
4	S-O. co. en gr. p.	S-O. cl. par int.	Cl. e. p. pl. ap.-m.
5	S-O. cl. int. p. la n.	S-O. co. pl. d. la n.	Co. pl. d. l'ap.-m.
6	S-O. pl. pe. la nuit.	S-O. pluie.	Pluie.
7	N. pl. pen. la nu.	N. couv.	Co. pl. l'apr.-m.
8	N. couv. pluie.	N. couvert.	Co. n. l. 10 h. 3' f.
9	N. couv.	N. couv.	Clair.
10	N. clair.	N. couv.	Clair.
11	N. brouill. épai.	N. brouil. épais.	Brouill. épais.
12	N. brouill. épai.	N. brouil. épais.	Couvert.
13	N. brouillard.	N. brouillard.	Couv.
14	N. clair en part.	N-O. un p. d. f. pl.	Clair.
15	N-E. clair.	N-E. clai. en pa.	Clair.
16	N-E. cl. lun. p. q. à 10 h. 6' soir.	N-E. clair.	Couv. en partie.
17	N-O. convert.	N-O. couv.	Couvert.
18	S-O. couv. ve. piq.	S-O. cl. ve. piq.	Co. un peu de v.
19	N-O. couv. ven.	N-O. f. pl. grêl. v.	Couvert, vent.
20	N-E. clair.	N. clair.	Brouillard.
21	E. clair.	E. couvert.	Co. fol. l'ap.-m.
22	O. co. pet. pl. v.	O. clair, vent.	Clair, vent.
23	O. clair. pl. lu. à 8 h. 8' mat.	O. clair.	Couv.
24	S. couvert.	S-O. couv.	Conv.
25	O. clair.	O. couvert.	Couvert.
26	O. brouillard.	O. couvert.	Clair.
27	S. clair.	S. cl. co. ap.-m.	Clair en partie.
28	S. cl. lége. bro.	S. clair.	Co. dan. l'ap.-m.
29	S-S-O. brouill.	E. soleil.	Cl. co. l'apr.-m.
30	N. cl. u p. d. v. d. q. à 1 h. 24' mat.	N. cl. en par. v.	Couvert, vent.
31	N. couv.	N. couvert.	Couvert.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chaleur.....	9 deg.	le 3
Plus grand degré de froid.....	2	le 16
Chaleur moyenne.....	4 $\frac{1}{2}$ deg.	
Plus grande élévation du	pouc.	lig.
Mercure.....	28	9 $\frac{1}{4}$
Moindre élév. du Mercure....	27	4
Elévation moyenne.....	28	$\frac{5}{8}$
Nombre de jours de Beau.....	7	
de Couvert.....	11	
de Vent.....	5	
de Brouillard.....	7	
de Pluie.....	9	
de Grêle.....	1	
Quantité de Pluie.....	1 pouce	4 lignes 8 dixièmes.
Le vent a soufflé du N.....	12 fois.	
N-E.....	2	
N-O.....	2	
S.....	5	
S-O.....	4	
S-S-O.....	1	
E.....	1	
O.....	4	

TEMPÉRATURE: La première partie a été humide & douce; elle a été un peu plus sèche & froide vers les derniers jours.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de janvier 1788;
par M. BOUCHER, médecin.*

Il a très-peu gelé ce mois ; la liqueur du thermomètre n'a été observée qu'un seul jour, le 16, au-dessous du terme de la congélation. Dans certains jours, elle a approché de celui du tempéré.

Quoique le temps ait été couvert ou nuageux tout le mois, il n'a presque pas plu après le 7. Aussi, de ce jour jusqu'au 31 du mois, le mercure dans le baromètre a été constamment observé au-dessus du terme de 28 pouces : le 16, il s'est élevé à celui de 28 pouces 6 lignes $\frac{1}{2}$; il étoit descendu le 3, au terme de 27 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$.

Il n'est tombé de la neige que le 14 & le 15, & en très-petite quantité.

Il y a eu plusieurs jours de brouillards, & sur-tout dans les derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 7 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 8 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 3 lignes.

498 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

7 fois du Nord vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 9 jours de temps couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

1 jour de grêle.

11 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de janvier 1788.

La maladie aiguë, qui a dominé ce mois, étoit la péripneumonie bilioso-grangréneuse, dont nombre de personnes ont été les victimes, là plupart, parce que le caractère de la maladie n'avoit pas été bien connu dans son début : il y a eu néanmoins aussi des pleuro-péripneumonies du genre inflammatoire, & des rhumatismes-goutteux du même genre.

Nombre de personnes, dans le peuple surtout, ont été attaquées de la fièvre catharrale-putride. Presque tous ceux qui ont été conduits par un traitement convenable, ont échappé. Les brouillards ont amené des angines vers la fin du mois.

Les rhumes & les fluxions de poitrine qui n'avoient pas été traités selon les règles de l'art, avoient dégénéré en pulmonie ou en fièvre hectique.

Les fièvres tierces & double-tierces reparoissoient : il en étoit de même des récidives des fièvres quartes automnales.

La petite vérole a commencé à se montrer ; mais elle a été bornée à un petit nombre de familles.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, pour l'année 1784, avec l'histoire pour la même année, in-4°. A Berlin, chez Decker, 1786.

S U I T E E T F I N.

III. *Détermination de la salubrité de l'air atmosphérique dans différens endroits, compris dans l'étendue de seize milles, par M. ACHARD.*

L'auteur remarque d'abord que les physiciens, contents d'avoir reconnu que l'air est d'autant moins propre à la respiration, qu'il est plus phlogistique, qu'il devient mortel même dès la première respiration, lorsqu'il est entièrement saturé de phlogistique, & satisfaits d'avoir trouvé les moyens de déterminer les rapports de la phlogification de l'air ou le degré de sa salubrité, ils se sont bornés à rechercher les opérations par lesquelles l'air, renfermé dans cer-

taines limites, est gâté ou amélioré, sans donner beaucoup d'attention à l'examen de la salubrité de l'air de l'atmosphère, en tant qu'elle dépend de circonstances particulières & locales. Il observe ensuite que ce sujet est néanmoins très-intéressant, autant par son influence sur la santé des hommes, que par les nouvelles vues qu'il peut donner sur différens moyens encore inconnus, par lesquels la nature rétablit l'air atmosphérique. M. *Achard* ajoute qu'il a entrepris des recherches expérimentales, & dont le but est, dit-il, de déterminer le rapport de la salubrité de l'air à différentes heures du jour, dans différentes saisons, dans des endroits différens par leur situation, leur élévation, leurs environs, la nature du sol, & leur habitation, & où par conséquent il se trouve une grande variété dans les circonstances locales. »

« Suivant cet Académicien, les recherches que les physiciens ont faites sur l'air peu propre à la respiration, & sur les opérations par lesquelles il est rendu nuisible aux animaux, ont prouvé d'une manière qui ne laisse aucun doute, que c'est du phlogistique auquel il est combiné, & avec lequel il a une très-grande affinité, que proviennent ses qualités nuisibles : & d'après cette supposition, il adopte le sentiment de certains physiologistes, qui prétendent que le principal effet de l'air, dans la respiration, consiste à purger, pour ainsi dire, les poumons des émanations phlogistiques qui en exhalent continuellement ; ajoutant que « le phlogistique ne rend donc l'air impropre à la respiration, qu'autant qu'il le prive de la propriété de se combiner assez aisément, & en assez grande quantité avec le phlogistique qui émane du

poumon , & dont l'évacuation non-interrompue est d'une nécessité absolue pour l'entretien de son mouvement , & par conséquent de la vie. Donc, continue-t-il , la salubrité de l'air sera en raison inverse de la quantité de phlogistique qu'il contient , ou , ce qui revient au même , en raison directe de son aptitude à en recevoir une plus grande quantité. »

Cette doctrine a déjà été combattue , & nous doutons que les expériences de M. Achar d soient propres à la soutenir. Il nous semble du moins qu'il faudroit préalablement s'assurer que l'opinion établie sur l'insalubrité des habitations basses , des séjours dans les endroits marécageux , &c. est erronée : il faudroit prouver que l'air trop chargé de phlogistique , tue exclusivement , par la raison qu'il est incapable d'absorber le phlogistique qui s'exhale dans les poumons , & que l'impossibilité de fournir le *pabulum vitæ* n'y a aucune part. Cette assertion paroît difficile à soutenir , quand on considère l'espèce de bien-être , ce sentiment délicieux qu'éprouvent principalement les poitrinaires pendant qu'ils respirent de l'air déphlogistiqué. Nous ne pensons pas que cet effet puisse être attribué à l'absorption plus parfaite du phlogistique par l'air du feu , attendu que l'on ne sauroit supposer que l'air atmosphérique soit incapable de s'emparer aussi promptement & aussi complètement que l'air déphlogistiqué , de la portion de phlogistique qui s'exhale dans les poumons , puisqu'il est de fait que l'air en absorbe constamment jusqu'à ce qu'il en soit entièrement saturé , & qu'on ne peut point croire que l'air atmosphérique le soit déjà à un point assez considérable , pour que le phlogistique du

poumon trouve de la difficulté à s'y incorporer.

Mais revenons à M. *Achard* : il ne fait mention dans ce Mémoire que de deux moyens de connoître le degré de phlogification de l'air ; savoir , de l'air nitreux & de l'air inflammable. Cette circonstance , jointe à la manière dont il parle de ces eudiomètres , ne font pas supposer que lors de la rédaction de cette dissertation , il se fût déjà procuré les éclaircissemens qu'il expose dans le Mémoire précédent.

Dans le cours de ces expériences , l'auteur a eu soin de soumettre aux épreuves des deux sortes d'eudiomètres , les airs dont il a cherché à constater le degré de phlogification , tant pour donner à ses recherches toute l'étendue qui pourroit les perfectionner , que pour comparer les résultats , & s'assurer par-là des degrés de confiance que chacune des deux méthodes peut mériter. Nous n'entrerons point dans le détail de la description de l'appareil , ni dans celui des précautions qu'il a employées pour se garantir le plus qu'il lui seroit possible de l'erreur ; nous ne rapporterons pas non plus le dénombrement des lieux où ont été pris les airs qu'il a soumis aux expériences : nous présenterons seulement une partie des observations qui paroissent découler des résultats de ces expériences ; résultats qui eux-mêmes sont exposés dans une table très-bien conçue.

La première observation est exposée en ces termes : « Il paroît d'abord qu'il ne se trouve pas la moindre harmonie entre les degrés de salubrité de l'air , indiquée par l'eudiomètre à air nitreux , & par celui à air inflammable ; mais au contraire une opposition très-marquée. L'air

qui, à en juger par l'épreuve de l'air nitreux, paroît le plus propre à la respiration, étant celui qui, par l'essai avec l'air inflammable, paroît y être le moins propre ». Dans cette opposition des phénomènes, M. Achard a examiné auquel des deux eudiomètres il falloit donner la préférence, & il a reconnu que c'étoit à celui à air nitreux, par les raisons qu'il se propose de développer dans un autre Mémoire. Nous croyons toutefois devoir observer que M. Achard semble se trouver en contradiction, en avançant que *l'air nitreux fait connoître la quantité de phlogistique unie à l'air*, sans que les autres matières hétérogènes, & principalement les parties aqueuses dont il est chargé, y influent, avec ce qu'il a démontré dans le Mémoire précédent, où il établit que *l'alkali volatil qui se trouve dans les endroits où il y a beaucoup de matières animales en putréfaction, forme avec l'acide nitreux un nitre ammoniacal*.

Voici quelques autres conséquences que M. Achard tire des résultats des expériences faites avec l'eudiomètre à air nitreux. 1°. Il se trouve une variété très-marquée dans l'état de salubrité de l'air au même endroit en différens temps. 2°. L'heure du jour ne paroît pas avoir une influence particulière & constante sur la qualité de l'air. 3°. Le temps, soit qu'il soit sombre ou clair, sec ou humide, calme ou venteux & orageux, ne paroît avoir aucune influence sur le degré de salubrité de l'air. 4°. La chaleur de l'atmosphère & sa différente pression, n'a point d'influence marquée sur la bonté de l'air.

Ces conclusions ne paroissent-elles pas indiquer un abus dans les termes, & une confusion

dans les idées , en regardant comme une même chose l'air salubre , & l'air qui subit une diminution considérable de volume , en le mêlant avec de l'air nitreux , & *vice versa* , comme insalubre celui qui , à l'épreuve de l'air nitreux , donne des marques d'un mélange avec beaucoup de phlogistique ? Le morceau suivant , qu'on lit un peu plus loin dans ce Mémoire , nous confirme dans ce soupçon.

« L'on se seroit naturellement attendu à trouver le meilleur air dans les endroits les moins habités , les plus élevés , les plus secs , & particulièrement dans ceux qui sont éloignés des marais & des eaux stagnantes , & l'on ne sauroit voir , sans beaucoup de surprise , que l'expérience prouve exactement le contraire , puisque c'est dans les endroits les plus habités que l'air est le meilleur. De plus , les autres circonstances restant les mêmes , l'air est moins bon à une certaine hauteur que plus près de la surface de la terre , comme le prouve la différence entre celui qui fut recueilli en même temps au pied & sur la plate-forme de l'observatoire. Enfin les endroits les plus secs , les autres circonstances étant les mêmes , ont l'air le moins salubre , comme le prouve l'air de la rue de Bernau , avec celui qui a été pris hors de la porte sur la colline de Neuenhagen , avec l'air des autres villages ; enfin , celle de l'air dans le village de Kotzen , entouré de prés & de marécages , avec celui qui a été pris à la distance d'un quart de mille sur la colline élevée de cent pieds ». Mais ne précipitons rien. M. Achar d' promet de donner dans un autre Mémoire tous les éclaircissemens nécessaires pour accorder ces résultats

résultats des expériences eudiométriques, avec ce que l'observation journalière nous apprend de contraire.

Nous seroit-il permis d'engager M. *Achard* à répéter ces expériences, à substituer le phosphore aux autres moyens de s'assurer du degré de phlogistication de l'air, à ne pas perdre de vue dans ce travail les réflexions que lui ont suggérées les recherches consignées dans le *Mémoire* précédent, & enfin à ne pas encore se presser de décider que l'eudiomètre est la vraie, & principale pierre de touche de la salubrité de l'air en général? Il ne sert qu'à nous faire connoître l'aptitude d'un tel air à recevoir du phlogistique, & à diminuer de volume en conséquence de l'action du phlogistique sur lui. Il ne nous semble pas que cela veuille dire qu'un tel air est salubre à un tel degré: car certainement l'air peut être vicié de plusieurs manières, sans que l'addition du phlogistique découvre ces défauts, ou du moins le degré de son altération. Nous renvoyons au *Mémoire* même pour le reste des conclusions, qui ne semblent pas moins paradoxales, & que l'auteur entrevoit pouvoir rendre vraisemblables.

IV. *Mémoire sur l'effet produit par l'addition de différens corps à l'eau, relativement au degré de chaleur dont elle est susceptible dans l'ébullition; par M. ACHARD.*

Il suffira d'exposer les conclusions générales qui découlent des expériences indiquées sur les tables jointes à cette dissertation. Les voici dans les propres termes de l'auteur.

« L'examen de ces tables fait connoître en général: 1°. Que la quantité de la substance,

ajoutée à l'eau, influe sur le changement qui en résulte à l'égard du degré de chaleur qu'elle prend en bouillant; mais que cette influence a des bornes, & que pour chaque substance il y a une quantité fixe & déterminée qui produit le *maximum* de cet effet; en sorte que cette quantité étant ajoutée, l'addition d'une plus grande quantité ne produit plus aucun effet. Par exemple, une drachme de limaille de fer produit une diminution de $\frac{10}{100}$; deux drachmes n'en produisirent pas une plus grande; donc la première drachme avoit déjà produit le plus grand effet possible, & l'addition d'une plus grande quantité n'occasionna plus de changement. Au contraire, une drachme d'antimoine diaphorétique produisit une diminution de $\frac{5}{100}$; deux drachmes, une diminution de $\frac{6}{100}$; trois drachmes, une diminution de $\frac{7}{100}$, & la quatrième drachme n'augmenta plus l'effet; la diminution resta de $\frac{7}{100}$: donc la quantité d'antimoine diaphorétique nécessaire pour produire le *maximum* de la diminution de degré de chaleur que prend l'eau en bouillant, est comprise entre deux & trois drachmes: elle étoit comprise entre 1 grain & 60 grains pour la limaille de fer: donc la quantité de chaque substance nécessaire pour produire l'effet en question dans le plus grand degré, quoique déterminée pour chaque substance, est différente suivant sa nature. 2°. Qu'entre toutes ces substances mises en expérience, il n'y a que le mercure coulant, le sang de dragon, la sanderaque, la colophane & la cire blanche, qui étant ajoutés à l'eau en différentes quantités, ne causent pas de changement dans le degré de chaleur qu'elle prend en bouillant. 3°. Que de toutes les substances que

j'ai ajoutées à l'eau , & qui changent le degré de chaleur qu'elle prend dans l'ébullition, il n'y a que la térébenthine, l'huile exprimée de jaunes d'œufs, l'huile d'amandes douces, l'huile d'olives, l'huile de lin, l'huile d'anet, l'huile d'anis & le camphre, qui augmentent la chaleur dont elle est susceptible: toutes les autres substances la diminuant du plus ou moins. 4°. Qu'il ne paroît pas y avoir aucun rapport entre la pesanteur spécifique des corps, & la propriété qu'ils ont de diminuer le degré de chaleur de l'eau dans l'ébullition. 5°. Que les corps, en tant qu'ils forment différentes classes ou appartiennent à différens règnes, ne paroissent pas se distinguer par la propriété qu'ils ont de diminuer le degré de chaleur de l'eau bouillante, vu que dans les corps appartenans aux trois règnes, il s'en trouve qui produisent des diminutions également considérables. 6°. Que l'état de division des corps influe beaucoup sur le changement que leur addition porte au degré de chaleur que l'eau prend en bouillant: Le bismuth pulvérisé occasionne une diminution de $\frac{1}{10}$; la même quantité en un morceau ne produit qu'une diminution de $\frac{3}{10}$. La pierre à chaux de Rudersdorf, pulvérisée, produit une diminution de $\frac{1}{10}$, tandis que la même quantité en un morceau ne produit qu'une diminution de $\frac{3}{10}$: donc plus la substance ajoutée à l'eau, est divisée & réduite en petites parties, plus est grande la diminution qu'elle produit dans le degré de chaleur que l'eau prend en bouillant. »

Nous remarquerons enfin que M. *Achard* a observé que la chaleur de l'eau bouillante diffère souvent, toutes choses d'ailleurs égales, sans qu'il soit possible d'en assigner la cause,

& sans que cette différence soit en rapport avec les variations barométriques.

V. *Notices relatives à l'histoire naturelle du Camphrier hors de sa patrie, & particulièrement dans le nord de l'Allemagne; par M. GLEDITSCH.*

On trouve dans ce Mémoire des détails historiques sur la transplantation du camphrier en Europe, & sur les succès qu'elle a eus.

Cet arbre a fleuri deux fois à Berlin, & une fois à Dresde; mais sans suivre l'auteur dans les détails où il entre à ce sujet, nous nous contenterons de copier les caractères de sa fleur, indiqués à la fin de son Mémoire.

LAURUS CAMPHORIFERA, Japonica KÆMPFERI, *amanitates exotic.* pag. 770, tab. 770. *Camphorifera arbor ex qua camphora officin.* HERMAN. Lugd. Batav. p. 118. Vide & THUNBERG, *Flor. Japon.* p. 173.

COROLL. I. Petala, rosacea, calycina, 5-6, partita, hypocarpa, persistens, laciniis erectis, patentibus ovato-acuminatis, exterioribus alternis.

NECTAR, Tubercula, 2-3, sita inter filamenta & germen.

STAM. Filamenta 9, corollâ breviora, eademque inserta obtusa compressa: triplici ordine disposita. Antherae margini filamentorum superiori utrinque adnatæ.

GLANDULÆ 2. Globosæ petiolatæ, basi singuli filamenti interioris ordinis insertæ.

PISTIL. Germen subovatum, stylus simplex incrassatus, leviter inclinatus longitudine staminum; stigma erectum obtusum.

PERICARP (ex fide auctorum) Drupa globosolocularis in fundo basi persistentis corollæ vestita.

SEMEN. Nux globosa nucleò globoso foeta.

VI. *Mémoire sur la transmutation des terrés & des pierres, & sur leur passage d'un genre dans un autre ; par M. GERHARD.*

Ce Mémoire très-étendu, divisé en deux parties, contient des preuves incontestables de la transmutation des terres & des pierres, opérée dans le grand laboratoire de la nature. C'est par un enchaînement de raisons *à priori* & de faits, que l'auteur met en évidence cette vérité. On sent qu'il est impossible de donner une idée satisfaisante d'une pareille dissertation, à moins d'en copier la plus grande partie, ce qui nous meneroit beaucoup trop loin. Nous en présenterons seulement un passage, qu'on peut détacher, qui concerne un sujet très-intéressant, & qui a fixé l'attention de tous les physiciens, c'est-à-dire, le problème de la conversion de l'eau en terre.

« Ces prémices, dit M. Gerhard, m'autorisent à reproduire une assertion que j'ai déjà avancée ailleurs : c'est que la terre de caillou, ou vitrescible, est la première en simplicité, & que de celle-ci combinée avec le phlogistique, mais en différentes manières & en différens degrés, se sont formées la terre d'alun, celle de chaux & la terre pesante (a) : car d'abord l'existence d'un principe phlogistique dans les terres alkales, est palpable ; & ensuite on ne peut

(a) Histoire du règne minéral, tom. ij, p. 167 & 294.

nier que la transmutation de la terre vitrescible en terre alkaline, n'ait lieu dans les végétaux. L'hiver dernier, des bulbes de jacinthe & de safran m'en ont convaincu démonstrativement. J'en mis végéter douze de chaque espèce dans des caraffes de verre. Celles de la première étoient exactement du poids de dix-huit loths; les autres en pesoient quatre & demi. Je leur donnai à toutes précisément la même eau; une eau nivale, recueillie dans des vases de verre, dans le même temps & sur la même place, & que je distillai deux fois. Quand mes plantes furent en pleine floraison, je les brûlai, & je fis l'extrait de la terre. Les douze plantes de jacinthe me donnèrent cent trente-deux grains de terre, & les douze tiges de safran quarante. Je soumis ensuite les terres à l'épreuve des acides: la terre des jacinthes me donna quatre-vingt-seize grains de chaux, & trente-six de terre muriatique; & celle des plantes de safran rendit vingt-sept grains de chaux, neuf de terre muriatique, & quatre de terre alumineuse.

Maintenant je suis trop convaincu de la précision que M. *Marggraf* a apportée aux expériences par lesquelles il a retiré des particules de terre de la plupart des eaux distillées, pour que les expériences de M. *Lavoisier* (a) puissent m'induire à une persuasion contraire. M. *Lavoisier* prétend avoir trouvé qu'à trois grains près, le vaisseau dans lequel il a répété les expériences de *Marggraf*, avoit perdu de son poids une quantité égale à la terre obtenue par ses procédés.

(a) Mémoires de l'Académie de Paris, 1770, page 23.

De cette observation, il conclut que cette terre n'est autre chose que des parties du verre, ou simplement détachées de sa surface, ou enlevées par une véritable décomposition; mais il ne paroît pas du tout que ce soit le cas d'admettre une pareille décomposition. Son pélican contenoit seulement trois mille quatre-vingts grains d'eau: or, cette quantité n'est pas suffisante pour résoudre vingt grains de verre, puisque ces vingt grains sont le $\frac{1}{1364}$ de l'eau; supposant d'autre part qu'elles eussent été enlevées au vase par exfoliation, il eût fallu que la surface intérieure de ses parois fût devenue raboteuse en quelques-unes de ses parties; mais *M. Lavoisier* ne fait aucune mention de rien de pareil. Enfin la terre qu'il a obtenue par son procédé, étoit réfractaire dans le plus haut degré de feu. Que l'on compare ces expériences avec celles où *Marggraf* a déployé une circonspection si sage, & l'on ne pourra pas refuser son approbation à celles-ci, ni son assentiment aux conclusions qu'il en déduit. N'est-il pas également vraisemblable que l'altération du poids dans le vaisseau qui a servi aux expériences de *M. Lavoisier*, peut avoir été causée par l'action de la chaleur qui aura exprimé de ses interstices l'air & l'humidité qu'ils contenoient?

« Les expériences de *M. Scheele* paroissent encore plus propres à faire douter de la justesse des conclusions de *M. Marggraf*. Ce savant chimiste tint un demi-loth d'eau distillée, renfermée dans une boule de verre sur un feu continu de douze jours. Il obtint par ce procédé une liqueur de cailloux, & trouva que les parois du verre, en tous les endroits où l'eau les avoit touchées, avoient perdu leur poli: d'où il

conclut que la terre que *Marggraf* prétend avoir retirée de l'eau distillée, avoit été enlevée à la substance des vaisseaux ».

« Quelque déférence que j'eusse pour l'autorité de *M. Scheele*, je ne pus m'empêcher de former le soupçon que peut-être ce phénomène étoit fondé sur la nature plus alcaline du verre des vaisseaux qu'il employa ; ainsi je me décidai à répéter les expériences qui pouvoient me donner quelque jour sur cette matière. Je pris donc un tuyau de baromètre de trois pieds, d'un verre blanc de Zéchlin, & je sur-ajoutai un cylindre du même verre, où je versai deux loths d'eau distillée : je pris ensuite le poids de tout le vaisseau, qui se trouva de quatre cent-six grains, puis je l'exposai au feu de la lampe ; & après que l'eau eut fait les premiers bouillons, je fermai soigneusement l'ouverture supérieure du tuyau avec un bouchon, recouvert d'une vessie. Je n'interrompis pas cette coction durant trois jours & trois nuits. Au commencement du quatrième jour, je m'aperçus que l'eau perdoit sa limpidité ; ce qui augmenta toujours depuis : au même temps se manifestèrent aussi les petites écailles brillantes & demi-diaphanes, observées presque par tous ceux qui ont fait cette expérience. C'étoit le 4 juillet de cette année : le 5 je fus obligé à un voyage relatif à mon poste, & jusqu'au 6 août, où je fus rendu chez moi, le procédé fut interrompu ».

« Je trouvai à mon retour qu'une partie de la terre en question s'étoit précipitée au fond du vase, & que l'autre flottoit encore dans l'eau, & lui donnoit une couleur laiteuse. Je séparai le tuyau de la boule, & passai l'eau

chargée de particules par un papier brouillard ; mais m'étant aperçu que les petites parties s'échappoient avec la liqueur, je fus obligé, pour les retenir, de prendre jusqu'à six doubles de ce papier. Je passai ensuite par un autre filtre la terre du sédiment, observant de ne la délayer que dans l'eau distillée. Enfin je procédai aux observations & aux épreuves suivantes.

« 1°. L'eau étoit inodore, & n'avoit pas d'autre goût que de l'eau bouillie ordinaire. 2°. Le tuyau & le cylindre avoient le même poids qu'avant l'expérience. 3°. Le cylindre aux endroits où l'eau l'avoit touché, avoit perdu un peu de sa transparence, mais rien de son poli. Après l'entière dessiccation, on pouvoit par le frottement en enlever une poussière très-fine ; mais ni l'observation ordinaire, ni le microscope ne découvroient sur les parois aucune trace d'érosion. 4°. La terre légère qui étoit demeurée en fluctuation, pesoit deux grains après l'évaporation. Elle ne faisoit aucune effervescence avec les acides, & ne s'y dissolvoit pas ; sa couleur étoit blanche. 5°. La terre pesante qui s'étoit précipitée, avoit les mêmes propriétés ; elle ne pesoit guère qu'un grain, & me parut se dissoudre, mais très-peu à l'eau forte ».

« Si l'on comparé mes expériences avec celles de M. l'abbé *Fontana* sur le même sujet (a), on y trouve une très-grande conformité ; nous nous écartons seulement l'un de l'autre, en ce qu'il trouve un goût particulier à sa terre & à son eau, & qu'il a observé une augmenta-

(a) Journal de Physique, mars 1779 ; Recueil d'opuscules physiques, tom. ij, pag. 79 & suiv.

tion de poids dans les vaisseaux qui ont servi à l'expérience ; mais l'une & l'autre de ces différences peu-ent être résultées de la manière dont nous avons scellé nos vaisseaux, lui hermétiquement, & moi avec le liège & la vessie : d'ailleurs son procédé dura huit mois, & le mien douze jours. Peut-être aussi que le différent degré de chaleur, que nous avons donné à nos vaisseaux, a influé sur l'expérience. J'entretins constamment l'ébullition ; M. l'Abbé n'indique pas dans sa relation, s'il n'a pas peut-être préféré un moindre degré de chaleur. Enfin, la seule différence de l'eau que chacun de nous a employée de son côté, ou quelque autre cause inconnue, peut avoir produit cette différence ».

« Mes expériences diffèrent aussi de celles de *Marggraf*, en ce que parmi les produits des miennes, il y avoit une terre calcaire, tandis que je n'oserois pas qualifier une partie des miennes précisément de cette manière ».

« Si l'on réfléchit sur ces détails, on ne pourra douter que la terre en question ne soit extraite de l'eau, & non pas enlevée au vaisseau ; car, 1°. dans les expériences de MM. *Fontana* & *Demachy*, le vase a été trouvé plutôt plus pesant que plus léger, & dans les miennes, le poids n'a pas varié. 2°. M. l'abbé *Fontana* a trouvé à des terres qu'il a recueillies, l'une dans une retorte de verre blanc, l'autre dans une retorte de verre vert, la même propriété de résister aux acides ; néanmoins il entre une quantité considérable de terre alcaline dans la fritte du verre vert. 3°. *Marggraf* a pareillement obtenu de la terre par l'évaporation au soleil, & par l'agitation d'un vaisseau de verre. 4°. Dans les essais de M. *Fontana*, les acides n'attaquè-

rent pas le verre. 5°. *Leidenfrost* (a) obtint par la simple évaporation de l'eau, sur une plaque de fer polie, une poussière terreuse. 6°. Si l'eau opéroit une dissolution sur le verre, elle en devroit devenir limpide, & non trouble; si c'étoit simplement les particules salines & non les terres qui en fussent résolues, il faudroit que par l'addition des acides, on obtint des sels neutres: mais dans mes essais, je n'ai rien trouvé de semblable ».

« Si donc on rassemble toutes ces raisons, on ne peut douter que la terre dont il est question, n'ait été retirée de la substance de l'eau ».

VII. *Extrait des observations météorologiques faites à Berlin, en l'année 1784, par M. DE BEGUELIN.*

Nous ne saurions communiquer à nos lecteurs que les principales remarques que M. de Beguelin a jointes à ces observations. Elles portent, 1°. que la hauteur moyenne du baromètre à Berlin, conformément aux observations de seize années, depuis 1769 jusqu'en 1784, est 28" 0''' 3144; 2°. que la chaleur moyenne du midi à Berlin, déduite des observations des mêmes seize années, est 9 deg., 693'; 3°. qu'à Berlin la chaleur moyenne, en 1784, a été moindre qu'en 1783, de 1 deg., 48, c'est-à-dire, d'environ une sixième partie de la chaleur totale; 4°. que la chaleur moyenne de la nuit des seize dernières années, est 6 deg., 1528"; 5°. que l'année 1784 a été moins chaude que l'année commune ne l'est à Berlin; 6°. que la déclinaison moyenne

(a) Voyez sa Dissertation de *aquâ simplici*.

de l'aiguille aimantée, observée trois fois par jour pendant l'année 1784, a été de 17^d. 57', 72" elle a augmenté depuis 1783 de six minutes.

Conseils aux femmes de quarante ans ;
par M. JEANNET DESLONGROIS,
docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, ancien
professeur, &c. A Paris, chez Méquignon, libraire, rue des Cordeliers,
1787 ; vol. in-12 de 225 pag.

2. On trouvera peut-être le titre de cet ouvrage trop vague, trop indéfini. L'auteur donne la raison qui le lui a fait préférer. C'est par pudeur qu'il n'a pas voulu nommer les maladies sur lesquelles il donne des conseils aux femmes. Un médecin qui porte le respect pour ce sexe jusqu'à ce point, doit être un homme très-respectable lui-même. Quoiqu'il s'adresse principalement aux femmes de quarante ans ; il dit un mot en passant à celles de quinze ; car il considère les dérangemens du flux menstruel, depuis la puberté jusqu'à ce terme de la vie humaine, qu'a désigné un auteur moderne sous le nom de *verte vieillesse*. Son ouvrage a principalement pour objet les femmes des grandes villes, qui ayant plus abusé de leur jeunesse que celles de la campagne, ont plus de maux à craindre lorsque leur terme approche. Cependant cette époque n'est pas même exempte de péril pour les dernières. Si les unes sont affoi-

blies par le luxe, par l'excès des passions & des plaisirs, les autres le sont par des travaux trop fatigans, & par les suites de la fécondité.

Les vues que l'examen de la constitution physique & morale a fournies à M. *Jeannet Deslongrois* ne sont pas toujours justes; telle est celle-ci: « leurs maladies (*des femmes*) plus nombreuses que celles des hommes, se montrent presque toujours plus rebelles; & l'on diroit que, pour établir une plus parfaite harmonie, une société plus intime entre les deux sexes, la nature a voulu que l'un ne pût se passer des forces physiques & morales de l'autre, en l'assujettissant davantage au besoin de remèdes & de médecins ». Imaginer que les femmes malades en sont plus attachées aux hommes, & que les potions & les pilules sont le lien le plus fort que la nature ait pu trouver pour maintenir l'harmonie & la société qui doivent régner entre *les deux sexes*, c'est lui supposer une intention qui est trop bizarre pour être vraie; sans compter qu'il faudroit, dans le système de l'auteur, ou que tous les hommes fussent médecins, ou qu'il n'y eût qu'un petit nombre d'hommes destinés à goûter les douceurs de la société des femmes.

La délicatesse de M. *Jeannet Deslongrois* est telle qu'il ose à peine nommer les parties de la femme qui sont les plus sujettes aux maladies. Pour désigner les organes qui marquent spécialement le sexe, il se sert de cette expression; *tout ce qui forme en elles (les femmes) l'indice de leur destination*, il dit que tout cela est le siège de quelque péril qui les menace, & adopte la maxime d'un moraliste, dont l'opinion est, qu'en formant des êtres si sensibles & si doux, la na-

ture semble s'être bien plus occupée de leurs charmes , que de leur bonheur. Ce moraliste s'étoit sans doute plus occupé à contempler leurs charmes qu'à étudier leur constitution & leur caractère. Personne ne disconvient qu'une femme qui a un squirre ou un cancer à la matrice , ne soit malheureuse : or, ce n'est point à quoi se réduit la question ; il s'agit de savoir si par sa constitution physique & morale, la femme est destinée à une plus grande somme de malheur que l'homme. La femme semble au premier coup-d'œil , sujette à un plus grand nombre de maux physiques ; mais en examinant attentivement la chose , on voit que plusieurs de ces maux ne sont que des incommodités , dont l'habitude efface presque les impressions. Chaque sexe a des maux qui lui sont particuliers , ou du moins plus familiers ; & si on les mettoit en balance , ils se trouveroient peut-être compensés. Par sa foiblesse même , la femme échappe souvent à des atteintes qui ébranlent fortement l'homme. Cette même organisation flexible qui la débrouille à certains maux physiques , la garantit aussi de ces maux profonds de l'ame , qui ont encore bien plus d'influence sur le bonheur que ceux du corps. Leur genre de sensibilité ne paroît comporter que des affections passagères , & on diminueroit nos maux de moitié , si on pouvoit nous ôter le souvenir & la prévoyance.

M. Jeannet Deslongrois déclare qu'il n'a point écrit pour les gens de l'art , ce qui est dire en d'autres termes qu'on ne doit pas chercher dans son ouvrage des connoissances étendues , des recherches profondes , & que c'est une production dans le genre de ces espèces d'almanachs de médecine , où l'on donne depuis quelque temps

des avis aux différentes classes de la société, & où les ignorans auxquels on s'adresse, ne trouvent que les moyens de se faire beaucoup de mal. Cependant M. *Jeannet Deslongrois* n'est pas d'avis que les malades prennent l'habitude de se traiter eux-mêmes; & en effet, son livre n'est pas composé de manière à pouvoir être à l'usage des femmes. Comment une femme pourroit-elle traiter ses propres vapeurs, un cancer, des obstructions, maladies qui demandent toute la sagacité & toutes les lumières d'un médecin consommé? Il faut croire que c'est peut-être par modestie, que M. *Janne-Deslongrois* adresse aux femmes des avis qu'il ne destinoit qu'aux médecins.

Abrégé sur les maladies des femmes grosses, & de celles qui sont accouchées; avec quelques règles générales sur les accouchemens, & la manière de soigner & traiter les enfans depuis la naissance jusques vers l'âge de la puberté; par M. BOY, chirurgien-major de l'hôpital royal & militaire de Champlite en Franche-Comté. A Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n° 32; à Besançon, chez Protha de Chamberlan, libraire, Grande-Rue, 1788; volume in-12 de 222 pag.

3. Cet abrégé peut bien passer pour un de ces

avis prodigués si libéralement depuis quelque temps pour la santé du public, à laquelle on prend le plus grand intérêt. L'auteur avoue que *cet ouvrage n'est pas fait pour les grandes villes, & qu'il est destiné spécialement aux habitans de la campagne.* Les avis que M. Boy leur donne sont très-bons; c'est dommage que les personnes qui en sont l'objet, ne puissent pas en profiter, faute de savoir lire; mais si le curé du lieu veut bien leur expliquer ce catéchisme médical, elles pourront en tirer quelque fruit. Elles auroient bien pu se passer de la description tronquée que M. Boy leur donne de la matrice; l'anatomie ne peut s'apprendre que par les yeux. D'ailleurs, les conseils qu'il leur adresse, sont puisés dans les principes d'une saine doctrine. Les remèdes qu'il prescrit sont assez simples, & assez à la portée des gens de la campagne; & ses idées sont présentées avec toute la précision & toute la clarté qu'exigeoit l'état des personnes pour lesquelles il écrit.

Beyträge zur pastoral medicin, &c.

C'est-à-dire, *Additions à la médecine pastorale; in-8°. de 92 pag. A Halle, chez Hendel, 1787.*

4. L'anonyme ne prétend offrir que des aperçus sur les connoissances médicales qui conviennent aux ecclésiastiques. Il s'occupe d'abord dans cet opuscule, de quelques maladies dont il est fait mention dans la Bible; il donne des éclaircissemens sur la lèpre, qu'il ne veut pas qu'on confonde avec l'éléphantiasis, & qui lui paroît

avoir plus d'analogie avec la maladie vénérienne ; il expose son sentiment sur les obsessions & les possessions ; il considère ensuite les avantages & la réunion de la théologie & de la médecine, sous les différens points de vue que ce sujet présente.

Krankheits geschichte des höchstseeligen koenigs von Preussen, &c. C'est-à-dire, *Histoire de la maladie de Sa Majesté bienheureuse le roi de Prusse* FRÉDÉRIC II ; par CHRÉTIEN GOTTLIEB SELLE ; petit in-8°. de 64 pag. A Berlin, chez Mylius, 1787.

5. La maladie du feu roi de Prusse, qui a duré onze mois, est déjà connue d'après les bulletins insérés dans les papiers publics ; mais on entre ici dans des détails intéressans sur la marche de la maladie durant tout son cours, & l'on y fait l'exposé raisonné du traitement que M. Selle a dirigé. Nous croyons que les réflexions que l'auteur y a jointes, fixeront l'attention des médecins.

CAROLI LINNÆI, sacr. reg. maj. suet. archiâtr. med. & botan. prof. Upsaliens, Acad. Imper. Monsp. Berol. Ups. Stockh. soc. Amœnitates Academicæ seu dissertationes variæ physicæ, medicæ, botanicæ, antehac seorsim

editæ, nunc collectæ & auctæ cum tabulis æneis. Editio tertia, curante SCHREBERO. Tom. I & II. *A Erlangue ; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787 ; grand in-8°. Prix du premier vol. 7 liv. 10 sols ; & celui du second, 4 liv. 10 s.*

6. Tandis que des savans s'occupent à Paris de traduire les ouvrages de *Linné*, nous allons indiquer les nouvelles éditions de plusieurs traités qui se publient depuis peu dans le nord.

En 1749, ce célèbre botaniste fit paroître le premier volume de ses *Amœnitates Academicae* ; c'est une collection de *Thèses* qu'il a choisies lui-même, & qui ont été soutenues sous sa présidence. Les sujets de chacune sont très-curieux. Ce commencement fut imprimé à Stockholm, Leipzig, Leyde & Amsterdam ; les dissertations sont au nombre de huit. Entre autres objets remarquables, il y est traité du bouleau nain, du figuier, de la pélore, du corail baltique, de la fleur de la passion, de nouveaux genres de plantes, des amphibies, des curiosités de la nature, de la génération des cristaux, de tout ce qui se rapporte au sexe des plantes, de leurs propriétés & de leurs vertus, considérées d'après leurs caractères génériques, & leur classification du jardin d'Upsal : c'est la liste des plantes exotiques que *Linné* a lui-même introduites dans ce jardin depuis 1742 jusqu'en 1748. Ce volume est terminé par une flore économique, dans laquelle on trouve les plantes indigènes propres

aux alimens des hommes & des animaux ; celles qui peuvent servir à la destruction des insectes nuisibles, &c. ; tous les végétaux utiles aux arts, à la construction des haies, des gazons, des prairies, des parterres, à la formation des forêts, &c.

En 1751, parut le second tome des *Amoenitates Academicae*. Parmi les dissertations qui le composent, il y en a une excellente sur la matière médicale, en tant qu'elle a rapport avec le règne animal. L'on y trouve aussi plusieurs discours que le célèbre chevalier de *Linneé* a prononcés dans l'université d'Upsal en différentes occasions. Le premier roule sur les merveilles qu'on remarque dans la structure & l'organisation des insectes ; le second traite de la nécessité de voyager dans sa patrie, pour en connoître les richesses naturelles ; & le troisième présente des détails sur la terre habitable.

Ces deux volumes, recherchés des amateurs d'histoire naturelle, étoient trop peu communs en France, pour qu'on pût aisément s'en procurer des exemplaires. La nouvelle édition va mettre un plus grand nombre de personnes à portée de jouir du travail de *Linneé*.

Recherches anatomico-pathologiques sur les anévrismes des artères crurale & poplitée ; par M. PENCHIENATI. (1786 ; in-4°. de 22 pag.)

Recherches anatomico-pathologiques sur les anévrismes ; des divisions, ramifica-

tions, & des anévrismes des artères de l'épaule & du bras ; par le même. (1786. in-4°. de 38 pag. avec trois planches.)

7. L'auteur, professeur en chirurgie, & de l'Académie royale des sciences de Turin, expose ainsi le plan de son ouvrage dans le premier Mémoire :

« En parcourant les différens auteurs qui ont parlé des *anévrismes vrais ou faux des artères crurale & poplitée*, on trouve une contradiction si frappante dans le jugement qu'ils portent sur la possibilité ou l'impossibilité de les guérir, que les jeunes chirurgiens ne peuvent que demeurer indécis sur le parti qu'ils ont à prendre dans de semblables cas : la comparaison même du bon & du mauvais succès des cures, semble devoir augmenter leur indécision. Des recherches qui tendroient à éclaircir un point de chirurgie d'une si grande importance, m'ont paru du ressort de l'Académie ».

« Le but de ces recherches est :

1°. De faire voir qu'un jugement si contradictoire est venu de ce que les auteurs ont voulu d'un cas particulier tirer une conséquence trop générale, sans faire attention ni à la différence du volume, de la situation & de la nature de ces maladies, ni aux variations que l'on trouve assez souvent dans la distribution des rameaux de ces artères, ou de leurs anastomoses ».

« 2°. De déterminer les cas où le chirurgien pourra, avec fondement, entreprendre la cure d'un *anévrisme vrai ou faux des artères crurale ou poplitée*, & ceux dans lesquels tous ses soins seroient inutiles ».

« J'ajouterai quelques réflexions sur les moyens qu'il seroit bon d'employer pour faire la compression de l'artère *anévrismale*, & je finira par quelques *observations pathologiques*, en concluant que, dans les *anévrismes au jarret* que l'on n'aura pu guérir, ni par la compression, ni par la ligature, l'on doit préférer l'amputation de la jambe à celle de la cuisse ».

Les mêmes raisons qui ont engagé M. *Penchienati* à faire des recherches sur les *anévrismes des artères crurale & poplitée*, l'ont déterminé à examiner dans son second Mémoire ceux des *artères axillaire & brachiale*.

Lorsque l'anévrisme se rencontre au-dessus du pli du bras, plus ou moins près de l'aisselle, les auteurs proposent en général pour unique ressource, ou l'amputation ou l'extirpation du bras : M. *Penchienati* croit cependant être assez fondé pour avancer qu'à cause des anastomoses des artères de l'épaule avec celles du bras, & de celles-ci avec les artères de l'avant-bras, on pourroit très-souvent conserver le membre, ou au moins substituer à l'extirpation une opération plus sûre.

Pour prouver son assertion, il donne :

1°. La description des artères de l'épaule & du bras, tirée des meilleurs auteurs (a).

2°. Le résultat des injections liquides & solides qu'il a faites lui-même, pour s'assurer de la vérité de cette description, & des variétés qui s'y rencontrent.

3°. Il indique quel parti doit prendre le chi-

(a) *Haller, Winslow, Bidloo, Heister, Tarin, &c.*

rurgien dans les différens cas où l'anévrisme se trouve au-dessus du pli du bras.

Et 4°. enfin, il termine ce Mémoire par des réflexions sur quelques moyens qui ont été proposés pour arrêter l'hémorrhagie & guérir la blessure des artères.

Les trois planches représentent les artères axillaires & brachiales avec leurs divisions, leurs subdivisions, leurs anastomoses, &c. On a joint à la troisième quelques détails relatifs à l'opération de l'anévrisme.

Cet aperçu suffit pour faire sentir à nos lecteurs combien ces recherches peuvent être utiles; elles sont destinées à faire partie des *Mémoires de l'Académie royale des sciences de Turin*, années 1784, 1785. L'auteur n'en a fait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires, qu'il a distribués à ses amis.

ANDRÆ-JO. GEORGII MURRAY, Göttingensis commentatio de redintegratione partium corporis animalis nexu suo solutarum vel omislarum: *Mémoire sur la réintégration des parties du corps animal, retranchées ou perdues; par M. ANDRÉ-JEAN-GEORGE MURRAY. A Göttingue, chez Dieterich, 1787. Grand in-4°. avec figures.*

8. Cet écrit, qui a remporté le prix de médecine proposé par la ville de Göttingue, est composé de trois sections, distribuées en deux chapitres & quarante-deux paragraphes.

La première section présente le détail de vingt-quatre expériences exécutées sur des chiens, sur des lapins, & sur un poulet. L'auteur examine avec une scrupuleuse attention la régénération des parties séparées ou perdues, dans les muscles, les nerfs, la peau, les glandes, le cerveau, les membranes, les os. Il a comparé ses expériences avec celles d'autres observateurs, tant sur les animaux qui ont le sang chaud, que sur ceux qui l'ont froid, ce qui l'a mis à portée plusieurs fois de voir & de juger différemment qu'eux. Il distingue le rétablissement de la forme des parties, d'avec celui de la substance même. Le nom de chair qu'on a coutume de donner à cette régénérescence qui s'établit dans les blessures, ne lui paroît point convenir. Ce n'est rien de plus qu'un tissu cellulaire durci, qui, rouge au commencement, devient blanc dans la suite; mais il n'offre pas de fibres musculaires dans une simple fracture des os. La réunion s'opère par l'effet de l'humidité qui suinte des vaisseaux, du périoste & du suc osseux, qui s'y mêle. Il s'ensuit du résultat de ses expériences, que la perte des parties charnues des animaux à sang chaud est réparée en grande partie, par le moyen d'une gelée, qui devient un tissu cellulaire plus ou moins dur, & que par conséquent la réintégration des parties molles est imparfaite, n'ayant simplement que l'apparence de la matière perdue, sans en avoir la réalité. La seconde section contient les reproductions, régénérations & réintégrations opérées sur les amphibies, dans le règne végétal, sur l'homme & sur quelques animaux. M. Murray y parle de la manière dont *Taliacot* réparoit les nez, les oreilles, & de celle qu'emploie *Hunter* pour

transplanter les dents naturelles & artificielles : suivent les expériences pour reproduire les polypes, le *ténia*, la tête des sangsues, celles d'escargots & de plusieurs autres coquillages ; de la réintégration des parties coupées aux moules, mille-pieds aquatiques, anguilles, écrevisses, vers de terre, araignées, serpents, lézards, salamandres, grenouilles & crapauds.

La troisième section traite de la forme que prend la réintégration des parties simples. M. Murray juge qu'elle se fait par agglutination ; ensuite il explique ce que c'est que la substance de la réintégration des parties dans les plaies compliquées.

Pour rendre ses démonstrations dans tout leur jour, & avec une conviction complète, M. Murray a envoyé à la faculté de médecine de Göttingue, juge de ce concours, un grand nombre de dessins, & l'appareil dont il s'est servi pour ses expériences.

Ce travail de M. Murray, fils du professeur en médecine, est très-intéressant & très-curieux.

*Observation (il faut CONSULTATION)
sur la maladie épizootique de Limetz ;
par M. l'abbé TESSIER, de la Société
royale de médecine. A Rouen, de l'im-
primerie de J. J. Le Boullanger, im-
primeur du Roi, rue du Grand-Maulevrier,
1786. In-4°. de 6 pag. datée de Ram-
bouillet, le 23 juillet 1786.*

9. La maladie épizootique qui a attaqué
pendant

pendant l'été de 1786, les bestiaux de Limetz ou Limay, paroisse du duché de la Roche-Guyon, a paru à M. l'abbé Tefsier être charbonneuse, & de la nature de celles qui règnent depuis quelque temps dans diverses parties de la France.

La principale cause de cette maladie, dont M. l'abbé Tefsier ne donne point la description, paroît devoir être attribuée à l'insuffisance des ressources que les habitans de Limetz ont eues pendant la disette des fourrages, pour nourrir leurs bestiaux très-nombreux. On peut y ajouter la mal-propreté & le défaut d'air dans les étables, le mauvais état dans lequel les bestiaux sont tenus, & leur communication qui ne peut que propager la contagion; car on sait que les maladies charbonneuses sont plus ou moins contagieuses.

Trois espèces d'animaux étoient attaquées de l'épizootie, les chevaux, les ânes & les vaches, parce que, tout particulier de Limetz, possédant un ou deux individus de chacune de ces espèces pour la culture de ses vignes, & pour les engrais nécessaires, il les renferme dans la même étable.

M. l'abbé Tefsier pense qu'il ne falloit guère compter sur la saignée pour la cure de cette maladie, que dans les animaux pléthoriques & dès le commencement; mais, ajoute-t-il, ces cas sont rares, parce que d'une part les propriétaires n'avertissent que très-tard, & que de l'autre les bestiaux de Limetz paroissent en général d'une constitution foible. Du reste, le besoin de la saignée est indiqué par le poulx dur & plein, les gencives vermeilles, & les yeux rouges & vifs. M. l'abbé T... recommande, contre les tumeurs qui se forment dans diverses parties du corps des bêtes

malades , & particulièrement au ventre , les scarifications , la cautérisation , ou les sétons¹ , &c. ; pour boisson , des décoctions d'orge acidulées & nitrées , tant pour prévenir la disposition gangréneuse , que pour parer à la gêne des urines qui sembloient couler difficilement.

Il prescrit tous les jours aux animaux qui ont des tumeurs gangrénées , un mélange d'une once de poudre de marrube blanc , d'écorce de cerisier , ou d'orme , ou de frêne , ou de marrolier d'inde , de deux gros de sel de nitre , & d'un gros de camphre , mêlés avec le miel ; de ranimer les forces avec le vin rouge quand les oreilles seront froides & le poulx petit , & de purger quand la maladie sera cessée , sur-tout en ôtant les sétons. Les écorces d'arbres du pays étoient substituées ici au quinquina , qui deviendrait un remède très-cher si l'on en employoit beaucoup. Quant aux moyens préservatifs , ce sont ceux de toutes les épizooties de ce genre.

Cette consultation , à laquelle M. l'abbé Tessier ne mettoit aucune prétention , qu'il n'avoit pas destinée pour être imprimée , & qui l'a été sans son aveu , a néanmoins donné lieu à l'ouvrage suivant :

Mémoire d'observations sur celui de M. l'abbé TESSIER, daté de Rambouillet, le 23 juillet 1786, concernant la maladie inflammatoire des bestiaux de Limetz, duché de la Rochefoucault, généralité de Rouen ; par M. VAUGIEN, artiste vétérinaire breveté du roi,

réfident à Mantes-sur-Seine. Grand in-8°. de 11 pages, sans nom d'imprimeur, ni de lieu d'impression.

10. Dans cette brochure, adressée aux artistes vétérinaires, & datée de Mantes le 4 septembre 1786, M. *Vaugien* se plaint que M. l'abbé *Teffier* n'a fait que copier les différentes consultations manuscrites & verbales, pour rédiger la sienne; & cependant en lisant ce mémoire, on voit que l'un & l'autre diffèrent sur le véritable genre de la maladie & sur plusieurs points de son traitement.

M. *Vaugien* la regarde comme une simple maladie inflammatoire avec éruption, & rien, ajoute-t-il, n'est moins semblable au charbon qu'une pareille maladie; elle étoit accompagnée d'oppression, d'érysipèle, de tranchées, d'engorgemens aux lèvres, à la langue, au pis, sous le ventre; quelques tumeurs devenoient gangréneuses: les animaux morts les trois, quatre ou cinquième jours, laissoient appercevoir des traces de gangrène & de sphacèle; il y avoit aussi des épanchemens & des hémorrhagies.

Dans le traitement il insiste particulièrement sur la saignée, sur-tout dès le commencement: « le succès de cette opération est frappant, dit-il; quand j'ai l'avantage de la pratiquer sur le champ, l'oppression diminue, les coliques s'apaisent, les varices disparaissent, & à l'aide des températis acidulés & nitrés, du camphre, du quinquina, du billot apophlegmatifant, il ne reste aucun vestige de la corruption ». La maigreur n'étoit pas une raison d'exclure ce dernier moyen: il survint à une vache maigre, qu'il

paroissoit prête à être suffoquée, une hémorrhagie considérable par la bouche, dans laquelle on venoit de placer un billot apophlegmatifant, & elle réchappa sans autre secours. *M. Vaugien* estime aussi que les bestiaux de Giverni, (distant d'un quart de lieue de Limetz.) qui n'ont pas été affectés de la maladie, ne doivent peut-être ce bonheur qu'aux sangsues qui les saignent continuellement au ventre & aux extrémités: les marais de ce village sont remplis de ces insectes. Ce qui l'a porté à croire que cette maladie étoit plutôt inflammatoire que charbonneuse, c'est que les tumeurs, qui n'étoient pas gangréneuses, ont cédé aux émolliens & à l'infusion de sureau, sans que leur disparition fût mortelle. Il ne pense pas non plus qu'on doive la regarder comme contagieuse, parce que les bestiaux de plusieurs villages des environs, qui venoient au moulin bannal de Limetz, & qui traversoient les endroits infectés, n'en furent pas attaqués.

Tels sont les principaux points sur lesquels ces deux auteurs diffèrent; ils se rapportent sur presque tous les autres.

M. Vaugien dit que lors de son arrivée à Limetz, il mouroit deux ou trois animaux par jour, & qu'il en a sauvé cent cinquante, sur environ cent soixante. Il ajoute dans une lettre, écrite postérieurement à ce Mémoire, qu'après son départ, la maladie a dégénéré & varié à l'infini, & que chaque malade offroit pour ainsi dire une maladie particulière; qu'au surplus la difficulté de lui assigner un nom a aussi engagé *M. Chabert* (qui, comme on sait, réunit plusieurs maladies à celle du charbon,) à la placer au rang des maladies charbonneuses; que l'élève envoyé par l'école vétérinaire pour lui

succéder, & être sédentaire à Limetz, n'a pas réussi, & qu'au mois de novembre suivant il y périssoit encore des bestiaux.

Vergleichunh des baultund des physio-
logie der fische, &c. C'est-à-dire,
*Comparaison de l'anatomie & de la
physiologie des poissons avec celles de
l'homme & des autres animaux, tra-
duite de l'anglois de M. ALEXANDRE
MONRO, enrichie d'additions & de
remarques; par M. CAMPER, &
augmentée par M. SCHNEIDER. A
Leipsick, chez Weidmann & Reich,
1787; in-4°. de 191 pages, avec trente-
quatre figures.*

11. On a fait connoître l'édition angloise de cet ouvrage de M. Monro, tom. lxxj de ce Journal, pag. 516. Les additions & les remarques qui accompagnent la traduction allemande, donnent un nouveau prix au travail de l'anatomiste anglois.

Disquisitio theoriæ CRAWFORDIANÆ,
de calore animalicum quarumdam hy-
pothesium examine: *Recherches sur la
théorie de CRAWFORD, concernant*
Z üj

la chaleur animale, avec l'examen de quelques hypothèses; par M. DETLOFF WOLDER ALBRECHT, de Hambourg, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, 1787; in-4°. de 40 p.

12. La théorie de *Crawford* tend à prouver que la chaleur animale dépend de la séparation du feu élémentaire d'avec l'air dans le mécanisme de la respiration. Ses expériences sur le sang artériel & veineux font croire que le volume du sang, contenant la chaleur, est tellement augmenté dans le poumon, que si la température n'étoit pas soutenue par la chaleur qui se sépare de l'air dans la respiration, elle pourroit descendre au trentième degré.

M. *Albrecht*, en discutant & en développant le système de *Crawford*; rappelle les travaux de *Morgan*, pour appuyer & confirmer la doctrine sur la chaleur animale de *Crawford*. Après quoi M. *Albrecht* dit un mot des recherches physiologiques sur la cause de la chaleur animale, par M. *Leslie*, anglois, docteur en médecine. Ce physicien croit que le principe subtil nommé par les chimistes, le phlogistique, &c. entre dans la composition des corps naturels, qu'il aide en conséquence l'action du système vasculaire, & qu'il se développe graduellement dans toutes les parties de l'économie animale: delà vient l'origine de la chaleur. L'auteur passe également en revue la doctrine des meilleurs physiciens, médecins, physiologistes & chimistes, qui ont traité de la chaleur animale. Sa Dissertation est dédiée à la république de Hambourg.

Die venerifche anftekung durch gemeinfchaft liche, &c. *La contagion vénérienne par les verres à boire ordinaires, & par le calice de la communion, prouvée par la théorie & par l'expérience; par M. CHRET. GEOFFROI GRUNER, docteur en médecine. A Weiffenfels & Leipfick, chez Severin, 1787; in-8°. de 96 pag.*

13. Il y a deux ans que M. Gruner fit déjà paroître une brochure, dans laquelle il démon-
troit que l'usage du calice commun des Prote-
ftans, occasionnoit diverfes maladies. Nous
fîmes connoître cet écrit dans le tom. lxxij de
ce Journal, pag. 186. Ce zélé professeur élève
encore fa voix contre cet usage; il foutient qu'il
communique la maladie vénérienne, & voudroit
qu'il fût aboli.

Gedanken uber den luft und ihren ein-
fluß auf Wachstum organischer und
belebter Wefen, &c. C'est-à-dire,
*Penfées fur l'air & fon influence, fur
le développement des fubftances or-
ganiques & animées, recueillies pen-
dant un voyage, par un médecin de cette*

ville (*Hambourg*) ; in-8°. de 90 pag
A Hambourg, chez Hoffmann, 1787.

14. Cet opuscule est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur s'occupe des considérations théoriques ; il expose dans la seconde ses observations pratiques. On y voit par-tout un physicien éclairé, & un médecin clinique instruit par une pratique de vingt ans. Sa manière est concise, sa diction nerveuse. Plus curieux de présenter la vérité, que des choses neuves, il a été sur ses gardes toutes les fois qu'un empressement trop vif auroit pu le jeter dans le labyrinthe des conjectures & des probabilités.

Dissertatio physico-medica, de aëris fixi & dephlogisticati in medicinæ usu : Dissertation physico-médicale sur l'usage en médecine de l'air fixe & déphlogistiqué ; par M. JEAN-HENRI MENSCHING de Schewrin, docteur en médecine. A Gottingue, chez Barmeier, 1787 ; in-8°. de 106 pag.

15. Cette dissertation est dédiée à M. Zimmermann, premier médecin de l'Impératrice de toutes les Russies. Après quelques préliminaires, l'auteur, qui a divisé son ouvrage en six sections, sous-divisées en chapitres, &c. indique les différentes substances que contiennent les airs fixe & déphlogistiqué ; leurs effets sur les corps

animés & vivans; les indications qui en déterminent l'usage, ainsi que les contre-indications, & la manière de les administrer.

M. *Mensching*, en exposant succinctement la nouvelle doctrine des airs, rend justice à la sagacité de MM. *Priestley*, *Lavoisier*, *Scheele*, *Achard* & *Fontana*.

Parmi les diverses espèces d'airs que les physiciens modernes ont découvertes, & dont il est possible de diriger les effets à l'usage de la médecine, on trouve d'abord celles que M. *Reuss*, professeur en médecine à Tubinge, a insérées dans son *Dispensaire universel*; ce sont, 1°. l'air inflammable doué d'une vertu résolutive, antiparalytique, qui le rend propre aux débilités chroniques, aux rhumatismes invétérés, & notamment aux paralyties; 2°. l'air muriatique, qu'on obtient avec le sel culinaire & l'acide vitriolique: c'est un puissant antiseptique, qui corrige l'air atmosphérique corrompu.

A ces deux airs M. *Mensching* ajoute le gaz qui émane des substances alcalines, & que l'on administre efficacement par le nez dans les asphyxies, dans la lipothymie, &c. tels sont l'alcali volatil fluor & concret, le sel d'Angleterre, &c.

L'on donne en Afrique & ailleurs, des lavemens d'air atmosphérique.

Suivant M. *Mensching*, l'air fixe est le fluide gazeux qui se dégage de la plupart des fermentations & des effervescences excitées par des substances muqueuses sucrées, ou par des dissolutions de terre calcaire avec l'acide vitriolique. Les eaux de Selter, de Spa, de Pyrmont, de Bussang, &c. en contiennent. Des médecins

l'ont mis en usage contre la putridité ; son application sur les ulcères malins, les cancers, les plaies gangréneuses, paroît avoir eu des succès. *M. Menfching* dit avoir employé l'air fixe en lavement dans une fièvre rémittente rebelle & opiniâtre, qui faisoit beaucoup souffrir le malade, sur-tout la nuit : le poulx étoit vif, dur, inégal ; la peau sèche, la langue sale, aride ; le ventre météorisé. D'après ces symptômes, *M. M...* lui prescrivit des remèdes antispasmodiques, aidés par des lavemens d'air fixe, qui rendirent la santé à ce malade. Le docteur *Selle* s'est servi avec succès de l'air fixe contre les fièvres putrides. *Richter* assure qu'il est efficace dans les maladies bilieuses putrides. L'air fixe est vanté contre la tympanite ; il remédie très-bien aux embarras des viscères du bas-ventre ; si le flux hémorrhoidal vient à se supprimer, rien de mieux que l'usage de l'air fixe pour en rétablir le cours. L'air fixe préparé, selon le Dispensaire universel de *Reuff*, est résolutif & desséchant ; il est employé dans le Nord contre la phthisie pituiteuse, le calcul, la cardialgie, les hémorrhagies, pour exciter les règles ; il corrige l'acrimonie des humeurs de l'estomac, ce qui est avantageux dans la paralysie. Il est encore recommandé contre l'esquinancie gangréneuse, l'ozène, la teigne de la tête, & l'inflammation des mamelles.

C'est le gaz acide carbonique de la nouvelle nomenclature chimique.

L'air déphlogistiqué est très-propre à la respiration & à la combustion ; il augmente la flamme & lui donne l'éclat le plus vif ; il rend aussi la chaleur plus considérable : l'on retire ce fluide aëriiforme par la distillation du mercure calciné.

L'on peut prescrire l'air déphlogistiqué dans les maladies de poitrine en général, & sur-tout contre l'asthme convulsif, la consommation produite par la phthisie pulmonaire, les fièvres bilieuses & malignes, la peste, le hoquet, & contre la phthisie pituiteuse: il faut l'aspirer. *Caillens* rapporte qu'un homme étoit prêt à être suffoqué faute de respiration; on lui administra de l'air déphlogistiqué. Je vis, dit-il, comme par enchantement le malade revenir peu à peu, & se rétablir en très-peu de temps: ce fut l'affaire de dix jours, pendant lesquels tous les symptômes disparurent. Il prit de l'embonpoint, des forces, de l'appetit; & il joit aujourd'hui de la meilleure santé.

L'air déphlogistiqué est le *gaz oxygène* de la nouvelle nomenclature chimique.

M. Menfching termine sa dissertation en rappelant les contre-indications qu'il faut observer dans l'emploi des airs fixe & déphlogistiqué, ainsi que la manière de les diriger. Il donne la formule suivante, adoptée par plusieurs médecins anglois distingués, pour combattre les maladies nerveuses, la diarrhée, les fièvres intermittentes & malignes.

Prenez de l'alkali fixe pur,	} cinq gouttes.
de l'esprit de sel armoniac caustique,	
du tartre émétique, deux à trois grains.	
de l'éleo-saccharum,	} deux gros.
de camomille,	
de l'extrait de jusquiame, quelques grains.	
de l'eau de cochléaria, une once.	

Mêlez le tout; & à l'instant que le malade

voudra avaler ce médicament, l'on y exprimera le suc d'un citron.

Cette mixture a été donnée souvent avec beaucoup de succès.

Observations pratiques sur les eaux de Bourbon-l'Archambaut, de Vichy & du Mont-d'Or; par M. DE BRIEUDE, médecin de S. A. S. mad. la duchesse DE BOURBON, associé ordinaire de la Société royale de médecine. A Paris, chez Froullé, libraire, quai des Augustins.

16. L'auteur de cette brochure s'est attaché à déterminer le succès constant de ces eaux d'après l'expérience, ainsi que l'abus que l'on en fait quelquefois: il propose en même temps des changemens utiles dans la manière d'en user. Il porte ensuite ses vues sur l'administration générale des sources thermales du royaume. On remarque dans cet essai des réflexions qui caractérisent un praticien sage & éclairé, qui est sur-tout ennemi du merveilleux. C'est principalement sur les eaux du Mont-D'or, qu'il a fréquentées pendant plus de quatorze ans, qu'on trouve des observations neuves & précieuses sur les phthysies pulmonaires, dont M. de Briude s'est occupé particulièrement; & ses avis peuvent être utiles aux malades qui vont à cette source. Les observations de M. de Briude sont le résultat d'une sagacité profonde & d'un jugement sûr. Il y discute tout ce qui est relatif à

l'objet qu'il traite avec autant d'impartialité que de lumières. Ces qualités se montrent sur-tout dans ce qu'il dit sur l'usage des eaux dans la phthisie pulmonaire. Le régime mixte, c'est-à-dire, composé de végétaux & de substances animales, est celui qu'il croit convenable à ceux qui prennent les eaux. Il interdit le laitage aux tempéramens pituiteux, & le regarde comme favorable aux affections accompagnées de rigidité & de sécheresse. Il a de nouvelles vues sur l'usage de la douche & des purgatifs pendant l'administration des eaux. Il blâme l'usage de couper les eaux de Vichi avec du lait, & indique les moyens de varier l'emploi de ces eaux, suivant les circonstances. Il en propose aussi pour perfectionner l'administration des eaux du Mont-d'Or; enfin il étend ses réflexions sur celles des autres eaux thermales du royaume, dont on pourroit mieux diriger l'emploi qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. D'après ce court exposé des vues de M. de Brieude, on peut juger que les praticiens en général, & principalement les médecins des eaux, peuvent puiser de nouvelles lumières dans ses observations.

Observations analytiques sur les eaux martiales froides de Boulogne-sur-Mer, de Wierre-au-Bois près Samer, de Recques & de Desvres; par M. SOUQUET, docteur en médecine de l'université de Reims, élève de celle de Paris, conseiller-médecin du Roi, médecin de l'hôpital de Boulogne, pensionné de

ladite ville, & correspondant de la Société royale de médecine de Paris ; ET par M. BETHANCOUR, maître apothicaire de Boulogne, élève du collège royal de pharmacie de Paris. 1787. In-12 de 46 pages.

17. Nous aurons fait connoître ce qu'il importe le plus de savoir sur ces eaux du Boulonnois, en exposant le résultat des analyses & des expériences que M. *Souquet* en a faites. Ce médecin alla se fixer à Boulogne en 1756. Il y étoit depuis peu de temps, lorsque le 18 octobre de la même année, il se transporta à la source des eaux de Boulogne (source distante de la ville d'environ cent cinquante toises, à droite, sur la route de Calais) pour connoître leurs qualités par les réactifs ordinaires. Ces eaux étoient connues de temps immémorial, sous le nom simple de *Fontaine de fer*, & prescrites par tous les médecins ses prédécesseurs ; avec beaucoup de succès ; mais elles n'avoient point encore été analysées ; *personne au moins* (dit-il) *n'en avoit connoissance.*

Il est vrai, observe-t-il, que M. *Lieutaud* en parle dans son *traité des médicaments*, & qu'il en est fait mention dans le *Dictionnaire de Médecine* ; mais dans ces deux ouvrages, on se borne à les mettre dans la classe des eaux martiales froides du royaume. J'en avois fait autant, ajoute-t-il, dans mon premier mémoire sur les maladies de Boulogne, envoyé à la Société de médecine de Paris, dès le commencement de son institution.

1°. *Eaux de Boulogne.*

Des expériences faites, il résulte que les principes existans dans les eaux martiales de Boulogne sont,

1°. Une terre calcaire avec un peu de sélénite en dissolution, tant par le gaz que par l'acide vitriolique, qui est le seul qui domine;

2°. Qu'elles contiennent de l'alcali marin, puisqu'elles ont donné deux tiers de grain de sel de *Glauber* par livre, & un peu de terre magnésienne;

3°. Qu'elles contiennent, aussi par livre, plus de trois quarts de grains de fer, suspendus par le gaz aëiforme;

4°. Qu'elles participent du savon par l'eau-mère fort chargée de parties extractives.

M. *Souquet* les a administrées avec succès dans les maladies qui reconnoissent pour cause le *Gluten spontaneum* ou d'acquisition, les engorgemens & les obstructions des viscères du bas-ventre, la suppression des règles, le *chlorosis*, les vomissemens glaireux, les douleurs néphrétiques, l'ictère, les œdématis, le défaut d'élaboration des fluides, la langueur des fonctions.

II. *Eaux de la forêt de Desvres.*

Elles sont à quatre lieues de Boulogne, à sept de Saint-Omer, à une portée de carabine du grand chemin qui y conduit, & à un quart de lieue de la ville de Desvres.

Ces eaux contiennent en dissolution;

1°. Trois quarts de grain & un septième de terre martiale par livre.

2°. Du sel marin, dont une partie est à base d'alcali fixe, & l'autre à base de terre calcaire, mêlée de quelques petits cristaux de sel de Glauber.

3°. De la terre calcaire tenue en dissolution dans l'eau, & une autre plus petite partie par l'acide vitriolique qui a fourni un peu de sélénite.

Quoique M. *Souquet* n'ait pas encore eu occasion de connoître les propriétés de ces eaux, ne les ayant point administrées, il estime qu'elles sont toniques & fondantes, & qu'elles conviennent dans les cas où les fibres des solides sont relâchées, & leur ressort diminué.

III. *Eaux de Recques.*

Elles sont à sept lieues & demie de Boulogne, à une de Montreuil, & à un petit quart de lieue du grand chemin qui conduit à cette ville, près du château de M. de *Montbrun*.

Elles contiennent un grain de fer par livre; un peu de terre calcaire en dissolution : elles ne sont point salines, ni alcalines, ni savonneuses, ni dominées par aucun acide.

Sans les avoir prescrites à personne, M. *Souquet* pense qu'elles sont principalement toniques, & qu'elles sont indiquées dans tous les cas où les solides & les vaisseaux de tout genre ont perdu de leur ressort, & dans toutes les occasions où l'on doit employer le safran de mars.

IV. *Eaux de Wierre-aux-Bois près Samer.*

Cette fontaine, qui est située au bas d'une éminence, présente cinq sources séparés les unes des autres, lesquelles se réunissent ensuite en une

seule, pour ne former qu'un ruisseau assez rapide. Les endroits par où ces eaux passent, sont couverts d'une rouille un peu pâle, tirant sur le jaune.

Il paroît prouvé, par les analyses qui en ont été faites, qu'elles sont de la nature des eaux salines, très-peu ferrugineuses, qu'elles ne sont point sulphureuses, & qu'elles se réduisent presque à l'état de neutralité, n'étant dominées ni par l'acide vitriolique, ni par l'alcali.

Précis des leçons publiques de chimie & d'histoire naturelle qui se font toutes les années aux écoles de médecine de l'université de Nancy ; par M. NICOLAS, conseiller-médecin du Roi, professeur royal de chimie, inspecteur honoraire des mines de France, membre de l'Académie de ladite ville & de plusieurs autres ; seconde édition, revue, corrigée & augmentée, Tome I. A Nancy, chez Henri Haëner, imprimeur ordinaire du Roi & de l'Académie ; à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32, 1787 ; volume in-8°. de 407 pag. Prix 4 liv. 4 s. broché.

18. L'auteur présente cet ouvrage au public sans aucune prétention. Destiné par état à don-

ner des leçons de chimie, il a cru que ses auditeurs en retireroient des fruits plus assurés, s'il leur donnoit un tableau précis des opérations qui entrent dans ces leçons, & propre à leur rappeler tous les objets qui en sont la matière. Pour ne leur laisser rien ignorer, il a puisé dans tous les ouvrages de chimie, & il se réduit lui-même, dans son avant-propos, *au foible mérite d'avoir réuni dans un ordre clair & méthodique le résultat des recherches des chimistes modernes.* Ce mérite n'est pas aussi foible que la modestie de l'auteur le lui fait paroître. Rassembler une grande quantité de connoissances éparées, éclaircir ce qui est obscur, concilier les choses qui paroissent contradictoires, & faire du tout un ensemble où chaque objet soit dans la place la plus favorable, pour que l'esprit puisse l'embrasser facilement, & en saisir la liaison, n'est pas l'ouvrage d'un talent médiocre, & c'est ce qu'a fait M. Nicolas. Il prend toujours un parti moyen entre les chimistes modernes & les anciens. C'est ordinairement le parti de la raison; car il n'est pas à supposer que toute la lumière soit d'un côté & l'ignorance de l'autre: ces choses sont toujours plus ou moins mêlées. C'est à la sagacité tranquille & sans prétention à en faire le triage.

CAROLI-LUDOVICI WILLDENOW,
Societ. natur. curios. Halens. sodal.
Floræ Berolinensis prodromus, secundum
systema LINNEANUM ab illustr.
viro ac eq. C. P. THUNBERGIO emen-
datum conscriptus; cum tabulis vij,

ære incis. *A Berlin*, chez Vieweg;
à *Strasbourg*, chez Amand Kœnig,
& dans la librairie académique de la
même ville, 1787; grand in-8°. de
439 pages, avec sept planches en taille-
douce. Prix 7 liv.

19. Ce premier ouvrage de M. *Willdenow* est dédié au roi de Prusse. Dans sa préface, il passe en revue les principaux botanistes prussiens qui ont enrichi la science par leurs écrits. Il y expose les motifs des changemens qu'il a cru devoir adopter. Pour la classe cryptogamique, il s'est avantageusement servi des découvertes modernes de *Hedwig*, *Wiggers*, *Hoffman*, *Gléditsch*, *Batsch* & *Dickson*; & il réduit sa Flore en vingt classes, d'après les réformes faites par M. *Thunberg*, au système sexuel de *Linné*. Ces classes offrent les ordres, les genres, les espèces, avec leurs différences spécifiques, le lieu natal de chaque plante, le temps de la floraison, leurs usages en médecine & dans les arts: tous ces détails sont accompagnés d'excellentes remarques & d'observations neuves: en voici quelques-unes.

La racine d'un grand chiendent qui se trouve aux environs de Berlin, est officinale en Prusse, c'est celle du curet des sables, (*curex arenaria*); récente elle exhale l'odeur de la térébenthine de Venise. *Gléditsch* substituoit cette racine à la felsepareille du Pérou.

La racine de bouillon noir; les tiges & les racines de douce-amère; les feuilles de la gentiane, (*gentiana amarella*); celles de la patte

d'oie mulâtre, (*chenopodium hybridum*) sont d'usage.

M. *Willdenow* rapporte un exemple funeste & délétère de la pomme épineuse. En 1781, un enfant mangea de la semence de cette plante, près de Spandau; il fut saisi à l'instant de stupeur, de délire & bientôt de la mort.

M. *Willdenow* fait deux espèces distinctes du mouron rouge & du mouron bleu. Il a ensemencé pendant plusieurs années consécutives l'un & l'autre, sans avoir obtenu aucun changement dans les couleurs.

La couleur rouge de la fleur du liseron des champs, indique un terrain argileux.

C'est sur-tout aux environs de Spandau, que M. *Willdenow* a exactement herborisé, & que le sol produit abondamment toutes sortes de plantes; c'est là qu'il a découvert plusieurs espèces rares ou nouvelles, parmi lesquelles on observe les *carets pillulifère*, *âpre*, *splendide*, *élégant*, *gaxoneux* & *changeant*; le *jonc de Sprengel*; le *cucubale chloranthe*; la *gérostée à hampe*; le *cnichaut douteux*; la *leskie de la Marche*; le *lichen de chêne*; la *ferrucaire typographique*; la *théléphore mésentérique*; la *périxie déchirée*; la *clavaire parasite* & la *granulée*; les *lycoperdons du cheval* & *raboteux*; la *sphérie confluyente*. Toutes ces nouvelles plantes sont représentées dans les sept planches de ce volume.

La racine de la lampette dioïque ou lichnide sauvage est en usage dans la Prusse sous le nom de *saponaire blanche*. Il en est de même de la fleur du *tresle rampant* & de *piet de lièvre*. Celle de l'*énule dysentérique* y est connue sous le nom d'*arnica* suédois. La fleur sèche

de l'énule hérissée est souvent vendue pour celle de l'arnica des montagnes.

M. Willdenow appelle le lamier jaune des bois, *pollichia galiobdolon*, qui est le nom d'un savant botaniste palatin; & il donne à l'agri-paume marrube, le nom de *chaiturus leonuroïdes*.

Il range les espèces du genre *erysimum* parmi celles du *sifymbrium*.

Parmi la grande famille des *fungus*, M. Willdenow indique plusieurs espèces qu'il nomme esculentes, mais qu'on ne pourroit cependant manger avec sécurité. Indépendamment des champignons ordinaires des cuisines, mousserons, morilles, truffes & chanterelles, il assure qu'on peut également manger les suivants: savoir, le champignon délicieux; l'*agaricus procerus*, qui est le champignon armé; les ruchins hépatique, buglosse, jaune, des bœufs & à gros pédicule, qui sont appelés en latin *boletus hepaticus*, *buglossum*, *luteus*, *bovinus*, *crassipes*; les érinaces tuilé & chantourné; ou *hydnum imbricatum* & *repandum*; les morilles mitrée & sillonnée; *hebrella mitra* & *fulcata*; & la clavaire coralloïde.

Sulla formazione del molibdeno, &c.

C'est-à-dire, sur la formation de la molybdène. Lettres de M. JULES CANDIDA, à M. VINCENT PETAGNA; in-8°. de 61 pag. A Naples, chez Porcelli, 1786.

20. La Calabre paroît très-riche en carrières

de plombagène. M. *Candida* a visité celle de Squillace, & en donne la description. Il remarque que ces carrières se trouvent dans le granit, & sont généralement remplies d'une eau acide, noirâtre, sentant le foie de soufre; que pour les exploiter, il faut épuiser cette eau, enforte qu'on ne peut y travailler que durant quelques mois de l'été. On tire souvent avec la molybdène du talc, du mica, du quartz, soit seul; soit conjointement avec le fer, le feldspath, les grenats. Quelquefois, principalement lorsqu'on recommence l'exploitation, il se fait une éruption d'air qui rafraîchit singulièrement, met l'eau en mouvement, & exhale une forte odeur sulfureuse. Les habitans des environs de ces carrières se servent de l'eau qui s'y amasse, comme d'une panacée.

M. *Candida* a vu plusieurs fois du granit décomposé, & nous apprend que lorsque cette décomposition se fait à l'air, il perd considérablement de son poids. Le moyen le plus propre de hâter cette décomposition est de le tenir sous l'eau: un séjour prolongé sous ce liquide, fait même qu'il s'y engendre de la plombagène. Plusieurs naturalistes suédois & allemands semblent s'accorder avec l'auteur sur ce point, qui d'ailleurs est conforme aux observations faites en Calabre, & aux expériences tentées par l'auteur. M. *Candida* en tire donc la conséquence, que si l'on creusait des fosses dans des montagnes de granit ferrugineux de la Calabre, & qu'on y conduisit de l'eau, on pourroit former à volonté des carrières riches en molybdène.



ORDRE des lectures qui ont été faites dans la Séance publique que la Société royale de Médecine a tenue le 12 février 1788.

Après l'annonce & la distribution des Prix, on a lu un Mémoire de MM. de Laffonne père, & Cornette, sur les altérations que l'air éprouve par les différentes substances que l'on emploie en fumigations dans les hôpitaux & dans les chambres des malades.

M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel, a lu l'éloge de MM. Desbayes, Bourdois de la Mothe & Thion de la Chaume, associés & correspondans de la Société.

M. Caille a lu un Mémoire sur les inflammations lentes ou chroniques.

M. De Fourcroy en a lu un sur le gaz azotique, considéré relativement à la respiration.

La Séance a été terminée par la lecture que M. Vicq-d'Azyr a faite de l'éloge de M. le comte de Vergennes.

EXTRAIT d'une Lettre adressée, par un citoyen qui ne s'est pas fait connaître, à Messieurs de la Société royale de médecine, sur la fondation d'un Prix relatif aux progrès de l'art de guérir.

Depuis long-temps le public voit avec douleur l'état de l'hôtel-dieu de Paris, & l'insuffi-

sance de cet établissement pour contenir d'une manière convenable le grand nombre de malades que fournit cette capitale. Le gouvernement ayant annoncé qu'il alloit être construit quatre nouveaux hôpitaux, au bruit de ce projet, l'humanité & la bienfaisance ont offert des sommes considérables. Un citoyen a cru qu'il tendroit au même but que se proposent les fondateurs de ces hôpitaux, s'il contribuoit à donner quelque activité aux moyens propres à prévenir les maladies ou à en hâter la cure, puisque le résultat de ces moyens doit être de diminuer le nombre des malheureux qui viennent chercher un asyle dans les établissemens projetés, ou d'abrégier le temps qu'ils y demeurent.

Dans cette vue, ce citoyen propose de fonder un Prix que la Société royale de médecine voudra bien adjuger annuellement à l'auteur du meilleur Mémoire sur le sujet qu'aura proposé cette Société.

Ces Mémoires pourront avoir pour objet, 1°. les influences de l'air, des alimens, de l'habitation & des habitudes sur la santé & sur les forces de l'homme, & l'application de la science météorologique aux diverses affections du corps humain.

2°. La structure des divers organes considérés relativement aux maladies, & les altérations que les causes morbifiques produisent dans les viscères.

3°. L'analyse des substances médicinales répandues dans les divers pays, la combinaison chimique de ces diverses substances, & leurs effets sur le corps humain.

4°. Les causes de diverses maladies endémiques, & les moyens d'en préserver.

5°. Les causes, les symptômes, la naissance, les progrès, les révolutions, la fin & la cure des maladies épidémiques.

On ne comprend point ici les effets de diverses professions sur la santé, parce que les observations sur ces faits sont l'objet d'un Prix distribué par l'Académie des sciences.

Le Prix actuellement fondé ne pourra être adjugé qu'à un Mémoire qui contienne quelque découverte nouvelle sur les moyens curatifs ou préservatifs, sur les faits qui y conduisent, sur l'application des sciences physiques à l'art de guérir.

Les Mémoires, donnés par les nationaux ou par les étrangers, seront admis au concours.

Le Prix consistera dans une médaille d'or, dont la valeur sera fournie par les arrérages d'une rente sur le Clergé; & pour acquérir cette rente, un citoyen qui ne s'est point nommé donnera une somme de douze mille livres.

La Société de médecine a été autorisée par le roi à accepter cette proposition. La somme de 12000 livres a été placée sur le Clergé, & l'intérêt de cette somme sera de 480 livres, que la Société emploiera chaque année à la distribution d'un Prix sur une question analogue aux vues du fondateur.

Le premier programme proposé, pour remplir ses intentions, dans la séance publique du 28 août 1787, a été le suivant :

Parmi les maladies qui attaquent les enfans, il y en a une à laquelle peu de médecins semblent avoir fait attention. Cette maladie, qu'on pourroit appeler *endurcissement du tissu cellulaire*, présente les symptômes dont on va faire l'exposé. 1°. Le tissu cellulaire est engorgé, & dur,

sur tout aux extrémités supérieures & inférieures, qui paroissent comme arquées & d'un rouge tirant sur le violet; la plante des pieds est souvent convexe; les régions du pubis & les joues offrent aussi les mêmes signes d'empâtement. 2°. Toutes ces parties sont froides, & leur dureté est si considérable, que l'impression du doigt ne marque pas, & ne produit aucun enfoncement, lorsqu'on a cessé la pression, quoiqu'il y ait déjà un épanchement séreux. 3°. Plusieurs de ces enfans sont sujets à des contractions spasmodiques dans les mâchoires & dans les extrémités. Quelques-uns ne peuvent prendre aucun aliment. 4°. Si on les approche du feu, ils acquièrent de la chaleur, mais cette chaleur se dissipe dès qu'on les en éloigne. 5°. Si après leur mort on fait des incisions sur les parties dures & engorgées, il en sort une sérosité abondante de couleur jaune-soncé. Le tissu cellulaire est compact, grenu; les glandes & les vaisseaux lymphatiques de la peau sont engorgés. Il en est de même des glandes mésentériques. Le foie est plus volumineux qu'à l'ordinaire, & rempli d'un sang fort noir; la vésicule du fiel contient une bile d'un brun très-soncé. Les vaisseaux ombilicaux sont remplis d'un sang noirâtre. 6°. Plusieurs de ces enfans apportent cette affection en naissant; elle ne paroît dans les autres que deux ou trois jours après leur naissance. On pourra consulter à ce sujet une observation d'*André Uzenbeckius*, rapportée par *Schurigius*, *T. Embryologia*, sect. 3. c. 1, §. 16, p. 211; & les *Ephémér. des Cur. de la Nat. Cent. ix, Obs. 30, p. 62 & suiv.*

La Société royale croit qu'il est intéressant de fixer l'attention des médecins sur cette maladie,

En conséquence elle propose pour premier programme de ce nouveau Prix qu'elle a porté pour cette fois à 600 livres , la question suivante :

Rechercher quelles sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets , & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif?

Ce prix sera distribué dans la Séance publique du Carême 1789. Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier de la même année. Ce terme est de rigueur.

PROGRAMME sur l'allaitement artificiel des enfans nouveau-nés, proposé dans la Séance publique de la Société royale de médecine, du 12 février 1788.

ARTICLE PREMIER.

Le gouvernement ayant jugé à propos de répéter les tentatives déjà faites pour élever les enfans avec une nourriture artificielle, la Société royale de médecine a été chargée de diriger ces essais, qui se font sous ses yeux depuis plus d'un an. Les résultats, que la compagnie a obtenus, lui paroissent mériter la plus grande attention; mais tandis qu'elle les vérifie, par une suite de travaux du même genre, elle a cru devoir recueillir toutes les connoissances acquises sur cette matière, afin de présenter au public, un ensemble de faits que rien ne puisse contredire. C'est dans ces

vues qu'elle a rédigé un programme, par lequel elle invite ses associés & correspondans, ainsi que tous les médecins & chirurgiens nationaux & étrangers, à lui faire part de ce qu'ils peuvent avoir appris ou observé sur ce qui concerne l'allaitement artificiel. M. de *Croftne*, lieutenant-général de police, sous les auspices duquel ces nouveaux essais ont été entrepris, a remis pour cet objet une somme de 2000 livres, qui sera distribuée sous la forme de médailles d'or de différentes valeur, aux auteurs des meilleurs Mémoires que la Société aura reçus dans ce concours.

II.

On a fait à Paris, à Rouen & dans plusieurs autres grandes villes de l'Europe, des essais pour élever des enfans avec le lait des animaux. La Société, qui a sur ceux de Paris & de Rouen tous les détails qu'elle pouvoit désirer, demande à être instruite également de ceux qui ont eu lieu dans les autres villes de l'Europe. En conséquence elle prie les médecins & physiciens nationaux ou étrangers, qui ont été témoins d'essais de ce genre, ou qui en connoissent les résultats, de vouloir bien lui faire savoir sur quel plan ces essais ont été conçus, quelle méthode on a employée pour nourrir les enfans, soit pendant qu'ils se portoient bien, soit lorsqu'ils ont été malades; quelles ont été ces maladies; quel a été le résultat de la mortalité, & à quelle cause particulièrement on a attribué la mort des enfans: est-ce à la nourriture artificielle ou à des causes qui lui sont étrangères, telles que la maladie vénérienne, l'entassement des enfans, le muguet, ou bien est-ce à la nourriture artifi-

cielle elle-même ? Il est d'autant plus important d'avoir des lumières sur cet objet, que les opinions ont été fort divisées; les uns attribuant le défaut de succès à des circonstances accessoires, & les autres accusant l'entreprise elle-même.

I I I.

Presque tous les auteurs qui ont écrit sur l'éducation physique des enfans, parlent de certains pays, où il est d'usage de nourrir les nouveau-nés avec le lait des animaux & d'autres nourritures artificielles. On cite la Moscovie, l'Islande, la Zélande, différens cantons de Suisse & d'Allemagne, & plusieurs provinces de France; La Société prie les médecins & physiciens qui vivent dans tous ces pays, où la plupart des enfans ne sont pas allaités par les femmes, de donner des renseignemens positifs sur le nombre de ceux qui, année commune, sont élevés de cette manière dans chaque province ou dans chaque district; sur les motifs qui ont déterminé à adopter ce genre de nourriture; sur la manière dont on nourrit ces enfans; sur les maladies auxquelles ils sont sujets, & sur le résultat de la mortalité des enfans qui sont soumis à ce genre de nourriture.

I V.

Il n'y a pas de province & même de canton où l'on ne cite plusieurs exemples d'enfans isolés qui ont été élevés sans nourrice. On demande des renseignemens sur ces faits; on ignore le nombre d'enfans qui ont succombé dans ces tentatives, & l'on ne peut savoir avec précision ce qui s'est fait dans ces essais particuliers, qui, pour

la plupart, ont été plutôt entrepris par nécessité que par choix ; cependant comme ces expériences isolées paroissent en général avoir été beaucoup plus heureuses que les essais en grand , il est fort important de rechercher tout ce qui peut multiplier les connoissances que l'on a déjà sur cet article. Ainsi la Société prie les médecins , les physiciens & toutes les personnes en état de l'instruire sur cet objet , de recueillir & de rédiger ce qu'ils pourront avoir appris ou observé sur les circonstances particulières qui constatent le succès ou le non-succès de l'allaitement artificiel. C'est sur-tout dans la recherche & dans la rédaction de ces faits , qui n'ont pour garants ni des procès-verbaux , ni la notoriété publique, qu'il faut mettre autant de scrupule que d'exactitude & de précision.

V.

MM. les médecins , & autres personnes qui écriront sur cet objet, sont très-instamment priés, soit en communiquant des détails plus ou moins étendus sur les essais en grand , soit en présentant le tableau de ce qui se passe dans les provinces où l'allaitement artificiel est d'usage , soit en faisant connoître les faits isolés ou les observations particulières , de ne pas s'écarter des questions qui leur sont faites ; & afin qu'ils puissent rédiger leurs réponses avec plus de précision , la Société leur propose de le faire dans l'ordre suivant :

VI.

1°. Les enfans étoient-ils à terme ? étoient-ils bien constitués & nés de parens sains ?

2°. A quel jour ont-ils commencé à être soumis à la nourriture artificielle ?

3°. Que leur a-t-on donné auparavant qu'ils la commençassent ?

4°. N'auroient-ils pas, pendant quelques jours, sucé le lait d'une nourrice ? auroient-ils été au tétou pendant le premier mois ?

5°. Comment ont-ils pris le lait ? est-ce au pis de l'animal ? est-ce au biberon, à la cuillère ou à l'éponge ?

6°. Quelle espèce de lait leur a-t-on donné ? est-ce du lait de vache ou du lait de chèvre ?

7°. A-t-on pris ces animaux sans choix ? les a-t-on soumis à une nourriture particulière ?

8°. A-t-on donné le lait pur ou coupé ? & en ce cas , dans quelle proportion l'a-t-on coupé ?

9°. Quelle quantité de lait consomment les enfans dans les premiers huit jours , & ainsi progressivement ?

10°. Joignoit-on au lait quelque autre boisson alimentaire ou fortifiante, donné séparément , telle que l'eau de riz, l'eau d'orge, l'hydromel, le bouillon, le vin, la bière, le cidre, plus ou moins étendus d'eau ?

11°. Quel a été l'effet de la nourriture artificielle pendant les huit premiers jours , jusqu'à l'époque d'un mois ?

12°. Quels ont été les progrès du développement de mois en mois à compter du second ?

13°. A quelle époque a-t-on commencé à faire manger les enfans , soit en leur donnant des crèmes de riz ou de pain, de la soupe, de la bouillie ou toute autre espèce d'aliment solide ?

14°. Les enfans ont-ils été malades par le fait de la nourriture , & dans ce cas , quels ont été les symptômes & la marche de leur maladie ?

560 PROGR. SUR L'ALLAIT. ARTIF.

15°. Leur a-t-on donné des nourrices pendant le temps de leur maladie ? & combien ces enfans ont-ils gardé ces nourrices ?

16°. Quels moyens ont paru les plus propres à guérir & à prévenir ces maladies ? a-t-on observé qu'il y eût quelque crise familière à ces enfans ?

17°. A quelle cause a-t-on attribué la mort de ceux qui n'ont pas été élevés ? a-t-on fait ouvrir leurs cadavres ?

18°. A-t-on fait un parallèle de la mortalité des enfans soumis à la nourriture artificielle, avec la mortalité des enfans élevés par les nourrices ?

19°. Les enfans ont-ils essuyé des maladies étrangères, telles que la maladie vénérienne, le millet, la jaunisse, l'inflammation d'estomac, ou cette maladie nouvellement observée aux *Enfans-trouvés*, qu'on appelle *Endurcissement du tissu cellulaire* ?

20°. L'alimentation se fait-elle aussi facilement dans les enfans qui ont été nourris artificiellement que dans ceux qui ont eu des nourrices ?

MM. les médecins & chirurgiens des hôpitaux d'*Enfans-trouvés*, étant plus à portée que beaucoup d'autres de donner des renseignemens sur ces différentes questions, la Société prie ceux d'entre eux qui voudront bien lui répondre, de détailler comment sont nourris les enfans de leurs hôpitaux, jusqu'au moment où on les envoie à la campagne ; de faire savoir s'ils ont alors des nourrices, & dans quelle proportion sont ordinairement ces nourrices avec le nombre des enfans ; de rechercher combien dans le nombre des enfans envoyés à la campagne, il y en a qui n'ont jamais tété, combien il en est

qui sont sevrés prématurément, & de comparer la mortalité des enfans de ces différentes classes avec celle de ceux qui ont eu des nourrices suivant l'ordre de la nature.

PRIX distribués & proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, du 12 février 1788.

P R I X D I S T R I B U É.

La Société royale de médecine avoit proposé dans sa Séance du 7 mars 1786, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux, & rechercher quels sont les moyens, soit diététiques, soit médicaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, & de prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause.

Ce prix a été décerné à M. Baumes, docteur en médecine, & associé régnicole de la Société à Nîmes, de la Faculté de Montpellier, agrégé au collège des médecins de Nîmes, médecin de l'hospice de Charité de la même ville, associé national du cercle des Philadelphes, correspondant de l'Académie royale des Sciences, Arts & Belles-lettres de Dijon, & de la Société royale des Sciences de Montpellier, auteur d'un Mémoire envoyé avec cette épigraphe :

*Non adeo forsan labor est constans observatio, ipsius
adequata expressio, coordinatio & ad suos
usus adaptio.* Storck & Collin, Anni medici,
Edit. de M. Aubert, tom. 1, inq^{ue}nelat.

562 PRIX DISTRIBUÉS

L'Accessit a été adjugé à M. *Puioi*, médecin des hôpitaux, & associé regnicole de la Société royale de médecine à Castres, auteur du Mémoire envoyé avec cette épigraphe :

Strumæ fatigare medicos solent, quoniam & febres movent, nec unquam facile maturescunt. Cels. lib. 5, de Med. cap. de Strumis.

La Société a arrêté qu'il sera fait une mention honorable d'un Mémoire envoyé par M. *Charles-Georges-Théodore Kortum*, docteur en médecine & en chirurgie, demeurant à Dortmund en Westphalie, & dans lequel elle a remarqué des expériences curieuses sur l'inoculation du virus scrophuleux, tentée infructueusement par ce médecin.

PRIX REMIS.

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 15 février 1785, un Prix fondé par le Roi, & dont la distribution a été différée dans celle du 29 août 1786. Le sujet de ce prix, de la valeur de 1200. livres, étoit la question suivante :

Déterminer par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femelle, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis & de jument.

La Société n'a point encore été satisfaite des Mémoires envoyés pour concourir à ce prix. Les Commissaires chargés d'en faire l'examen n'y ont point trouvé les connoissances exactes de la chimie moderne. Les concurrens ont négligé de consulter les Mémoires de *Scheele* sur l'analyse du lait. On sait que ce chimiste habile.

y a découvert deux espèces d'acides que l'on connoît sous les noms d'*acide lactique* & d'*acide sacch-lactique*. La Société propose de nouveau la même question pour sujet d'un prix de la valeur de 1200 livres, qui sera distribué dans la séance publique du Carême en 1790 ; elle invite les auteurs à lire, avant de se mettre au travail, ce qui a été écrit depuis quelques années sur cette matière.

La Compagnie déclare qu'elle n'exige point que la même personne lui envoie l'examen de tous les laits ci-dessus énoncés ; il suffira que plusieurs de ces fluides aient été analysés pour que le Mémoire où ces résultats seront contenus, soit admis au concours. La Société a cru devoir faire cette restriction à son programme, pour rendre le travail qu'elle propose plus facile à exécuter.

Les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1789 : ce terme est de rigueur.

P R I X P R O P O S É.

La Société propose, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer dans le traitement des maladies pour lesquelles les différens exutoires sont indiqués, 1°. quels sont les cas où l'on doit donner la préférence à l'un deux sur les autres ; 2°. dans quels cas on doit les appliquer, soit à la plus grande distance du siège de la maladie, soit sur les parties les plus voisines, soit sur le lieu même de la douleur.

Les exutoires se divisent en deux grandes classes, qui comprennent les vésicatoires & les

cantères. On fait que ces remèdes agissent de deux manières, & comme stimulans, & comme évacuans. On les considérera sous ces différens rapports. Ce que l'on dit communément de la révulsion & de la dérivation produites par les exutoires est vague, & l'on a besoin de fixer ses idées sur cet objet important. La forme, l'étendue & les connexions des grands organes avec les différens points de la surface cutanée, doivent beaucoup servir à décider cette question, dont la solution doit aussi être fondée sur les faits que la pratique journalière offre à l'observateur.

Ce prix sera distribué dans la Séance publique du Carême de 1790, & les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces prix, seront adressés, francs de port, à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, rue des Petits-Augustins, n° 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.

C O R R E S P O N D A N C E.

Le traitement & la description des maladies épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des observations sur la constitution médicale des saisons. La Société distribuera des Prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires ou observations qui lui auront été

adressés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'arrêt du conseil de 1776, par les lettres-patentes de 1778, & par un nouvel arrêt du conseil de 1786.

La Société royale invite les médecins à examiner avec attention l'état des personnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les suivre au-delà de la cessation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs observations un complément nécessaire, & qui est négligé par le plus grand nombre.

La compagnie croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées, 1°. sur la météorologie; 2°. sur les eaux minérales & médicinales; 3°. sur les maladies des artisans. Elle espère que les médecins & physiciens regnicoles & étrangers, voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La compagnie fera dans ses séances publiques prochaines une mention honorable des observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera des médailles de différentes valeurs aux auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ces matières.

TABLEAU contenant la suite de tous les Programmes ou sujets des Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 800 livres dû à la bienfaisance, de

566 PRIX PROPOSÉS

M. Lenoir, conseiller d'Etat, bibliothécaire du roi; associé libre de la Société royale de médecine, proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785, & du 28 août 1787. *Exposer quelles sont les maladies que l'on peut regarder comme vraiment contagieuses; quels organes en sont le siège ou le foyer, & par quels moyens elles se communiquent d'un individu à un autre?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siège, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent, sont essentiellement affectés; quels sont les symptômes qui les caractérisent, & les indications qu'elles offrent à remplir.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786, & dont la distribution a été différée dans celle du 28 août 1787. *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver & dans les premiers mois de la campagne; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 27 février 1787. Déterminer, 1°. *s'il existe des maladies vraiment héréditaires, & quelles elles sont*; 2°. *s'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1788.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres proposé dans la Séance du 27 février 1787, & dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître. *Déterminer par l'observation quelles sont les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes, & des pays marécageux, soit pour ceux qui habitent dans les environs, soit pour ceux qui travaillent à leur dessèchement, & quels sont les moyens de les prévenir & d'y remédier.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance publique du 28 août 1787. *Déterminer la nature du pus, & indiquer par quels signes on peut le reconnoître dans les différentes maladies, sur-tout dans celles de la poitrine.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, & fondé par un citoyen qui ne s'est pas fait connoître, *Rechercher quelles*

568 PRIX PROPOSÉS

sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets ; & quel doit en être le traitement , soit préservatif , ou curatif. Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier 1789.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix proposé dans la Séance publique du 28 août 1787 , & dont la somme est indéterminée. *La Société demande des renseignemens exacts sur la manière de faire rouir le chanvre & le lin ; elle demande s'il en résulte des inconvéniens pour la santé des hommes ou des animaux , & quels sont ces inconvéniens. L'eau dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre , contracte-t-elle des qualités plus mal-faisantes par leur macération , que par celle des autres substances végétales ? &c. &c. Les Mémoires seront envoyés avant le premier juin 1788.*

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres fondé par le Roi ; proposé dans la Séance du 15 février 1785 , & dont la distribution a été différée dans celles des 29 août 1786 , & 12 février 1787. *Déterminer , par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques , la nature des laits de femme , de vache , de chèvre , d'ânesse , de brebis & de jument. Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.*

DIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres fondé par le Roi , & proposé dans la séance publique du 12 février 1788. *Déterminer dans le traitement des maladies pour*

lesquelles les différens exutoires sont indiqués :
 1°. quels sont les cas où l'on doit donner la préférence à l'un d'eux sur les autres. 2°. Dans quels cas on doit les appliquer, soit à la plus grande distance du siège de la maladie, soit sur les parties les plus voisines, soit sur le lieu même de la douleur. Les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

ONZIÈME PROGRAMME.

Prix de 2000 liv. dû à la bienfaisance de M. de Crofne, lieutenant-général de police, & proposé dans la séance publique du 12 février 1788. La Société desireroit réunir toutes les observations qui ont été faites sur l'allaitement artificiel des enfans nouveau-nés, & les résultats de tous les essais qui ont été tentés dans ce genre ; en conséquence elle invite les médecins, les chirurgiens, soit régnicoles, soit étrangers, & tous ceux qui ont quelques connoissances à ce sujet, à lui en faire part. Elle leur demande quel plan on a suivi dans les essais dont ils ont été témoins ; quelle méthode on a employée pour nourrir les enfans, soit pendant qu'ils se portoient bien, soit pendant qu'ils étoient malades ; quelles ont été leurs maladies ; quel a été le résultat de la mortalité, & à quelle cause on l'a attribuée, si c'est à la nourriture artificielle même, ou à des causes qui lui étoient étrangères, telles que les maladies vénériennes, l'entassement des enfans ou le muguet. Ce Prix sera distribué sous la forme de médailles d'or de différentes valeurs, aux auteurs des meilleurs Mémoires qui seront envoyés pour ce concours. Les Mémoires seront remis avant le premier avril 1789.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Obser-

570 PRIX PROPOSÉS, &c.

vations pour concourir aux prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie, c'est-à-dire, avec une double enveloppe; la première à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr*; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de *Monseigneur le Contrôleur-Général des Finances, à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

Phytonomatotechnia universelle; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, Frère du Roi, & démonstrateur de botanique.

VINGT-QUATRIÈME CAHIER,

CRUCIFORMES, Tome III.

Le vingt-quatrième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes : *Tabouret boursfette*, B. *Lunetière oreil'ée*, L. *Lunetière lisse*, L. *Lunetière jumellée*, B. *Cranson corne-de-cerf*, L. *Cranson rustique*, B. *Cranson de Danemarck*, L. *Cranson officinal*, L. *Passerage dravière*, B. *Passerage à larges feuilles*, L. *Passerage ibérique*, *Passerage creffonnée*.

Cet ouvrage, dont il paroît deux volumes, se distribue par cahier de douze planches, & vingt-quatre pages de description.

La Souscription pour le papier d'Hollande ; par année, est de 108 liv.

Celle du papier ordinaire, Fig. coloriées, 54 l.

Papier ordinaire, Figur. non-coloriées, 27 l.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue des Orties,
Butte Saint-Roch, n° 14.
DIDOT le jeune, quai des
Augustins.
POISSON, graveur, cloître
Saint-Honoré, cour des En-
fans de Chœur.

NOTA. *Le vingtième Cahier ne sera distribué qu'après le trentième.*

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviii, pag. 559. — Vol. lix, pag. 477. — Vol. lx, pag. 191 & 393. — Vol. lxj, pag. 447.

AVIS SUR L'ELIXIR ANTI-GOUTTEUX DU SIEUR GACHET.

*Procès-verbal dressé au collège royal de
médecine de Nancy, sur l'élixir anti-
goutteux du sieur GACHET.*

M. le Lieutenant-Général de Police, le Président, l'un des Conseillers du collège royal de médecine, & les deux Maîtres Jurés des apothé-

caïres , procédant aux visites des pharmacies , des hôpitaux & boutiques des marchands droguistes , conformément à leurs statuts , apprirent qu'il y avoit un dépôt d'un élixir anti-goutteux du sieur *Gachet* , chez le sieur *Tisserand* , marchand épicier au faubourg *Saint-Pierre* : ils se transportèrent chez ce particulier pour se faire représenter cet élixir , & examiner s'il étoit autorisé à le vendre. Ce particulier n'ayant présenté aucune permission , les Président & Conseillers du collège ont requis à ce que ledit élixir fût saisi & transporté au collège , pour , pardevant le conseil dudit collège , être examiné par les deux Maîtres-Jurés de la pharmacie.

La demande accueillie , lesdits sieurs Jurés ont démontré que cet élixir anti-goutteux n'étoit qu'une huile essentielle de térébenthine altérée. Le Conseil du collège a jugé que ce remède étoit très-dangereux ; & les Jurés de la pharmacie ont dit que la valeur intrinsèque de cet élixir étoit de sept à huit sous la fiole qui se vend un louis.

D'après ces observations , M. le Lieutenant-Général a ordonné que ledit élixir seroit saisi & jeté ; il a été fait défenses au sieur *Tisserand* d'en continuer la vente.

La tâche du Collège se trouvoit remplie ; mais apprenant que différens Journaux , notamment celui de *Bouillon* , page 93 , seconde quinzaine de décembre 1787 , annonçoit avec les plus grands éloges ce prétendu élixir anti-goutteux , il a pensé qu'il étoit de son devoir , & de l'utilité publique de procéder à une décomposition exacte de cet élixir , & de la rendre , s'il est possible , aussi généralement connue , que le sont les faux éloges qu'on lui attribue. En conséquence , M. le Président du collège a demandé que deux bou-

teilles fussent remises aux deux Jurés de la pharmacie, à l'effet d'examiner de nouveau ce remède, & d'en rendre compte au collège.

Cejourdhui 14 février 1788, le Collège royal de médecine assemblé extraordinairement, à l'assistance de M. le Lieutenant-Général de Police, associé d'honneur, les susdits Commissaires ont rendu compte de l'examen dudit élixir du sieur *Gachet*, & de suite ont procédé à son analyse par voie de synthèse, & ont prouvé que ce prétendu élixir anti-goutteux n'étoit que du foie de soufre en dissolution dans deux parties d'huile essentielle de térébenthine, sur une d'huile de genièvre, à laquelle dissolution on ajoute quelques gouttes d'huile empyreuematique animale.

D'après cette démonstration, le Collège persiste à estimer qu'un remède de ce genre ne peut être que du plus grand danger, donné contre la goutte; qu'il doit être proscrit: & lesdits sieurs Jurés persistent pareillement à dire que la valeur intrinsèque dudit élixir est de sept à huit sous la fiole qui se vend un louis. Sur quoi, nous Lieutenant-Général de Police, associé d'honneur du Collège royal de médecine, ordonnons que le présent procès-verbal sera envoyé à tous les Journaux, à l'effet d'y être annoncé, avec d'autant plus de raison, que plusieurs ont dit que cet élixir avoit la sanction de la Société royale de médecine: ce qui est démontré faux par l'extrait suivant:

*Extrait du Journal de Paris, du samedi
14 avril 1787, N^o. 104.*

Le Journal encyclopédique, année 1786;
tome huitième, partie première, pages 14 & 15.

574 AVIS SUR L'EL. DU S^r GACHET.

L'Esprit des Journaux , & plusieurs autres feuilles périodiques ont annoncé avec de grands éloges un élixir prétendu anti-goutteux du sieur *Gachet*, comme ayant été approuvé par la Société royale de médecine. Cette Compagnie nous a autorisés à désabuser le public à ce sujet. Le remède du sieur *Gachet*, loin d'avoir reçu la sanction de la Société royale de médecine, a été rejeté dans la séance tenue au *Louvre*, le vingt-sixième avril 1785.

D'après le rapport des Commissaires, auxquels la recette du sieur *Gachet* avoit été communiquée, la Société royale déclare que l'on ne doit regarder comme approuvés par elle, que les remèdes dont les auteurs & possesseurs peuvent présenter une délibération de cette Compagnie signée de son secrétaire. Ces remèdes sont en très-petit nombre : en pareil cas, la Société rend toujours son rapport & son jugement publics ; & il ne peut y avoir aucune incertitude à cet égard.

N^{os} 1, 4, 5, 14, 20, M. GRUNWALD.

2, 3, 16, 18, M. ROUSSEL.

6, 8, 11, 12, 13, 15, 19, M. WIL-

LEMET.

7, 9, 10, M. HUZARD.

17, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1787,

Page 420, ligne 13, donnoit, *lisez* donner.

Page 423, ligne 16, passa, *lisez* passe.

Page 426, ligne 17, anastomosoit, *lisez* anastomosât.

Page 428, M. Forestier, maître en chirurgie à Semur,
lisez à Epouffes, près Semur en Auxois.

Cahier du mois de janvier 1788.

Page 144, ligne 14, le sinus, lisez les sinus.

Page 150, ligne 21, zar, lisez zur.

Page 155, lignes 24, 25, M. Lemonnier, lisez M. Lamorier.

Cahier du mois de février.

Page 309. Il est arrivé un renversement au commencement des lignes de la citation latine ; mais comme l'ouvrage d'Astruc est entre les mains de tout le monde, on peut aisément y avoir recours.

Page 332. Pour que la note soit complète, il faut ajouter à la fin le mot France.

T A B L E.

O BSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1788, n°. 3. Topographie de la ville & de l'hôpital de Bourbourg. Par M. Tavernier, méd.	Page 385
Observations sur l'usage & le bon effet des vésicatoires dans les rhumatismes. Par M. Fabre, méd.	405
Observations sur l'efficacité des vésicatoires, &c. Par M. Fessius, méd.	497
Observations diverses faites à l'hospice Saint-Sulpice. Première Observation,	408
Réflexions ,	415
Observ. sur une gonorrhée , &c. Par M. De Plaigne, médecin ,	425
Observat. sur l'ulcère putride, communiquées dans une Lettre à M. Samuel Foart Simmons, méd. Par M. Léonard Gillespie, chir.	439
Extrait d'un Mémoire lu à l'Académie des sciences en 1787. Par M. Pinel, méd.	462
Description d'un vice de conformation, &c. Par M. Par M. Desgranges, chir.	470
Observation sur une alopecie des plus rares. Par M. Dubroca, méd,	488

<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1788,</i>	490
<i>Observations météorologiques,</i>	494
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	497
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	498

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	499
<i>Médecine,</i>	516
<i>Chirurgie,</i>	523
<i>Vétérinaire,</i>	528
<i>Anatomie,</i>	533
<i>Physiologie,</i>	ibid.
<i>Hygiène,</i>	535
<i>Matière médicale,</i>	536
<i>Chimie,</i>	545
<i>Botanique,</i>	546
<i>Minéralogie,</i>	549
<i>Ordre des leçons qui ont été faites dans la Séance publique de la Société royale de médecine,</i>	551
<i>Extrait d'une Lettre adressée à MM. de la Société royale de médecine, &c.</i>	ibid.
<i>Programme sur l'allaitement des enfans nouveaux-nés, &c.</i>	555
<i>Prix distribués & proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine,</i>	561
<i>Prix remis,</i>	562
<i>Prix proposés,</i>	563
<i>Tableau de tous les sujets de prix, &c.</i>	565
<i>Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret,</i>	570
<i>Avis sur l'élixir anti-goutteux du sieur Gachet,</i>	571

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de mars 1788. A Paris, ce 24 février 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.